Jean Rocchi

La Victoire des anges

Parcelles de vie, rencontres, opinions, réminiscences, expériences, anticipations, notes de voyages, témoignages, monologues ou soliloques, rêves, chroniques sans queue ni tête, choses disparates d'apparence fortuite d'un journaliste effronté

Editions Matériologiques

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Jean ROCCHI

La Victoire des anges

Parcelles de vie, rencontres, opinions, réminiscences, expériences, anticipations, notes de voyages, témoignages, monologues ou soliloques, rêves, chroniques sans queue ni tête, choses disparates d'apparence fortuite d'un journaliste effronté

Avec des illustrations de Maurice Pico.

Collection « Essais »
Éditions Matériologiques

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Du même auteur

Livres

Giordano Bruno précurseur des Lumières (Éditions Matériologiques, 2018).

L'Errance et l'hérésie ou le Destin de Giordano Bruno (François Bourin, 1989). Première biographie parue en France du philosophe-artiste Giordano Bruno. Traduit en italien et en chinois.

Giordano Bruno après le bûcher (Complexe, 2000). Essai sur la fortune des idées bruniennes.

L'Irréductible (Syllepse, 2004). Récit (les procès de Giordano Bruno). Traduit en italien.

Béatrice Cenci, telle une fleur coupée (Esmeralda, 2004). Roman.

La Télévision malade du pouvoir (Éditions Sociales, 1975).

Informer, pourquoi, comment ? (Éditions de la Farandole, 1979). Prix Jean Macé de la Ligue de l'enseignement.

Ghardaïa au mois d'août et autres nouvelles d'Arabie (Christophe Chomant Éditeur, 2014).

Le Tunnel d'Eupalinos et autres nouvelles de Grèce (Christophe Chomant Éditeur, 2016).

Mamma Rosa et autres nouvelles d'Italie (Christophe Chomant Éditeur, 2017)

Peines d'amour héroïques : Shakespeare, Bruno et les femmes, *(N)ombres*, revue de l'École régionale des Beaux-Arts du Mans, 1994.

Radio

Pour France Culture, a produit et réalisé : *Giordano Bruno, cosmonaute de la pensée* («Atelier de création», 1976). *Jean Roux égoutier* («Les samedis de France Culture», 1981).

Théâtre

Giordano Bruno (Christophe Chomant Éditeur), pièce pour La Compagnie BLEUE 202, créée à la Scène nationale d'Alençon (avril 2008) et présentée au festival d'Avignon (juillet-août 2008). Mise en scène Daniel Pâris.

Jean Rocchi, *La Victoire des anges*

Collection «Essais» dirigée par Pascal Charbonnat et Marc Silberstein

ISBN (papier) 978-2-37361-206-6 / eISBN (PDF) 978-2-37361-207-3 / ISSN 2427-4933

© Éditions Matériologiques, mars 2019.

51, rue de la Fontaine au Roi, F-75011 Paris
materiologiques.com / contact@materiologiques.com

Conception graphique, maquette, PAO, corrections : Marc Silberstein

Illustration de couverture : *Le Paon*, de Pico (1975)

DISTRIBUTION LIVRES PAPIER : Éditions Matériologiques
DISTRIBUTION EBOOKS : Cairn, Numilog, etc.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du copyright, 6 bis, rue Gabriel-Laumain, 75010 Paris.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

À ma mère
À mon père

Remerciements

Ma gratitude à Jérôme Favard, sage dont le souvenir a souvent motivé ma plume ; à Alain Poirson pour son accompagnement amical, ses encouragements et sa confiance ; à Monique pour son aide, sa présence et sa patience discrète durant mes longues escapades historiques ; à Brigitte pour ses lectures partagées et sa mémoire ; à Marc Silberstein, pour sa relecture attentive, ses suggestions positives et la mise en forme de cette *Victoire*, à Alain Briand pour son aquarelle de lumière ; et grand merci à Maurice Pico, l'artiste qui traversa le siècle dernier dans l'amitié avec mon père, dont les dessins, envoyés au fil des ans et reproduits ici, étaient appréciés dans ma famille comme des soleils d'été.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Quand j'étais jeune, on me racontait que bientôt viendrait la victoire des anges. Ah, comme j'y ai cru ! Comme j'y ai cru ! […]

Et vienne un jour quand vous aurez sur vous le soleil insensé de la victoire
Rappelez-vous que nous avons aussi connu cela que d'autres sont montés
Arracher le drapeau de servitude à l'Acropole et qu'on les a jetés
Eux et leur gloire encore haletants dans la fosse commune de l'histoire
Songez qu'on arrête jamais de se battre et qu'avoir vaincu n'est trois fois rien
Et que tout est remis en cause du moment que l'homme de l'homme est comptable
Nous avons vu faire de grandes choses mais il y en eut d'épouvantables […]

Louis Aragon, *Les poètes*, Épilogue[1]

Ce qui est vraiment bon c'est de se battre avec persuasion, embrasser la vie et vivre avec passion, perdre avec classe et vaincre en osant, parce que le monde appartient à celui qui ose.

Charlie Chaplin

1. Louis Aragon, *Œuvres poétiques complètes*, La Pléiade. Poème paru dans *L'Humanité* au lendemain de la mort du poète, qui s'achève sur cet appel : *Hommes de demain soufflez sur les charbons A vous de dire ce que je vois.*

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Principaux intervenants, protagonistes, figurants de cette aventure ou en exergues

Isabelle Adjani, Anna Akhmatova, Henri Alleg, Louis Althusser, René Andrieu, Apollonios de Tyane, Louis Aragon, Aristote, Maurice Audin, Jean-Christophe Averty, Charles Aznavour, Pierre Badel, Mikhaïl Bakhtine, Roland Barthes, Charles Baudelaire, Krim Belkacem, Kaddour Belkhodja, Bellarmin, Mathieu Bénezet, Cyrano de Bergerac, Gian Paolo Berto, Émile Besson, Marcel Bluwal, Ali Boumendjel, Bossuet, Jean Boulier, Pierre Bourdieu, Brigitte*, Jacques Brunhes, Giordano Bruno, Robert Burton, George Bush, François Busnel, Cabu, Tommaso Campanella, Carcasson, Céline, Aimé Césaire, Michel Chaillou, Patrick Chamoiseau, Charlie Chaplin, Edmonde Charles-Roux, Pierre Charron, Madame Cherron, Jacques Chirac, Pierre Choderlos de Laclos, Carl von Clausewitz, Clément VIII, Maurice Cling, Philomène et Louis Cochennec, Nicolas Copernic, Thomas Corneille, Pierre Courtade, Salvador Dali, Régis Debray, Michel Debré, Jacques Derrida, René Descartes, Denis Diderot, Gueorgui Dimitrov, Eckstein, Albert Einstein, Friedrich Engels, Vladimir Ermakov, Patrice Fardeau, Élie Faure, Jérôme Favard, les fellaghas, Dominique Fernandez, Christine Fersen, Léo Figuères, Nicole Filippe, Charles Fiterman, Godefroid de Fontaines, Fontenelle, Alain Forner, Célestin Freinet, Youri Gagarine, Serge Gainsbourg, Valéry Giscard d'Estaing, Charles de Gaulle, Jean Genet, Madame de Genlis, Paul Gillet, Édouard Glissant, Antonio Gramsci, Francis Grimbert, Malchior Grimm, Louis Guilloux, Nedim Gûrsel, Jim Harrison, Alexandre Herzen, Émile Herlic, Nazim Hikmet, Adolf Hitler, Michel Houellebecq, Victor Hugo, Hussein de Jordanie, la rédaction de *L'Humanité*, Franz Kafka, Johannes Kepler, Rudyard Kipling, Traïtcho Kostov, Nikita Khrouchtchev, Jacques Lacan, Tony Lainé, Paul Laurent, D.H. Lawrence, Henri Lefebvre, Vladimir Illich Lénine, Roland Leroy, André Lévy, Bernard-Henry Lévy, Li Po, Lucrèce, Rosa Luxemburg, Jean Maîtron, Mahomet, Stéphane Mallarmé, Pieyre de Mandiargues, Mao, Bernard Maris, Marivaux, André Marty, Georges Marchais, Henri Martin, Karl Marx, Guy de Maupassant, Patrick McKernan, Jean-Luc Mélenchon,

*. Monique et Brigitte : mes bien-aimées, femme et fille.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Jean Mérot, Mistinguett, François et Frédéric Mitterrand, Molière, Guy Mollet, Monique*, Montaigne, Guy Môquet, Michel Naudy, Charles Nédelec, Antonio Négri, Barack Obama, O'Connel, Liam O'Flaherty, Pierre Mac Orlan, Pol Otchakovsky, Ovide, Pier Paolo Pasolini, Daniel Paris, Boris Pasternak, Cesare Pavese, Claude Pennetier, Pablo Picasso, Maurice Pico, Jin Ping Mei, Piollenc, Bernard Pivot, Alain Poirson, Georges Pompidou, Jacques Prévert, Aurélie Prouff, Jean-Claude Quiniou, Rabelais, Jean Ristat, Suzanne et François Rocchi, Waldeck Rochet, Arthur Rimbaud, Maximilien Robespierre, Madame Roland, Madame Rouffanche, Denis de Rougemont, Jean-Jacques Rousseau, Jean Roux, Rutebeuf, Saint-Just, Jean Salem, Laurent Salini, Claude Santelli, Arthur Schopenhauer, Paul Seban, Émile Sellon, Séverine, William Shakespeare, Georges Simenon, Valentina Sissoyeva, Georges Slanina, Bernard Sobel, Philippe Sollers, Sophocle, Gilbert Souchal, Baruch Spinoza, Germaine de Staël, Stendhal, Staline, Lawrence Sterne, Peter Sloterdjik, Valentina Terechkova, Théroigne de Méricourt, Maurice Thorez, Tiepolo, Charles Tillon, Tito, Charles Titov, Jean-Claude Trichet, Elsa Triolet, Roger Vaillant, Jules Vallès, Raf Vallone, Michel Velitchkof, Vergnette de Lamotte, Joseph Vernet, Voltaire, Jean-Noël Vuarnet, Jean Wiener, Wolinski, Virginia Woolf, André Wurmser, Stefan Zweig.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

AVANT-PROPOS

Tel un chiffonnier du temps

Serait-il raisonnable de ne plus entendre, de ne plus voir ce qui nous a fait, de refuser les étincelles du passé, d'avancer sans rétrovision ? J'ai voulu comprendre l'évolution au long cours de notre monde à partir de mes errances, erreurs et succès. Relire le passé. J'ai ratissé des feuilles de ma vie pour en faire un tas, mêlés à mon bouillon de culture, espérant que mon histoire vagabonde présente simplement, peut-être à la manière des pointillistes, une approche de ces années 1930-2000 et des poussières, vécues ou perçues par un fils d'ouvrier. Voici mes petits cailloux blancs comme ceux que le petit Poucet de Perrault sema derrière lui, fragments retrouvés à partir du doux berceau originel, dessous le mimosa qu'une brise balançait. Ne t'attends pas, chère lectrice, cher lecteur, à une nouvelle version de *Et moi, et moi, émoi* (du moins pas trop), ni à un *curriculum vitae*, un manuel d'histoire ou une légende dorée. Tu verras plutôt comment contre mon image empruntée de Narcisse à la canne blanche errante, tel un chiffonnier du temps, «*j'ai pris des morceaux de ma vie et je les ai cousus aux morceaux de la vie des autres*» (un peu à la façon de Jules Vallès), dans quelle mesure je fus façonné par le siècle de cruautés qui s'éloigne… en se perpétuant, comment un être humain, passager du temps, est la somme de ce qu'il a vécu.

Dans un cosmos infini, sans cesse mouvant, une matière/énergie en flux perpétuels génératrice de mutations, d'explosions, de crevasses, d'effervescences jusqu'en nous-mêmes – la vie – des savoirs toujours amendés et changeants, une société en bouillonnement permanent, tout enlise nos pieds dans une réalité opaque, instable et tremblante. Il faut comprendre le changement pour garder le contact avec notre monde. L'adaptation aux changements – autométamorphose –, noble nécessité pour éviter de devenir un *has been* précoce, caractérise alors l'homme dit moderne que je m'efforce d'être. Elle exige esprit critique, autocritique et observation attentive du monde, même dans ses transformations silencieuses. Cette évolution se garde, en ce qui

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

me concerne, de tout reniement des meilleures idées révolutionnaires de mes aïeux. L'héritage, volonté de créer l'avenir, ne cesse d'inspirer l'accomplissement de mon dessein.

À un moment avancé de la vie, on peut tenter de lire son vécu tel un extraterrestre superman ou à la façon d'un sage, distancié, raisonné. C'est souvent fâcheux. L'élégant Barack Obama[1] a noté pertinemment certains dangers inhérents à ce travail : *la tentation de donner aux événements une couleur favorable à l'auteur, la tendance à surestimer l'intérêt pour les autres de sa propre expérience, les trous de mémoire sélectifs*. Je m'efforce très sincèrement d'esquiver ces outrances. Je me souviens des lieux et des noms pour approcher des vérités. Est-ce bien ou mal ? C'est aussi le discours d'une vie.

Le monde mue et remue. Après des décennies de régression sociale et politique vécues dans une pénible lucidité, de nouveaux élans émancipateurs contre l'obscurantisme et l'absolutisme – « *L'humain d'abord* » – annoncent, je l'espère, un monde plus sage et fraternel… ou d'autres choses parfaitement inconnues.

J.R.

Les textes de cet ouvrage sont pour l'essentiel extraits ou inspirés de Luisances et grains de sable*, autobiographie en trois tomes déposée à l'Association pour l'autobiographie et le patrimoine (19 rue René Panhard, 01500 Ambérieu-en-Bugey. Cf.* Garde-mémoire *n° 11, 2012 et n° 13, 2013). Plusieurs chapitres ont été publiés, à l'unité, sur papier vergé (*Nouvelles d'Arabie, de Grèce, d'Italie*), chez Christophe Chomant Éditeur, à Rouen.*

1. Barack Obama, *Les Rêves de mon père. L'histoire d'un héritage en noir et blanc*, autobiographie, Presse de la cité, Paris, 2008.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

PROLOGUE

Des anges, gardiens

De ma fenêtre, j'aurais pu entrevoir un des tueurs, au 17 rue Basly, juste en face de chez moi… Nous avions le même boulanger… Le commissariat de ma ville avait oublié de contrôler le redoutable suspect…

Ce matin-là, je venais d'ajouter à mon manuscrit des mots sur *les meurt-de-faim*, de Jean d'Ormesson, distingué homme de droite, entendus dans une émission de Laurent Delahousse. Une pensée pertinente pour l'ÉGALITÉ ! La veille j'avais lu avec plaisir le livre de Bernard Maris, *Houellebecq économiste*. Puis j'ai posté cette *Victoire des anges* pour mon éditeur, avec un petit mot pour souligner qu'elle arrivait dans *un festival de la peur*. J'étais inquiet de savoir comment les guerres du Moyen-Orient et leur globalisation pouvaient projeter des étincelles de crimes chez nous et allumer des feux d'intolérance.

Ma Brigitte, institutrice de maternelle dans le quartier voisin du Luth, réputé difficile, m'avait encore décrit, il y a peu, la dureté de la mission éducatrice, dans le stress, souvent à la frontière d'une catastrophe : manque de moyens, classes surchargées sur le terreau d'une misère montante d'austérité. Une éducation en déconfiture ne pouvait éviter l'essor de voyous, futurs enragés stupides, islamo/fascistes. Je peux voir, me disait-elle, les enfants de familles fragiles qui peuvent mal finir.

Je n'insiste pas.

Ce matin-là, je ne pensais rien faire d'autre que humer l'air du temps.

La tuerie m'est arrivée à l'heure du déjeuner.

La barbarie n'est pas comme les champignons vénéneux, un produit naturel, mais je n'avais pas imaginé que l'on puisse mourir de faire rire et pensé des amis criblés sous les kalachs d'une canaille obscurantiste. S'imaginant « obéir à leur Dieu », les tueurs obéissaient à un abominable gourou. La religion, loin d'être un aliment salutaire,

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

contre la peste des âmes se tournait en poison dans les cerveaux infectés, comme disaient Locke, Voltaire et le siècle des Lumières.

Comme tant de concitoyens, j'ai perdu mes mots, mon sommeil et me suis traîné tel un chien battu. Comment allais-je vivre désormais dans cette perte de l'admirable Cabu de mon *Canard*, du gracieux Bernard Maris, de Georges Wolinski que j'aimais retrouver, au siècle dernier, au bar de *L'Huma* pour parler du monde à l'envers ? Et tous les autres de *Charlie* et de la supérette juive ! Ces dessinateurs et confrères gentils, bons, joyeux, subtils impertinents, anticléricaux ou antimilitaristes, caustiques et tendres, humoristes courageux, lucides, tous me semblaient voleter tels les anges espiègles. *Anges* gardiens, dis-je aujourd'hui, puisqu'il est évident qu'ils étaient, tels des sentinelles, proches des chevaliers de mes rêves.

Ils défendaient notre LIBERTÉ.

J'ai vu, noté, agencé cette *Victoire des anges*. J'ai même osé imaginer, en appelant Patti Smith à la rescousse, un feu d'artifice, un sympathique tsunami citoyen pour plus de justice sociale, une république plus humaine, l'ÉGALITÉ.

Un vent chaud doit maintenant souffler pour un monde plus fraternel. Ne sentez-vous pas l'air vibrer ?

La vie à Gennevilliers reste paisible. Mes voisins musulmans m'apporteront encore le couscous au ramadan et je leur ferai connaître le broccio ou le gâteau breton. Un peuple de France généreux existe toujours. Je le savais depuis mon enfance. L'ÉGALITÉ est à conquérir. La FRATERNITÉ suivra, c'est certain, sans tambour ni trompette.

J.R.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Chapitre 1

Le monde sortait de l'enfer

Bulldozers pour des cadavres humains

6 août 1945,

J'aime chercher les radios du bout de la planète sur la TSF de papa, une grosse boîte en bois garnie de lampes, entièrement fabriquée par lui. Je découvre des voix, des musiques, des chants du bout du monde. Ce matin, un bulletin d'information annonce : une arme nouvelle vient d'être utilisée contre la ville japonaise d'Hiroshima. La voix est lointaine. J'en parle autour de moi. Personne n'a entendu. *Bluff,* dit-on. Je tends l'oreille : non c'est sérieux, une bombe sans précédent, de nature atomique. Je ne comprends pas. Personne ne comprend. L'arme nouvelle est efficace. Le monde entier en parle.

Au fil des heures et des jours, je découvre que cette nouvelle bombe, atomique, a fait des dizaines de milliers de morts. Une deuxième vient d'anéantir la ville de Nagasaki.

Un mois plus tard, le 2 septembre, le Japon capitule. Bientôt le terrible bilan de l'arme atomique sera établi. Celui qui possède une telle arme peut conquérir le monde.

C'est l'après-guerre.

Voilà le pire : derrière les barbelés, dans leurs loques rayées, des déportés décharnés, debout ou allongés sur le sol, attendent des secours. Des bulldozers[1] poussent vers les fosses des amoncellements

1. *Bulldozer* se dit en français *bouteur*, expression imposée – un peu tard ! – dans l'administration et l'Éducation nationale par arrêté ministériel paru au Journal Officiel du 18 janvier 1973 et trop oublié, hélas ! Il voisine avec plusieurs centaines d'autres mots à protéger du *franglais*. J'épingle ce *bulldozer* pour mieux soutenir la nécessité de *bouter* le *franglais* hors de mes pages… Mais le mot est entré dans *Le petit Robert*…

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

de cadavres dans une insoutenable puanteur de putréfaction. Des civils allemands, mouchoir sur le nez, sont contraints de regarder cette indicible horreur. Le nazisme a appris leurs enfants à cracher sur ces êtres humains. Je ne me souviens plus si les noms d'Auschwitz ou de Treblinka apparaissent dans ces films tournés par des GI. Je découvre les instruments de tortures, gibets, fours, une industrie d'atrocités, des visions d'enfer… Ces documentaires en noir et blanc donnent à méditer les images les plus effroyables jamais vues : les camps de la mort.

Après deux heures de reportages au Cinéac – cinoche permanent, dans la gare Saint-Lazare –, je prends conscience de l'horreur du nazisme. L'inimaginable. Je vois. Je sais. Je rentre à la maison tourneboulé. Je ne peux faire mine de vivre dans l'insouciance. Je vais bientôt entendre des survivants des camps, juifs ou communistes, ou «judéo-bolcheviks», Jean Mérot, Madeleine Riffaud, Guy Ducoloné… Ces rescapés me parlent. Ils me précisent l'impensable. Il est erroné d'évoquer leur mutisme absolu. La boussole de ma destinée se bloque certainement à ce moment : la sortie du Cinéac. Je ne pourrais jamais dresser les digues de l'effacement, pour oublier. Le monde sort de l'enfer. J'avais vécu dans l'insouciance de l'enfance. J'entre dans le réel.

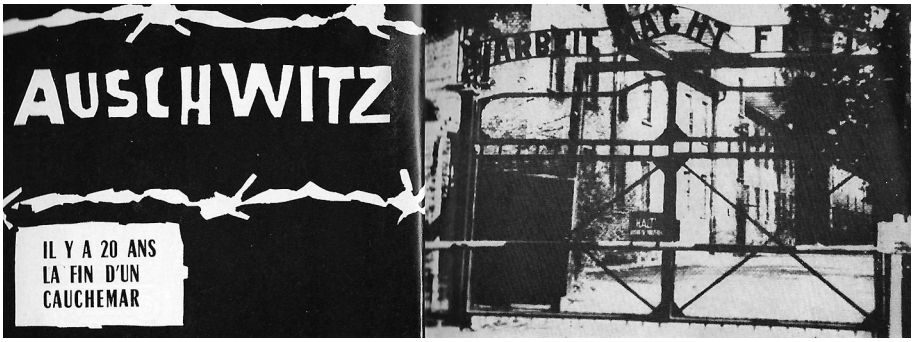
(Vingt ans plus tard, je réunirai quelques jeunes ouvriers de chez Renault face à des survivants – pour la revue *Pourquoi ?* de la Ligue de l'enseignement. Ce sera une rencontre émouvante – éprouvante posant la question du souvenir et celle de la vigilance obligée.)

… Les wagons de l'ultime voyage où s'entassent femmes, enfants et hommes, sans nourriture ni boisson… Au bout de trois jours, les SS accompagnés de leurs chiens ouvrent les portes, hurlent, frappent, aboient au fur et à mesure que les déportés descendent. J'entends Eckstein, un artisan qui a vécu 33 mois dans ces camps : «J'ai été sélectionné pour le travail. La première pendaison à laquelle j'ai dû assister au cours du rassemblement du petit matin : pendaison pour une peccadille. C'était un jeune Polonais de 19 ans. La corde a craqué. Le jeune est tombé. Il s'est relevé, s'est adressé à nous, en nous souhaitant de retourner chez nous. Les S.S. sont allés chercher une autre corde et l'ont bien pendu.»

J'entends Jean Mérot, dirigeant des Jeunesses communistes pendant l'occupation, condamné à mort par Vichy, quand il n'a que 22 ans, rescapé du camp de Dachau, évoquer le travail de force pour tailler un escalier dans la pierre, sous la menace des revolvers. J'entends

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Suzanne Falk, déportée à l'âge de 15 ans – qui sera témoin au procès Eichmann : « Les SS sont venus dans une maternité chercher des femmes juives. Ils ont pris les bébés dans les berceaux et les ont lancés dans leurs camions par les fenêtres du premier étage… J'ai mis des mois à réaliser. Je ne croyais plus être sur Terre… des milliers d'hommes enfermés avec des SS et des chiens autour. Nous étions sur une autre planète… le contraste avec ces allées bien entretenues, ratissées, ces fleurs, l'orchestre à l'entrée… C'était absurde… Ces généraux russes attachés nus dehors par une nuit d'hiver, condamnés à mourir gelés… »



Article de J.R. pour la revue *Pourquoi ?*
de la Ligue de l'enseignement, n° 11, janvier 1965.

J'entends. J'observe au plus près cet enfer. Il s'agit maintenant de comprendre la venue des bourreaux.

J'écoute Maurice Cling[2], assistant à la faculté de Lettres, déporté à l'âge de 15 ans : « Nous ne voulons pas que ce soient certains jeunes mais toute la jeunesse française qui en fasse son patrimoine. » « Oui, insiste Suzanne Falk : qu'elle sache, pour que plus jamais une chose comme ça ne puisse recommencer. » « Un jeune : Nous connaissons les faits pour en empêcher le retour. » « Maurice Cling : Vous connaissez, bien sûr… comme vous et moi connaissons la guerre de cent ans… »

Non quand même pas. Pour nous, c'est toujours le présent.

D'où sont venus les monstres ? Pourquoi des peuples de belles cultures ont pu les engendrer et les suivre ? Je découvre (1946) des

2. Maurice Cling a publié *Vous qui entrez ici… Un enfant à Auschwitz*, Graphein-FNDIRP, 1999.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

écrits marxistes et léninistes (la « vulgate » !). Des résistants me précisent l'histoire : « Le nazisme n'était pas un avatar du grand capital, mais sa forme terroriste rangée derrière Hitler : l'aboutissement le plus terrible de sa nature prédatrice. Les communistes d'Asnières ouvrent une boutique en face de Monoprix. J'y entre. J'adhère. Je me fais militant, naturellement, dans une fougue sans borne pour que l'humanité maîtrise enfin son destin. »

Je lis *Lénine vu par Staline*, entre autres, beau livre des Éditions de Moscou en langues étrangères, couverture bleue en cuir, ce texte en lettres rouges sur papier calque :

> Rappelez-vous, aimez, étudiez Illich, notre éducateur, notre chef. Luttez et triomphez des ennemis du dedans et du dehors, comme le faisait Illich.
> Édifiez la vie nouvelle, les nouvelles conditions d'existence, la nouvelle culture, comme le faisait Illich.
> Ne dédaignez jamais les petites choses dans le travail, car des petites choses naissent les grandes, c'est là un des préceptes essentiels d'Illich.

Je reçois ces mots, comme une aurore aux doigts de rose[3]. Entre bien d'autres – exprimés à la première commémoration de la mort de Lénine –, ils marquent « ma résolution révolutionnaire », dans l'esprit de O'Flaherty, cet écrivain irlandais que je vais découvrir bientôt par son livre *À mes ennemis ce poignard,* quand il résume – avant la guerre ! – sa vision de notre humanité :

> Les caprices vils et lubriques d'une bourgeoisie devenue une puissance défunte dont la structure tout entière doit être déracinée et détruite. La vague qui a déferlé sur l'Europe, déclenchée par la prise de la Bastille, s'est désormais brisée sur le rivage. Une autre vague, plus puissante, surgit des puits de pétrole de Bakou, et l'air reçoit l'onde de choc de l'électricité produite par les cours d'eau domestiqués de la Russie.

Oui, l'URSS, les soviets + l'électricité, annoncent les jours qui chantent. Une espérance !

C'est ce que mon père devait évoquer à la sortie du marché des Grésillons, quand je tournais en rond sur le trottoir, lassé de ses parlotes.

3. Pensée stalinienne ? Le qualificatif n'existait pas plus que la notion de culte de la personnalité qui ne prirent tout leur sens qu'une décennie plus tard, après le XXe congrès du PCUS, février 1956…

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Bêtes féroces et sots

Janvier 2002,

« Quand je suis dans la merde » a écrit Karl Marx à son ami Friedrich Engels, « ça me laisse parfaitement froid de bouffer des patates ; mais je ne peux pas supporter de voir Jenny malheureuse. » Ainsi, on trouve parfois dans les échanges épistolaires des vérités essentielles. Avant de descendre plus mes pages, je te propose, chers lectrice et lecteur, d'autres lignes à méditer, comme une clé pour la compréhension des chapitres à venir. C'est un courrier, une lettre d'Engels à son ami Joseph Weydemeyer, aussi ami de Marx. Ces lignes, je ne les ai lues que bien tard. Quelle aurait été ma destinée de les avoir évaluées en ma jeunesse ? La réponse à cette question relève de la politique/fiction. Engels avait (vaguement) envisagé une catastrophe :

> Poussés par le populus prolétaire, liés par nos programmes et déclarations imprimées qui auront été plus ou moins bien interprétés [...] a-t-il écrit, nous serons contraints de nous livrer à des expériences communistes et de faire des bonds en avant dont nous saurons mieux que personne à quel point ils ne viennent pas à leur heure. Dans ces affaires là on perd la tête, espérons que ce sera seulement physiquement parlant, il se produit une réaction, et jusqu'à ce que le monde soit capable de porter un jugement historique sur les événements de ce genre, on passe non seulement pour des bêtes féroces, ce dont on pourrait se ficher, mais en plus pour des sots, ce qui est bien pire. Je n'arrive pas à imaginer que ça puisse se passer autrement (12 avril 1853).

Friedrich Engels n'avait pas tout prévu. « On », est devenu vraiment cruel et le grand solennel sénat de la sotte ignorance a rarement été aussi conquérant. Ce qui est pire. Maintenant nous entendons dire que le communisme est le plus long chemin pour arriver au capitalisme. Mais les sots passent et le rêve n'est pas prêt de s'effacer comme une faute d'orthographe : changer le monde, le rendre plus humain, juste et paisible. Il persiste ! Comme la tentative d'Icare qui hanta des millions de cerveaux avant de devenir réalité. *Airbus* et *Concorde* sont nés de ce rêve antique fou : voler.

« On », bien sûr, n'était pas communiste… ou autant que Poutine, inspiré des grands tsars, d'Ivan le Terrible à Pierre Le Grand… et Staline. Moi – 16 ans –, je devais être angélique, me semble-t-il.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

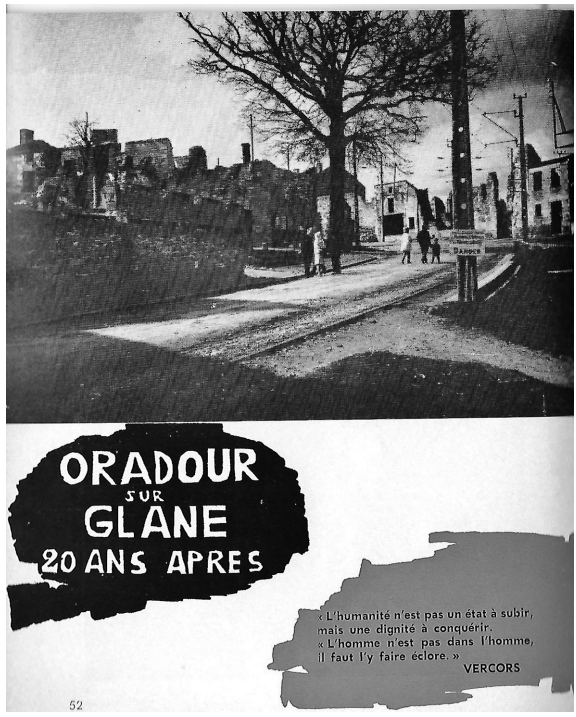
Le grillon des ruines d'Oradour

Oradour, juin 1964,

Un grillon stridule sous une pierre du jardin de madame Rouffanche…

Le cœur serré, je traverse le potager, poussé par le devoir d'entendre et de dire. Madame Rouffanche a perdu, il y a vingt ans, le 10 juin 1944, à Oradour-sur-Glane, ses deux filles, son fils, son petit-fils âgé de 7 mois et son mari. Elle entrouvre sa porte et la referme. Je ne peux lui parler. Je sais combien il serait inconvenant que j'insiste. Elle subit trop l'horreur et ne peut évoquer, encore une fois, sa fuite de l'église tragique par un vitrail, comment elle reçut, derrière elle, le bébé que lui tendait une mère, comment elle dut rester cachée vingt-quatre heures dans un potager.

Un autre rescapé, résistant, planqué au moment des rassemblements des villageois, M. Baudreuil, vient à moi d'un village voisin. Il se souvient des ombres, des bruits, des peurs, du ciel, de l'épouvantable nuit de la tuerie. Il me confie comment, avec son frère, il avait envisagé l'arrivée des nazis et me fait le récit hallucinant de son vécu à partir du début de l'après-midi de ce jour-là : ensemble, les deux frères gagnent une cache aménagée dans le sous-sol de leur cuisine, à cinquante mètres de l'église. Leur tante et une jeune bonne camouflent l'orifice. Personne n'imagine ce qui va suivre. « Une fillette affolée appelait sa tante… On



Revue *Pourquoi ?* de la Ligue de l'enseignement, article J.R.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

a retrouvé son cadavre sur la place (Boss, un sergent allemand a, plus tard, avoué ce meurtre). Rafales de mitrailleuses, massacre des hommes dans les granges. Puis le silence. Les SS fabriquent quelque chose sur l'ancien champ de foire, avec des marteaux et une scie (la caisse d'explosifs pour incendier l'église). L'explosion. Cris de terreur. Vers dix-sept heures, Oradour brûle.»

L'incendie gagne la cuisine, *mes cheveux brûlaient*, se souvient le rescapé. Profitant de la fumée, il saute un muret et se cache derrière des dahlias. Deux sentinelles font les cent pas devant l'église en flammes. Il rampe derrière un mur, prend la précaution de ne pas fouler les orties qui poussent à proximité et se planque dans l'égout d'évacuation des eaux de l'abattoir. Dans la nuit, une patrouille passe et repasse au-dessus de sa tête…

Sur le chemin du retour, secoué par cette vision de la cité martyre, je rencontre une jeune professeur qui exerce à Limoges, Marie-Antoinette C. : «Voyez-vous, me dit-elle, j'ai visité les ruines. Un grillon chantait. C'est lui qui avait raison. La vie doit reprendre le dessus. Il faudrait raser les ruines et construire à Oradour une œuvre de vie. Prêcher l'oubli ? Des jeunes Allemands, me dit-on, y ont appris ce que cachent leurs livres. Ils ont pleuré, et après ? À quoi ça sert ? Les pleurs ? À rien, sans doute. C'est un signe d'émotion, d'éveil de la conscience. Si les ruines amènent à haïr les tueurs, alors, oui je suis d'accord avec vous.»

Haïr le fascisme, aimer la vie, c'est la même chose. La leçon ne doit pas se perdre. Le grillon n'a pas besoin de ruines.

Le parachutiste blessé à mort

Clifden, 14 juin 2006,

Dans un petit restaurant de la grande rue de Clifden qui descend vers l'océan, je tentais de lire l'ardoise du menu et, bien sûr, je dus renoncer à comprendre ce que pouvaient être les poissons aux noms étranges. Un monsieur d'un certain âge, qui à l'instant m'avait demandé à consulter mon *Guide du routard*, déjeunait à la table voisine. «Pardons monsieur, lui dis-je, lisez-vous l'anglais ?» Rire étouffé du monsieur : «Mais oui, je suis Irlandais !» Je m'excusais. Il me conseilla de prendre les *scallop-shell* – délicieuses coquilles Saint-Jacques. Ainsi se noua mon premier contact avec monsieur Patrick McKernan, homme fort distingué qui avait posé son feutre sur une chaise. Il me dit avoir longtemps travaillé en

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

France, dans l'administration, d'abord professeur d'anglais au lycée Irène et Joliot Curie de Nanterre. Bien vite, j'appris qu'il avait été ensuite ambassadeur d'Irlande à Paris, puis aux États-Unis, pendant quinze ans. Il me confia aimer la France. Il possédait un pied-à-terre à Paris. Avant que je me sois présenté, il m'évoqua, d'une voix émue, une cérémonie du souvenir au Mont Valérien, où il avait rencontré la veuve d'Estienne d'Orves. Il se souvenait de la femme du martyr tenant une torche en main. Une chorale enfantine avait chanté *Ce n'est qu'un au revoir*… C'était poignant, me dit-il, de voir réunis des Français de toutes origines pour la commémoration des fusillés. « Ceux qui chantaient la *Marseillaise*, ceux qui chantaient l'*Internationale.* » Il ne faut pas oublier ce passé, ajouta-t-il. « Je n'oublie pas. » Je lui précisais alors mon travail de journaliste et ces cérémonies du souvenir, toutes émouvantes, que j'avais suivies notamment lors des voyages du général de Gaulle à travers la France.

Après le repas, il m'invita à prendre un verre dans un pub voisin. La télévision évoquait la mort du Premier ministre irlandais. Monsieur l'ambassadeur ne put s'empêcher de lever son regard vers l'image et de commenter le défilé des intervenants. « Celui-là actuellement en poste à Helsinki, cet autre, professeur d'histoire, elle est la femme de… la nièce d'untel. » Il me présenta ainsi le gratin du pouvoir, m'exposa comment le nouveau Premier ministre était un personnage ambigu, notamment dans ses rapports avec les Irlandais du Nord. Quand un court métrage montra toute sa cour, il lâcha ces mots : « Les requins ! La guerre au Nord n'est pas une guerre de religion. » Nous évoquâmes bien des aspects de l'Irlande, son histoire, ses hommes, etc., le passage de de Gaulle à qui on voulut exposer la lutte des résistants d'O'Connell. C'est le général qui fit ce rappel historique !

Bien évidemment, Patrick McKernan aimait Paris. Il se souvenait de ses conférences sur Beckett, Joyce et la littérature irlandaise.

« Gennevilliers, est-ce loin de Paris ? » « Clichy, seulement nous en sépare. » « Ah, Clichy ! s'exclama-t-il, j'ai un oncle enterré au cimetière de la porte Clichy. Il était mitrailleur à bord d'une forteresse volante et revenait d'un bombardement sur Leipzig, c'était son trentième et dernier raid. En 44. Son appareil a été abattu. Il a sauté en parachute, blessé à mort… Il avait 21 ans… »

Je me souviens de parachutistes sur notre banlieue.

J'entendais les escadrilles de loin, parfois avant les sirènes, dans un grondement s'amplifiant sourd, terrible. Plusieurs centaines de moteurs annonçaient des centaines de bombes venant vers nous !

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Il ne fallait pas traîner. Ce fut le cas pour les bombardements de Colombes, Hispano Suiza ou des docks de pétrole de Saint-Ouen, les villes voisines. En plein jour. Au grondement atroce s'ajoutait bientôt celui des chapelets de bombes dans un seul lâcher. Un dragon fou fonce sur toi, vrombit et fait vibrer l'air, avant même d'exploser dans un fracas d'enfer. Oui, je les entendais venir ! « Un tapis », disait-on. Puis les flammes, nuages, cyclones noirs… et les petits nuages blancs des obus de la DCA teutonne. Malgré l'interdiction de mes parents, j'allais parfois sur les lieux. Il m'arrivait d'apercevoir des bombes défaillantes au fond de trous, intactes, aussi des appartements coupés en deux, des lits, des meubles, des lambeaux de linges pendouillant dans les étages. Au marché couvert de Courbevoie des rangés de cercueils – tous pleins, je le savais – s'alignaient impeccablement. Les sirènes retentissaient à nouveau et je courrais avec mes deux frères vers les abris du parc Joffre d'Asnières. Les chefs d'îlots nous houspillaient : « Allez, rentrez ici, les gosses, vous savez bien que c'est interdit les promenades. » À mon frère Jacques qui traînait la patte : « Aller, plus vite que ça, capitaine la ronflette ! » Les « Ricains » pouvaient fort bien se tromper d'objectif et poser leurs « tapis » à côté des bâtiments industriels. Ils les lâchaient de si haut. Nous savions l'effet des bombes selon leurs poids en fonction des distances, des points d'impact, tout sur la guerre dans le ciel parisien. Alors nous étions bien contents d'avoir ces bons abris bétonnés en zigzags sous le sol du parc. Quelques jours plus tard, je filais acheter les photos que vendaient Le Petit Poucet, libraire, avenue de la Marne. En souvenir.

Je redoutais les alertes de nuit. J'avais une grande trouille. Mes parents avaient couvert nos vitres de croisillons de papiers collants pour éviter les éclats de verres éventuels. Au sommeil, je plaçais ma tête sous l'oreiller. Sitôt le chant lugubre des sirènes – ce pouvait être deux fois ou trois fois la même nuit – j'avais la tremblante. Maman survenait, électrique : « Vite, vite mon petit chou, lève-toi ! Comme tu trembles ! Faut pas trembler comme ça ! Vite ! » Elle n'avait guère besoin de me le répéter. Il fallait descendre, vite descendre. Je n'étais plus entièrement innocent. Je savais ce qu'on risquait près de cette usine de réparation d'avions de l'autre côté de la rue et toutes ces usines, Chausson, Chenard et Walker à proximité. Je voyais chaque jour les morceaux d'avions, ailes ou fuselages troués arriver pour restauration et repartir je ne sais où.

Le jour, l'angoisse était moindre. Nous pouvions nous réfugier dans des abris spéciaux construits ici et là, dans Asnières… ou chez

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

des amis, les Faucher, qui possédaient une petite maison avec cave bétonnée, dans une rue voisine. Parfois nous courrions et, avant même d'y trouver refuge, nous entendions les flic-flac des éclats d'obus sur les tuiles et le bitume. Ici, les deux pères avaient des discussions politiques. Ils étaient du côté des Russes.

Le premier bombardement, dans la nuit du 3 au 4 mars 1942, je l'ai vu de mon balcon – une première loge, avec un panorama sur tout Paris. Ce fut un grand bastringue à l'ouest de mon paysage, par-delà la tour Eiffel, des grondements d'orage, des gargouillis de bombes, un grand feu qui n'était pas d'artifice, pendant une heure : « C'est pour Billancourt, les usines Renault », dit mon père. Le lendemain, Radio-Paris confirmait : la Royal Air Force, quelques centaines de morts. C'est après que j'ai eu les foies. À chaque alerte, nous filions donc dans le hall du rez-de-chaussée, pour éviter de chuter du sixième. Là, ce n'était guère plus rassurant. L'escalier de la cave restait ouvert. Peu de monde osait s'y risquer. Trop de gens avaient finis, enfouis sous les décombres. Je grelottais au milieu de tous les locataires souvent en robe de chambre qui n'arrêtaient pas de commenter le spectacle : « On n'entend rien… Cette nuit, c'est pas pour nous… Ça, c'est tout près : les canons de la plaine aux poireaux… Ils ont mis des canons sur l'école des Cabœuf, vous avez vu ?… Tiens, voilà les Messerschmitt… » Les Chleuhs passaient en rase motte et une voisine, idiote collabo enthousiaste stratège, expliquait : « Ils vont les attaquer par derrière ! » Souvent, ça canardait de partout, des dizaines de canons à tirs rapides qui lançaient de longues rafales d'obus et de balles traçantes multicolores dans tous les sens et les coups plus forts des 88 Flak. Des tirs de barrage, au-dessus de nous, ou sur Saint-Ouen et le Mont Valérien. Secs, drus, intenses. Des dizaines de projecteurs fouaillaient les cieux. Nous étions bien au milieu d'un chaudron. Les « alliés » ne se risquaient pas trop à basse altitude (sauf la RAF et « les gaullistes », quelques fois, de nuit). Trop dangereux, surtout avec les saucisses, ballons captifs disséminés ici et là, porteurs de câbles antiaériens. De nuit, les forteresses volantes commençaient par lâcher des fusées éclairantes au phosphore, comme des lampadaires géants, qui descendaient lentement. Ces lampions disaient bien que, là-haut, ils cherchaient à voir clair de notre côté. Quand nous en avions un au-dessus de notre tête je m'agitais, en me rapprochant malgré tout de l'escalier de la cave. Je me faisais tout petit en rentrant ma tête dans les épaules. C'était pour nous. J'avais la tremblote, une authentique frousse. Ma maman

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

me caressait les cheveux, mais il n'y avait rien à faire. Sauf prier, si on avait été croyant. Une nuit un bombardier nous a servi ! « Il est pris dans les projecteurs », avait dit quelqu'un du côté cours. Juste au-dessus nous… oui, oui… « Il lâche quelque chose. » Nous n'avons même pas eu deux secondes pour réfléchir, et tenter de réagir. « Il lâche quelque chose », ces mots, exactement. Dans une déflagration du diable, les murs, le sol, tout a tremblé. Les vitres ont été soufflées. Les bombes sont tombées sur la rue de l'Association voisine. À cent mètres. Quelques morts. On ne saura jamais à qui elles étaient destinées. L'avion avait peut-être du plomb dans l'aile, allez savoir… Il aura largué au hasard… Une opération de sauvegarde. À moins qu'il ait raté notre rue et l'usine pour avions handicapés. Nous sommes restés deux jours dans les courants d'air.

J'ai vu des forteresses volantes en détresse. J'ai vu des saucisses chuter en feu… J'ai entendu des grêles d'éclats d'obus, des zincs en flammes foncer vers le sol dans des hurlements de moteurs. J'en ai suivi du regard qui filaient vers l'Angleterre en laissant des raies de fumées, attaqués parfois par les chasseurs de la Luftwaffe virevoltant autour, comme des moustiques, par-dessus la centrale thermique de Gennevilliers et les coteaux d'Argenteuil. On ne savait jamais le destin de ces aviateurs naufragés. Certains ont sauté en parachute. Nous risquions la tête dehors pour les observer. D'autres sont morts sous les mitrailles avant de toucher terre.

J'ai porté longtemps ces horripilants souvenirs de tuerie, gravés jusque dans mes os. Quand je passe à la Porte de Clichy, devant le cimetière, j'ai une pensée émue pour le neveu de monsieur l'ambassadeur, ce combattant qui de sa vie a fait ma liberté.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Chapitre 2

Les fellaghas, le Général et moi

Colère dans une cave de commissariat

Lyon, Paris, 1957,

Au congrès de l'Unef, Paul Gillet, envoyé spécial de *L'Huma,* discute passionnément avec les étudiants délégués, sur la guerre d'Algérie. Comment mon ami peut-il s'impliquer comme s'il était un délégué, et écrire dans le même temps son article pour le journal ? (Débat-il des conséquences des pouvoirs spéciaux obtenus par Guy Mollet ? Probablement.) Il est surtout militant de vérité[1]. Je dois écrire, pour mon agence (l'Union française d'information) plus tôt dans l'après-midi et n'ai pas le temps de participer à ces disputes. Ces étudiants expriment probablement des divergences avec la politique du Parti communiste sur l'Algérie. La guerre est engagée depuis trois ans. Je l'avais sentie venir.

En octobre 54, un car gennevillois me conduisait vers la place de la République, pour je ne sais quelle manifestation populaire, quand la police l'intercepta. Je me retrouvais dans la cave obscure d'un commissariat, entouré par des Algériens pris dans des rafles, ici où là. Tous étaient irrités à l'extrême contre le gouvernement français et les Français en général, *racistes* et *exploiteurs*. Mon statut de co-emprisonné me permit tout de même d'échanger quelques propos dans la pénombre. Leur misère n'allait pas durer, me dirent-ils, ils se révolteraient bientôt, là-bas, chez eux, et ce serait plus tôt que nous puissions l'imaginer. Leur intense colère m'impressionnait. Parmi les plus véhéments j'entrevoyais leurs responsables. Je côtoyais une organisation. Ces hommes devaient intéresser la police, bien sûr. Le temps passant, quand les flics furent certains que nous ne rejoindrions pas la mani-

1. Le 21 octobre 1975, Jean Chaintron, aux obsèques de Paul Gillet, rendra hommage à son plus grand des courages : celui de *rechercher la vérité* et de *la dire*.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

festation, ils nous appelèrent, les uns après les autres, Français de « souche » d'abord – au faciès, sans doute –, pour nous ouvrir la porte après avoir pris nos empreintes digitales. Nous protestâmes – trop mollement, certainement – contre la discrimination raciale de cette libération.

Je compris, ce jour-là, que la poudre pouvait parler.

Ce sera le 1er novembre, à la Toussaint exactement, quand soixante-dix actions militaires seront lancées à travers l'Algérie. Dès cette époque, je me sentais totalement solidaire des révoltés algériens. J'avais en tête deux idées majeures : un peuple qui en opprime un autre ne saurait être un peuple libre ; les peuples colonisés ou dominés ont le droit à leur libre disposition[2]. Je me souvenais du drapeau vert et blanc à croissant rouge, du Festival de la jeunesse de Bucarest, en 1953…

J'allais suivre, pour mon agence, tous les développements du conflit au niveau des décisionnaires, du congrès national du Parti socialiste à Puteaux (14-15 janvier 1956) – Guy Mollet anticipa : « Attention, mes camarades, il y aura des morts. Il faudra rencontrer des mères, recevoir des délégations. Ça va être très dur. » Ces mots n'étaient pas destinés à être publiés. Ils le furent : le feu aux poudres ! – jusqu'au congrès UNR de Bordeaux, six ans plus tard. Le Congrès socialiste choisissait la guerre, présentée comme une « opération de police ». Ce fut le sujet de mon info de ce jour : « Le PS entre en guerre. »

Dans les matins blêmes, j'ai vu partir des régiments du contingent pour les djebels, *via* l'embarcadère du port de Nice, salués par quelques fiancées agitant des mouchoirs. J'ai retrouvé des camarades du contingent, venus en permission d'Alger ou du mur électrifié, installé au long de la frontière tunisienne. J'ai rencontré, plus tard, Henri Alleg, auteur de *La Question*, après son évasion de la prison de Rennes, et ensuite à la rédaction de *L'Humanité*. J'ai vu, dans Oran, les ultras de l'OAS, et exprimé ma solidarité avec les Algériens par l'intermé-

2. Le PCF se lance dans une lutte pour la paix. Il demande l'instauration de relations privilégiées entre les deux pays : nos peuples n'ont pas l'obligation de divorcer. L'objectif n'est pas de soutenir les combattants algériens dans leurs combats militaires, mais d'engager un refus de cette guerre. L'Algérie serait « une nation en formation ». Bref, il n'entend pas la revendication de l'indépendance. Le pouvoir va longtemps tenter de camoufler le conflit en une simple opération de police. « Opération » qui fera 250 000 morts algériens et 30 000 du côté des militaires français (évaluation de février 2002). Le concept de l'Union française est dépassé.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

diaire de Kadour, « garde-champêtre » à Gennevilliers[3] et combattant du FLN. Par lui, Monique et moi sommes entrés en contact avec le curé de la paroisse. J'ai fraternisé avec celui-ci, pour réagir aux ignominies de l'OAS (qui, dans une entreprise de terreur, expédiait par la poste, à des combattants de la paix, des oreilles coupées). Je l'ai invité chez nous, rue Basly, pour rédiger ensemble un tract commun, cellule communiste et paroisse, dénonçant ces horreurs, particulièrement certaines scènes de brutalité qui auraient eu le commissariat de police d'Asnières pour théâtre.

Je/nous étions pour la paix. À l'agence, un censeur du gouvernement s'était installé dans nos bureaux. Nous devions lui présenter tous nos articles politiques. En fait, nous ne lui soumettions que des entrefilets anodins et diffusions, dans son dos, nos textes les plus percutants. À nos risques et périls ; à plusieurs reprises, nos journaux régionaux, tout comme *L'Humanité*, furent victimes de censures et de saisies.

Couscous chez les « fellaghas »

Oran, 4 juin 1962,

Je pars d'Évian vers la guerre dans un voyage organisé par le gouvernement afin de prouver à la presse nationale et internationale que tout va pour le mieux en Algérie après une période de regroupement (déplacement des populations dans des camps). La victoire française n'est pas loin. C'est « le dernier quart d'heure » ? Julien Besançon, journaliste de RTL, me conseille amicalement de ne jamais dire qui je suis. Je vais en bonne compagnie de mon ami Jérôme Favard, envoyé spécial de *L'Humanité-Dimanche*. Déporté par Pétain dans le Sud algérien – dents cassées d'un coup de crosse –, il connaît le pays pour avoir été rédacteur d'*Alger Républicain,* le journal du Parti communiste algérien. On nous promène, en autocar, à travers l'Oranais, avec un bataillon de journalistes. Le préfet d'Oran,

3. Abdelkader Belkodja, Kadour pour les intimes, scout en Algérie avant d'adhérer aux Jeunesses communistes et de devenir dirigeant du PCA. Mariée à une Française, il fut militant communiste de Gennevilliers, adhéra au FLN, dont il devint un cadre. Je le retrouvais de temps à autre. (Il connaissait parfaitement les immeubles de la ville possédant deux sorties sur des rues différentes.) Les Belkodja étaient en meilleurs termes avec les catholiques de la ville. Une de leur fille, Catherine, artiste, est mère de plusieurs artistes, dont Maïwenn, scénariste et comédienne.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

PATRIOTE
MARDI 30 MAI 1961
demi de Ju
ins à Auschw

Huitième Année — N° 129
1 2 3 4 5 6
"48 HEURES en ORANIE" journal de
Jean ROCCHI
1.-"L'opération Vérité"
et ses mensonges
PARIS. — « Opération vérité » titrait « Le Figaro », au sujet du voyage de soixante-huit journalistes français et étrangers à travers l'Oranie. Il précisait, affirme l'envoyé spécial de ce journal, de constater dans quelques-unes des zones [illegible] privilégiées — quatre arrondissements en Oranie, du pour toute l'Algérie — les conséquences de l'arrêté des opérations offensives décrété il y a une semaine par la France. Ce n'est pas pour rien[illegible] un tableau [illegible] et bien des problèmes [illegible]
Envoyé spécial du « Figaro » affirme encore : Ce fut un spectacle terriblement instructif, à la fois réconfortant, troublant et déprimant... Il évoque cette Algérie de l'espoir, où projets et réformes commencent à peser plus lourd dans la balance que les tares du passé et les [illegible] de la guerre.
Il vante l'audace et le [illegible] nouveau du langage de M. Mo[illegible], délégué général, le style [illegible] révolutionnaire de ce voyage d'information.
Le compte rendu dithyrambique du « Figaro » révèle exactement le but que s'était fixé le gouvernement en permettant, pour la première fois depuis le début de la guerre, aux journalistes de dix-huit pays de parcourir ces terres d'Ain-Témouchent, de Benisaf, de Cassaigne, de Mostaganem, arrosées par tant de sang : faire croire au monde qu'une page de l'histoire est tournée pour l'Algérie, que désormais tous les efforts du
Evian, avait déjà protesté contre les propos fantaisistes que lui prêtait le « Journal du Dimanche », affirmant : Je n'ai jamais fait de déclarations pendant ce voyage... Ces méthodes, indignent, jugent leurs auteurs.
Le même « Figaro » prétend encore que les journalistes ont entendu les musulmans parler avec enthousiasme de leur nouveau village où ils se trouvent.
★ Lire la suite en page 8
AVANT LE RENDEZ-VOUS DE VIENNE AVEC NIKITA KHROUCHTCHEV LE 3 JUIN
KENNEDY
arrive ce matin
GRAND QUOT
NICE — 35, Rue Pasteur
Publicité reçue par Intera
TWA
Un appareil du type « DC-8 »

Journal *Le Patriote*, de Nice, fin mai 1962.

qui nous cornaque, souffle en aparté à son voisin de voyage, que tout va de mieux en mieux. On déplore seulement de temps en temps, dit-il, quelques tracts communistes. Espiègle, Jérôme lui chuchote : « Attention, monsieur le préfet, les oreilles ennemies vous écoutent. »

L'état-major, arrivé dans trois hélicos nous présente ses plans sur la comète : barrages à construire, terres à exploiter avec le concours de la population (retrouver en fait ce qui existait avant la conquête coloniale). Je m'écarte lentement de la mascarade et tente de communiquer avec des vieux en djellabas et turbans blancs qui observent à quelque distance. L'un d'eux me conseille de regarder avec mes yeux plutôt qu'avec ma bouche (ces mots que j'entendrai aussi à Istanbul).

Le soir même, Jérôme et moi décidons de passer « de l'autre côté ». Nous cherchons un taxi pour « le village nègre »[4], ce quartier d'Oran où jamais, depuis des années, ne se risque un Français. Tous les taxis

4. Le village des « Djalis » ou des « étrangers », appelé assez improprement « village-nègre » devenu « Medina Djdida » ou Ville nouvelle.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

refusent de nous prendre. « Nous voulons manger un couscous dans la ville arabe, un bon couscous. » Stupeur de nos interlocuteurs : « Vous êtes fous ? Vous tenez à la vie ? » Nous insistons. Tous se dérobent, parfois dans un éclat de rire : « Pas question d'aller là-bas… Nous avons des enfants… On n'en revient pas vivant… Je vous déposerai avant le terminus. » Finalement, un chauffeur, musulman, assisté d'un de ses amis, semble nous comprendre. Il nous demande si nous ne sommes pas armés. Je réponds, non, seulement ceci : mon stylo. « Nous sommes des journalistes venus d'Évian. Nous désirons manger un couscous dans "la ville nègre". » Après avoir vu nos cartes de presse, le chauffeur accepte de nous y conduire. Hésite-t-il ou veut-il nous désorienter ? Il fait de larges tours et détours, dans la ville par le quartier des Misérables. Je ne suis pas fanfaron. Je sens même une petite crainte et mon cœur frôle le spasme. Le chauffeur évoque Victor Hugo, nous explique la misère du peuple et nous dépose enfin sur une place déserte. Nous pénétrons dans un très modeste restaurant vide alignant quelques tables en formica gris. « Couscous, s'il vous plaît ! » Deux minutes plus tard, un jeune homme aux lunettes noires, journal *Le Monde* sous le bras, s'approche et nous demande ce que nous venons faire ici, qui nous sommes. Nous nous présentons. Il comprend : nous venons effectivement de Paris, *via* Évian. Le téléphone arabe fonctionne parfaitement. Le restaurant s'emplit bientôt d'une foule curieuse. La fraternisation n'attend pas. La tablée s'élargit. Nous échangeons nos informations sur la perspective de paix. Nous sortons aussi les quelques deniers que nous avons en poche. C'est une fête émouvante (bien que le couscous soit maigre). Jérôme et moi sommes ainsi les deux premiers journalistes français à prendre le contact avec « l'ennemi ». Nous en sommes plus que ravis. Titi, un jeune homme à la figure abîmée me dit : « Regardez-moi. Regardez mon menton, mes oreilles, ces traces… C'est la bagarre. Je ne crains rien. Je n'ai pas peur de me battre. J'étais haut comme trois pommes qu'il me fallait déjà boxer pour défendre ma dignité. On m'a humilié, vous ne pouvez pas savoir à quel point. Nous les musulmans… on nous appelle les ratons, les bicots, les rats d'égouts, les mouches, les abeilles, les bourricots… »

Dans le hall de l'hôtel, le préfet semble nous attendre. Où étions-nous passés ? Nous ne lui cachons rien : nous revenons du côté fellagha. Il avale la pilule et nous offre illico de passer… « dans l'autre camp ». Aussitôt nous voici, à ses côtés, au cœur des affrontements OAS et autres ultras contre forces de police, une sorte de jeu de cache-cache entre les uns et les autres. Guéguerre pas très méchante où les deux

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

camps semblent se ménager. Le lendemain, sur le seuil de l'hôtel, je prends langue avec un jeune Français en jean. Il m'invite à faire un petit tour dans le quartier, se dit heureux de rencontrer un Parisien, me dit sa vie exaltante de combattant. Je ne moufte pas. J'enchaîne en évoquant le plaisir d'être dans ce beau pays. Il me conte ses chasses à l'homme. Me quittant, il exhibe son revolver et m'affirme qu'il ne redoute rien et ne quittera jamais ce pays. Ouf ! Il n'a pas pensé contrôler mon identité et je n'ai pas trop parlé. Le soir, je regarde sous mon lit pour me rassurer. Dans la nuit, les mugissements des chars me réveillent.

De retour à Paris, j'écris cinq articles de trois cents lignes chacun, sous la forme d'un carnet de bord. Ils sont publiés en mai dans la presse régionale. J'apprends, le lendemain de leur parution, que la direction du Parti communiste – Jeannette Thorez, plus précisément, mais c'est la même chose – critique et condamne notre participation à une opération de propagande gaulliste (*sic*). Dieu, quelle sotte !

Quand les sirènes mugiront

Janvier 1960,

Les généraux d'Alger, en accord avec les colons, se rebellent contre de Gaulle. À l'UFI (Union française d'information, mon « université » du journalisme !), j'assure les comptes rendus du « complot des généraux ». Il s'agit de relater l'actualité, au fil des heures, à partir des dépêches d'agences, AFP, Reuter et Associated-Press, soutenues par les téléphonés des correspondants de *L'Huma*. Je fais du « vrai » intégral – reportage fictif – que je signe en toute bonne conscience et peut-être abusivement, sous je ne sais quel pseudonyme : *de notre envoyé spécial*. Les grandes agences procèdent de même, après vérification des sources. Cet exercice de style et de vitesse exige sans répits des reprises annulant les premiers envois, afin d'être constamment à jour. Je mets un point d'honneur à être rapide (et meilleur, sans gloire, que chaque informateur pris séparément). Cela plaît énormément à nos rédactions de province.

Les généraux menacent de débarquer à Paris. Michel Debré, lieutenant du Général, lance un appel qui peut se résumer ainsi : *Quand les sirènes mugiront, Parisiennes, Parisiens, allez toutes et tous au-devant des militaires trompés qui arriveront par air sur les aéroports parisiens*. La dramatisation atteint un point culminant : ne nous annonce-t-on pas le début d'une possible guerre civile ? On ne peut

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

croire Debré. Ce ne sont pas des foules de civils même mues par les meilleurs sentiments qui peuvent stopper spontanément des guerriers décidés à prendre les centres du pouvoir. Nous attendons des heures. Je suis de service. En pleine nuit, le bluff des factieux d'Alger se dégonfle. Les paras ne prendront pas l'avion pour Paris.

J'entre en mon logis. Monique, qui n'a pas écouté les informations, est tourneboulée de m'avoir tant attendu. (Nous n'avons pas encore de téléphone à cette date ! Cela parait risible aujourd'hui. Ne sommes-nous pas souvent tous risibles aux regards de notre postérité ?)

En 1963, quand ma bien-aimée fut embauchée journaliste/secrétaire à l'Agence Tass, j'en fus ravi. D'une part, j'avais la possibilité de rencontrer des « camarades soviétiques ». D'autre part, nos conditions de vie étaient grandement améliorées du fait de la proximité de cette agence, rue de Prony, donc plus proche de notre domicile (pour aller au laboratoire des Ponts-et-Chaussées, à la porte de Versailles, Monique avait trois à quatre heures de bus et de métro quotidiennes dans des conditions exténuantes ! Une folie). Tass me donnait l'accès direct à des réalités de l'Union soviétique. Dès le début, je devins un ami de la directrice Valentina Sissoyeva, une camarade à la fois compétente, dévouée, intègre et d'une grande gentillesse. (Je la retrouverai, bien plus tard, en 1987, à Moscou… éplorée, appauvrie, désespérée.)

Crime d'État dans Paris

17 octobre 1961,

Le jour décline. Je rentre au bercail. Métro Opéra, je tombe sur une rafle raciste, comme il y en a de temps en temps à travers Paris. Toute personne au faciès maghrébin montant les escaliers est aussitôt embarquée dans les cars bleus de la police parisienne. Remué, je retourne à l'agence, à deux pas de là, rue du Quatre-Septembre. Des échos confirment la répression, ce soir, d'une manifestation organisée par la Fédération de France du FLN. Il semble, par les recoupements d'informations de diverses origines, que les Algériens soient descendus par milliers dans les rues, avec femmes et enfants. La police est sur les dents. Cette manifestation était prévue. Nous ne pensions pas que les Algériens de France y répondraient massivement, d'autant que la préfecture avait instauré pour eux un couvre-feu et que la police parisienne recourait facilement aux violences.

Le lendemain et dans les jours qui suivent, nous apprenons par diverses sources qu'il y a eu des brutalités. On parle même de plu-

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

sieurs morts ! Avec Gilbert Souchal, notre rédacteur en chef, nous sommes inquiets. Nous faisons le point sur ce que nous savons. Très peu, presque rien. Il faudra des semaines pour comprendre par accumulation et recoupement de témoignages que la répression a été épouvantable : des hommes ont été jetés dans la Seine, et les blessés se compteraient par centaines. Des scènes abominables de « ratonnades » nous sont rapportées que nous dénonçons. Il faudra des mois pour savoir qu'il y a eu, ce jour-là, plusieurs dizaines de morts et 11 500 arrestations[5] ! Le pouvoir, et son préfet, ont voulu stopper par la violence l'expression populaire algérienne. Il nous faudra bien du temps, hélas, pour comprendre clairement comment l'ordonnateur zélé de cette répression sanglante, le préfet Maurice Papon, fut aussi un pourvoyeur des camps de la mort.

Le drame n'est pas seulement ce terrible crime d'État en plein Paris, camouflé sans que moi et mes camarades en aient eu conscience immédiatement, c'est l'absence absolue de relations entre Français et Algériens. Une aberration !

Le journaliste Jean Rocchi, comme des centaines d'autres, a été floué.

Le bruit mat des *bidules*

Les attentats au plastic étaient notre quotidienneté. L'un d'eux venait de défigurer cruellement une fillette, Delphine Renard. La riposte populaire eut lieu le 8 février. Il fallait se faire violence pour manifester en faveur de la paix. Nous y allions, la peur au ventre.

Paris, 8 février, 1962,

Tout commence vers 18 heures 30, devant la gare de Lyon. La foule surgit, venue de partout. À une centaine de mètres, la rue de Lyon est barrée par des cars de CRS. Quelques milliers de manifestants couvrent les bruits de la ville de leurs clameurs : *OAS assassins ! Paix en Algérie !* Des passants, rangés sous les porches applaudissent. La manifestation pacifique remonte le boulevard Diderot, exprimant une volonté : *Unité antifasciste ! Algérie indépen-*

5. En 2001, Jean-Luc Einaudi (*À propos d'octobre 1961*), estime qu'il y eut 265 morts et Jean-Paul Brunet (*Police contre FLN*, *Le drame d'octobre 1961*) en recense entre 30 et 50.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

dante ! Elle va rejoindre d'autres rassemblements aussi importants, convergents de divers points de la capitale et se gonfle sans cesse de nouveaux participants. Devant la caserne de Reuilly, près de la double porte du Tribunal permanent des forces armées, les cris redoublent : *Salan au poteau ! OAS assassins !* Jeunes et femmes participent. « Vous avez raison les jeunes ! » me lance au passage une jeune femme tenant deux bambins par les mains.

Dans le soir tombant, j'arrive sur le boulevard Voltaire, plein à ras bords – chaussée et trottoir compris – d'une foule dense massée sur des centaines de mètres. La jonction avec les autres manifestations parisiennes venues par la rue du Chemin Vert et de la République s'effectue dans un sentiment heureux de force tranquille. Par la rue de Charonne déferlent des milliers d'autres pacifistes. Combien sommes-nous ? des dizaines de milliers. Sur ce flot humain moutonnent des centaines de calicots et de banderoles qui reflètent les lumières de la ville. Les manifestants avancent lentement précédés d'une profonde clameur et de ces exigences : *Les plastiqueurs en prison ! OAS assassins ! Unité antifasciste !* Cette marée s'alentit. La manifestation, sur le point de se disperser, est une réussite.

Soudain, par le haut du boulevard Voltaire, une masse noire et luisante déboule, venant sans doute de la place de la Nation. Les brigades spéciales ! Elles foncent au pas de charge sur la foule compacte en faisant voltiger « bidules » et mousquetons. Quelques responsables de la manifestation tentent de parlementer, dire que les manifestants vont se disperser. Ils ne peuvent placer un mot. Les matraqueurs frappent à toute volée. Je vois l'ami Léo Figuères s'écrouler, la tête, son pardessus et son écharpe d'élu ensanglantés. Les brigades spéciales cinglent et cassent à tour de bras. Des manifestants de tous âges gisent à terre.

Je me réfugie dans le café qui jouxte l'entrée du métro Charonne (mais j'aurais pu, tout aussi rapidement, descendre dans la bouche du métro !). Le bistro est sans autres issues arrière. Je ressors illico – le bruit mat des matraques se rapproche… comme un crépitement de grêle sur un champ de maïs – et me réfugie dans une pharmacie où trois blessés viennent chercher les premiers soins. À ce moment les « gardiens du désordre » (en l'occurrence) ne sont plus qu'à quelques mètres. Ils frappent encore et toujours, même les blessés sur le bitume et poursuivent les manifestants dans les couloirs, les boutiques, les escaliers et les étages des immeubles. Ils bombardent l'escalier du métro Charonne où une foule s'est engouffrée. Je n'y suis pas, Dieu

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

merci ! (Je ne vois pas les gens s'agglutiner, pris au piège, contre la grille de clôture fermée.) Dans la nuit, d'autres cars sombres surgissent, toutes sirènes mugissantes, lugubres, pour terroriser. J'observe, prends des notes.

Je rentre vers mon agence, près de l'Opéra, pour le compte rendu. La rédaction se retrouve réunie. Nos premières dépêches sont déjà envoyées à travers la France. À ce moment, une charge de plastic ravage nos bureaux. Soufflés, nous nous retrouvons allongés sur le plancher. Nos papiers et une partie de nos archives gisent au milieu de la rue du Quatre-Septembre avec les débris de vitres. Pas de blessés, sauf deux secrétaires, commotionnées, qui vont rester abasourdies et traumatisées pendant quelques jours.

Gisèle, une de nos braves sténos, sans être remise de ses émotions, expédie ce message à nos journaux : « Nous venons d'être plastiqués. Notre travail se poursuit ».

Effectivement, le soir même nous envoyons les comptes rendus des manifestations parisiennes et les protestations contre les brutalités policières commanditées par Roger Frey, ministre de l'Intérieur du général de Gaulle (je m'efforcerai de ne pas l'oublier). Les jours suivants, nous travaillons dans la froidure et les courants d'air. Nous serons tous enrhumés. Une brave restauratrice de la rue du Port-Mahon, madame Suzie, nous apporte de la soupe chaude.

À partir de ce moment, nous avons gardé notre agence de jour et de nuit avec un fusil à chevrotine et quelques autres gracieusetés. Un flic a fait le pied de grue à notre porte pendant quelques semaines, pour la forme. L'opération terroriste a eu finalement l'effet contraire à celui escompté par ses auteurs. Nos dépêches « Manifestation Charonne, suite » annoncèrent que neuf manifestants avaient été tués au métro Charonne. Leurs obsèques furent une des plus imposantes manifestations jamais vues à Paris depuis la Libération. Ces neuf étaient des communistes, certainement guère différents de moi. Ils voulaient simplement qu'on cesse de tuer « du fellagha » en Algérie, de faire tuer des jeunes Français. Ils étaient au premier rang de ce juste combat. Deux mois plus tard, le 8 avril, le Général changea son fusil d'épaule, si j'ose dire : il décida d'un référendum, pour avaliser l'autodétermination de l'Algérie. C'est ce qu'il avait de mieux à faire. Le PCF hésita deux jours avant d'approuver. Ce fut un oui massif pour les accords d'Évian.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Évian, la paix

Évian, 20 mai 1962,

Les négociations d'Évian vont commencer[6]. 9 heures 30. Je patiente sur la promenade d'Évian, au lieu-dit du Mur blanc, où la jetée s'avance en demi-cercle dans le lac. Une croix blanche peinte sur le bitume définit la place où les hélicos venus de Suisse devront se poser. Là, dans quelques minutes, doit se dérouler une scène historique : après six ans d'une guerre « inutile et imbécile » (*dixit* Guy Mollet), les représentants du gouvernement provisoire algérien vont prendre officiellement contact avec le gouvernement français.

Ô lac ! Lieu idyllique pour cette rencontre. Les cygnes font leur toilette et évoluent lentement sur les eaux argentées. Au loin, des vedettes de la police tracent des sillages d'écume. Des photographes ont planté leurs appareils multiformes dotés d'énormes téléobjectifs. Omniprésents, les CRS veillent, de dix en dix mètres sur le quai, les pieds au ras des flots, en paquets ici et là.

Avant l'heure : un premier hélico surgit de la brume, pardessus le lac, descend rapidement et se pose sur l'aire prévue. Sa turbine vrombissante soulève un nuage de poussière, agite les feuillages des platanes, effraie les oiseaux. Un premier Algérien sort de l'appareil en se courbant sous la rotation. C'est le responsable de la sécurité de la délégation algérienne.

Cinq minutes plus tard, rugit un deuxième hélico frappé de la croix blanche helvétique sur cercle rouge. Krim Belkacem, Ahmed Francis et Ahmed Boumendjel sautent à terre. Krim Belkacem, détendu, vêtu d'un costume gris clair, porte une serviette de cuir foncé.

Monsieur Collon, sous-préfet de Thonon, vient à sa rencontre avec le petit geste convenu : juste une légère inclinaison de la tête. Les trois hommes ont à peine disparus dans l'allée de l'Hôtel du Parc qu'un troisième hélico dépose M. Ben Yahia, Saâd Dahlab et le commandant Slimane. À 10 heures une ultime navette amène M. Taïeb Boulahrouf, autre dirigeant du FLN. Mes confrères surviennent en courant. La place est déjà vide.

La guerre d'Algérie touche à sa fin. Je me souviens de mon séjour dans les caves d'un commissariat parisien, en octobre 1954. Presque sept ans de guerre pour arriver à cette rencontre pour la paix. Combien

6. J'assure le compte rendu avec mon ami Pierre Luizard, pour l'Union française d'information.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

de morts, de blessés, de larmes et de haine a-t-il fallu pour reconnaître et accepter la fin d'une colonisation ? Une scène me reste en mémoire :

Ce matin, dans le salon vieillot de l'hôtel de ville d'Évian, le maire, monsieur Jean Combet, socialiste, reçoit les délégations de fiancées, de mères, de travailleurs venues de toute la France. Nicole Filippe, 20 ans, vêtue de noir, visage triste et défait, fait partie de la délégation pour la paix venue de Saint-Étienne du Rouvray. Son histoire, hélas, est cruelle : mariée le 4 avril 1959 avec Robert Filippe, elle est veuve depuis le 9 octobre 1960. Elle n'a vécu qu'un court moment avec son mari qui, à 21 ans, à trouvé la mort dans le secteur de Bougie. « Nicole approchez », dit le responsable de la délégation. Il la présente au maire d'Évian. Nicole Filippe fait quelques pas et s'effondre en larmes. Le maire ne peut prononcer un mot. Il embrasse la jeune femme…

La guerre finie, nous serons, avec Monique et Georges Quiqueré, de *La Vie ouvrière*, et Louise Cadoret, maire-adjointe, les quatre Français de Gennevilliers invités à la grande fête nationale des Algériens, salle des Grésillons[7].

Le sous-préfet du Djebel Amour et son « pot au lait »

Tiaret-Paris, avril 1964,

Ventre à terre dans le galop d'un assaut frénétique, les cavaliers arabes ont déchargé leurs armes d'une seule détonation. Le *lab-elbaroud*, ce jeu de la poudre, ponctue la fin de la chasse diplomatique offerte par la jeune République algérienne. La fantasia s'achève. Sous le soleil, les montures frémissantes s'en viennent maintenant dans l'odeur de la poudre brûlée et le mélange éblouissant des couleurs crues : selles, turbans et burnous… Un leste jeune homme met pied à terre et, d'un tournemain, se débarrasse de son *moukhala* – un long fusil à poudre noire –, de tous ses attributs guerriers. Il redevient un « officiel » en costume ville et prend place à mon côté. Sous-préfet d'Aflou, cette ville du Djebel Amour, au sud de Tiaret, il me dit deux mots sur la région qu'il administre et m'esquisse avec chaleur ses projets. Je veux en savoir plus. Il m'invite.

Au petit matin, je roule sur un long serpent de bitume dont j'aperçois, au sommet de chaque ondulation, les méandres capricieux se perdant à l'horizon. J'ai laissé derrière moi le massif bleuté de l'Ouarsenis. Insensiblement, j'abandonne les terres à blé pour pénétrer

7. J'en rends compte dans *L'Humanité*.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

dans une steppe aride et grandiose, couverte de graminées sauvages, coupée, ici et là, par des sommets rocheux dénudées que balaie le vent. Après la bourgade de La Fontaine, c'est une mer d'alfa. Je ne rencontre que quelques épiciers ambulants à califourchon sur leurs bourricots, des moutons broutant des touffes d'armoise et des plantes chétives, puis une caravane de dromadaires descendant vers le Sahara. Après des campements nomades aux tentes zébrées de rayures noires et ocre, c'est un oued encaissé dans une roche rougeâtre, garni de bouquets de lauriers roses. La route s'élève légèrement pour déboucher sur Aflou, village étalé aux maisons basses cachées derrière des rideaux de pins d'Italie.

À cette porte du désert, je découvre l'espérance d'un envol de l'Algérie vers une heureuse prospérité. La salle où je déguste un café est revêtue de ces fameux tapis de haute laine dont on ne sait quoi trop admirer, de la féerie des couleurs ou de la magie des dessins. Le sous-préfet m'explique comment il va donner au tapis d'Aflou son identité par un label d'origine. L'office du tourisme achètera tous les tapis et donnera ainsi un travail régulier à plusieurs familles. On construira un hôtel pour recevoir des touristes du monde entier. On favorisera les chasses de perdreaux, lièvres, lapins et gazelles, à profusion dans la région. On proposera des visites de beaux vestiges romains et des sculptures rupestres. On organisera aussi de superbes fantasias.

L'homme me présente ses réalisations premières : un magasin pour stocker le blé de bonne qualité, un cinéma (qui affiche *La Nuit est mon royaume*), des salles d'exposition pour l'artisanat et les grandes campagnes engagées de reboisement, d'alphabétisation, de moissons, etc. Aflou, telle une fleur, va s'épanouir à la porte du désert. Je visite des constructions de logements. Je rends visite aux enfants des écoles.

À l'heure de la récréation, des fillettes aux vêtements misérables chantent d'une voix claire une comptine : *Une deux trois, trois pas en avant, trois pas en arrière : oui, nous avons des pommes de terre*. Le sous-préfet les regarde et soupire : « Qu'elles sont mal habillées ! » Il en est malheureux. Plus tard, il répètera les mêmes mots et ajoutera : « Je vais donner du tissus au comité féminin. Les femmes pourront faire des robes pour les filles. » Il vitupère contre les ouvriers qui ont laissé la cour de l'école couverte d'un sol poudreux : « Il faut arroser et passer au rouleau ou je ne vous paierai pas. »

« Cette école qu'on vient d'ouvrir, c'est vraiment le système D, m'explique-t-il. Actuellement 3 000 enfants sont scolarisés. Il en reste 1 000 dans les rues. Il nous faut surtout des cadres. J'envisage de créer rapi-

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

dement un cours complémentaire, puis une sixième et une cinquième. Tous les ans, il faudra créer une classe.»

La journée s'achève. Je vois encore les travaux de canalisation d'eau pour les quartiers déshérités : les ouvriers sont payés à l'aide de crédits de plein emploi : 350 francs par jour, plus 4 kg de blé et 200 grammes d'huile. Nous passons devant la prison, «une des meilleures d'Algérie». Elle est vide.

Lorsque le soleil décline, le sous-préfet me parle encore de ses plans : reconstruction du cheptel détruit par la guerre, campagne de reboisement, santé publique, lutte contre une épidémie de tuberculose, qui frappe 80 % des habitants, ouverture prochaine d'un garage et d'un ouvroir pour les femmes. L'avenir de l'Algérie réside dans le socialisme, me dit-il, convaincu.

Dans la nuit glaciale, je reviens à Tiaret. Les pinceaux des phares surprennent lièvres, chacals et gerboises flèches. Les derniers mots du préfet me reviennent en mémoire, un hadith du prophète : *Nous revenons de la petite bataille et nous rentrons dans la grande bataille*. Un moment de l'histoire algérienne.

Je n'ai pas perçu les lézardes qui annonçaient l'effondrement de cette grande bataille, ni la corruption, ni la prédation qui allaient dominer. Le brave sous-préfet du désert me semble, aujourd'hui, avoir reproduit la fable de Perette au pot au lait. J'ai oublié son nom. Je ne sais ce qu'il est devenu. C'était un honnête homme que je place dans ma tête près de Jean Valjean. Je lui dois mon souvenir empathique. N'avais-je pas raison de croire en la véracité de ses désirs ? Ce que je sais de lui :

Monsieur X, sous-préfet d'Aflou, cavalier farouche de cette fantasia d'avril 1964, est né en 1926. Il a fait ses études primaires à Lamoricière et commencé ses études secondaires à Tlemcen. Elles furent interrompues. Auxiliaire de mairie, il fut licencié pour «propagande anticolonialiste». Il fut alors successivement clerc d'huissier et aide-soignant à l'hôpital de Tlemcen. Le dossier noir le suit : il est à nouveau congédié. Il jardine avec son père pendant un an. Un ami l'informe d'une descente de police. Il pense lui devoir la vie. Subitement il doit fuir. Il se réfugie au Maroc sans même avoir pu faire ses adieux à sa femme et à sa fille. Il reprend ses études, obtient un CAP de comptabilité chez Pigier, rentre à la fac de droit de Rabat, obtient deux capacités et une première année de licence. L'indépendance gagnée, il revient à Tlemcen avec Ben Balla et devient fonctionnaire de l'État algérien. Comme tel, me dit-il, «je suis prêt à tous les sacrifices».

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Cet inconnu à qui il était « arrivé souvent de ne pas avoir de quoi manger et de ne posséder qu'un seul pantalon troué », trouve sa place dans ma mémoire. Je l'ai senti comme un ami combattant. C'était, il est vrai, avant le coup d'État qui fermentait déjà sous quelques crânes de la toute jeune nomenklatura algérienne[8].

Qu'allais-je faire dans cette chasse diplomatique ? L'aventure me désappointait légèrement. Si je répondis présent ce n'était pas seulement par souci… diplomatique. Je devais cette invitation à mon ami Kadour, en récompense, me dit-il, pour ma solidarité envers les Algériens de notre banlieue pendant la guerre d'indépendance. Tout premier « touriste » de l'Algérie indépendante, ce voyage fut effectivement un prétexte pour observer la toute jeune république, ses problèmes et ses projets.

Je ne fus pas vraiment de cette chasse. Nous nous étions levés trop tard. Monsieur le préfet – qui deviendra ambassadeur en Espagne – était trop lent, ce matin. Nous avions des pétoires pourtant, qui nous servirent, chemin faisant, à canarder des pierres. La plaine était emplie de rabatteurs des sangliers, lièvres et perdrix pléthoriques en raison de l'interdiction de chasser durant tout le conflit. Nous participâmes seulement au banquet de clôture. Le gibier, essentiellement des sangliers, s'alignait près d'un méchoui géant. Je fus photographié, pour le souvenir – mensonge, humour et dérision –, fusil en main, un pied sur une des grosses bêtes. Une trentaine d'ovins rissolaient sur les feux de bois. À l'heure de la ripaille, je mordais à pleine dents une succulente côte de mouton. Les Ouraras, ces hommes du sud, dansaient pour nous, avec leurs armes, aux sons des taïras et des tambourins. Leurs rondes se terminaient par une décharge soudaine. Un fusil éclata dans les mains d'un des danseurs. Nous cherchâmes longtemps les débris de sa main. Je revois son pouce dans les touffes sèches d'alfa.

Ma première impression de l'Oranais fut sa vitalité extrême, prometteuse d'un avenir paisible et fécond. Je voyais les méfaits de mœurs misogynes. Par exemple, une colère d'atrabilaire, totalement injustifiée, du préfet envers une standardiste du côté d'Oran, pour avoir trop attendu une communication avec la France. Mais je voulais mépriser certains archaïsmes.

8. Le 19 juin 1965, le colonel Boumediene renverse le président Ben Bella.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Dans une suite de reportages, j'ai relaté la remise des terres aux ouvriers agricoles de la région de Bourbier, la vie des apprentis du bâtiment, la création d'un aéro-club ouvert à la jeunesse. J'ai (encore une fois) exprimé mon optimisme hasardeux, nourri de ces images et de mes désirs.

De Gaulle : hélicos, cliques et cloches

1961 (j'ai l'âge du Christ),

En septembre, accrédité, j'ai mes entrées à l'Élysée. Je suis le cirque présidentiel ambulant à travers la France.

J'ai déjà pas mal fréquenté de Gaulle, Couve de Murville, Peyrefitte et la ribambelle de ministres. Plus exactement, j'ai tourné autour. Je les ai frôlés, comme j'approcherai bientôt Pompidou, Giscard et Chirac. Je ne suis qu'une petite souris, ou un agneau (et en politique mieux vaut être crocodile !). À dire vrai, je n'ai jamais adressé la parole à ces gens du sommet et encore moins chanté leurs laudes. Non que je sois encore timide. Je me sens bien trop nettement hostile. Si je considère le bout de mes chaussures, je garde toujours l'œil républicain. Je peux tendre l'oreille tout en gardant psychologiquement mes distances. Je suis, comme en Algérie, *l'oreille-ennemie-qui-écoute* ou, plus pertinemment, une oreille citoyenne près du pouvoir suprême. Et je tente de comprendre, comme tout journaliste qui se respecte.

Un jour, le Général m'a adressé la parole.

C'était lors de sa visite du cimetière du Vercors. Il circulait au milieu des tombes et, par inadvertance, je me suis trouvé face à lui. Il me tendait la main. De marbre, j'ai gardé les miennes dans le dos. Alors il a improvisé, avec le talent qu'on lui connaît : « Ah, oui, je vous connais, je vous ai déjà vu. » Sous-entendu, je vous ai déjà serré la main. Le Général, si l'on croit en ses mots, me connaissait donc (humour !). Les confrères s'amusèrent de cette non-rencontre. Bien qu'innocent, je plaide les circonstances atténuantes : je n'avais rien prémédité. Je n'oubliais pas : les massacres de Constantine, entre autres.

Ce que je lis dans *Le Monde* du 17 janvier ne risque pas d'ébranler mon point de vue :

> Pour faire face à la guerre d'Algérie, la France gaullienne a disposé, quelle que soit la valeur morale de sa politique, d'une des plus puissantes machines à tuer du monde contemporain... Au cours de la seule année 1960, cent trente-cinq personnes ont été envoyées ad patres pen-

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

dant des « opérations homo » (homicides) du service Action du SDECE, six bateaux coulés et deux avions détruits[9].

Et cette question du confrère Jacques Isnard : « Peut-on au nom de l'État – et d'un État républicain – exécuter quiconque est soupçonné de se mettre en travers d'une politique ? »

J'ai toujours pensé que de Gaulle pouvait utiliser des moyens retors et radicaux pour arriver à ses fins. En guerre, ne fit-il pas éliminer le général Giraud, son concurrent potentiel (qui n'avait pas sa stature) ou Darlan (collabo-vichyste mutant, prétendant au pouvoir) ? Le Général savait garder son autonomie envers les dirigeants des grandes puissances de ce monde. Ce n'est pas le moindre de ses mérites (avec celui de parler et d'écrire un français de belle élégance).

Lui et ses ministres ne manquent jamais d'aplomb.

J'aime me payer par écrit leurs personnes, le soir, quand s'achèvent les étapes présidentielles. Quand de Gaulle visite le Cantal, je titre : *A Aurillac, de Gaulle a exalté les qualités du fromage Cantal*. « Peut-être pourrait-on en manger en Allemagne ou ailleurs », a-t-il ajouté. Ce qui est exact. Quand il parcourt les environs de Colombey-les-deux-Eglises, je ne manque pas de souligner sa façon de fignoler son discours au fil des étapes, en improvisant à chaque arrêt des phrases inspirées des étapes précédentes. Ce qui donne à peu près :

— Alors messieurs, les récoltes sont bonnes ?

— Non, mon général, il y a eu des orages.

Étape suivante :

— Alors messieurs, vous avez eu des orages ?

— Oui, mon général, ce qui nous a valu de gros dégâts.

Étapes suivante :

— Messieurs, vous avez eu de grands dégâts. Mais… Etc.

Mon travail exige une bonne santé physique car la voiture de l'agence, ou celle de *L'Huma*, est toujours placée en queue de cortège, et il me faut, à chaque arrêt, courir pour être présent au moment de ces conciliabules. Je m'amuse ainsi à voir progresser les discours de de Gaulle en fonction des situations, de ce pragmatisme en action.

Ai-je raison de sembler me moquer ?

De Gaulle, nourri de Maurras, du vieux Barrès et des sermons de Bossuet, porte aussi l'idée d'une grande nation française et les

9. Extrait du livre de Constantin Melnik, *La Mort était leur mission. Le service Action pendant la guerre d'Algérie*, 1995.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Le général de Gaulle visite l'Auvergne

A AURILLAC, il a exalté les qualités du fromage de CANTAL

« Peut-être pourrait-on bientôt en manger en Allemagne ou ailleurs », a-t-il ajouté

(De notre envoyé spécial : Jean ROCCHI)

LE PUY. — L'accueil fait par la pittoresque Auvergne au président de Gaulle au cours de de ces hommes et de ces femmes qui s'égrenèrent au long des routes pour regarder passer *voir*, nous dirent plusieurs ménagères.

C'est à 9 h. 15 que le général de Gaulle descendit de son train spécial. Il réserva à la capitale de l'Auvergne une visite ultra-rapide, selon les rites désormais bien connus : réception des corps constitués à la préfecture, salut au monument aux Morts, discours à l'hôtel de ville.

La Marseillaise, 15 octobre 1962.

« monopoles » devaient sans doute, dans son esprit, rester français. Il ne fut pas le fasciste que le PCF avait redouté. Il n'était pas, non plus, un superbe démocrate. Non, il savait aussi, à l'occasion, on l'a vu, manier les matraques et possédait le naturel sens de classe de notre vieille bourgeoisie.

Les voyages du Général me permirent de mieux connaître la France dans ses multiples facettes. Je me souviens toujours avec plaisir des visites bruyantes et festives faites à Brest, Quimper, Ambérieu, Aurillac, Brioude, Issoire, Clermont-Ferrand, Rodez, Tulle, Lyon, etc., le tintamarre : les hélicos, les cliques et les cloches. On ne pouvait pas ignorer la venue du Général !

Incorrect à Moscou

L'été 1963,

J'entreprends mon premier grand reportage hors Hexagone en compagnie d'un étudiant communiste : trois semaines en Union soviétique. Sujet précis : la jeunesse soviétique. À Moscou, nous

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

devons passer dans une sorte de sas invisible d'adaptation : exprimer nos désirs journalistiques et dire ce que nous pensons des offres de la puissance invitante (les Jeunesses communistes d'URSS). J'ai en tête mille curiosités : rencontrer des jeunes paysans au travail, des jeunes ouvriers dans une usine, des soldats dans une caserne, aller en Sibérie sur les grands chantiers, parler aux cosmonautes, etc. Bref, observer la vie quotidienne de la jeunesse. Le camarade étudiant français pique vite une colère. Les invitants ne retiennent rien de son projet. Il reprendra volontairement le vol du retour vers Paris (rétrospectivement : il avait absolument raison).

Un certain Anatole, mon guide – après réflexion, probablement membre du KGB – va me promener de Moscou à Riga, Kharkov et Iaroslav, dans un petit circuit occidental préparé aux petits oignons. Je demandais seulement un interprète, une liberté de circuler et des rendez-vous. On m'offre un voyage organisé. À Moscou, en attendant le programme détaillé, je file à l'aventure. Il n'y a pas d'interprète disponible ? Qu'à cela ne tienne, je trouve à l'université Lomonossov une joyeuse légion d'interprètes toutes et tous volontaires pour m'accompagner. Au retour à l'hôtel, le soir, mon cicérone m'annonce que j'ai été discourtois, que je me suis mal conduit, plus précisément que mon comportement a été « incorrect et nous ne pouvons pas le permettre » (je tombe des nues !). Ici, j'aurais dû reprendre illico l'avion pour Paris. J'entame la visite. Certes mes catégories initiales ont été respectées, mais jamais, à aucun moment, je ne pourrais m'entretenir en tête-à-tête, seul, avec un jeune Soviétique. À plusieurs reprises, ici et là dans les régions, les jeunes femmes interprètes autorisées, avec lesquelles je fraternise aisément, disparaissent subitement quand tombe le soir. Aucune possibilité de rendez-vous hors du travail. Ainsi, à Kharkov, une jeune fille qui m'a cornaqué toute la journée à travers la plaine – comme nous étions joyeux ! – me pose un lapin dans la soirée quand nous devions dîner ensemble. Elle sera le lendemain sur le tarmac, au moment où je monte dans un gros Antonov de messageries : je l'aperçois courir au pied de la passerelle avec un petit cadeau et des larmes. Elle s'excuse pour son absence de la veille. Me dit qu'elle a été empêchée et ces mots : « Ne m'oublie jamais ! » Je n'oublie rien de cette rencontre. Plus loin, une rapide visite dans une ferme modèle, avec des vachères en blouses blanches, s'achève illico par un banquet pantagruélique sur un chemin de forêt offert par les dirigeants du kolkhoz. La rencontre à l'usine automobile Moskvitch n'est qu'un déjeuner avec la direction de l'entreprise, dans une salle

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

à l'écart de la cantine ouvrière, précédée de quelques discussions furtives dans la cours. Un ouvrier nous invite chez lui, son jeune fils nous récite des poèmes. C'est improvisé, chaleureux, très sympathique. J'apprends qu'il se sera fait sermonner pour avoir eu cette initiative. Le rendez-vous avec les soldats a pour cadre les lambris dorés d'une villa vieille Russie avec piano, parquets cirés et de jolis troufions aux bottes de cuir astiquées. Là, un vieux bolchevik, libéré après plus d'une décennie d'un goulag (camp de travail, dit-on) m'explique que ses misères sont des choses du passé, que les soldats qui l'entourent sont ses enfants et que les injustices qu'il a subies sont bien les tares d'un passé révolu. Je ne demande qu'à l'écouter. Je tiens même par lui une justification de ma présence en Union soviétique. Quand le hasard des moments de repos me permet le contact avec des jeunes, Anatole est là, derrière l'interprète. Sur le bord du Dniepr, par exemple, par un beau dimanche ensoleillé, nous partons pour une partie de campagne. Je tombe sur une bande d'ados très joyeux batifolant dans l'eau. Rencontre merveilleuse. Survient Anatole. Il prononce quelques mots. Aussitôt les visages se ferment. J'ai affaire à des jeunes transformés que j'aurai un mal fou à faire parler. Dans le train de Riga à Kharkov, je rencontre un couple de Géorgiens admirables. Fraternisation. Ces gens n'ont jamais mis les pieds en France mais peuvent m'évoquer le Bois de Boulogne, les quais de Seine, Guy de Maupassant, Balzac, etc. Moi, je ne connais rien de Tbilissi. Anatole me dit qu'il n'est pas dans les usages russes de converser d'un compartiment à l'autre. Cet Anatole possède une carte qui confirme sa grande autorité. S'il est responsable d'un accrochage sur un parking, il présente cette carte miraculeuse. L'incident est clos, immédiatement. Du côté de Riga, sur la rive d'un lac, dans une forêt de pins, je danse avec une blonde jeune fille à la longue chevelure. Un civil vient me taper sur l'épaule pour me demander je ne sais quoi. Anatole survient, le civil disparaît… et la fille s'esquive. Il m'arrivera d'enrager, de pleurer en chambre, à Kharkov, notamment. Sans doute pour n'avoir pas trouvé ce que je cherche, chagriné de sentir la fuite incessante de « l'idéal ». Je n'ai pas rencontré les soviets, mais des petits fonctionnaires et des ombres. Trop de bêtise. Avant de quitter Moscou, j'approche des dirigeants de la Jeunesse communiste. Je les sens distants, froids, méprisants. Je leur dis ce que je pense de ce pseudo-reportage et des nécessités du journalisme. L'un d'eux me fait un laïus sur l'héroïsme de la jeunesse soviétique engagée dans-les-grands-travaux-du-communisme. Ce que je n'ai pas vu, en somme. Le soir de mon départ, j'observe l'un d'eux. Il

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

se pousse du col avant d'entrer sur une piste de danse avec des allures de superman. Étrange impression.

On ne peut rédiger un reportage sur la réalité sociale après de tels papillonnages de rencontres éclairs, à travers une suite de banquets, seraient-ils les plus amicaux qu'ils soient. Le climat de ce voyage aurait *fait chier du cuivre à un renard,* comme dit Nazim Hikmet.

Au retour, je tais mes ennuis rédactionnels. J'ose imaginer malgré tout que l'Union soviétique va renaître bientôt, par la jeunesse. Croyance très sincère. Je filtre bêtement les instants volés au programme officiel. J'exprime dans une série d'articles mon « espérance » en la jeunesse russe. La jeunesse est mon thème d'enquête n'est-ce pas ? Ce sera ma réaction (sentimentale) au manque de confiance qu'exprime le fait d'avoir été promené comme un clébard. Trop heureux de bouger, je ne me suis pas demandé si je pouvais, tel mon camarade étudiant, annuler ce voyage.

Je surfe en rêvassant sur la vague révolutionnaire en fin de course, la tête farcie de mes lectures héroïques, tout Constantin Paoustovski (*La Rose d'or*, m'a marqué), Isaac Babel, Maxime Gorki et les classiques, Tolstoï, Dostoïevski, Gogol, Tchékhov… Ma période russe… Ce reportage exprime certainement ce que j'ai écrit de plus nunuche. J'aurais mieux fait de rester la plume en l'air… ou de me plâtrer la main droite.

Mon rédacteur en chef me dira pertinemment, après m'avoir entendu : « Tu aurais pu faire comme l'étudiant communiste, rentrer. »

Après… parfois, tout devient évident. Mais j'ai chanté la fraternité, la paix, la justice, les lendemains meilleurs, l'innocence contre le cynisme… J'ai été *l'ange souriant*, poète inconscient d'un totalitarisme, comme dira Milan Kundera.

Je digère la leçon.

Tempête en mer Baltique

Lettonie, Salacgrïvas, 24 juillet 1963,

De mon « grand reportage » en Union soviétique : Agrippé au mât, j'inspirais à pleins poumons l'air vif de la Baltique. Figure de proue face à une mer coléreuse, sous les nuages d'encre courant au raz des flots, une mer glauque sans marsouin, ni poisson volant, j'affrontais les embruns en équilibre au bord du monde. Mon reportage sur les jeunes marins tombait à l'eau. J'avais beaucoup insisté. Malgré la tempête qui bloquait la flottille au port, le président

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

du Kolkhoz avait finalement consenti à sortir ce sardinier. J'étais Némo, l'incompris, ou simplement le pseudo-travailleur de la mer, heureux de défier les éléments démontés.

La passe de Salacgrïvas franchie, la tempête surgit : le bateau tangua. J'étreignais le mât de beaupré, m'agrippais aux chaînes. Les mouettes et cormorans semblaient me narguer. Les montagnes d'eau épouvantables m'envoyaient vers le ciel et me plongeaient vers des gouffres noirs et verdâtres. Mon insouciance heureuse – je pensais aux balançoires des fêtes foraines – s'envola. Ébloui, j'oubliais ma situation privilégiée. Derrière moi, à la barre dans sa dunette, Karl, le capitaine au sourire tranquille, m'inspirait confiance. La côte avait disparue dans les embruns. Les vagues se brisaient sur le pont dans des bouillons d'écume. Pieds au sec dans mes jambières de caoutchouc, je clignais mes yeux pour n'être pas aveuglé par l'eau glacée. Mille millions de bombardes ! que cette tempête était jolie ! Régulièrement, inexorablement, les paquets de mer diaboliques tentaient de m'arracher de mon mât, me violentaient. La mer, que j'avais osé braver, voulait se venger de ma curiosité. Survint la nausée. Je me sentis aussi pâle que l'écume. L'eau ruisselait sur mon ample ciré. Le froid se coulait au long de mon dos. Je n'étais protégé du péril que par l'épaisseur des planches de ce vaisseau, à quatre doigts de la mort…

Fol celuy
Qui va sur mer…
Ne voyant pas qu'il vit de telle sorte
Qu'il a la mort à quatre doigts de luy
comme chantait Jean de Léry dans son voyage vers le Brésil.

À plusieurs reprises, je surpris un je ne sais quoi de narquois sur le visage de Karl. Voulait-il prendre la mesure de mon cran ? Je serrais le mât et la mâchoire en même temps. Je revoyais encore son air amusé quand, il y a peu, sur la terre ferme j'avais préparé mon bloc-notes et mon stylo. Où était passé ce stylo ? Les feuillages dont on avait décoré le rafiot en mon honneur avaient été emportés depuis une heure (mais ce baptême de tempête était donc prémédité, comme toutes mes aventures !). Le navire tanguait, roulait, tanguait toujours. Un vertige me prit. Me cramponnant aux chaînes et aux cordages, je dus battre en retraite vers la cambuse, vers mon sauveur. Plusieurs minutes s'écoulèrent jusqu'au moment où, mètre après mètre, je me réfugiais près de lui en m'efforçant de sourire. Karl me comprit. Il fit la manœuvre pour le retour. Dos au vent, le rafiot surfant sur les lames rentra vite au port.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

La terre ferme me rendit mes esprits. Cette leçon de tempête était organisée. Au cours du long banquet qui suivit avec les autorités locales – tous les poissons, crabes et crustacés de la création, plus la vodka – j'évoquais *la mauvaise mer*. Que traduisit mon interprète ? Je ne sais. Karl, sentencieux, me répliqua : « La mer n'est jamais mauvaise. Elle est toujours belle ! » Il n'avait pas l'air de plaisanter. Question de sémantique, pensais-je. (Évidence : il avait une dent contre moi, le journaliste d'Occident.)

La rencontre finit comme de coutume par des chansons. La maisonnée entonna une douce romance lettone :

Le vent souffle dans les pins
Les abeilles s'envolent parmi les fleurs, Je n'oublierai jamais cette journée d'automne. Mon cœur est pareil à une abeille qui se précipite vers le miel…

Anta, fille de pécheur et étudiante en médecine, me susurra d'autres chansons, comme une source qui coule. Première personne rencontrée sur le port, providentielle, j'avais dirigé mes pas vers elle, fringante jolie fille à l'ample chevelure auburn. Tout naturellement, elle m'avait conduit… à la table des notables (ici encore une rencontre préméditée). Je ne lui en voulais pas pour ce rôle d'aguicheuse si bien joué.

Au soleil couchant, sur la plage, face aux flots de plomb, elle m'offrit un bloc de papier sous un couvercle de bois avec cette dédicace, en langue lettone :

Toi et moi,
Enseignons à l'homme la beauté de la vie et de la tempête. Je n'aime pas la mer paresseuse et endormie. Je n'aime pas le sourire caché. Ouragan fier, dépêche-toi d'alarmer la mer et fait avancer les vagues.

J'aurais souhaité un ouragan. Je me souviens de son teint de miel, ses rires et ses cheveux défaits dans le vent.

Ma voiture pour Riga m'attendait près d'un talus rose d'ivan chaï, à l'orée d'une forêt mouchetée par le dernier rayon de soleil.

Près de ce lieu, à Ventspils, un bloc erratique émerge des flots : *À la mémoire de tous ceux qui ont péri en mer et de tous ceux qui périront.*

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Le grand spectacle des années 1970, vu par Maurice Pico.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Chapitre 3

Reporter à *L'Humanité*

«Le vin de vérité est de vendange tardive.»
Peter Sloterdjik, *Tempéraments philosophiques*

Mon cœur battait la chamade quand le leader numéro deux montait à la tribune de l'Assemblée nationale, la voix rocailleuse, l'index accusateur. Comment pouvait-il maîtriser ses émotions, ses craintes, ses inquiétudes, face au gratin de la bourgeoisie et de la social-démocratie ? J'étais de cœur avec lui. Peu avant qu'il parle, je m'installais à mon pupitre de presse, au pigeonnier. Un grand échalas du *Figaro* (Michel Bassi) sortait de la séance, me disant : «J'ai fini, à toi de jouer.» Et la réciproque était aussi vraie.

Je peinais au début de ce travail ardu de séancier. Je me sentais un peu gauche. Je pensais ne pas posséder substantiellement le style. Ou, du moins, je devais croire n'être pas encore de niveau. J'avais un même complexe pour mes vêtements : l'impression d'avoir loupé mon nœud de cravate, ou que mon pantalon puisse être trop court, des sottises comme ça. Je me reprochais mes gestes lents, les faiblesses de mon entregent. Les autres, que je voyais bourges, en petit comité, pouvaient comprendre très vite entre eux des embrouillaminis d'impôts, de taxes, de quantum ou de hors quantum, de degré d'alcool, de plus-value… Ils avaient l'expérience et fréquentaient les ministres. Ils travaillaient en pool. Moi, il m'arrivait parfois de saisir des subtilités législatives avec un métro de retard. Alors, je devais expliquer lestement ce que je venais à peine de comprendre. Je devais faire face, en plus, aux batailles des amendements. Ça mitraillait dru du côté de mon groupe. Pan pan pan ! Je laissais toujours passer quelques balles et, le lendemain, il arrivait que je me fasse un peu tancer. J'avais omis l'intervention du député de la Corrèze, du Cantal ou du Pas de Calais… Ainsi, ai-je fait mes classes parlementaires (voir plus loin, «Mon *habitus*»).

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

1er mai 1965,

Je quitte l'agence pour *L'Huma*, journal de Jaurès et de Marcel Cachin. J'entre au cœur de l'expression communiste, dans une famille fraternelle et dans un organe qui a une allure un peu militaire, je le vois bien – que j'accepte en songeant à l'indispensable nécessité d'être efficace. Je retrouve Jean Mérot, rédacteur en chef, incarnation pour moi de la résistance au nazisme. Il me demande instamment de payer à boire à la rédaction. Ce bizutage me déplaît. Ce lieu est une rencontre d'hommes unis certes par un idéal de justice, capables d'abnégation et de courage, mais charriant aussi, parfois, les tares de tous les humains, traversés donc par des ambitions… ou des soifs subites. Je rêve toujours – ô poésie de l'avenir ! – de cet « homme nouveau » théorique, cet ange, dont nous devons être les accoucheurs. La société que nous projetons va engendrer ce super-individu non prédateur, fraternel et révolutionnaire (car Révolution est toujours Amour…). Je ne vois autour de moi que des sœurs et des frères. Beaucoup ont payé un lourd tribut pour nos libertés. Je leur offre à boire.

Laurent Salini (qui m'avait embauché à l'Union française d'information) me récupère. Je me retrouve à la rubrique politique de *L'Humanité*, au cœur du journal dont une des vocations est de concourir à saper tous les fondements de l'État politique existant ! Il me confie le secteur des syndicats, que j'ai déjà parcouru de long en large. Je peine à travailler sous sa houlette que j'estime bien trop martiale. Il me veut avec trop d'empressement fidèle et infiniment dévoué. Il peut attendre ma copie, debout près de mon bureau, après m'avoir demandé des interview-trottoirs dix minutes plus tôt. Il me donne divers travaux au Parlement en ces termes : « Ton boss, c'est Luc. Tu lui obéis sans hésitation ni murmure » (*sic !*). Mots impropres et superfétatoires. J'ai déjà entendu ce langage, ailleurs. Je ne suis dans sa rubrique que par intérim. En sortir me demandera quelques mois. Quant à Louis Luc, au demeurant le plus doux des journalistes parlementaires (et ancien secrétaire de Thorez), il sait très bien comment il lui est arrivé de plagier mes articles de l'UFI en ajoutant sa signature. Alain Guérin, grand reporter, qui a de l'oreille, me conseille : « Il faut provoquer ou être d'une franchise indignée. » Je reste de marbre. Impassible. La rédaction en chef me teste en m'envoyant sur un voyage présidentiel (17-19 juin), de Versailles à Chartres. De Gaulle, je connais. Le Général passe en une journée de Saint-Germain à Versailles, lieux de naissance et de mort de

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Louis XIV ! C'est un pèlerinage ! Je me fais un plaisir de jouer sur la parabole du Roi Soleil qui vécut entre ces deux villes. Dès le premier papier, en tête de la une, Étienne Fajon, le directeur, me félicite. Me voici accrédité de *L'Humanité* auprès de l'Élysée (comme je le serai à Matignon, auprès de Pompidou). Laurent Salini doit convenir : « Tu t'en es bien tiré. » Je m'en tirerai toujours bien. Dans les jours qui suivent cette installation, je demande donc ma mutation à René Andrieu, le rédacteur en chef et confirme à Laurent Salini ma volonté de séparation d'avec lui.

La rédaction en chef m'éprouve encore en me demandant de suivre la cosmonaute Valentina Terechkova et son mari Titov à travers la France, en duo avec une reporter chevronnée, Andrée Audouin, qui fut messagère de Guingouin, le chef de la Résistance du Limousin.

« Vous êtes mon Spoutnik », me dit Valentina Terech-kova, première femme cosmonaute (ici en visite à Paris). Ouvrière du textile, à Iaroslav, ses collègues ouvrières ont posé une plaque souvenir sur sa machine. Son entraîneur de parachutisme m'avait invité dans l'avion de ses premiers sauts. Elle, en ce temps, était sur le cosmodrome de Baïkonour.

Youri Gagarine (ici, lors de sa visite à l'Assemblée nationale. Au second plan on aperçoit Frédéric Pottecher) Est-ce d'avoir fréquenté des cosmonautes et aimé Giordano Bruno ? L'univers infini hante mes songes.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Chariot à la sept !

Cent et mille fois, j'ai été « de marbre ». J'appréciais cette rencontre nocturne avec les ouvriers de la typo, quand nous affrontions le plomb pour donner le jour au quotidien dans une odeur d'encre fraîche. C'était « aussi bon que l'odeur de fumier, aussi chaud que dans une étable », exactement, comme disait déjà, un siècle plus tôt un journaliste parisien. J'aimais discuter avec les metteurs en page ou les correcteurs dans le cliquetis des linos. Il me fallait couper à la va-vite dans les articles trop longs ou redondants pour qu'il trouvent leur place dans la page, chercher de la copie ou un cliché pour remplir un vide, insérer le dernier téléphoné, le « À mon avis », de la brave Fernande sur la télé du soir, ou un commentaire sur une chose imprévue qui exigeait une remise en ordre dans le cadre d'acier. Je devais inventer un titre, écrire une légende, relire et corriger, avant que l'on entende : « Chariot à la sept ! » qui signifiait que nous avions terminé notre labeur et que notre page (septième) de plomb allait partir pour la prise d'empreinte, la presse, d'où sortirait la *morasse*, ce moule en carton pour couler *la forme*, également en plomb, que les rotativistes fixeraient sur les cylindres des rotatives. Nous avions une excellente complicité avec ces ouvriers en bleus ou en blouses grises qui vivaient avec nous, au présent, tous les grands événements de l'Histoire. Le marbre était un lieu de convivialité et d'évidente fraternité. Pour nos pages culturelles, des auteurs d'articles extérieurs à la rédaction – l'ami Michel Chaillou, Mathieu Bénezet, Louis Aragon, bien d'autres – nous rejoignaient pour se pencher sur les épreuves de leurs textes.

La soirée était ponctuée assez souvent par un « Alla ! » pour arroser un anniversaire ou un événement heureux :

À la… ! À la… ! À la… !
À la santé du confrère
qui nous régale aujourd'hui…
Ce n'est pas de l'eau de rivière
Encore moins de celle du puits…

Effectivement, ce n'était pas de l'eau de rivière. Les typos n'honoraient que rarement les litres de lait à leur disposition en prévention contre le saturnisme, cette dangereuse intoxication par le plomb. Même sans « Alla », nous nous retrouvions tous au bar, à *la brisure*, c'est-à-dire à la pause entre les deux éditions. Vers une heure du matin, nous attendions souvent les premiers exemplaires à la sortie

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

des rotos dans le ballet des camions et motards des NMPP, les messageries nationales. Puis c'était le retour en taxi vers nos banlieues, avec parfois un arrêt pour une bière *Au Petit Poucet*, place Clichy ou chez *Le Père Lamotte*, place Voltaire, à Asnières.

Les rythmes et le stress de cette vie ont empêché bien des confrères de faire de vieux os.

Au fond, et, finalement, tout se met en place, pour ainsi dire « de soi-même ».

68 derrière les volets clos

Il est étrange d'observer comment les grands événements peuvent survenir dare-dare sans que personne ne s'en doute, comme les secousses telluriques, *avec des ailes de colombe* comme dit Nietzsche (et, réciproquement, de constater comment les prévisions programmées arrivent rarement à leur terme – le passage au socialisme ou au communisme, par exemple). Les grandes forces des profondeurs agissent. C'est vrai pour Mai 68, la positive rébellion étudiante mêlée à une vague revendicative ouvrière d'une ampleur inégalée. Comme tout le monde, je n'ai rien vu venir. Le 15 mars, Pierre Viansson-Ponté du *Monde* écrivait : « La jeunesse s'ennuie, la France s'ennuie. » « La France de tante Yvonne » semblait vivoter mollement. Pompidou prolongeait le Guizot du XIXe siècle et son *Enrichissez-vous !*

Mai,

Au début du printemps, je vais au-devant de Paul Seban, auteur d'un documentaire sur la vie estudiantine. Le réalisateur observe dans son émission le bouillonnement de la vie intellectuelle universitaire. L'air du temps fleure une contestation des valeurs de la société occidentale, critique acerbe de la bureaucratie… et du stalinisme. Ça, les politiques ne s'en soucient guère. Les dirigeants communistes l'ignorent absolument. Ils dénoncent et condamnent les jeunes gauchistes, trotskistes, maoïstes… (nous avons tous en tête *La Maladie infantile du communisme,* de Lénine). Les jeunes doivent obéir à leurs aînés, n'est-ce pas ? Les étudiants communistes eux-mêmes doivent le savoir et obéir à leur parti. La direction des étudiants communistes n'est dans l'ordre que depuis quelque temps. Elle a accepté de ne plus penser le politique par elle-même. Roland Leroy qui a exclu du parti Alain Forner, dirigeant

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

des étudiants communistes, a été le chef efficace de cette «remise en ordre». La révolte de Nanterre – Mai 68 – va surgir comme la foudre dans un ciel serein. Inexplicablement. Un événement désagréable, à maîtriser absolument car, bien sûr, c'est prouvé scientifiquement, le parti de la classe ouvrière doit conduire toutes les luttes et la classe ouvrière. Les responsables communistes sont les dirigeants légitimes.

Je reste au ras du bitume et tente de comprendre. Je me rends aux assemblées générales de la Sorbonne, dans la joyeuse cacophonie du grand amphi. Une bouilloire. Que va-t-il en sortir ? De Gennevilliers, j'entends les explosions de grenades au Quartier Latin. Des amis sont indignés que nous ne soyons pas, nous-mêmes, sur les barricades étudiantes. Quelques communistes rongent leurs freins. Quand j'arrive sur les lieux des affrontements, rue Gay-Lussac, je ne trouve que des pavés épars et quelques carcasses de voitures. J'ai un penchant vers la solidarité. Je vois. Mais je n'ai aucun contact direct avec cette jeunesse étudiante.

Révolution d'opérette ou grand mouvement social ? Gennevilliers s'est couvert de drapeaux rouges : toutes les usines sont en grève. Quand défile le cortège étudiant de la République à l'Opéra, par les Grands-Boulevards, le journal *L'Humanité* ferme ses volets. Geste du hérisson apeuré, ressenti comme tel par les milliers de manifestants. Je suis intimement bousculé. Dirigeant, j'aurais fait le contraire, me semble-t-il. J'aurais ouvert les fenêtres. J'aurais même, pourquoi pas, reçu une délégation étudiante (en fait, si je sous-estime sans doute le degré de haine anticommuniste de certains manifestants, mon sentiment est plus psychologique – ne pas donner l'idée d'avoir peur – que doctrinal). Non, mes camarades s'enferment, comme les bernicles dans leurs coquilles sous la chaleur du soleil. Ils expriment ainsi, ce jour-là, une crainte de la rue. Une action de masse qu'ils ne contrôlent pas est forcément négative ou manipulée par l'ennemi de classe. Waldeck Rochet, secrétaire général du PCF, patiente à mes côtés, assis dans le couloir sombre qui mène aux bureaux de la rubrique culture, au premier étage. On entend la rue : *Dix ans ça suffit ! Nous sommes tous des juifs allemands, nous sommes tous…* (Marchais, secrétaire général adjoint du PCF, donnant à la riposte communiste une tonalité ethno-nationaliste, vient de dénoncer Cohn-Bendit, ce «juif-Allemand» trublion).

Je suis aux côtés des gardiens de la flamme, quand des foules rebelles ou immatures s'avancent. Je n'analyse pas, sur le moment,

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

ce qui me différencie des « prêtres » (mes camarades, excusez-moi). Mais ma pensée est sentimentalement attirée par la rue. Mes camarades ont des raisons profondes de s'enfermer avec l'utopie dogmatisée (la notion d'utopie n'est pas encore nette sous mon crâne, pas plus d'ailleurs que sous les jeunes crânes sur le boulevard qui adulent le maoïsme). Dans la pénombre d'un couloir, je pense à l'aurore, sans savoir ce que ce jour apportera. Le miracle serait que les « prêtres » ouvrent volets et fenêtres pour clamer qu'ils abandonnent un dogmatisme tout rouillé et bringuebalant. L'histoire n'a jamais vu de miracles de ce genre. On ne change pas les zébrures d'un zèbre.

À la cantine du journal, au premier étage, je dis : « On ne change pas de politique sans changer d'homme. » J.C., rédacteur en chef, assis en face de moi, me contredit sèchement.

Au moins, il eût fallu tenter un dialogue avec cette jeunesse. C'était possible alors que la plupart des ouvriers étaient en lutte. Le PCF n'aurait sans doute pas plus progressé, mais l'intox idéologique des postmodernistes aurait eu bien plus de peine à faire passer ensuite les communistes pour des vaincus ou à affirmer qu'ils étaient responsables de cette fin de « révolution » en queue de poisson et de la mort d'une l'espérance. Je devrais écrire *nous étions responsables*, parce que l'honnêteté m'oblige à reconnaître que j'étais pour maintes raisons lié à cette direction du PCF, même si, en moi-même, je la trouvais parfois hors de ses pompes.

Je m'étonne de notre enfermement. Je n'arrive pas à lire les pensées de Waldeck Rochet, qui m'est pourtant sympathique. Autour de lui des militants se sont regroupés. Je ne me souviens plus exactement des présences, là, au premier étage, dans le couloir sombre, derrière les volets fermés, à faire collectivement grise mine et gros dos en attendant que la manif étudiante s'éloigne. Martine Monod, André Carrel, de l'*Huma-Dimanche*, oui, assez inquiets. Je retrouve le même phénomène de grande frilosité quelques jours plus tard, quand Pierre Juquin est appelé à participer pour la première fois à un débat télévisé avec les manifestants étudiants. Il me demande un petit avis « technique ». Doit-il s'installer face aux jeunes dirigeants des manifs ou à leurs côtés ? J'estime qu'il serait juste d'être parmi eux, pas en face. Car l'opposition anciens contre jeunes est totalement factice, du moins je suis intimement opposé à la mise en spectacle d'un affrontement des générations controuvé. C'est pourtant cette démarcation navrante, les rebelles contre tous les autres politiques, qui sera mise en image par le réalisateur. Ânerie !

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Je passe l'essentiel de mon temps avec les grévistes de l'ORTF, à la Maison de la radio, jolie marmite où mijote une grève menée par les syndicats et un comité de coordination. À *L'Huma,* mes camarades –Salini en tête – craignent ce comité. Appréhension non justifiée. Je les rassure. Le SNRT CGT[1] et les réalisateurs communistes tiennent toute leur place dans ce combat pour des revendications qui ne sont pas seulement économiques : il faut secouer la tutelle politique du gouvernement sur l'information et les programmes. Des femmes et des hommes de tendances les plus diverses se retrouvent dans l'action. Marcel Bluwal est un des porte-parole parmi les plus lucides et vibrants. Dans le mouvement on juge les êtres. Léon Zitrone, larmoyant, visiblement en manque de caméra, reste effondré sur les banquettes, tel un poulpe extrait de la mer.

Cette grève, la plus longue et la plus dure de 68, sera marquée par la rencontre de catégories qui se côtoient à longueur d'année, sans jamais vraiment échanger : journaliste – le SNJ, dirigé par Édouard Guibert, tenace et courageux – personnels techniciens, réalisateurs et comédiens, etc. Cette ultime grève de 68 s'achèvera par sept jours de manifestations, l'opération Jéricho. Tout ce que l'information compte de personnels y participe. Faut-il participer ? (alors que partout en France, le PCF invite à la reprise du travail). Je suis pour, bien sûr. Toute autre attitude serait considérée comme un lâchage. *L'Humanité* et sa direction apparaîtront derrière la banderole du journal, dans les rondes tout autour de la maison ronde. Au plus fort de ces journées de 68, j'ai l'occasion de pénétrer dans un bureau directorial, rue Cognac-Jay, grâce à Roland Dordain, directeur, devenu très amical l'espace d'un jour, avec qui je passe les barrages de CRS. L'ordre revenu, ces relations d'un instant cesseront, pour redevenir nulles, normales.

Laurent Salini publiera une analyse de ces journées, *Le Mai des prolétaires* (aux Éditions Sociales). Il dira beaucoup de choses justes, sur l'importance de la classe ouvrière et ses objectifs qui n'ont alors rien de révolutionnaire, sur la nature hétérogène du mouvement étudiant. Mais rien de l'occasion manquée d'une alliance renforcée ou d'une tentative d'échange avec la jeunesse étudiante, du moins d'un plus pour la lutte anticapitaliste. Et les « radios libres » deviendront vite des radios-fric.

1. Syndicat national de la radiodiffusion, de la télévision et de l'audiovisuel CGT.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

À la porte des usines, la fraternité.

Présence de Laurent Salini

Il n'est « pas juste » que Laurent Salini disparaisse de notre mémoire et de notre histoire contemporaine. Si Mitterrand avait été barré par un PS soupçonneux, il serait resté dans l'ombre. Qui en parlerait aujourd'hui ? Une analogie inverse est probablement vraie : si Salini n'avait pas été barré par la rigueur du centralisme du PCF, il aurait pu animer une union populaire à composante communiste (dans l'abstrait. Parce qu'il aurait quand même fallu qu'il se libère des ficelles soviétiques – il avait cette lucidité – et que tout projet politique est comme un esquif sur une mer démontée). Les deux hommes étaient fauves de la politique, jouant d'un même talent du secret. Chez Salini, probablement une stratégie flirtant avec l'eurocommunisme et des motivations certainement plus humaines. On ne peut refaire l'histoire. Je ne connais pas pleinement la biographie de Salini. Je sais qu'il fut un antifasciste de la première heure, interné par Pétain et résistant contre l'occupant nazi[2].

2. Il fut un des premiers internés communistes pour faits de résistance. Pétain exigeait que les prisonniers désirant leur libération lui fassent allégeance. Salini fit aussitôt allégeance, pour rejoindre la Résistance. Cet acte d'intelligence élémentaire (la parole donnée au

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

13 juillet 1988,

Mort de Laurent Salini. Il avait 69 ans. Roland Leroy ne craint pas d'écrire le lendemain : « La hâte qu'il mettait à interrompre un entretien pouvait passer pour de la brusquerie. Elle était souvent l'expression de sa volonté à dissimuler son extrême pudeur. Combien de douceur réelle se cachait derrière ses formules à l'emporte-pièce ! »

Contre-vérité, j'en témoigne ! (Il faut respecter la réalité du passé.) Leroy, directeur autocrate de *L'Humanité*, subit les foudres de Salini d'une rare violence, lors d'une fête du journal, par exemple, où il lui exprima sans détour, en ma présence, un évident mépris. Ce n'était pas l'expression d'une « extrême pudeur » ! Leroy encaissa, la tête inclinée, en gardant un sourire légèrement sardonique[3].

Universitaire résistant, *bolchevik,* au sens non péjoratif que véhiculait ce mot en France dans l'immédiat après-guerre (tous les bolcheviks ont été occis par Staline !), Salini est un des hommes qui m'a marqué par son éthique et son talent journalistique. Bourreau de travail au point de vivre assez souvent en ascète, incorruptiblement fidèle à un marxisme vivant (du moins m'apparaissait-il ainsi), il exprimait ses certitudes d'une société plus juste et humaine, justifiant, dans le même temps, tous les moyens pour son avènement. Il illustre ici, pour moi, la crise du communisme, en fait une défaite de Lénine sur le centralisme, pour inadaptation d'un principe de rigueur d'un communisme de guerre à la société occidentale en temps de paix.

En 1955, à l'Union française d'information (l'agence de presse du PCF), rue du Quatre-Septembre, Laurent Salini est mon premier rédacteur en chef. Les grands états-majors l'intéressent déjà. Pour maîtriser le terrain, les autres doivent lui obéir. Schéma classique. Son truc consiste à mettre à la corbeille leur premier article, pour que les rapports soient nets, sans bavures. Il juge, les autres exécutent. C'est militaire, efficace dans l'immédiat. Certains jeunes devenus journalistes adultes resteront en béatitude auprès du patriarche.

---

fascisme n'a aucune valeur) lui fut reproché par quelques grands stratèges du PCF, gardiens de la pureté.

1919-1988, il repose à Tolla, en Corse.

3. Historiette : une des premières décisions de Roland Leroy à sa prise de pouvoir à *L'Huma* a été de se faire installer, sous les toits, un petit studio de fonction. Salini obtint vite la clé de ce refuge directorial pour y tenir des réunions de rédaction.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Je lui fais une main-d'œuvre facile. Il n'a guère de mouron à se faire avec Rocchi. Je ne rechigne pas au travail. Il n'est pas un horrible patron. Je peux boire un verre avec lui. Je crois avoir compris instinctivement une de ses astuces : l'art de prêcher le faux pour savoir le vrai. Ce qui va le gêner avec moi qui me considère hors norme.

Sec de corps, yeux clairs, perçants, éternelle pipe à la bouche, costume cravate, Laurent Salini a lu attentivement Marx, Lénine, Staline, Trotski, etc., et les auteurs du patrimoine. Il se pose sur le pouvoir des questions qui ne m'effleurent pas encore. Il ne comprend pas que je puisse vivre en restant hors de cette réflexion et me le dit franchement ! Il désire me déniaiser[4]. Le pouvoir « révolutionnaire » central, il s'efforce de s'en approcher, à chaque instant.

En 1958, quand les factieux s'agitent en Corse, il demande officiellement à se faire parachuter sur l'île pour leur barrer la route. En 1959, il quitte l'UFI pour *France Nouvelle*, l'hebdo du parti où le directeur, Maurice Kriegel-Valrimont, s'efforce de tenir une ligne moderne, large et « rénovatrice ». L'entreprise capote avec la pseudo-affaire Servin/Casanova – procès stalinien qui vise aussi d'autres intellectuels d'exception comme Jean Pronteau ou Jean-Pierre Vigier, militants qui prétendent penser la politique. Quelques articles de Salini paraissent louches. Après être passé devant un « tribunal » (inquisitoire) du PCF pour soupçon de déviationnisme, il fait de l'entrisme et affiche, par l'écrit, une fidélité inconditionnelle aux directives des directions successives, ce qui n'est que le respect ostentatoire du *centralisme démocratique* léniniste : après discussion, tout le monde applique les décisions. Belle théorie, vicieuse dans sa pratique, car sous prétexte de discipline et d'efficacité, la discussion, limitée aux congrès – et limitée dans les congrès ! – ne laisse place qu'à l'obéissance, à une caporalisation génératrice de sclérose. Le concept léniniste d'efficacité aboutit, ici comme là-bas, au centralisme sans démocratie, à l'induration et à la mort naturelle du parti, faute de possibilité d'évolution raisonnée, donc débattue. Salini vise à parvenir au Centre de ce centralisme. Il y met les moyens. Cette attirance l'amène, après la mort de Thorez, à proximité du nouveau secrétaire général Waldeck Rochet, partisan d'une ouverture du parti et d'un socialisme à la française (comité central de Champigny, décembre 1968). Las, las, Waldeck meurt. De hauts camarades du

4. Il me donne à lire *Histoire sincère de la nation française*, de Charles Seignobos qu'il avait lu en 1940, date de son acquisition.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Centre se méfient bien vite des visées et des goûts de Laurent Salini et, comme celui-ci est à l'évidence une redoutable fine intelligence, il devient à leurs yeux un suspect à isoler. Salini décroche quand même le poste de chef de la rubrique politique de *L'Humanité*, ce qui l'amène à devenir éditorialiste (en fait Antoine Acquaviva, un autre Corse « pure souche », pressenti pour ce poste, le lui concède). Salini pense posséder là une excellente tribune. Il continue le combat et, à ce même poste, l'éthique de Gabriel Péri (« Ce que ton siècle exige de toi ce n'est pas seulement l'achat d'une carte rouge, mais ta vie, ton audace, ton sens critique »).

Aurait-il possédé toutes les chances du monde de rénover le parti, son esprit clanique, travers typiquement corse, l'empêchait de faire confiance à qui que ce soit et, pire, l'incitait à être soupçonneux. Dire qu'il ne manquait pas de force d'expression ni d'esprit de répartie est un euphémisme. Il pouvait s'enflammer derrière un micro, au haut d'une tribune, en évoquant les mérites des prolétaires, les souffrances des plus pauvres ou la grandeur de l'école laïque et de ses enseignants. Je lui reconnais deux qualités primordiales : primo, n'avoir jamais ménagé son temps pour la « Cause » – il disait que le parti était l'essentiel et qu'un communiste lui était lié *perinde ac cadaver* ; secundo, n'avoir jamais profité du moindre privilège matériel. Il habita longtemps un minuscule vieil appartement non loin de chez moi, avant d'obtenir une modeste HLM aux Agnettes, à Gennevilliers. Alors qu'il polissait la ligne officielle de Georges Marchais[5] dans ses éditos, il menait une guerre parfois très ouverte dans les coulisses, mais sans traces écrites, contre quelques Tartufes et jouisseurs.

Salini n'avait aucune illusion sur l'URSS et Staline. « À défaut de politique personnelle, Staline a copié celle du tsar », l'ai-je entendu dire. Il me dit aussi, un jour, au bar de *L'Huma*, à l'emporte-pièce, alors que je le frôlais : « On ne fait pas de politique sans se salir les mains. » Autre façon de me dire que la fin justifie les moyens et de se justifier, à mes yeux. Cette borne frontière nous séparait. (Il est devenu évident depuis quelques années, que les comportements politiques dans le

5. Georges Marchais succéda à Maurice Thorez à la tête du PCF, bien qu'il ait travaillé en Allemagne pendant la guerre. Anomalie ? La section des cadres, dirigée par Moscou, acceptait ce genre de trou dans les biographies des dirigeants… pour mieux les tenir (voir Philippe Robrieux, *Histoire intérieure du Parti communiste*, Fayard, 4 tomes, 1980-1984).

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

présent préfigurent l'avenir que l'on prétend bâtir.) Le résultat de ses démarches acharnées fut sans effet. Aurait-il pu être un Dubcek ou un Gorbatchev du PC français ? Probablement. Avec autant de succès. Mais à quoi bon faire de la politique fiction ? Il voulait impulser un renouveau, il fut un Sisyphe. Les vaincus ont toujours tort.

Marchais lui posa cette question après sa retraite d'Ajaccio, en 1980 : « Alors, Salini, il parait que tu voulais ma place ? » Ce qui lui aurait valu cette réplique acerbe : « Je n'aurais pas fait plus mal que toi. » Évidence.

Ma dernière vraie rencontre avec Laurent Salini, alors retraité, eut lieu dans une auberge de montagne, non loin d'Ajaccio, le 21 janvier 1981. J'étais son invité alors que nous n'avions aucune relation directe de travail depuis sept ans. Ce dîner, près d'une immense cheminée où grillaient des viandes, fut gastronomiquement splendide et gargantuesque : soupe au jambon, épaisse – haricot, pomme de terre, lard, sûrement –, pâté de tête, saucissons, jambon de pays, fèves, plus des merles et de l'agneau rôti, fromage blanc sucré à l'eau de vie, toujours à volonté, café, avec un vin de pays à gogo.

Gavé, je fus moralement malheureux. Une gêne profonde persistait entre nous. Cela venait sans doute de mon refus de participer à sa fronde justifiée, qui s'était traduit par ma fuite de son service politique pour gagner le secteur culturel, suivi d'une deuxième fuite, quand il fut « relégué » à la rubrique télévision ; de notre « corsité » sans doute, de nos délicatesses réciproques aussi.

En pleine crise du communisme, il s'accrochait, ce soir-là, à nos « certitudes » – « Le vieux [Marx] me dit-il, a tout dit. Peux-tu me préciser ce qu'on a ajouté depuis ? » Salini n'avait pas tort, ni entièrement raison. Marx eut l'immense mérite d'avoir parfaitement décrit l'exploitation capitaliste. Mais il idéalisa dans doute la classe ouvrière et négligea les aspects prédateurs de l'espèce humaine, sous-estimant probablement l'importance de l'aléatoire dans la nature et l'histoire des sciences et des hommes. Il a exprimé l'essentiel, sans tout dire.

Salini devait déplorer de me penser ainsi, idéologiquement marginal. À plusieurs reprises, quand ma plume se faisait rare dans la page culture-télévision, il m'avait encouragé à écrire plus souvent. Il devait m'estimer et, réciproquement, moi aussi, mais dans une mesure ambiguë, en raison de ses comportements trop subtils (et obligés ?).

J'appris le lendemain qu'il avait réussi à faire diffuser le tract Marchais-Jaruzelski, le jeudi à 16 heures, quatre jours après son

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

arrivée à Ajaccio. Le secrétaire de la fédération communiste hostile à cette ineptie voulait démissionner. Le secrétaire de la section également. Salini, nouveau retraité, allait et venait donc, revisitant les théories et cherchant sans doute à justifier sa vie. J'ai pensé que son apparente soumission à Marchais masquait sa volonté de hâter la chute du secrétaire général. Au nom du réalisme, il avait bien servi et continuait à servir un pouvoir qu'il connaissait exactement. Le pouvoir c'est, « en plus, l'argent et les femmes », m'ajouta-t-il à la fin du gueuleton, pour bien me faire comprendre, voire me dégoûter. Là-dessus, je lui donnais mon assentiment absolu. S'agissait-il du seul pouvoir bourgeois ? « Il faut combattre », me dit-il (une des dernières volontés de Marx : *Struggle !*). Bref, le vieux militant, que je devinais en lutte farouche contre le reflux d'une espérance, prenait mon désir de distance pour une désertion. Il tentait de me reprendre pour son bon combat contre un communisme sclérosé.

On peut critiquer, fustiger des comportements, le caractère secret de cette vie n'entamait en rien une totale abnégation et une honnêteté foncière. Il a achevé ses jours à Gennevilliers, dans son HLM, près de mon domicile. Contrairement à bien de mes confrères, il n'est pas entré dans l'annuaire pollué de la Légion d'honneur. Avec lui, une génération de révolutionnaires a disparu.

Plus tard, après une escapade, il revint dans cette HLM, et ses voisins entendirent à nouveau le bruit de sa pipe secouée sur le bord de son lavabo (!). Ses efforts l'avaient mené dans l'impasse. Un cancer le rongeait. Il sembla amender sa conduite envers son entourage. « L'amour, c'est ce qu'il y a de plus important dans la vie », avoua-t-il à Brigitte, rencontrée dans une rue de Gennevilliers[6]. Il sortait peut-être de ses aventures tel Ulysse pleurant d'amour en retrouvant sa verte Ithaque. Je tentais alors de le joindre. Son téléphone resta muet. Notre vieille relation avait été amicale et cordiale par-delà bien des bourrasques et des orages. Bien sûr, il aurait fallu engager nos grandes batailles en ne cessant jamais d'avouer aimer l'autre… Il estimait sincè-

6. Il rejoignait alors inconsciemment Giordano Bruno estimant que l'amour est le véritable *démon* de toute action : *si tu es capable de te concilier l'amour, rien pour toi ne sera jamais difficile*. L'amour est l'affect le plus utile pour agir, car il constitue un véritable multiplicateur de puissance. Sans amour il n'est pas d'art ! Voir aussi Saverio Ansaldi, *Giordano Bruno. Une philosophie de la métamorphose,* Paris, Classiques Garnier, 2010, p. 90.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

rement les humbles quand il leur parlait de l'avenir avec une foi réelle. Il «repose» dans son village corse. Personne n'a pensé donner son nom à une rue (alors que dans sa ville, la mienne, Gennevilliers, on trouve des impasses de *la victoire* et de *l'avenir*, une place du *nord* ou une rue du *square*). Sa ville l'oubliera-t-elle ? Injustice des hommes, puisqu'un résistant, parti sans écharpe, sans portefeuille et sans ruban, qui s'activa toute sa vie pour le bien commun, reste enfoui près du néant… Le peuple ne reconnaîtrait-il que les vainqueurs, les maîtres qui le dominent (qui, si souvent, ne valent pas un clou) ?

Mon *habitus*

Mes premiers pas de journaliste furent pour *L'Avant-Garde*, journal de l'UJRF[7] (1954). Guère longtemps. Je fus ensuite engagé à l'agence de presse du PCF, l'Union française d'information, où je rencontrai une solide équipe de journalistes sous la houlette de Laurent Salini. C'était du sérieux ! Il s'agissait de livrer aux journaux communistes des régions toutes les informations concernant l'actualité de France et de Navarre, à destination de Nice, Marseille, Poitiers, Rennes, Lille, Strasbourg, Grenoble[8], etc. En peu de temps, je passais d'une rubrique à l'autre, à l'exception de celle des sports. Après «la sociale», qui me poussait vers les usines, l'économie et les syndicats – métallurgie, mines, marine, enseignement, santé, etc. –, j'arrivais au Parlement et à l'Élysée.

Les premiers moments de ma nouvelle vie sont pénibles. Je n'aime pas trop les forums. Les micros m'intimident. Invité dans un média, je panique légèrement et j'ai l'impression que cela se voit ! Dans un studio de *France-Inter*, par exemple, je doute de moi. Face au directeur de l'ORTF, Arthur Comte, je mélange les textes que je veux citer à l'antenne ! Après, je sais n'avoir pas usé des rondeurs du langage qui permettent de faire passer mes idées sans trop de saignements. Puis mes opposants parlent d'eux-mêmes, de leur rapport au foot et au rugby, digressions exprimant leur totale liberté d'expression. Il aurait fallu que j'évoque la marche du petit cheval sur l'échiquier, que je m'exprime en maniant l'ironie et le rire par exemple, art de l'élocution qu'en toute conscience je ne possède pas. Bref, je n'ai pas

7. Union de la jeunesse républicaine de France.

8. *Le Patriote de Nice, La Marseillaise, Le Petit Varois, Les Allobroges, L'Écho du centre, Ouest-Matin* et *Liberté* de Lille.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

le style adéquat et mes contradicteurs doivent instinctivement s'en réjouir. Cet état reflète sans doute l'origine de ma trajectoire et mon *habitus*. Pierre Bourdieu a très bien expliqué cela :

> L'habitus se manifeste continuellement, dans les oraux d'examen, dans les exposés au cours des séminaires, dans les contacts avec les autres, et, plus simplement, dans l'hexis corporelle, un port de tête, une tenue du corps, qui est la transcription la plus directement visible, et l'accueil social qui est fait à ces signes visibles renvoie au personnage considéré une image de lui-même qui fait qu'il se sent ou non autorisé et encouragé dans ses dispositions, qui, chez d'autres, seraient découragées ou interdites[9].

Les comportements des individus, leurs stratégies correspondent à leur *habitus,* expression des structures sociales qui les ont marqués dès leur tendre jeunesse : façons de penser, de sentir, d'agir. L'*habitus* se lit dans les attitudes, les vêtements, les goûts et les pratiques culturelles. Je suis très et trop conscient de mon *habitus* de banlieusard.

Je me réfère à Pierre Bourdieu, ici, parce qu'il décrit parfaitement cette influence de l'origine sociale dans la trajectoire des êtres. Même intrication quand je passerai aux *Dossiers de l'écran* ou à *Apostrophes* et même encore à *2000 ans d'histoire* ! Je ne suis jamais entièrement satisfait des signes que j'émets ; mon *habitus* me colle à la peau. Je n'ai pas fait Henri IV, ni Louis Le Grand, ni même Condorcet (cela se voit-il ?). J'en aurai conscience toute ma vie.

Dans les décennies suivantes, bien des éminences de la scène publique à qui j'écrirai détecteront peut-être dans mes courriers les traces de mon origine extra-universitaire (et mes enveloppes timbrées depuis Gennevilliers !) assez visibles pour qu'ils « oublient » de me répondre. Je pense à Régis Debray, un mutant, dont je me permets de commenter son essai sur les intellectuels, à bien d'autres éminences : Pierre Thuillier, distingué journaliste (mensuel *La Recherche*) et chercheur aujourd'hui disparu, Alain Rémond, rédacteur en chef de *Télérama*, Roger-Pol Droit, au journal *Le Monde*, Jean-Paul Jouary, au journal *Regard*, Aude Lancelin, au *Nouvel Observateur*, Alain Cirou, à *Ciel et Espace*, des femmes, tout autant, Josyane Savigneau, Laure Adler, etc., qui n'accuseront jamais réception de mes courriers et perdront ainsi mon estime, tandis que Bourdieu, par contre,

9. *Science de la science et réflexivité*, Raison d'agir, 2001.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

répondra chaleureusement à mon message concernant son livre *Sur la télévision*. Mille correspondants délicats me consoleront de ces lettres sans effets, de ces déboires.

Dieu, qu'advient-il de nous quand nous ne sommes plus là ?

17 juin 1970,

Elsa n'est plus. Louis tente dans *L'Humanité* d'expliquer qui elle fut : « …peut-être ceci n'est-il que le début d'un livre… Si je l'écris. Si je peux l'écrire. Pour tenter de détruire les images fausses qu'on va sûrement se faire, que déjà sûrement on se fait d'Elsa […]. Dieu qu'advient-il de nous quand nous ne sommes plus là ! » Le poète est assis près du catafalque, dans le hall du journal. Il semble ailleurs. Il lit un journal. Une garde d'honneur est relevée régulièrement. Toute la rédaction y va. Dans un coin, je regarde. Jean Ristat a décrit la scène, à un autre moment : « J'étais aussi boulevard Bonne-Nouvelle dans la foule qui se pressait devant le catafalque pour serrer la main d'Aragon. Il avait un mot aimable pour chacun, un sourire crispé de douleur – comment le décrire, un sourire carnassier, de loup devant la meute qui l'entoure… »

Jean Ristat, héritier testamentaire de Louis Aragon[10], abuse. Il n'y avait pas que des loups, ce jour-là. Je suis là. Nous sommes là…

Laurent Salini s'approche de moi : « Régis Debray, me glisse-t-il en passant, il ne faut pas se faire d'illusion, c'est un fils de bourgeois. » Je reste interloqué. Pourquoi ce jet, à l'impromptu ? (Debray est prisonnier en Colombie).

Toujours ce souci de m'informer.

Écrire en français

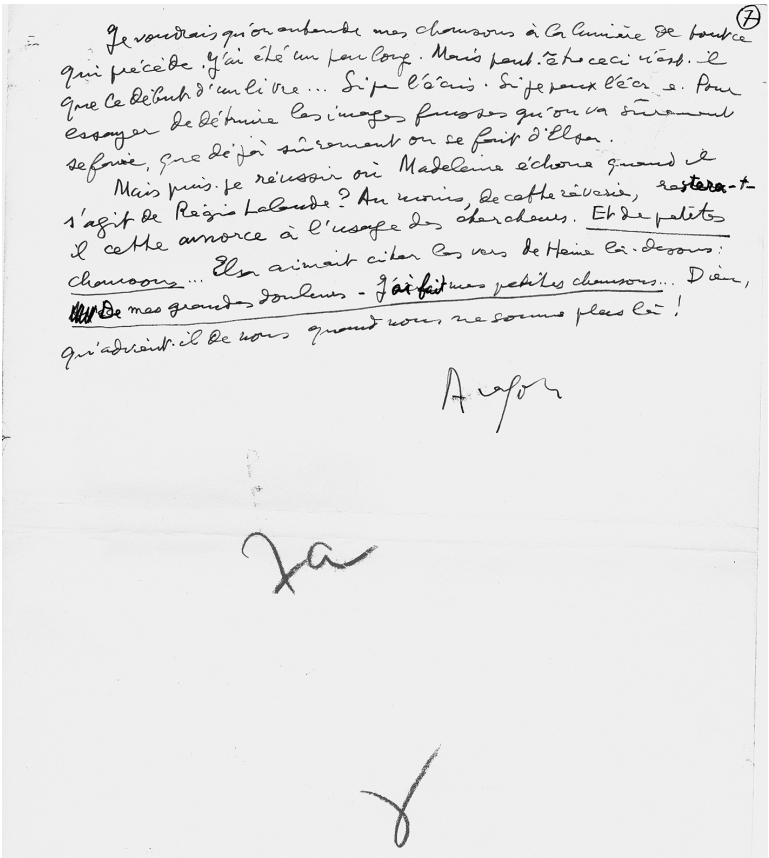
Paris, 1981,

André Wurmser[11] écrit le 13 avril, sous le titre « Françoise Mallet-Joris ou de l'actualité de la tragédie » :

10. Jean Ristat, poète et écrivain, responsable de l'édition complète des écrits d'Aragon est aussi président de la Société des amis de Louis Aragon et Elsa Triolet depuis 2010.

11. André Wurmser (1899-1984), journaliste et écrivain a collaboré à *L'Humanité*, *Ce Soir* et aux *Lettres françaises*.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.



Et des chansons pour Madeleine… (manuscrit de sept pages annoté par les typographes). *Et des chansons pour Madeleine…* paru dans *L'Humanité* au lendemain de la mort d'Elsa Triolet où se trouvent aussi ces mots : *Au fond, je ne savais rien d'elle, que ses yeux*. Roland Barthes va plus loin : *On échoue toujours à parler de ce qu'on aime,* 1980.

> Le lecteur aura constaté les ressemblances formelles et d'abord le respect des trois unités [...], des qualités classiques, si j'ose dire, de nos tragédies, aucune ne manque à ce livre : la sobriété, la concision, la densité, le petit nombre de personnages, la noblesse des sentiments... Il n'est de plus beau spectacle que l'intelligence en action.

Un mois plus tard, dans la page télévision, mon ami Alain Poirson écrit :

> Elle n'a écrit qu'un petit récit nullement troublant, oublié le livre refermé et qui nous laisse pantois devant tant de douce médiocrité narrative...

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

> Quand donc comprendra-t-on que la fiction romanesque, au-delà des avatars idéologiques, ne se réduit pas à la thématique qu'elle véhicule, par accident, mais qu'elle est avant tout un travail sur la phrase ?

Wurmser rétorque et cite un collaborateur de *L'Humanité* :

> Si je comprends bien (mais ces choses-là sont rudes...) cette formule abrupte, seule compterait la façon de donner et peu importe quoi. Allez parler, après cela, aux lecteurs de mes chroniques, de l'uniformité de pensée imposée aux collaborateurs de *L'Humanité* !

Cette querelle est invoquée pour censurer Alain à qui je veux confier un grand reportage estival. Pour l'honneur, je tente d'en savoir plus. Je prends les coupures de presse, je respire comme pour l'apnée, j'entre dans le bureau de René Andrieu, rédacteur en chef et lui demande de me préciser.

— Non, on ne polémique pas ainsi dans *L'Humanité* avec autant de désinvolture. Poirson a attaqué grossièrement Françoise Mallet-Joris.

— C'est son droit de critique ?

— Quand on a les difficultés que l'on sait avec les intellectuels, on n'a pas le droit d'attaquer un écrivain sur ce ton !

J'invoque André Wurmser (« Pas d'uniformité de pensée… »).

— Non, c'est impossible ! De quel droit peut-il exécuter un écrivain ?

— Le différent est de spécialistes ?, répliqué-je. Il ne met pas en cause le fond. Il estime que l'expression, le phrasé, reflète le fond…

— Je ne comprends rien à ce qu'il écrit… Quand il écrira français…

La discussion est close. Il faut donc « écrire français ». Mais qui peut prétendre juger de la francité d'un texte ?

En l'occurrence, je note que Wurmser privilégie le respect des formes classiques, dans une défense de la tradition – ce champ privilégié du dogme –, alors qu'Alain Poirson valorise la découverte de formes d'expressions nouvelles. Je pense alors à ce que dit Giordano Bruno au XVIe siècle :

> Je connais en poésie des faiseurs de règles qui à grand peine nous accordent Homère, rejetant Virgile, Ovide, Martial, Hésiode, Lucrèce et bien d'autres au nombre des versificateurs, après les avoir examinés suivant les règles de la Poétique d'Aristote... Sache bien, mon frère, que ce sont là de vraies bêtes... Ils ne comprennent pas qu'elles sont là pour nous dépeindre à l'occasion un poète épique tel que fut Homère, et non pour servir à l'institution d'autres poètes qui pourraient être, avec d'autres veines, d'autres artifices et d'autres fureurs, égaux, semblables ou plus grands, en des genres divers... La poésie ne naît pas des règles sous réserve de cas négligeables ; mais les règles dérivent de la poésie.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

> Voilà pourquoi il est autant de genres et d'espèces de vraies règles et qu'il est de genres et d'espèces de vrais poètes... mais à quoi reconnaîtrons-nous, dès lors, les vrais poètes ? À ceci : nous chanterons leurs vers ; et nous verrons si de ce chant nous tirons plaisir, ou profit, ou profit et plaisir tout ensemble[12].

N'est-ce pas valable pour la prose ?

« Il faut écrire en français », répète inlassablement René Andrieu aux réunions de rédaction. « Simple et clair, un sujet, un verbe et un complément… Il faut être lisible par les concierges. » Voilà ce que tout journaliste de *L'Humanité* ne doit jamais oublier. Las, las, je ne cesse de m'interroger. Dans l'esprit du rédacteur en chef, écrire français c'est écrire comme Stendhal et refuser aux concierges – et en même temps à tout le lectorat –, les mots de Proust, Rabelais et cette grande musique de Céline : « Enfant, pas de phrase ! l'infamie ! émouvez bon Dieu ! Ratata ! Sautez ! Vibrochez ! éclatez dans vos carapaces… Mettez l'orage ou la flûte ! comme aux Enfers, comme chez les Anges ! » René Andrieu est parfaitement convaincu pour avoir présenté une thèse dans sa jeunesse sur l'auteur du *Rouge et le Noir*. Stendhal, bravo ! Faut-il éliminer l'argot, la poésie, Queneau, tous les inventeurs de formes ? En fait, avec un concept réducteur d'écrire français René Andrieu entend qu'on écrive comme lui, stendhalien, avec les mots du français « classique » et la grammaire « orthodoxe ». Pas de poésie, dit-il, « sinon tous les poètes vont se mettre à nous écrire ». Pas d'argot non plus.

On verra d'autres journaux, tel *Libération*, faire parfois des tabacs pour simplement reconnaître la langue jeune, inventive, audacieuse, celle de la rue – qui peut très bien cohabiter avec un parler classique. « Mes » pages vacances effaceront timidement, mais assez régulièrement, cette frontière par la diversité des plumes. La rédaction en chef laissera faire, car au temps des vacances, hors de la sphère politique, quelques incartades peuvent être tolérées, n'est-ce pas ? Je me sens la bride au cou et publie chaque jour, avec une petite pointe d'inquiétude, du Jean-Paul Goux, du Alain Poirson, du Dominique Grandmont, du Mathieu Bénezet, du Pierre Lartigue, de la Chantal Chawaf, etc. C'est une petite évolution dont j'avoue n'être pas, sur le moment, absolument conscient de toute sa portée, mais que je ressens positivement à travers un courrier de lecteurs satisfaits et

12. *Des Fureurs héroïques*, Première partie, dialogue 1.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

souvent étonnés. Parfois, j'ouvre les colonnes à des inconnus. Je tente des nouveautés : roman en feuilleton, textes méconnus, bandes dessinées, photos[13]… Je me réjouis.

Le pire dans un déclin vécu du grand journal n'est sans doute pas finalement l'usage rigide de la langue, mais certainement son statut intenable d'« organe central » du parti. Existe-t-il d'autres organes de ce genre ? Non. La bourgeoisie n'a pas d'organe central, la social-démocratie n'en possède plus. Elles font passer leurs idéologies et leurs idées de mille autres façons. A-t-on déjà lu dans *France-Soir* ou *Le Parisien* les délibérations des instances politiques du capital ou des partis de droite ? Jamais. Néanmoins ces pouvoirs ont des militants et des réseaux. « Organe central » tient d'un concept venu droit de l'est dans un temps de guerre : notion de parole suprême, utopie de vouloir faire passer des idées par des discours ou des éditos, méconnaissance du journalisme, présomption naturelle, sans frein, d'un pouvoir central, sous-estimation des mentalités. Bien sûr, il eût été mille fois plus efficace de laisser les journalistes communistes traiter de l'actualité, politique y compris. Ce que nous sentions presque instinctivement, particulièrement à la rubrique culturelle du journal. Un rédacteur qui attend l'opinion d'un centre pour écrire et commenter n'est plus journaliste. Que la direction préfère nous appeler « rédacteurs », c'est-à-dire metteur en articles d'une pensée centrale, n'est pas une anecdote. Cette conception jalousement défendue par l'autorité suprême, directeur y compris, évacue toute idée d'équipe rédactionnelle, de course à l'information, d'audace et de découverte. Elle contribue à anesthésier le journal[14].

« Je » aime Aragon

24 décembre 1982,

La mort de Louis Aragon a déchaîné un torrent de louanges et d'imprécations, de souvenirs flatteurs, vengeurs, fielleux,

13. Un critique remarquera ce jour où j'ai publié une photo de nu dans un reportage de Lucien Benoît sur le nudisme. Lucien Benoît, chef de rubrique à *L'Humanité*, fut aussi grand reporter de 1965 à 1977. Il est l'auteur d'une *Histoire de prison, du maquis et d'ailleurs* (2006).

14. Depuis le XXe siècle, *L'Huma* a rectifié : plus d'ouverture, pages réservées au parti, utilisation plus régulière du « je » par ses journalistes…

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

hypocrites, comme peu d'autres disparitions. Rarement, autant de vivants se sont mesurés au partant. Georges Marchais :

> Je perds un ami très cher. Aragon a parlé avec moi, pour la première fois en 1956... J'ai souvent rencontré Aragon et il m'a beaucoup aidé... Aragon avait une dimension nationale et internationale qui n'a rien à voir avec la mienne... C'est un exemple de fidélité au sens le plus fort du terme, une fidélité qui n'a jamais été aveugle. C'était Aragon avec tout ce qu'il était.

Tout vivant aime ainsi relativiser son rapport au grand qui s'en va. Carlo Emilio Gadda n'a-t-il pas raison de déplorer « *l'io, io… il più lurido di tutti i pronom* » ? Les « je » se jaugent à Louis Aragon. Le poète est mort à 85 ans dans une grande solitude. Il n'y eut autour de lui que Jean Ristat, Katia (fille de mon Jérôme Favard), Ruiz et quelques humbles. D'autres, déjà, trempaient leurs plumes. Quelques articles de respect dans *Libé* et *Le Quotidien*. En deux jours, il y eut de quoi réunir une énorme anthologie de tout ce que Paris compte d'hommages sincères[15]… et autres.

Lu, ce jour, l'*Autobiographie scientifique* de Max Planck, examen de ses différends scientifiques sur la fin de sa vie et qui portent sur l'attitude à avoir vis-à-vis du réel. Il défend le principe de causalité (tout phénomène physique possède une cause). Alors que la nouvelle génération (Bohr, par exemple) penche pour l'indéterminisme : il n'y a rien de déterminé au niveau atomique. En matière de physique de la lumière, par exemple, il n'y a que du probable mesuré par les calculs de probabilités. Plus on veut mesurer les « événements », plus on constate d'indéterminisme. C'est la nouveauté imposée à l'approche toujours plus fine de la matière. Sans doute faudrait-il parler d'indéterminable. Non, réplique Planck ! Vos appareils du domaine du sens sont incapables de rendre compte de la physique dans « une rigueur mathématique ». Pense-t-il à un grand ordre admirable auquel l'homme n'aurait (encore) pas accès, à une intelligence supérieure, que les sciences permettent seulement d'approcher toujours mieux ? Je ne sais. Sur cette voie on perçoit parfaitement comment la physique moderne invite au débat philosophique. L'étude de la matière dans l'infiniment petit débouche sur la question des ques-

15. Vingt ans plus tard, pour cet anniversaire, fiel et jalousie maladive (cf. Angelo Rinaldi, dans *Le Nouvel Observateur*), mais aussi publication dans la *Pléiade* sont les signes de la présence maintenue de l'écrivain.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

tions : « l'harmonie » est œuvre *surréaliste* ou n'est pas. Derrière cela apparaît l'alternative : matérialisme ou idéalisme… sans de possible compromis. L'indéterminisme condamne aussi une certaine harmonie préétablie, à la façon de Leibniz. Il fait peur. Comment vivre dans le chaos perpétuel ? N'est-ce pas par lui que l'on meurt du cancer ? Un atome fou dérange une cellule et fiche en l'air l'être vivant qui s'effondre tel un château de cartes. N'est-ce pas par lui, aussi, que nous existons ? C'est ce que pense par exemple Henri Atlan, biologiste et philosophe[16] : les structures vivantes pourraient résulter d'une auto-organisation de la matière. La structure globale serait produite par des interactions multiples existant entre ses nombreux constituants et, naturellement, l'évolution d'un tel système supposerait nécessairement une part considérable de hasard ! Nous serions, je serais, aussi, enfant de ce hasard.

J'écris sur les montgolfières et l'épopée aérienne pour le bicentenaire de la première montgolfière.

Les merles dansaient sur le gazon

Paris, 28 janvier 1983,

J'arrive à 7 heures 15 au ministère des Transports, 146, boulevard Saint-Germain. Je gare ma tire dans la cour. Un gardien me propose de me la transporter à l'aéroport pour que je la retrouve au retour de l'avion de la République. Je lui confie ma clé. Dans son bureau, Jean-Paul Jouary, que j'ai connu à *L'Huma*, me montre les piles de discours de son ministre. Il a dû probablement les rédiger, en veillant à ne jamais les faire se contredire. Travail ardu. Charles Fiterman survient de Roissy où il a raccompagné dès potron-minet son homologue du Québec. Nous filons ensemble vers Villacoublay.

À bord de l'avion, bimoteur à hélices du Glam (Groupe de liaisons aériennes ministérielles), le ministre d'État, ministre des Transports, discours en main, me paraît détendu. Avec son flic obligé et moi, son journaliste du jour, il va à Bourges, pour je ne sais quoi, un discours sur un projet de rocade et sur les prix des péages qu'il faudra réduire… À Bourges, cortège de Citroën gris perle. Préfecture : pelouse, fauteuils, tapis, brioches, croissants chauds et café dans

16. *Le Vivant post-génomique ou qu'est-ce que l'auto-organisation ?*, Odile Jacob, 2011.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

une porcelaine de Sèvres. Madame la préfète et Monsieur, commissaire de la République, fort cordiaux. Rencontres avec le directeur des routes, M. F et X et Y. Je suis bien cravaté et je me suis lavé les cheveux, ça va. Je suis aussi bien qu'eux. À l'aise. Un peu nerveux parce que je cogite sur le pouvoir. C'est l'heure : hop, convoi officiel, flic à chaque rue. Hop, même en sens interdit… Le ministre pose la première pierre pour la rocade du Sud-Est. Il place un papier, là, dans le béton, matérialisant l'instant (dérision). Il bouche l'alvéole avec du ciment, précisant dans un sourire : « J'ai travaillé dans le bâtiment. » Une voix : « Et le niveau à bulle ? » Rires. Le ministre actionne une manette : *Pan, pan, pan, pan*… un marteau pneumatique enfonce un pieu. En voiture pour Saint-Germain du Puy où il n'y a rien à voir. On aménage une route flanquée de deux pistes cyclables. Allocution de Charles Fiterman, toujours très décontracté, avec petit couplet électoral. Mairie de Bourges : remise de médailles. Gentillesse du camarade maire Jacques Rimbault qui médaille le camarade ministre et le directeur de la route. Une personne âgée, le président de l'Association pour la rocade, compare la ville à un cœur : « Elle peut mourir d'infarctus. » Une voyante lui a prédit qu'il mourrait, lui, dans deux ans et il voudrait bien voir cette rocade. Le ministre, amical, lui rétorque que sa voyante se trompe et que la rocade, il la verra. Il enchaîne sur le chapitre des transports urbains, 15 milliards sur trois ans, suivi d'un autre, sur la-droite-qui-dit-n'importe-quoi pour faire croire à une catastrophe.

Déjeuner à la préfecture : *Damned !*, que fais-je là, me demandé-je, en me remémorant mon prof de français, au temps heureux de l'insouciance. Salon blanc aux senteurs de cire et de fleurs. Par-dessus les frondaisons, le soleil jette d'allègres corolles de lumière sur la table parée de roses rouges et blanches, d'une folle beauté, garnie de « porcelaine royale » et de maintes jolités qui me font penser aux mercredis de Madame Verdurin, du côté de La Raspelière. Le ministre disserte avec monsieur le préfet. Le petit tutti frutti de notables devise près d'un tapis de Beauvais. Des fenêtres entrouvertes, j'aperçois, de ce premier étage, des merles dansant sur le gazon.

Après les salamalecs, je me retrouve à table, coincé entre le chef de cabinet du préfet et le président de la chambre d'agriculture, rosette toute fraîche à la boutonnière, face à des œufs blancs en brouillade de truffes fraîches et des artichauts barigoule. Nous commençons par évoquer des choses épicuriennes anodines, chasse, pêche et vins : « C'est du Sancerre. – Ce rouge ? – Oui – Quel goût délicat de fram-

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

boise. – Celle-là, un Saint-Émilion, 1976 ! Quel nez ! Quel fruité en bouche ! Sentez-vous cette violette, cette aubépine ? Et ce corps rond, charnu ? – Monsieur le sous-préfet a pêché ces saumons exceptionnels. – Oh ! les énormes poissons ! – Le sanglier est aussi de la région, excellent n'est-ce pas ? Vous aimez ?»

Les vins d'or ou rubis rutilent dans le baccarat. «Autre chose que cet infâme reginglard de la Communauté, le super U de Giscard d'Estaing», persifle une langue vipérine.

Madame la préfète, exquise dans sa robe de soie de mailles fluides, me demande : «Reprendrez-vous du sanglier ? – Aimez-vous cette façon de faire la sauce ?» Elle s'adresse au ministre, à une dame en popeline de soie, à la tablée, avec ce sourire sublime qu'on trouve chez certaines femmes de Botticelli ou chez l'Ange de Reims…

Les chauffeurs s'agitent. J'écris mon papier en aparté. «Pas de dessert ?» me demande Madame la préfète. «Mais non, merci, que voulez-vous, c'est le métier. – Cela vous rappelle votre enfance, privé de dessert», ajoute monsieur le préfet, pince-sans-rire. «Pas d'alcool ? – Merci. – Pas de cigare ?» Hop en voiture, direction Vierzon.

Vierzon : la gare. Autre discours. Présentations fastidieuse : le personnel, cadres et syndicats. Je fatigue des jambes. Un délégué CGT dénonce le directeur régional de la SNCF. «Monsieur le ministre, il refuse de discuter !», sous-entendu : il sabote vos directives. Le ministre : «défendre la SNCF, la France… résoudre nos contradictions internes de grande entreprise, un nouveau statut démocratique…» Hop, voiture : l'expo municipale «Hommes et techniques». Je téléphone mon papier. Deux sténos. Je pense : si on m'avait dit, petit, que je n'étais pas con en estimant que j'étais beau, deux ou trois phrases, j'aurais été moins complexé. Je respire un peu. Dans le hall, la foule entoure l'orateur. Je me gèle et je vais ici et là, en attendant que ça se passe. Une fort jolie jeune femme bottée, en robe de tulle dessous un manteau au col de fourrure me frôle. À l'instant, je me sens brochet. Je chasse un peu, mais l'élégante le sait parce qu'à nous observer, tous les deux, nous faisons pas mal de valses. Dans un mouvement de foule après l'oraison, elle me refrôle… Emporté par l'horaire, emportée par la foule, le jeu s'achève… Je complète mon papier. Je retéléphone. Ouf. Voiture. Je respire.

L'avion. Le ministre a du caractère, une oreille attentive. Il semble connaître ses dossiers. Il est amical, même souriant avec moi. Complicité. Le journaliste sert sa politique, me dis-je. Je suis son poisson pilote, presque. Ses discours d'un débit aisé me confirment

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

sa bonne tête politique et son savoir spécifique. Son autodidactisme n'est pas apparent. Mais son ton reste monocorde (manque de conviction ?). Je le trouve plus homme de débat intérieur que tribun. Il a évoqué Mitterrand, président de la République, le gouvernement. Sans doute aurait-il fallu qu'il s'adresse aux jeunes et évoque l'avenir de la nation. Il devrait relire Saint-Just ou Robespierre.

Je devine chez Charles Fiterman une grande fatigue surmontée (sa fille suicidée !). Derrière son aspect bourreau de travail, je sens cette blessure qui m'inspire pour lui une vraie sympathie. Je pense à son père mort à Auschwitz. Saurait-il, aussi, au fond de lui-même, que son travail risque d'être vain ? Pincée de doute que je serais seul à percevoir. Le sourire qu'il me donne serait le respect du militant dirigeant envers un homme qui sait. Connivence ? Comme s'il savait que je sais qu'il sait que je le devine[17]…

Paris, la nuit. Je veux téléphoner. En arrivant porte d'Orléans, je constate qu'on m'a fauché ma monnaie placée dans un vide-poches de ma voiture. J'arrive chez moi.

Ma bien-aimée se souvient avoir connu Charles Fiterman en salopette.

Sceptique profond

La dernière fois que j'applaudis Joseph Staline c'est au meeting de Jacques Duclos, salle Wagram à Paris (1956), lors de son compte rendu des travaux du XXe congrès du Parti communiste de l'URSS. Les jours suivants, je découvre stupéfait, dans le journal *Le Monde*, le rapport de Nikita Khrouchtchev, rapport « attribué à », comme le définira *L'Humanité*, sur les erreurs et les crimes de Staline. Dès ce moment, un questionnement fonctionne sous mon crâne. Des souvenirs devenus caustiques resurgissent. Je deviens communiste critique, même si cette catégorie, sans aucun lieu d'expression, n'existe pas. Aux réunions de ma cellule, je suis perçu comme un journaliste communiste, censé donc défendre « la ligne » du centre. Je dois avoir un sourire d'*homo melancholicus*, « la fausse bonhomie d'un sceptique profond », comme me dit Michel

17. Charles Fiterman publiera en 2005 *Profession de foi. Pour l'honneur de la politique* (Le Seuil), livre sur les leçons des échecs d'un communisme et sur l'avenir de la gauche («Je me suis trompé d'avenir… comme des millions d'autres personnes»).

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Naudy, perspicace camarade journaliste[18]. Mais sans idée de rupture. Mon adhésion au PCF est de raison. Le parti n'est pas pour moi une Église (même s'il est évident que j'ai eu parfois, inconsciemment, des comportements religieux, c'est-à-dire basés sur des délégations de penser absolument injustifiées). Seulement, je l'ai dit, un outil pour la révolution sociale. Il convient d'affûter l'outil, d'amender le parti, non de l'abattre. Khrouchtchev, à Moscou, me donne raison : il va changer son parti et établir des normes démocratiques de gouvernement.

Pourquoi, selon quel critère, vais-je prendre mes distances avec certaines idées de la direction communiste, alors que la plupart des communistes autour de moi, même les journalistes, se contentent de mépriser le rapport « attribué à » Khrouchtchev en l'ignorant[19] ? Il me faudrait répondre à cette question, car c'est de cet événement que date mon « glissement politique », ou plus précisément la première franche craquelure de mon dégel. Mouvement à grand rayon de courbure qui m'évitera plus tard de « perdre des illusions » et, comme beaucoup trop d'autres communistes (moins bien placés, donc moins bien informés, sûrement) le feront plus tard, de me transformer en pleureuse ou en imprécateur à la façon des cocus. En fait, je resterai fidèle à mes objectifs, dans ce changement. J'épurerai mes idées, les rectifierai, les peaufinerai.

Rétrospectivement, je mesure l'immense responsabilité de Duclos et des membres de la délégation retour d'URSS[20]. Comment considèrent-ils les militants français pour occulter ce qu'ils savent sur Staline et le pouvoir soviétique ? Je saisis mieux leur manque de confiance qui s'allie à la conception qu'ils ont d'un parti de discipline et de cohésion.

Cette fêlure de l'après-salle Wagram, je la dois sans doute à l'esprit critique originel de mon père, probablement, et surtout à cette lecture du rapport Khrouchtchev où s'étale *l'épouvantable*.

---

18. Michel Naudy, responsable du service politique de *L'Humanité,* sera ensuite réalisateur de télé – placardisé pendant dix-sept ans (1952- s'est suicidé en 2012).

19. Je tente de le faire lire. On détourne le regard : réflexe religieux du croyant heureux dans sa béatitude.

20. Le 14 juin 2001, dans *Libération*, Roland Leroy, ancien directeur de *L'Humanité* et membre du bureau politique du PCF, déclare à propos du déclin de son parti : « Nos erreurs sont anciennes. C'est 1956, la mauvaise appréciation du rapport Khrouchtchev. » Ce rapport n'était pas *attribué*, il existait. Les dirigeants du PCF ne voulaient pas en entendre parler.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Le parti reste toujours pour moi une nécessité du changement. Je ne crois pas à la spontanéité des foules. L'hypocrisie bourgeoise ne cesse de festoyer et il faut construire un meilleur monde. Justice sociale, anticolonialisme, antiracisme, internationalisme prolétarien restent les raisons profondes de mon engagement. Il n'existe pas d'autres forces, en France, engagées résolument pour ces objectifs. Le parti doit changer.

J'interroge autour de moi : la plupart de mes camarades ne veulent rien lire qui pourrait les déranger. Comme moi, dix ans plus tôt, peut-être, si on m'avait proposé une lecture édifiante/dérangeante. Quand je lis *Une journée d'Ivan Denissovitch* de Soljenitsyne, je ne doute plus un instant de l'existence du goulag et de la cruauté perverse du régime stalinien. Heureusement Nikita Khrouchtchev va faire le ménage. Aux orties les béquilles ! Il va mettre fin au culte de la personnalité, à l'esprit de soumission des communistes – plus de tribune dominant l'auditoire ! – et place aux principes démocratiques de gouvernement… Du moins c'est ce que j'imagine.

La révolution citoyenne

4 juin 1983,

La navette spatiale américaine tournicote dans le ciel sur le dos d'un quadriréacteur. On dirait la copulation de deux coléoptères. Publicité. Ce prestige doit coûter cher. Avec l'économie de ce manège combien pourrait-on sauver de petits affamés ?

Chez Carrefour, géant de la consommation, les caddies sont bien pleins. Celui d'un couple black ne contient que des couches pour bébé, de l'eau d'Évian et une bouteille de champ'. Ce doit être ça, « l'amour et l'eau fraîche ». Moi, j'ai deux lots de bananes de la Martinique, *Terre de France*, et je repense à l'Expo coloniale et à La Goulette, quand mon père m'avait refusé une glace un soir de canicule : « Non : une banane. Une glace lui ferait du mal. »

Ma Brigitte chérie a 27 ans.

Nous lui achetons du parfum Chamade et une savonnette et allons à la fête de sa maternelle. Elle y tient un stand. Ses gosses s'amusent à couper, avec de petits ciseaux, des bouts de laine où sont suspendus des sucettes, carambars ou potages, des nourritures. Ils n'arrivent jamais à couper d'eux-mêmes. Beaucoup sont africains. Dans ma maternelle, on n'aurait pas vu une affiche d'amitié avec une jolie tête d'Africaine. On ne voyait l'Afrique qu'à l'Exposition coloniale.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

De retour à la maison, je place les bananes dans le frigo en pensant toujours à La Goulette et à ce que disait mon père. Je fais une sieste lourde. Il doit faire 30° à l'ombre.

Je lis *L'Huma* pour voir « leurs réactions » à une provocation d'Edern-Hallier qui vient de se vanter d'être le commanditaire d'un assassinat de Régis Debray et à celle de Pivot après son interview à Milan du gangster Spagiarri. Il y a peu sur ce qui m'indigne.

Brigitte téléphone : nous avons gagné à la fête un filet garni de nourriture.

J'ai acheté un pulvérisateur d'eau pour mon avocatier qui me semble avoir la nostalgie de l'Afrique. J'aperçois le sourire de Christine Ockrent, symbole de jouissance télévisuelle. Je fais cuire des filets de lottes à la tomate, que nous mangeons. Je repense au film de Goretta, *La Mort de R. Ricci,* visionné hier, sur l'impuissance politique d'un spécialiste de la faim dans le monde.

Dans la soirée je lis Diderot : *Avec la Maréchale de…*

La télévision montre des flics fascistes manifestant jusqu'à l'Élysée aux cris de *Badinter assassin* et *Le Pen président*. Ils tendent le bras, faisant de la main un signe de victoire. Le gangster Spaggiari, recherché par la police, affirme à *Apostrophe* qu'il « lutte contre les marxistes les armes à la main ». *L'Huma* publie un édito mou sur « Problèmes réels et intentions politiciennes ». La radio diffuse une chanson : *Mais que va-t-on devenir ?*

Après avoir tant remué et écrit, je suis angoissé par ces prémices de nouvelles violences et de crimes.

Il n'y a jamais d'arrivée. De Gaulle en visionnait une « belle ». Ses successeurs ont d'autres trucs de gouvernement. Ils voient une prochaine envolée de la courbe (du bonheur), la fin de la crise, la reprise… quand la dette sera effacée. La carotte pour faire avancer l'âne.

« La victoire des anges » sera toujours pour demain. Il s'agit d'abord de se changer soi-même. Là-dessus, vingt-huit ans plus tard (!), j'entends Jean-Luc Mélenchon :

> Chacun ne peut se contenter de dire ce qui est bon pour lui mais doit rechercher ce qui est bon pour tous conformément aux exigences de l'intérêt général humain. C'est cela la République. Le nouveau héros de l'histoire contemporaine est cet être singulier qui s'arrache à ses humus personnels pour penser le bien commun et décider en son nom, c'est le citoyen humain[21].

21. Au symposium international organisé par le secrétariat de la

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Que peut faire cet homme de révolution ? Ici j'en reviens encore à Mélenchon :

> Cette prise de pouvoir n'a pas d'autre objet que de régler des problèmes concrets. Elle se propose souvent d'ailleurs de commencer par en définir de nouveaux moyens institutionnels. C'est pourquoi tant de révolutions contemporaines commencent par la convocation d'assemblée constituante. Ce processus est universellement observable. Il s'agit bien d'une révolution puisqu'il se donne pour objet de changer les institutions, le régime de la propriété dans de nombreux domaines et la hiérarchie des normes aux commandes de la société. Cette révolution doit être qualifiée pour être nommée avec précision. Il faut l'appeler « révolution citoyenne » puisqu'elle consiste en la prise du pouvoir par chaque personne se rendant ainsi responsable de l'intérêt général de la communauté humaine. La révolution citoyenne est le mouvement réel qui abolit l'ordre actuel et elle est la conscience de sa nécessité. Le défi politique de notre temps est d'éclairer son chemin à la lumière des expériences concrètes en cours, notamment et surtout celles qui viennent d'Amérique du Sud. Le futur n'est pas ce qui va se passer mais ce que nous allons faire.

Le président du Parti de gauche dit ce que je pense.

« Rencontrés dans la foule »

Le reportage devrait-il emprunter des avions et des quatre-quatre sur des routes incertaines pour être grand ? Ne peut-il pas être grand, sans limites, s'il plonge dans l'infini d'une existence, même au prix d'un ticket de métro ?

L'étiquette « grand reportage » ne correspond pas toujours à l'idée commune. Je connais des journalistes au long cours qui ont rapporté anecdotes et broutilles dans leurs sacs. D'autres ont défriché des continents cachés au fond d'une âme. Mon reportage en Union soviétique n'évoque pas un seul entretien approfondi avec un jeune Russe. Ce reportage, pour être long – trois semaines –, ne fut pas grand. J'ai parcouru le monde, de New York à Pékin, Dakar et Sanaa, certes. Mais les reportages qui me passionnèrent le plus furent réalisés à l'intérieur des crânes. Ce fut, par exemple, ma série *Rencontré dans la foule*. J'avais retenu deux principes au départ : tout être humain, par son vécu, sa biographie, ses idées, est un univers à découvrir ; tout être mérite cette découverte, sans préjugé.

---

présidence de la nation argentine à Buenos Aires, *Le défi de la politique dans un monde multipolaire*, 12 octobre 2012.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Je donnais la parole à ceux qui ne l'ont pas en frôlant les territoires du psy (je venais de réaliser un reportage sur la psychanalyse[22]). Le seul critère retenu dans le choix de « mes galaxies » était de respecter une diversité sociologique : femme et homme, ouvrier, paysan ou fonctionnaire, manuel ou intellectuel, etc. Je plongeais dans la foule. Je prenais le temps d'écouter une conductrice de bus de Dunkerque, un paysan du Perche, un flic de Paris, une directrice de foyer de Poitiers[23], une institutrice, etc. Tous rencontrés sans sélection particulière. Ma direction me laissa une absolue liberté… tout en me semblant inquiète de ce que pourrait exprimer cette pêche polymorphe au long cours – peut-être dans une crainte diffuse que je rapporte dans mes filets quelques tarasques venimeuses ? Toute vie humaine est roman. Assez aisément j'obtenais des confidences : le flic me montrait un macaron CGT sur le fond de son képi, une femme me confiait un secret sur sa naissance, une autre ses problèmes conjugaux. Tous exprimaient leurs vues sur la société. Je surfais au cœur de l'océan de la vie tempétueux et tourbillonnant, sans limite. En grand reportage !

Ces reportages furent publiés lentement, à l'unité, passèrent inaperçus, ou furent objet d'étonnement dans le meilleur des cas. J'avais la sensation d'être une roue de secours du journal. Pour ne pas me « dégonfler », garder le moral devenait l'essentiel. *Libération* reprit bientôt une idée très voisine de la mienne, en dernière page, mais chaque jour de la semaine. Un producteur de télé, après m'avoir consulté, réalisa également une série de portraits dans une démarche similaire.

Bref, je m'activais tout en estimant moisir dans un placard.

Comment meurt un journal

11 octobre 1972,

Mort des *Lettres françaises* ! Je ne comprends pas comment ce journal sans égal peut disparaître si brusquement. J'ai eu l'occasion, dès mes premiers pas de journaliste, d'assister à son comité de rédaction, je ne sais pour quelle raison, et j'en ai gardé un souvenir très fort : les rédacteurs debout ou assis n'importe comment et des échanges détendus, Aragon en arbitre. Je garde l'ultime

22. « Psychanalyse : 1 - Sur les sentiers du conquistador Sigmund Freud », « 2 - Tu parles », *L'Humanité*, 28 et 29 janvier 1981.

23. Odette, qui deviendra une amie des Rocchi.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

numéro pour le dernier article de son directeur. Je n'ai rien à ajouter à ses mots que je comprends :

> Ce qui me reste à vivre est trop court, j'en suis sûr, pour vous persuader de l'atroce nocivité qu'il y a dans l'esprit de contentement de soi et des autres... Pour ma part, j'ai regardé en moi et j'ai vu le fond de l'abîme. Je ne vous dis rien d'autres dans ces jours où la beauté de l'automne risque de nous faire croire au printemps. Je ne vous dis rien d'autre qu'il faut savoir regarder le malheur, et ne pas le déguiser en son contraire. Je vous le dis à vous qui avez encore le temps de profiter de cette façon de ma vie et de mes rêves... Si vous voulez qu'au moins en une chose je me vante, je vous dirai que, de cette vie gâchée qui fut la mienne, je garde pourtant un sujet d'orgueil : j'ai appris quand j'ai mal à ne pas crier.
>
> Ceci m'a beaucoup servi ces jours derniers.

Jean Ristat a expliqué, longtemps après, les causes politiques de cette mort : la volonté du PCF de ne pas déplaire à Moscou[24].

Isabelle Adjani, de tant d'attraits pourvue

Paris, 1973,

Isabelle Adjani et moi, avions un point commun : nous demeurions dans le même quartier HLM de Gennevilliers, les Agnettes. Elle n'était pas encore connue. Je l'avais trouvée tellement excellente et ravissante dans son premier rôle d'ingénue à la télé – Agnès, de *L'École des femmes* – que je l'avais invitée au bar de *L'Huma*. Oui, elle était bien cette Agnès.

> Un air tout engageant, je ne sais quoi de tendre dont il n'est point de cœur qui se puisse défendre... ce jeune astre d'amour de tant d'attraits pourvu C'est Agnès qu'on l'appelle.

Sa longue robe de toile fine aux couleurs de soleil ne faisait pas oublier ce qu'elle gardait encore de l'enfance dans le geste, la contenance et le pas. L'auréole de feu d'un large chapeau d'été, qu'elle se refusait à quitter, protégeait son teint de lait, celui d'une adolescente heureuse. Elle fut saluée par plusieurs rédacteurs. Elle évoqua son travail et ses rêves avant que je la raccompagne au métro Bonne-Nouvelle. Le soir même de l'émission, je rédigeais un article élogieux que j'agrémentais de multiples clichés. Le lendemain, per-

24. Jean Ristat, *Avec Aragon*, Gallimard, 2003.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

sonne ne critiqua cette abondance des visages de la femme-enfant encore méconnue, sauf… Laurent Salini (il ne fallait pas flatter la jeunesse, sans doute).

Ainsi, au nouvel an, Maurice Pico nous exprimait avec ses bons vœux ses souhaits d'ami citoyen.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Chapitre 4

Ma télé jouvencelle !

Y avait Averty et y avait Santelli
Y avait Reggiani et Isabelle Adjani
Y avait la belle Christine
La Reine diamantine
Y avait Bluwal et Michel Chaillou…

Intense bonheur

1966, mars,

Avant de rejoindre la rubrique télévision (partie du service culturel), sur une idée géniale de Jérôme Favard, son chef, qui a besoin de renfort, je ne reste que neuf mois au service politique de *L'Humanité*. À cet instant, je pense « Adieu ! Je vais, "mon bagage plié dans un mouchoir rouge" », comme a dit la belle Séverine, amante de Jules Vallès, quittant *Le Cri du peuple*. Bonjour les beaux jardins de la culture !

Ce n'est qu'un changement de champ : faire évoluer les mentalités passe par l'ouverture à la culture. Je me sens investi d'une responsabilité de journaliste d'investigation. Les programmes de télé, reflets partiels de notre monde, influencent les structures mentales. Ils contribuent à modeler, éveiller, manipuler ou anesthésier le téléspectateur. Point de vue généralement sous-estimé, notamment de certains hommes politiques qui ne s'intéressent qu'à leur propre image et aux journaux télévisés. L'approche du champ télé (le PAF, paysage audiovisuel français, comme on dira bientôt) me convient d'autant qu'il va m'offrir le choix des découvertes pour nos lecteurs, et pour moi-même dans le même temps. Il sera l'occasion d'une libre mobilité de mon corps et de mon âme. Je vais pouvoir approcher sans barrières une pléiade de créateurs passionnés et passionnants.

Chance de ma vie !

Au printemps, je pénétrais dans les arcanes de la télévision… J'allais vers la Normandie, sur un tournage de Claude Santelli,

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

L'Histoire d'une fille de ferme de Maupassant. Le lendemain, j'avais rendez-vous avec Alice au *Pays des merveilles*. Peu après, je rencontrais Raf Vallone sur le tournage de *Vu du pont*, d'Arthur Miller, par Agnès Delarive. Nous fraternisons. Assis tous les deux au milieu d'une pelouse, il se remémore la lutte antifasciste dans l'Italie du Nord, son emprisonnement avec des communistes et m'explique comment il participa à la publication chez Einaudi des cahiers d'Antonio Gramsci, après la Libération. L'équipe technique attend son acteur romain qui, emporté par ses souvenirs, oublie totalement le tournage et la connaissance du monde.

J'étais heureux, superbement heureux. J'entrais dans la culture vivante, un monde sans frontière de découverte et de savoir. La télé juvénile porteuse de rêves, de projets, de découvertes et d'échanges, non contaminée par la société marchande, voulait cultiver son public, lui faire aimer notre patrimoine et découvrir la planète. Des portes de la littérature, du théâtre, du cinéma, des sciences et du politique s'entrouvraient devant moi. À chaque lever de soleil, j'étais aux anges : je pouvais et devais aller au-devant des créations télévisuelles pour en rendre compte à mes lecteurs. Ces heures de grandes rencontres ou de trouvailles me procuraient un intense bonheur. Chaque jour, je choisissais librement mon menu culturel. Ma motivation consistait à restituer et estimer ce que je voyais et entendais : sons, couleurs, paroles, impressions. J'étais libre de mes déplacements, de mes choix, de mes mots.

Je devais écrire vite et du mieux possible.

Jean-Christophe Averty, Méliès de la télé

Gennevilliers, 2013,

Océan d'images sans frontière, fantasmagorie de miroirs où se déversent des fleuves de mémoires, de rêves et de créations, immensité où longtemps j'ai pagayé sur ma périssoire ! Je vois ses poissons blancs, lisses ou noirs, perroquets, pilotes, électriques, épées, scies, plats, gymnotes, espadons, torpilles et même barracudas ou requins bleus, pèlerins, mangeurs d'hommes ; ses pieuvres, poulpes et calmars aux tentacules fouineuses, je vois ses plages ensoleillées, marées, vagues et tempêtes… Longtemps j'ai ramé sur nos ondes télévisuelles.

Cette télévision, je l'avais approchée dans sa plus tendre enfance quand, avant-guerre !, mon père bricolait déjà dans notre HLM avec

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

un petit tube à rayon cathodique, un œil magique, vert, énigmatique… que de couacs, de sifflements dans le salon ! Plus tard, à la Thomson-Houston, je planchais sur les émetteurs. Les blouses blanches, autour de la petite télé, la mariaient déjà aux bombardiers. À l'heure des émissions premières, je devenais papillon. De ma planche à dessin, personne ne pouvait me retenir de filer du côté des petits écrans lumineux qui m'attiraient, comme ces paysages de fraîcheur que l'on voit furtivement des fenêtres d'un TGV. Comment aurais-je pu imaginer alors que j'allais un jour respirer le grand large, au-delà de ce petit écran, du côté des artistes, des créateurs d'images et de sons, bourlinguer de Pierre Mac Orlan à Jean Genet et Louis Aragon, de Mathieu Bénezet à Jean Orieux… et rencontrer tant de belles plumes passionnées, de Nedim Gürsel à Jean-Paul Goux et Alain Poirson…

J'avoue un joli brin de mélancolie pour cette traversée échevelée et effrénée. Ma lectrice, mon lecteur n'ont sans doute guère connu cette télé en sa verte nouveauté, au temps souriant de l'après-guerre, avant que la pub polluante amène les sondages d'écoute… Ses premiers créateurs et réalisateurs, en compétition de talents, divulgateurs de notre patrimoine, semeurs d'imaginaire ont alors enrichi ou peut-être même modelé bien des mentalités citoyennes. La mienne assurément. J'aimais les rencontrer dans les tournages ou les studios de Cognacq-Jay, de la Maison de la radio, des Buttes-Chaumont ou de Joinville. Ils hantent aujourd'hui mon musée imaginaire : découvertes, souvenirs mêlés, furtifs, indélébiles, confiture de ma culture de bric et de broc. Venu de la rubrique politique, harassante et exigeante de *L'Humanité*, je plongeais dans la culture où je n'avais qu'à humer et cueillir des fleurs de créations. Qu'est-il advenu de cette jolie télé adolescente d'avant le choc pétrolier, comme on dit ?

J'aimais rendre visite à Jean-Christophe Averty – né en août 1928, comme moi. Son œil noir perçant, expression de son âme espiègle et juvénile, devait me deviner. Mes questions avaient souvent, il est vrai, un air espiègle qui pouvait lui convenir. Par quelle alchimie avons-nous obtenu une certaine complicité ? Je ne sais. Dans son studio, aux Buttes ou à la Maison de la radio, il pouvait stopper son tournage pour me saluer avec son équipe en levant le poing (ou, dans ses moments de provocation, au cri de *Heil Rocchi* ! J'encaissais même cet humour si fort vinaigré). Il domptait la magie électronique qu'il plaçait au service de la poésie. L'explosion des formes, l'esthétique, ses images de mise en éveil exprimaient son grand respect des téléspectateurs. Je pense à *Ubu*, *Le bœuf sur le toit,* Rabelais, Alfred Jarry, Picasso, Jean

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Cocteau, Yves Montant, tant d'autres. Jean-Christophe apportait la connaissance des surréalistes et autres poètes. Et son amour du jazz. Trop peu de metteurs en scène ou en images le suivront sur ce chemin de l'art vidéo au service de la culture, sans doute pas plus « rentable » qu'une école. Je pouvais le rencontrer un dimanche matin, dans les locaux déserts des Buttes-Chaumont où il recadrait ses images et le retrouver quelques jours plus tard, minuit passé, dans les couloirs de la Maison de la radio où il achevait, seul avec sa monteuse, une émission de jazz pour la radio. Averty savait faire partager ses passions. Je l'admire.

Un matin, il m'invita à rejoindre Salvador Dali au Havre. Retardé par une tempête, le génie moustachu attendait son embarquement pour l'Amérique. (Comme j'aurais voulu voguer avec lui !) Je m'amusai à lui demander s'il lui arrivait de ne pas se prendre au sérieux. Il me répondit très sérieusement que ce n'était pas absolument dans sa nature. L'émission d'Averty-Dali, qui doit dormir à l'INA, admirablement folle, montre des choses folles, un cochon peint en vert et Salvador Dali pianotant en bord de mer, par-dessus l'eau.

Automne 1981. Jean Christophe Averty pressentait déjà le déclin. : « Nous passons à l'ère de la consommation courante pour plaire au plus grand nombre de gens. C'est monstrueux. » Averty fut alors résistant.

— Tout ce que j'ai à faire, me dit-il, ne nécessite pas que je change de costume. J'ai enfoncé un clou en 1952 et depuis je n'ai pas changé de marteau ni de clou. Ma meilleure qualité est l'entêtement.

— Ton clou n'est-il pas enfoncé ?

— Non, je n'arrêterai pas de clouer – par respect du public – dans le bois de la sottise. Un bois très dur. Je ne changerai pas, vu que la sottise et l'insignifiance progressent. Il est bon d'être réactionnaire contre la dévalorisation de la télé.

À la façon des surréalistes, il ressentait les exigences de changer la vie. Ainsi ces mots recueillis le mois de notre anniversaire (nous avions 47 ans) au sujet de sa série d'émissions sur la chanson, *Ticket de rétro* :

— Il y a dans ce choix un peu du travail de l'historien ?

— Oui, par le côté futile. Pour ma génération, ce sont les grèves de 36, les premiers congés payés et, en arrière-fond, le sentiment tragique d'un enfant qui a connu la montée d'Hitler.

— Pas si futile ce rappel ?

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

— Une télévision bien faite doit être didactique : enrichir dans la joie. Une chanson retirée de son contexte social et historique ne veut plus rien dire. Mais je prends un plaisir terrible à être sérieusement futile.

La télévision pourrait être le meilleur instrument de formation des idées, estimait Averty. Sa création exigeait la liberté, une totale liberté, et le temps. Pour lui, tout producteur ou metteur en scène qui, dans quelque genre que ce soit, réalisait plus d'une émission par mois était un malheureux ne respectant pas son public ni lui-même. Aujourd'hui, les télés charrient des torrents d'images boueuses, d'une insane médiocrité, des assiettées de nouilles à la sauce américaine. Dans un siècle, un jeune chercheur découvrira les bobines d'Averty dans les archives. Le Méliès de la télé resurgira alors en maître et pionnier. La postérité lui rendra hommage. Alors, le bon goût, l'humour, la poésie et l'intelligence refleuriront.

Naufrage ? Je ne rêve pas. J'écoute. Nos mots se délitent ou disparaissent laissant place à je ne sais quoi. Nous vivons, ici et là, à notre porte, une perte de goût, un mépris pour notre langue qui va bien au-delà de la littérature. Internet, le *Short Message Service* n'expliquent pas exactement l'enfoncement de notre vocabulaire et de notre syntaxe dans le saumâtre du laisser-aller. Les cerveaux se vident. Rien ne va plus.

Septième décennie du XXe siècle,

Voici Claude Santelli, artiste citoyen pédagogue, au premier plan, homme en casquette, énergique à la poignée de main cordiale, ses passions, sa façon pertinente d'aborder le mystère des êtres dans leurs rapports les uns aux autres. Je musardais, enchanté, sur ses tournages, ses adaptations de Cervantès, Mark Twain, Herman Melville ou Shakespeare… Nous parlions, entre deux prises de vue, de ces grands et d'autres choses essentielles. « L'amour de la liberté, me disait-il, ne se transmet pas *automatiquement* d'une génération à l'autre. Cela s'enseigne aussi. » Il dénonçait déjà « une uniformisation du parler qui n'est pas faite pour développer le goût de l'orthographe, de la lecture, du mot ».

Quand cette faillite était-elle apparue ?

Santelli vaquait souvent en compagnie de Maupassant – *Éternel chant d'amour chanté à la vie !*, comme dit Zola. Il mettait en scène les paysans, les hobereaux et les petits notables de ses nouvelles. Cette Normandie, pommiers en fleurs, maisons à rayonnages, vaches et

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

basses-cours, évoquaient les vacances de mon enfance et mes lectures. Maupassant, son regard, ses mots revivaient. Santelli aimait son écriture claire et nerveuse qui toujours donne la primauté à l'humain et n'est jamais un outil plus ou moins rouillé. Par sa formation (instit) et sa création (*Le Théâtre de la jeunesse, Cent livres des hommes*, etc.), Santelli possédait parfaitement notre langue, sa musique, son bruissement. Il avait toujours les mots adéquats. Il avait rencontré, lu, étudié et médité Diderot, Jules Verne, Victor Hugo et même la comtesse de Ségur. « L'apprentissage de la langue, aimait-il rappeler, ouvre l'esprit aux découvertes, aux domaines prodigieux du savoir ou de la vie sociale. Elle fait l'individu. »

Claude Santelli nous a quittés en décembre 2001. Il est mort (en poète) lors d'un tournage au cirque d'Alexis Grüss. Un accident surgi d'une histoire passionnelle : une éléphante, le reconnaissant après une longue absence, se précipita sur lui pour lui témoigner sa sympathie. Aurait-elle voulu l'étreindre comme un amoureux prend sa bien-aimée dans ses bras ? Elle n'avait pas de mots. Il tomba sous ses pattes.

Je suis légèrement ému d'aborder Serge Gainsbourg, mes lacunes en musique étant abyssales. Je l'ai débusqué, un jour, dans un appartement qu'il avait loué secrètement sur la rive droite de la Seine, quai des Célestins, pour composer en toute tranquillité. Son accueil fut très amical. Il me démontra combien il possédait une vie heureuse de grande richesse. Mais sans pédanterie, presque pour me faire partager son contentement. Au-dessus de son clavier, il avait aligné les photos de ses femmes aimées, qu'il devait encore aimer, de Brigitte Bardot à Anna Karina et Jane Birkin. Devant son piano et ce joli bouquet d'émotions intimes, il avait placé sur un chevalet un petit tableau de Salvador Dali : de « l'automécénat », me dit-il en riant et il me joua les notes sur les mots de sa dernière chanson. Il me parla de ses chansons et de son inspiration. Je le quittai avec le sentiment rare de pouvoir devenir son ami privilégié, si j'en avais trouvé le temps. Nostalgie, nostalgie… Je n'ai pas connu son prétendu double Gainsbarre.

Mon ami Michel Chaillou disait « du diable si je m'en souviens, du diable, la queue du diable. Il allait de vert vêtu. Non le démon mais l'ami cher (plaisanterie). Nous habitons près d'un cours d'eau dont le nom, le nom…, bref j'étais borgne d'un certain âge, canne de jonc, *tutti quanti*… » Michel, auteur d'émissions pour les scolaires en ses débuts, est doué d'une langue riche, fantasque, étonnante et poétique, d'une légèreté qui m'envole dans les rêves. Michel… Je ne sais comment

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

la vie nous a séparés. Sans doute de ne pas évoluer dans des eaux d'une même salinité… (oui, sûrement notre différence existentielle. Au téléphone, qui cessa d'appeler l'autre ?). J'aime tous ses ouvrages, du *Sentiment géographique* à son *Histoire ramassée par terre, suspendue en l'air, racontée dans l'eau et jetée au feu* !, son *Bonhomme de craie*, son *Histoire qui n'existe pas*. Il goûtait *le fripé, le haillonneux, le vagabondage aux carrefours de la syntaxe*… Nous lui devons certainement notre recherche de liberté dans l'écriture.

Marcel Bluwal, la beauté des grands classiques

Aller voir tourner Marcel Bluwal, le metteur en scène et dépoussiéreur de nos plus grands classiques, m'émerveillait. Que ce soit Victor Hugo, Marivaux, Restif de la Bretonne, Beaumarchais, Gogol, Shakespeare, Molière (son fameux *Dom Juan*)… Marcel Bluwal, pionnier de la petite lucarne, incitait à la redécouverte fine des grands classiques, qu'il savait marier toujours à de sublimes musiques. Pourquoi, morbleu, ne rediffuse-t-on pas, aux meilleures heures d'écoute, ces joyaux de la création télévisuelle ?

Dans *Les Misérables*, par exemple, il soulignait des idées explicites et capitales, tel le sentiment de pitié : comment Hugo croyait que la pitié des hommes de bonne volonté – Valjean, l'évêque, Cosette, Gavroche, etc. – sauverait le monde. La sensibilité d'Hugo pour l'enfance malheureuse, thème qu'on retrouve dans tous les romans réalistes du XIXe siècle, comment l'amour et la mystique s'expriment dans la rédemption de Jean Valjean lequel, ostensiblement, personnifie le peuple accédant à la perfection. Cette rédemption correspond chez Hugo en la croyance en un Bon Dieu. Bluwal l'a mis en valeur par le *Requiem* de Verdi. L'amour vit en ce trio – Valjean, Cosette, Marius – qui permet à Hugo d'exprimer ses propres ambiguïtés. Marcel Bluwal souligne la symbolique du père chez Jean Valjean avec la tentation et le refus de l'inceste, un aspect qui a toujours été sous-estimé : « Valjean n'a jamais eu de femme. Il aime Cosette, comme un père, mais aussi comme un homme ! Il faut comprendre l'atroce déchirement que représente pour lui le trajet dans les égouts, avec Marius sur les épaules : il est le père apportant un époux à la femme qu'il aime ! La vraie mort de Jean Valjean est là. » Le réalisateur démontre comment le génie d'Hugo fut de traduire de façon extrêmement cohérente, perceptible, des choses profondes que les gens n'osent pas avouer, cet affleurement à la surface, au niveau du conscient écrit, d'un inconscient collectif…

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Marcel Bluwal, dont l'activité théâtrale a suivi ses années de réalisations télévisuelles et cinématographiques, est aussi fervent de musique, comme l'a apprécié la délicieuse comédienne Danièle Lebrun, avant de devenir sa femme. Il préfaça le livre que je signais avec Jérôme Favard, *Scandales à l'ORTF* (juin 1972). En ce temps-là, il y avait scandales effectivement à l'Office public. Ceux qui criaient le plus fort pensaient déjà casser l'Office pour laisser place à la ruée des marchands et des publicistes, aux requins, mangeurs d'hommes ! Bluwal s'exprime clairement :

> Le but poursuivi patiemment par le gouvernement et les puissances d'argent, c'est de parvenir à mettre définitivement à la botte les téléspectateurs et les auditeurs pour en faire des sujets dociles de l'argent et du pouvoir. Pour cela il faut dégrader jusqu'au point de non-retour la qualité de ce qui passe à l'ORTF, à travers les interdits, les censures, le manque de moyens, les astuces de programmation, la démagogie des programmes. Après quoi, pourquoi conserver un monopole qui ne défendra aucune cause ?

La géographie magique de Mac Orlan

Pierre Mac Orlan me reçoit chez lui à Saint-Cyr-sur-Morin. Prétexte de ma visite : l'accordéon (privilège ! J'ai toujours mille prétextes pour satisfaire mes empathies). Le vénérable bourlingueur, coiffé de son éternel bonnet de laine à pompon, que semble assister son perroquet superbe, accepte de se souvenir des ambiances de bistros des ports de Rouen, de Hambourg ou de Tampico… Souvenirs empreints de nostalgie mais sans illusion sur l'efficacité des voyages de pays en pays, ce bel univers si beau dans la tête des enfants, *ressouvenir d'une existence antérieure et géographie magique d'une planète inconnue,*

Mac Orlan me parle d'une géographie magique.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

comme dit Gérard de Nerval, qui lui est cher. Mac Orlan, poète proche des humbles, grand voyageur trop sous-estimé à ce jour.

Je cesse là de relire mon « carnet de bal », en feignant l'oubli de cent autres superbes créateurs (Jean Pierre Marchand, Paul Seban, Maurice Failevic, Jacques Krier, etc.) sans omettre l'homme très doux poète d'une belle fureur, Jean Genet, ce jour notamment où il cherchait une aide pour planquer un avocat de la bande à Bader en difficulté. Je le raccompagnais désolé jusqu'au métro Bonne Nouvelle…

Ils respectaient l'humain. J'ai conscience de mon privilège d'avoir eu à rendre compte de leurs travaux sur l'intelligence des textes et des images. Le prodigieux et lamentable accolement mondial de la télé au mercantilisme, sa médiocrité, la vulgarité de ses gaudrioles, oxygènent paradoxalement mon tison de révolte. Je redoute l'arrivée au monde d'une génération d'idiot et un bégaiement déchiré de l'histoire.

Invité de la Princesse

1974,

Le festival de télévision de Monte-Carlo, quel faste ! Je le fréquente pendant plusieurs années, sans vaincre un sentiment d'antagonisme. Je suis l'invité de la Princesse et du Prince. Je dois avouer qu'ils me reçoivent sans chipoter, royalement, à L'Hermitage☆☆☆☆☆ ou à l'Hôtel de Paris☆☆☆☆☆, *palaces hôtels-features opulent public, luxuriousky appointed guest accomodations*… Le festival se tient au Palais des congrès et consiste à apprécier les centaines d'émissions proposées par les télés polyglottes du monde entier. Travail assez astreignant. Les images d'art ou d'intelligence sont noyées dans le torrent des productions insipides et pernicieuses. Je m'efforce de repérer quelques perles de bonne qualité dont j'annonce l'existence ou la promesse. Hors des salles obscures, un soleil toujours radieux et toutes les tentations offertes au monde du fric par la Société des bains de mer me narguent. La piscine d'eau de mer reste à la disposition des journalistes. J'y retrouve à l'entraînement tous les matins mon ami dramaturge bulgare Michel Velitchkof, doué d'un regard perçant et d'un humour à la Buster Keaton. Nous déjeunons ensemble le plus souvent dans la lumière et le décor Belle Époque du vaste et superbe salon de L'Hermitage, une des meilleures tables qu'il m'ait été donnée d'apprécier. Lui, attaque toujours par des huîtres. La suite du banquet – une carte de rêve – nous est servie par des camarades syndiqués CGT, admirables de fraternité. Les mets les plus délicats et les

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

bouteilles fines viennent à nous (je tiens à remercier ici la Principauté, encore une fois). Bien évidemment, les confrères accrédités au Festival sont les mêmes d'une année l'autre. De grands spécialistes, notamment dans la dégustation des meilleurs crus et millésimes.

Monte-Carlo, pour moi, est ainsi le moment des retrouvailles avec l'ami Michel.

Il m'arrive de découvrir dans ces festivités quelques joyaux, aptes à eux seuls de réhabiliter la télé (et justifier ma présence). Un film venu de l'Espagne franquiste, par exemple, parodie acide du fascisme, *La Cabine* (un homme téléphone et reste bloqué dans la cabine publique : la comédie tourne au drame et sombre dans la tragédie. Admirable parabole du vécu de l'enfermement !). Un film iranien sur les pauvres (qui obtiendra notre Prix de la critique). Un documentaire belge sur les véritables racines de la guerre au Moyen-Orient, etc. J'adore ces découvertes d'orpailleur.

Naturellement, le luxe offert à gogo me confirme dans mes positions « de classe ». J'en jouis le temps d'un festival, sans être dupe. Ces cadeaux à la presse sont financés en partie par le casino, aspirateur de plus-value. Un souterrain de luxe relie d'ailleurs ce casino à l'hôtel, tel un cordon ombilical. Je fais vite connaissance d'une jeune femme de la Maison de Savoie, amie de la famille princière, qui veut, avec une application trop pugnace, guider mes pas dans son noble milieu et débattre avec moi de l'origine des richesses. « Il faudrait que nous ramions rageusement pour que nos deux barques puissent se rencontrer un jour », lui dis-je, comme un défi. Ce qui ne l'ébranle guère dans son entêtement à connaître mon fonctionnement.

J'ai rencontré, là-bas, plus de Cendrillons que de princesses.

Paris, revers de la médaille sociétale : le parti me demande d'entreprendre une enquête sur les femmes travailleuses. Pourquoi pas ? Je trouve, après maintes recherches, deux entreprises où je peux interroger des femmes sans craintes de complications de la part des patrons. Il s'agit d'une administration et d'une chaîne de montage en usine. Pendant un mois, je questionne ces femmes sur leurs modes de vie, leurs opinions, leurs rêves et leurs projets ; une à une, dans un bureau et dans un café. Cela exige de la pugnacité. J'écris, je résume, je condense et je réécris. Il ne s'agit certes pas d'un sondage national, mais de témoignages sur la condition des ouvrières. Ce n'est pas une réalisation aisée car ces travailleuses n'ont pas toujours le temps ni l'envie de se confier. Certaines se méfient. J'envoie mon texte achevé aux demanderesses, Madeleine Vincent et Jeannette Vermeersch, au comité cen-

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

tral. J'attends. Après quelques semaines, ces dames me convoquent. Je comprends immédiatement que mon travail ne fait pas l'affaire, rien qu'au regard fuyant de Madeleine Vincent : « C'est un bon travail, me dit-elle, mais on ne peut le publier. » Ces travailleuses ne lisent pas, ne sont pas comme ci, ne sont pas comme ça. Bref, ce monde féminin ne correspond pas à ce que ces dirigeantes désirent. Un mois de travail tombe dans la corbeille à papier. Ces dirigeantes me rappellent ce que disait Brecht sur la simplicité pour un gouvernement de *dissoudre le peuple et d'en élire un autre*. Elles n'ont pas le peuple qu'elles méritent.

Je ne conte pas cette mésaventure pour geindre, mais pour témoigner d'un grand gaspillage.

La machine à décerveler

1975,

Information manipulée, menace de la publicité, absence de pluralisme, etc. Rien ne va plus. On parle de plus en plus du démantèlement de l'ORTF. Un projet gouvernemental prend forme. Une réforme… Diviser l'Office public en tranches, en chaînes pour mieux procéder à la venue du privé. Opération classique du marchand. Les professionnels de la télé sont inquiets. Je rencontre Pierre Badel sur le tournage de *L'Île aux chèvres*, d'Ugo Betti : « J'ai l'impression, me dit-il, de quitter ma maison pour la première fois depuis vingt-cinq ans. Il va y avoir dans notre profession, un déchet considérable dont je serai peut-être. Les programmes sont envahis de bavardages… C'est un massacre ! J'aimerais savoir ce qu'en pense le public. »

Je partage ses pressentiments. Le public ne sera pas consulté. On va le gaver comme les oies, de pub, de « distractions-paillettes », de nouilles américaines.

Je signe un contrat avec les Éditions Sociales pour *La Machine à décerveler*. J'écris ce texte en quinze jours de vacances, dans la solitude, au château des Ménilles où je suis logé par la municipalité de Gennevilliers. Mon objectif consiste à exposer les visées du pouvoir pour le contrôle des médias par un système marchand de chaînes privées. La télévision de service public basée sur le triptyque informer-éduquer-distraire et mêlant ces notions les unes aux autres pour accroître les connaissances, éveille trop les esprits. La réforme chiraco-giscardienne de la télé veut en finir avec cette évidence. Les chaînes doivent se transformer en estrades de foires. J'ouvre mon ouvrage sur ces mots (toujours valables ?) :

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Edmonde-Charles Roux, Jérôme Favard, alors chef de la rubrique télévision de *L'Humanité*, et Jean Rocchi avant l'émission *Apostrophes* du 4 juillet 1975.

La pénurie organisée impose à tous les gens de télévision une « écriture commune » qui n'est rien d'autre, pour reprendre l'expression des auteurs, metteurs en scène, cinéastes, réalisateurs de télévision, directeurs de centre dramatique, que « la recherche de l'adaptation des activités de théâtre et de télévision à la misère des budgets ».

Le fric fait la loi.

L'industrie de la pellicule tue l'art.

La marchandise vidéo assassine la poésie.

La rentabilité étrangle la qualité.

Sous le règne du veau d'or, les censeurs vont pouvoir faire relâche. Le pouvoir contraignant de l'argent va régenter directement la création. Le joug des sondages impose l'uniformité. Pour changer le discours des ondes, les lois draconiennes de l'économie de marché ont été substituées aux devoirs d'un service public.

Opération de décervelage à l'échelle d'un peuple, le temps du mépris n'est pas un accident de notre histoire. Derrière l'anarchie des apparences, les scandales, les campagnes de dénigrement, le plan des casseurs du service public de la radio-télévision possède une cohérence profonde. [...] La démission au niveau de la production des programmes, trahison des intérêts nationaux, illustre ce que l'UNESCO nomme « la colonisation culturelle ».

Finalement, les questions essentielles, celles du niveau de vie, de l'école, de la culture, etc. sont éliminées des programmes...

Pier Paolo Pasolini a fort bien exprimé ce que je ressens : la télévision confisque le débat démocratique[1]. La société dite de consommation

1. Pier Paolo Pasolini, *Contre la télévision*, Paris, Les Solitaires intempestifs, 2003 : « Il émane de la télévision quelque chose d'épouvantable.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

change l'âme du peuple et le fond des pensées. Aujourd'hui, le système sondage-pub-programmes fonctionne à plein régime[2]. Les programmes atteignent un seuil plancher de médiocrité. L'opération décervelage est accomplie, comme en témoigne le succès de *Loft Story*. Une bonne partie des intellectuels, par démagogie et par induction, acceptent le PAF marchand. Les politiques dominants jouent les aveugles. On ne me fera pas admettre qu'ils ignorent le fonctionnement pervers des programmes publicitaires. Ils savent et se taisent. Ils sont complices. Ou feignent être impuissants face à un modèle universel. Dire que « la télé poubelle » est fille de la pensée unique ne suffit pas. Le système de décervelage a été mis au point par des hommes. Une autre télévision faisant appel à la raison, à l'imagination, à la création, télé qui ne peut être que publique, doit lui être opposée, par d'autres hommes.

Trente ans plus tard, le PDG de TF1, avouera cyniquement :

> Dans la perspective « business », soyons réaliste : à la base, le métier de TF1, c'est d'aider Coca-Cola, par exemple, à vendre son produit... Pour qu'un message publicitaire soit perçu, il faut que le cerveau du téléspectateur soit disponible. Nos émissions ont pour vocation de le rendre disponible, c'est-à-dire de le divertir, de le détendre pour le préparer entre deux messages. Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible...

Le Steinway de Jean Wiener

Jean Wiener me montre une vieille photo : « Vois l'image : dans la fosse, l'orchestre, avec la tête du chef qui dépasse ; à gauche, sur la scène, le piano, avec ma pomme, en bras de chemise, chapeau melon délicatement posé sur le bord de l'instrument ; je joue la musique du Chicago des années 28 ; j'improvise… quarante-cinq minutes sur un spectacle de deux heures… »

Quelque chose de pire que la terreur que devait inspirer en d'autres siècles, la seule idée des tribunaux spéciaux de l'inquisition. »

2. Pierre Bourdieu (1930-2002) arrivera bientôt aux mêmes conclusions : « La télévision régie par l'audimat contribue à faire peser sur le consommateur supposé libre et éclairé les contraintes du marché, qui n'ont rien de l'expression démocratique d'une opinion collective éclairée, rationnelle, d'une raison publique, comme veulent le faire croire les démagogues cyniques. Les penseurs critiques et les organisations chargées d'exprimer les intérêts des dominés, sont très loin de penser clairement ce problème » (*Sur la télévision* suivi de *L'emprise du journalisme*, Paris, Liber, 1996, p. 77).

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Chez lui, rue Pigalle, Jean Wiener me parle aussi de *Figaro-ci, Figaro-là*, une comédie lyrique de José Valverde et Jacques Lucciani, une « belle salade », très bien écrite, où l'on retrouve les meilleurs morceaux du *Barbier de Séville*. Tel un sage écolier, installé derrière son pupitre de communale, avec son encrier tout taché, ses crayons rouge et bleu dans la rainure, Wiener se souvient. C'est à cette place d'enfant qu'il compose. Il lui suffit de pivoter de quatre-vingt-dix degrés pour se trouver face à son Steinway superbe, fauve royal étalé dans son salon. Ce piano que j'avais aperçu, enfant, au Gaumont place Clichy ! Il joue : « Écoute le son de ça ! [une gamme] C'est beau ! C'est en or ! c'est jouissant… et tout sort de l'intérieur ; c'est fermé avec quatre-vingts kilos de marchandise par-dessus ! »

Sur le piano, il est vrai, s'amoncellent des livres et ces petites voitures dont raffole Wiener – il en possède 1 500 garées aussi dans ses vitrines. Luna, son adorable petite-fille, se faufile entre nos jambes. « Je lui laisse tout faire, je l'aime tant. Regarde ses beaux yeux ! »

Il se dit très vieux, 79 ans. Mais qui le croirait ? Mardi prochain, il ira dans un patelin, près de Lyon avec quelques films de Mack Sennett, pour une soirée. Improviser. « Je continue… Mais la vie est curieuse. C'est depuis l'avènement du cinéma parlant que j'ai profité de mon don de l'improvisation. Beaucoup de gens se figurent que j'improvisais pour le muet. C'est surtout mon collègue Louis Doucet et Maurice Yvain qui faisaient ça ; j'ai joué, très exceptionnellement et très peu pour quelques cinéastes, "les années folles"… »

Jean Wiener me dit ses rencontres avec Jean Cocteau, Desormière, Éric Satie, Pierre Asso, Marcel Cachin… Puis nous allons, à l'heure du déjeuner, faire quelques emplettes rue de Douai où son épicier lui fait fête.

Cher moment de poésie et de bonheur…

Prague : le panzer-communisme

Il n'existe que deux choses infinies :
l'univers et la bêtise humaine.
Mais pour l'univers je n'ai pas de certitude absolue.
Einstein

23 août 1968,

Aujourd'hui, j'ai 40 ans. L'armée soviétique pénètre en Tchécoslovaquie. Le panzer-communisme en action.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Désastre politique. Une espérance s'engloutit dans l'infamie. Je devais déjeuner avec un ami, Georges Slanina, premier secrétaire de l'ambassade de la République de Tchécoslovaquie à Paris. Je le rencontre furtivement. Il me livre des documents, en français, sur le parti tchécoslovaque et son fonctionnement, les réformes envisagées par le prochain congrès : instauration de la démocratie dans le parti et dans la société, non-réélections des dirigeants après un premier mandat, ce qui devrait mettre fin à toute velléité de carriérisme[3]. Brejnev ne peut tolérer ce redoutable exemple. Il fait donner ses blindés. Georges Slanina le sait, cette voie d'un socialisme à visage humain va être barrée et son pays occupé. Il m'assure que son parti est vraiment communiste et ne peut retenir ses larmes.

Où l'avais-je rencontré une première fois ? Nous aimions nous voir de temps à autre dans le quartier de la Tour Eiffel, autour de son ambassade. Il était venu chez moi, à Gennevilliers. C'était un camarade/ami. Il devait attendre de moi des informations, je le sais bien, et réciproquement. Moi par curiosité, lui sans doute aussi pour savoir ce qui se passe dans les partis politiques français. Je ne pouvais pas lui délivrer de grands secrets, bien évidemment. Un jour, il m'avait posé une question qui me surprit : Qui est responsable de la police interne à *L'Humanité* ? et parlé de micros. J'avalais cette longue couleuvre. Je n'avais pas imaginé que ce fût possible. Il savait, bien sûr, à quoi s'en tenir. Voulut-il lui aussi, ce jour-là, me déniaiser ? Je n'avais rien à perdre de cette relation amicale. La police « secrète » m'amusait quand, au restaurant, un inspecteur prenait place à une table voisine de la nôtre et, notre repas se prolongeant, il était relevé par un de ses collègues, à la même place. Je dédaignais ces petits jeux. Je me voulais libre et confiais souvent à mon ami, sans me cacher, mes lectures ou lui montrais mes photos de vacances.

Georges Slanina fut, bien sûr, rappelé à Prague par la nouvelle direction « communiste » installée par les Soviétiques. J'éconduisis bien vite son remplaçant, un brave godillot-fantassin qui tenta vainement de maintenir une relation.

3. Le renouvellement régulier des dirigeants aux postes de responsabilités est un principe de base de la démocratie (parce que les délégués ont souvent trop vite fait de démontrer qu'ils sont indispensables et de prendre les mesures « indispensables » contre les candidats à leur succession qui ne peuvent être que des usurpateurs incapables). Le PCF a adopté ce principe en 2001, longtemps après le coup de force de Brejnev.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Prague occupée, négation grotesque et honteuse de l'esprit révolutionnaire, suite flamboyante du naufrage du soviétisme par l'absence de démocratie… La sclérose létale allait entraîner l'agonie de l'URSS et faire paraître, pour des décennies, tous les possibles comme des illusions éternelles. L'Occident anticommuniste traduira : mort du communisme.

Le squelette de Brejnev

Prague, juin 1969,

Un an plus tard : Festival international de télévision (dans un monde kafkaïen). La nuit venue, je prenais un tram brinquebalant vers un terminus de banlieue inconnu, en compagnie de Bodijar Bodle, journaliste yougoslave, de Skopje. Il possédait l'avantage de posséder la langue. J'étais un noctambule suiviste. Il voulait boire. Pas moi. Nous sommes entrés dans une taverne. Bière. Chahut. Musique. Il jeta royalement de la monnaie au violoniste. La nuit était fort avancée. Nous errâmes longtemps. Éméché, mon collègue de rencontre frappait aux portes de toutes les maisons où brillaient encore des lumières. Un collège, par exemple. Il gueulait des chansons. Je riais. Comme je riais ! Totalement déstructuré, il jouait à être joyeux et libérait sans doute ses pulsions. Nous avons pris le dernier tram du retour, presque vide, vers la Vaclavské.

Le lendemain, Bodijar réussit à séduire une jeune fille. Je ne sais comment. Moi, je faisais des baisemains à Helena, mon interprète, adorable jolie blonde, fille de toubib pleine de rancœur contre les communistes (contre moi, par conséquent), qui lui volaient sa jeunesse, disait-elle. « Combien de temps me faudra-t-il pour acquérir une maison, une voiture ? » La discussion fut dure : elle n'avait pas tort. Nous ne parlions pas des mêmes réalités. Elle portait des illusions consuméristes sur l'Occident. Elle ignorait que « les avantages » de cet Occident étaient, pour partie, les fruits de longs et durs combats menés sans répit par des générations de travailleurs et sans cesse remis en cause. « Oui, me répondait-elle, mais ici, nous sommes dans la misère et nous n'avons même pas le droit de manifester. Est-ce pour ça que tu milites ? » Non, ce n'était pas pour cette société militarisée, hiérarchisée, bureaucratique et injuste. J'en convins aisément. Le surlendemain, dans la nuit, je rentrais de chez elle par les rues inconnues. Plus de trams. Une longue marche dans la ville endormie, jusqu'à mon hôtel, sur la Vaclavské. J'étais vidé. Le garçon d'ascenseur m'agita, sous mon nez, un squelette… de Brejnev.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Au réveil, une jeune paysanne arrivée de Slovaquie vint à moi accompagnée de son mari, les bras chargés de petits cadeaux (avec l'ami Jérôme, je l'avais secourue quand, touriste démunie, elle s'était perdue dans Paris). Elle avait fait six cents kilomètres pour me revoir. Elle désirait danser avec moi. Pourquoi l'avais-je informé de mon passage à Prague ? Je m'enfuis lâchement vers une réception-croisière du festival, à bord d'un bateau sur la Vltava, avec orchestre et bal. Là, je dansais deux ou trois tours, avec une beauté slave, sans pouvoir échanger une seule idée. Peu de gens parlaient français. Je regardais ce monde virevoltant, sans possibilité de communiquer. Nous fîmes une halte sur une rive campagnarde avec buffets et flon-flons folkloriques. Mais que faisais-je dans cette galère, dans Prague occupée ?

Le surlendemain, je rencontrais l'ancien secrétaire de l'ambassade parisienne – *alter ego* de Georges Slanina – qui vola ma soirée. Il voulut absolument justifier son ralliement au nouveau pouvoir proso-viétique. Il m'expliqua la géostratégie : son petit pays de 14 millions d'habitants ne pouvait absolument pas envisager de résister à l'immense Union soviétique. Je fis semblant de l'écouter et il acheva de me tuer. J'appris plus tard, par des indiscrétions, qu'il avait entrepris de construire à Prague sa villa dans le quartier résidentiel, à proximité de celle du nouveau ministre de l'Intérieur.

Le soir, je cherchais un remontant dans une pharmacie. On me donna un somnifère. Après avoir lâché le diplomate, je rencontrais dans la nuit une bande de jeunes Français venus soutenir les « résistants tchécoslovaques ». Ils furent étonnés qu'un journaliste de *L'Humanité* accepte de discuter et de boire un verre avec eux. J'avouais connaître toutes les raisons de n'être pas de ce pseudo-communisme russe… avec le sentiment triste de l'ambigüité de ma position. Atroce voyage. J'aurais dû pratiquer, devant eux, la dissection du désastre soviétique et de l'obscène réalité.

Des becs de gaz au néon

1991,

« Les rayons des becs de gaz, faibles d'abord quand ils luttaient avec le jour mourant, avaient maintenant pris le dessus et jetaient sur toutes choses une lumière étincelante et agitée. Tout était noir mais éclatant comme cette ébène à laquelle on a comparé le style de Tertullien ». Cette lumière noire – d'Edgar Poe – inonde mes lectures.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Au printemps, par la grâce de mon ami Jean-Baptiste Mauroux, écrivain-journaliste parisien/suisse marginalisé, j'ai obtenu la fonction de critique littéraire, secteur polar, au journal *Liberté de Fribourg*, de sa cité helvétique, une activité fort agréable puisqu'elle m'incite à découvrir un grand nombre d'ouvrages contemporains. Je plonge ou replonge dans l'histoire, depuis ces temps où le roman populaire déjà en bonne santé par Eugène Sue, Paul Féval et d'autres, devenait policier, *judiciaire*, disait-on par pruderie. Avec Gaboriau, qui arpente comme Poe un même terreau social – la pègre des grandes cités riches de haine et de crime –, un nouvel héros s'affirmait, le justicier policier, homme de conscience et de bon sens, observateur, proche du lecteur. Les sources de l'inspiration coulaient désormais, inépuisables, de *La Gazette des tribunaux*: affaire Lerouge, affaire Lafargue, affaire Jules Bonnot…

Survient le colosse aux yeux clairs, Vidocq, barbouze après avoir été bagnard et roi de l'évasion, Vidocq-James Bond, le Vautrin de Balzac. Il observe, pense, fait respecter les règles du jeu social que transgresse le criminel, établit les faits qui expriment le crime. Le théâtre de ce crime s'éclaire. Les auteurs sont proches du journal. Leurs feuilletons s'arrachent chaque jour, par centaines de mille. L'opinion publique, toute jeunette et demandeuse de *judiciaire,* attend les justiciers, *Sherlock Holmes* de Conan Doyle, *Arsène Lupin* de Maurice Leblanc… *Fantômas* de Pierre Souvestre et Marcel Allain ne sont pas loin.

Je me complais dans cet univers où le justicier va fouiner derrière les décors les plus majestueux, les arcs en ciel, les néons de la cité moderne pour mettre à jour l'absurde, le scandale, l'impalpable, l'obscène. Il m'entraîne vers les bas-fonds de la grande cité mystérieuse, épie ses crimes, sa corruption, ses petits tueurs qui singent les industriels du crime, quand ils ne sont pas leurs agents secrets. Conan Doyle qui invente *Le Chien des Baskerville*, présente aussi Londres industriel et oppressant dans *L'Étude rouge*. Agatha Christie observe la famille et rêve au monde originel de l'innocence… Je fréquente la morgue, ce lieu commun aux classes de la société. Je m'immerge avec appétit dans les ténèbres du monde réel.

> Il était seul dans son compartiment de troisième classe. Il avait jeté sur la banquette, en face de lui, son béret à pompon rouge, sa mallette en similicuir et un paquet mal fait où on devinait la forme d'un pot de beurre, d'un gâteau de campagne et d'une douzaine d'harengs fumés...

Je découvre dans ce tout premier Simenon, *Train de nuit*, la naissance du fameux commissaire Maigret, personnage apparu en 29, peu

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

après moi, sans faire de bruit et, derrière la patine du temps, je m'imagine respirer l'air de ma plus tendre enfance. De Georges Simenon à Didier Daeninckx, faisant de son cœur à fleur de plume crier le fait divers, je traverse cette vision noire inspiratrice des *Champs de Maldoror*, puis du surréalisme, et de Kafka, bien sûr. Au fil de mes rubriques, je retrouve les lettres de noblesse des romans baptisés *noirs* par Jacques Prévert – Dashiell Hammett, John Dickson Carr, Raymond Chandler, Chester Himes, Patricia Highsmith… – et qui viennent à moi, « aussi rudes, aussi frais que les balades de Robin des bois », comme dit G.K. Chesterton (*The Defendant*, Londres, 1901).

Je débarque aux États-Unis avec *Nécropolis*, d'Hébert Liberman – New York, dans un déluge de crimes, de démence et de corruption auquel fait face le docteur Konig, pathétique d'humanité ; avec *La Cellule de verre* de Patricia Highsmith, violences et scènes cauchemardesques révélatrices des profondeurs d'un monde en combustion où avoir des couilles devient une nécessité vitale ; avec Michel Malone à Los Angeles, la mal nommée, dans une *Enquête sous les neiges*, horreurs sous la blancheur apparente… Los Angeles où le racisme est un plat du jour. Etc.

Au fil des semaines des vérités s'affirment : il faut se méfier d'un agent secret, même à la retraite. Surtout quand il est trop intelligent. Le crime peut payer, parfois.

Avec Paul Auster, je me demande, un peu à la façon de Lawrence Sterne, si mon goût ne risque pas d'être perverti par ma concupiscence de savoir, tant les suggestions subtiles et les secrets se précipitent et nous échappent, les unes et les autres « étant aussi utiles que si elles fussent restées au fond de l'encrier »[4].

Et merci à Michael Connely qui m'a fait découvrir Los Angeles et à Xiaolong, la vie secrète de Shanghai où passe « une chiffonnière des temps en jetant des débris de chaque minute dans son panier ».

4. Laurence Sterne, *Vie et opinions de Tristam Shandy* [1760], Robert Laffont, 1946, chapitre XXI.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

CHAPITRE 5

Des bas-fonds aux étoiles

Jean Roux égoutier de Paris

Paris, mai 1981,

Les arbres ensoleillés du Champ-de-Mars ont les couleurs de Fragonard. La beauté du matin entre sous mon crâne. Pour France Culture, je quitte la tendresse printanière vers un cloaque inconnu : un chef égoutier m'invite à la découverte de son boyau… et de son « halo lumineux », comme dirait Virginia Woolf.

> Que sais-je de vous, Jean Roux ? On pourrait commencer comme au commissariat de police, par l'état civil : Vous êtes un des 108 chefs égoutiers parisiens sur 630 égoutiers. Vous avez la quarantaine, vous avez de longs cheveux frisés et vous portez belle la moustache. Vous travaillez dans le 7e secteur, en dessous de l'avenue de Breteuil et de l'avenue Charles Floquet...

J'entends un de ces hommes privés de parole publique, au risque de bousculer peut être les frontières de la culture[1]. Jean Roux m'invite dans « son égout ». J'approche de la bouche – en apnée passagère. Une voix monte de sous la voûte : « À l'autre ! » L'autre c'est moi. Je descends les échelons de fer, heureux, surpris, ému de mon intrusion dans les bas-fonds dédaléens des beaux quartiers. Je pense aux *Misérables*, bien sûr, à l'égout fétide, infect et à Jean Valjean portant Marius sur son dos…

Valjean qui mourra à la perte de son ange.

---

1. Mon émission *Jean Roux égoutier,* pour France Culture (*Les samedis de France Culture*, 17 mai 1981, émission de deux heures réalisée avec Daniel Toursière, pour le son, et Yvette Tuchban, monteuse, deux des meilleurs professionnels de la chaîne et les voix de Jean Roger Gaussimon, Michel Creton, Gérard Darrieu, Christine Fersen et Catherine Sellers).

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

La chose simplement d'elle-même arriva,
Comme la nuit se fait lorsque le jour s'en va…

Le jour, la nuit.

Me voilà « fouille-merde » pour une marche dans les galeries souterraines, boyaux-labyrinthes du sous-sol parisien. Je ne fais que passer. Jean Roux y reste six heures quarante par jour, avec une vacation de vingt minutes pour chausser et déchausser ses hautes bottes de caoutchouc noir. Flânerie sans risque ? Même si elle n'est plus l'antique trou punais, cette sentine m'inquiète. Il m'a semblé percevoir une ombre furtive dans le clapotis des eaux charriant ordures, urines copieuses. Un rat ! Les rats… Oui, ils se cachent là, replets et repus, dans l'obscur, méprisant les tas de petites graines rouges que leur offre chaque jours le genre humain. Très intelligents, ils esquivent très vite ce poison mortel. Les Parisiens de la rue Saint-Dominique, entre l'avenue Bosquet et la rue du Bourbonnais, près de la Fontaine de mars, ignorent qu'ils copulent et pullulent sous leurs pieds. Des colonies entières se nourrissent des restes de deux restaurants. Bien qu'ils n'aiment pas tellement l'humidité, beaucoup se protègent dans les conduites d'immeubles. Ils peuvent cavaler. Jean Roux s'y est fait. Il n'insiste pas. Il cohabite, presque. Il lui arrive de donner un coup de rabot, son outil à manche recourbé, ou juste de frapper sur les conduites. Ça les rendrait sourds, dit-on. Ils en crèveraient. Des gars les écrasent du pied – crac ! Mais attention à la spirochétose, danger majeur, une maladie infectieuse qui s'attrape aisément si l'on passe la main sur une rambarde infectée : de l'urine de rat, une petite coupure, et ce sont des maux de tête, des boutons, la jaunisse… Bien que l'égoutier perçoive « une prime de rat » de deux francs cinquante, cette maladie, parfois létale, n'est pas considérée comme « professionnelle » ! Autres menaces : dessous la rue Vanneau, l'hôpital Laennec. Là, ça pue les produits pharmaceutiques. On peut se prendre une seringue dans les pieds, se piquer sans savoir ce qu'il y a dedans. Plus loin on trouve le plomb en provenance d'imprimeries ou de La Poste. Violences banalisées, étouffées, méconnues d'une vie dite ordinaire. Là-haut, les gens passent, à pieds, dans le métro ou en papamobile (oui, le pape Jean-Paul II s'en vient bientôt), sans une pensée pour cet envers du monde prolifique.

Daniel Toursière, preneur de son d'excellence, recueille nos propos sur un fond de gargouillis et de glougloutements. Pour le langage des rats, nous irons au Service de contrôle sanitaire des égouts de la préfecture de police, où nous entendrons les captifs de tous âges, seuls ou par familles entières, des centaines, capturés à travers la ville,

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

enfermés là, dans les ratières, en observation santé : cris de rage, de détresse, de souffrance que nous mêlerons bientôt aux bruissements des eaux, au résonnement des voix, aux chocs des outils dans une belle sonorité de crypte, ou de chapelle…

On échange mieux autour d'une table ! Jean Roux devient mon hôte, à Gennevilliers, avec l'un de ses compagnons de travail, André Despré et l'équipe de France Culture. Morceaux rôtis friands, bons vins frais et tarte feuilletée. Conviviaux, volontiers rabelaisiens, les amis mélangent l'anecdote joyeuse à la foule des choses « merdiques » : mots de gueule piquants, espérance de vie peau de chagrin, sages paroles sur la mort, constipée de premier ordre, accidents de travail paralysants… Mes égoutiers évoquent leurs désirs, leurs outils, leurs rapports aux choses, à la vie, joignent le profane et le sacré, le supérieur et l'inférieur, le spirituel et le matériel. Les barrières entre la vie d'en bas et celle d'en haut n'existent plus. Mon banquet extraordinaire – « cène » roturière – dans un lyrisme de ripaille, évoque le travail pénible et usant, les wagons biboules, pour le curage, les petites mitrailleuses, genre de caissons à ailettes équipées d'une vanne mobile. Quand je coupe la tarte aux prunes, je pense mieux connaître l'égout.

Une étude de Mikhaïl Bakhtine[2] – un des meilleurs théoriciens de la littérature et connaisseurs de notre Rabelais – me souffle bien des pensées sur le bas matériel, le puits, le ventre ou la cave, équivalents de la bouche grande ouverte dans la topologie grotesque. La bouche correspond aux entrailles, à l'utérus. À côté de l'image érotique du « trou », la gueule de l'enfer s'apparente à la bouche grande ouverte de Satan. Le puits est l'image folklorique courante des entrailles de la mère… Rabelais/Bakhtine ajoutent leurs propos aux raclements métalliques des pelles à curer… et de mes fourchettes. Les contrastes du milieu et des êtres parlent à partir de phrases clés du linguiste et poéticien. Nos mots se recoupent ainsi sur la lignée millénaire de la vieille et joyeuse culture populaire.

Jean Roux, tu te souviens de ta première descente, après « ta guerre » d'Algérie. Tu ne peux dire que tu es égoutier parce que tu aimes ça. Non, si c'était à refaire, tu ferais un peu plus d'études. L'école, tu ne devais pas l'aimer. Tes instits t'avaient laissé tomber. Tu t'es retrouvé seul avec deux ou trois autres, de ceux qu'on appelle trop vite des cancres. Ton école n'avait sûrement pas une vocation

2. *L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Gallimard, Tel, 1982.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

cigalienne. Les cancres, on les laisse au fond de la classe. Là, ils ne sont pas troublés par l'enseignement dogmatique, 1+1 = 2 ou l'histoire du cheval blanc d'Henri IV… Ils ont le temps de penser. Ils sont différents, comme le vilain petit canard de la fable. Jean Roux, tes instants de bonheur scolaire furent brefs. Pourtant, quand Lamberg, ton maître de CM1, joua aux échecs avec toute la classe tu fus le meilleur. Tu connaissais parfaitement la marche en oblique du cavalier. Tu as battu tes petits copains. Une revanche. Une façon furtive de t'exprimer. Sans bagarre. Non coléreux, il t'a fallu souvent serrer le poing. L'école ne t'aimait pas. Si un chouchou, bon élève chargé de la surveillance te donnait un blâme, tu lui en rendais un, à ta manière. Oh, pas grand-chose, juste un petit coup sur le nez. Cette école n'a pas réussi à te conduire au certificat d'étude. Alors, tu t'es inscrit toi-même, à la mairie… Et, le jour venu, te souviens-tu ?, tu as « oublié » de te présenter. Tu as dû te penser trop faible et redouter le jugement des autres. À défaut du savoir acquis, tu as compris que la vie était un âpre combat. Ça ne te donnait pas un métier.

Notre patrie te porte suffisamment d'estime pour t'envoyer faire la guerre : vingt-huit mois en Algérie. Jean Roux, tu pars en juillet 1959, garder des fermes du côté de Cheraga et Staouëli. Une chance : ce n'est pas exactement le « casse-pipe ». Avant de prendre le train gare de Lyon, pour sécuriser ton retour, tu déposes une demande pour devenir égoutier, comme ton papa. Cette guerre n'est pas tienne. Il s'agit de défendre les colons Borgeaux, Vidal et compagnie. Tu le sais. Tu as eu le temps de réfléchir et même d'agir, en faisant signer pour la paix (à la maison on lit *L'Humanité-Dimanche*). Tu te souviens exactement : les patrouilles de nuit dans la banlieue d'Alger, les incursions nocturnes dans les mechtas, les travailleurs de la terre menés à la baguette, jetés à quarante dans des pièces exiguës. Deux ans et demi de perdus et la maigre consolation de t'être fait des amis, là-bas, et même d'avoir appris à faire la cuisine. C'est ton université… Maintenant, le soir, il t'arrive de lire un livre, jusqu'à deux heures du matin, s'il est bon. Tu y trouves parfois, me dis-tu, des trucs de ta petite enfance, sur la guerre de 40, quand les boches remontaient par quatre la rue de Belleville…

Jean Roux, je le sais, tu ressens la misère du monde.

Robuste et authentique, tu aimes passer un dimanche au bois de Vincennes, avec Florence ta fillette affectueuse. Tu aimes les arbres ensoleillés, le ciel, les nuages, les chants d'oiseaux. Ou te retrouver seul, par moment, n'importe où.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Chez toi, près de Nation, tu me présentes ta femme et ta fille. Tu me fais entendre Jean Ferrat, *La Montagne, C'est beau la vie, Aimer la vie à perdre la raison…* ta vie, ton halo…

Ainsi, pour juger des choses de la vie, ne faut-il pas se contenter d'une première vue, mais observer leur contraire ou leur envers. Plus tard, quand je rendrai visite aux techniciens de la radio les plus hauts de Paris, au sommet de la Tour Eiffel, au pilote du Concorde, je penserai à Jean Roux, l'égoutier parisien.

En plein vol, la voix du Nolain

> *Parle donc parmi ceux qui veulent entendre, réfléchis et contemple parmi les mathématiciens, discute, demande, enseigne, affirme et tranche parmi les physiciens. Rencontre-les tous, discours avec tous, fraternise, unis-toi, identifie-toi avec tous, impose toi à tous, sois, tout.*
> Giordano Bruno, *L'Âne cyllénique*

Paris, 2008,

« Vous avez plus peur que moi», dit Giordano Bruno aux juges lui annonçant son supplice. Ses mots ultimes font toujours peur. Le philosophe-artiste reste redouté des dogmatiques qui s'efforcent de ne pas l'entendre. Il est vrai que le Nolain est le penseur du XVIe siècle le plus radicalement antichrétien en Europe. Sa réhabilitation ecclésiale exigerait l'abandon de l'infaillibilité papale ! Par contre, science et philosophie, dégagés des textes sacrés, peuvent reprendre les écrits bruniens, constater leur influence historique et apprécier leurs enseignements pour la recherche et la liberté de pensée.

Par les routes poussiéreuses, malaisées, incertaines, à dos de mule ou à cheval, chargé d'une malle de ses livres, seize ans durant – toute sa vie active – Giordano Bruno s'avança, à la fin du XVIe siècle au-devant des plus grandes universités d'Europe, à la recherche d'auditoires. Il voulait inciter ses contemporains et la postérité à briser les sphères de l'univers clos, à conquérir l'infinité, les libérer de l'asinité, de l'obscurantisme et de la peur, leur demander d'observer la nature. Les dogmatiques religieux le brûlèrent avec l'approbation des pédants et le mutisme des intellectuels terrorisés. Quatre siècles plus tard, les générations montantes découvrent l'admirable vitalité du philo-

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

sophe-artiste. Ses pensées incandescentes jouent un rôle décisif dans l'accouchement de notre ère moderne. Non seulement elles ne sont pas victimes de *l'océan inique orageux et ennemi* de l'oubli qu'il redoutait, mais fertilisent la pensée occidentale jusqu'à nos jours ; comment elles décapitent les monarques du royaume scolastique et marquent ou séduisent Marlowe, Shakespeare, Cyrano de Bergerac, Descartes, Leibniz, Spinoza, Kepler, Galilée, Newton, tant d'autres, voir même Einstein. Ses œuvres sont traduites et publiées seulement aujourd'hui en de multiples langues. Elles deviennent accessibles à des centaines de millions de nouveaux lecteurs qui peuvent mieux apprécier les combats du Nolain – comme il s'appelle lui-même – contre les filous, prédateurs, grammairiens, mondains, fats, dogmatiques et pédants – personnages et tares hélas toujours très vivaces.

Le grand Nolain m'a inspiré une pièce de théâtre[3]. Elle doit le jour à deux rencontres heureuses. La première, fut ma lecture fortuite, au siècle passé, d'un de ses ouvrages de poésie, *Des Fureurs héroïques*, le premier de ses écrits traduit en français, découvert par Brigitte chez un bouquiniste des bords de Seine. Je fus sur l'heure captivé par sa poésie flamboyante et ne pus rester sourd à son chant porteur d'une éthique. Cette pièce n'existerait sûrement pas sans une autre rencontre bénéfique, celle de Daniel Paris, valeureux directeur de la Compagnie BLEU 202 d'Alençon, artiste-metteur en scène expérimenté et lecteur enthousiaste, comme moi-même, de Giordano Bruno.

> Maintenant que j'ai déployé les ailes au beau désir, plus sous mes pieds je découvre d'espace, plus j'offre au vent mon plumage rapide, méprise le monde et m'élance vers le ciel.
>
> Et la cruelle fin du fils de Dédale ne m'incline pas à descendre. Au contraire je monte plus haut. Que je tomberai mort à terre, je le sais bien ; mais quelle vie égalerait cette mort ?
>
> J'entends, en plein vol, la voix de mon cœur : Où me conduis-tu, téméraire ? Redescends, car trop d'audace va rarement sans dommage.
>
> Je réponds : Ne crains pas la grandeur de la chute. Sûr de toi, fends les nuées et meurs content, puisque le ciel à si illustre mort nous destine.

À la lecture de mon dernier livre *L'Irréductible*[4], consacré à la fin de vie dramatique du philosophe-artiste, il vint à moi pour me sug-

3. Jean Rocchi, *Giordano Bruno, Théâtre*, Rouen, Christophe Chomant Éditeur, 2008

4. Jean Rocchi, *L'Irréductible, Giordano Bruno face à l'Inquisition,* Paris, Syllepse, 2004.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

gérer d'écrire pour son théâtre. La pièce fut ainsi créée spécialement pour la Compagnie BLEU 202 et quatre de ses comédiens, sous le regard accompli de son directeur/metteur en scène/adaptateur. Dans cette aventure de création, il lui fallut l'expérience de ses réalisations précédentes et une forte pugnacité pour remporter de francs succès à Alençon, dans l'Orne, avant de s'affirmer en Avignon.

Au seuil de notre modernité, « l'affaire Bruno » exprime parfaitement le conflit historique qui oppose l'Église et les sciences de la nature, conflit qui ne cesse encore aujourd'hui de défrayer l'actualité. Elle annonce les procès de Galilée, les turpitudes de Kepler, la crise intellectuelle de la fin du XVIIe siècle qui précède les Lumières. Bruno tente de séparer, pour la première fois en son temps, ses recherches philosophiques (les sciences expérimentales n'existent pas) des lois théologiques. Il est permis, en ce sens, de voir dans sa démarche un germe de notre laïcité. Il a conscience que la notion d'infinité de l'univers et la pluralité des mondes – cent mille soleils ceints de planètes peuplées d'autres humanités – qu'il entrevoit bousculent la sacro-sainte Bible. S'il peut utiliser un instant, à l'occasion, un argument théologique, le Nolain a conscience de s'attaquer de front à l'Autorité, sa morale et ses lois. Il lui faut jouer, feindre, ruser, esquiver. Ne pas trop rester en place. Son éthique et sa libre pensée lui imposent son errance. Conscient du prix de ses audaces, il rédige des dialogues – et Galilée après lui – pour faire passer ses idées dans la bouche de personnages de fiction. Convaincu de la justesse et de la portée de ses pensées, de son rôle historique, il ne redoute pas le combat pour qu'elles lui survivent.

Finalement, prisonnier de l'Inquisition, il décide de résister jusqu'au bout et défend pied à pied ses concepts, en estimant que le saint Tribunal n'a pas vocation à débattre de philosophie puisque sa mission est de défendre des dogmes.

L'action se passe au Château Saint-Ange du Vatican, sur les bords du Tibre en 1599. Après sept ans de geôle, je retrouve Giordano Bruno dans ce huis-clos absolu, face à ses accusateurs inquisiteurs, telle une souris entre les pattes d'un chat, à l'affût de tous les bruits et de toutes les rumeurs qui lui parviennent de l'extérieur. Il retrouve son passé avec des souvenirs d'héroïsme mêlés à des moments de doute sur ses propres forces. Les pensées et comportements du futur supplicié, rages et rêves, poésie, sa fraîcheur persistante contrastent avec la sécheresse, l'ignorance et les mesquineries du saint Tribunal.

Ma pièce se construit sur la dernière phase de ces procès, la dernière année, avant le bûcher, à partir des interrogatoires inquisition-

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

nels de Venise et un succinct résumé officiel de ceux de Rome. Elle entend respecter la chronologie des faits connus, tout en imaginant le vécu du prisonnier et propose son portrait *multifacettée* de linguiste, historien, écrivain, poète. Ce philosophe doit-il prendre la main que lui tend son bourreau ? Va-t-il la prendre ? On retrouve ici la question que reprendra Berthold Brecht dans son *Galilée*. Le philosophe mourra par refus de l'humiliation, d'une façon atroce, un mors de métal entre ses dents. La vie de Giordano Bruno, aux résonances si actuelles, s'entend comme un avertissement.

1599. Voici le Nolain, allongé sur son grabat. Une tempête fait rage sur Rome. Nous entrons dans sa geôle.

Saint-Ange, chaudron du diable

(Scène 1 de ma pièce *Giordano Bruno*)
Giordano Bruno
Un garde

Giordano Bruno seul dans sa geôle du château Saint-Ange. Une table, une chaise, une paillasse, une lucarne et des barreaux.
Le petit matin.
Il se réveille – bruits – se tient à moitié soulevé sur sa paillasse.
Dehors, la tempête : vent, pluie diluvienne et, soudain, bruit de bâtiments qui s'écroulent. Il se lève.

— Par les pantoufles de Mathusalem, quand sortirai-je de ce chaudron du diable ?

Debout, dans la pénombre à l'opposé de la lucarne.
Avant l'aube. On entend crier au secours.
Sonne le glas. Craquements sinistres.
Il s'avance vers la lucarne et s'efforce de regarder à l'extérieur.
Miaulements de chats, ressacs des vagues contre les remparts.

— Ah, ah, ah ! Allez ! Allez ! Tempête, Aquilons, Auster de l'hiver humide ! Soufflez, soufflez, nettoyez, balayez tout ça ! Saint Pierre, Sacré collège, Tribunal des tristes figures, théologiens moisis, pape, bulles, édits et libellés !… Soufflez ! Ah, ah, ah !

— Charogne, ça sent la charogne… la boue et la pisse… ça pue vraiment.

Il feint s'envoler.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

— Que ce vent m'emporte à la douce perdition ! Je hisse mes grands voiles ! Je n'ai jamais entendu pareille tempête !

— Et je suis taupe, aride aveugle, condamné à ne rien voir… et à respirer les exhalaisons, les effluves, les remugles…

Regarde par la lucarne et tourne en ronds.

— Que se réjouissent ceux que le ciel aime sans réserve !…

Revient vers la lucarne et observe le ciel noir

— Deux mille cent trente et un, Ils m'ont volé deux mille cent trente et un jours !… Ils m'ont pris…

Il marche de long en large

— Il faudrait que ces juges ignares et obstinés fassent l'effort de considérer mes écrits et mes discours… ou que le Saint-Père daigne m'entendre quelques minutes. Seulement quelques minutes ! Je suis prêt à baiser ses mules.

Silence

— Ils sont bien trop indécrottables !

Vingt-quatre ans, exactement… oui, ça fera vingt-quatre ans en février : j'abandonnais mes parents mes amis, mon Nola natal et ma colline de Cicala, le Vésuve, la terre de ma jeunesse, pour courir à travers l'Europe, après la divine vérité. Je m'arrachais du sein maternel, des bras de mon père, de mes proches… Pour finir dans cet infâme cloaque… Oui, j'en ai couru des plaines, de la Campanie à la Bohême, traversé des fleuves et des monts, passé des cols des Hauts alpages, vu le Main se jeter dans le Rhin et vogué sur la Tamise majestueuse, découvert Rome, Venise, son Rialto, et Padoue, sa cathédrale, Genève, Paris, Londres, Wittenberg, Prague, Francfort… admiré leurs riches monuments, enseigné dans les plus grandes universités… pour chuter dans ce sépulcre antique et pourri ! Majestueuse dégringolade !

Long silence.
Des voix viennent de dessous la geôle.

— L'Amour du vrai, las ! las ! me fait vivre une mort vivante, une vie morte !

(à lui-même) Tais-toi Bruno ! Tu ne dois pas regretter de t'être mis en si grande peine. Tu le savais, tu l'as clamé… : Si je meurs en Italie, les flambeaux m'accompagneront, en plein jour, jusqu'au tas de fagots.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Silence
Tintement des trousseaux de clés, grincement de serrures
Vient un geôlier à l'heure de la pitance. Il pose une écuelle sur la table avec un morceau de pain.
Bruno (parlant à lui-même):

— Sbires, serviles espions, pervers, vicieux, médisants…

Au garde:

— Garde, as-tu bien dormi, ?

Le garde:

— Autant que toi, l'hérétique. Quarante bandits sont morts cette nuit dans l'écroulement de la tour de Nona. Écrasés, noyés, couic, glouglou. Quarante d'un seul coup. Ça fait moins de têtes à couper. Le bourreau va prendre une journée de repos. Dieu était pressé de les recevoir. Toutes les boutiques des libraires et des bouquinistes de la muraille de Saint-Ange voguent vers la mer et les magasins d'huile et de vin font tout autour une belle vinaigrette…

Bruno:

— Qu'en dit-on en ville ?

Le garde:

— Tu n'as pas besoin de savoir, l'hérétique.

Après un silence

— Le neveu-cardinal, tout mouillé organise les secours. Une arcade du pont Sainte-Marie s'est effondrée et les contreforts du pont Amélius aussi. Tu connais ? On tue les pillards, on enterre les morts… Mille cinq cents depuis dimanche. Tu n'entends pas le glas ?

Bruno:

— Colère divine. Garde, ne penses-tu pas ?

Le garde:

— Bon appétit, régale-toi l'hérétique !

Le geôlier pose la pitance et s'éloigne, inquiet, à reculons.
Bruno revient vers la lucarne. Il reçoit avec grand plaisir des gouttes de pluie.

— L'idiot !…

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Bruno mange sa soupe.

— Fruits, châtaignes, pêches et mêmes racines de Nola, merveilles de ma colline. Retrouverai-je un jour vos saveurs, vos douceurs ?… J'aimais courir sous les oliviers, aider les vendangeuses avec leurs échelles, leurs paniers et leurs serpettes, quand elles dépouillaient les treilles, sous le soleil, sous le soleil !

— Nola ! Nola !…

— Ils veulent me décourager, me terrasser, m'étouffer… - Je vois l'univers et les étendues sans fins… blondes ou rousses, l'alignement des cyprès, les bouquets de coquelicots agités par le vent…

Il repousse son écuelle, se lève. Va et vient.

— les rochers, les ravins, pierres, buissons, broussailles, monts et vallées, plaines, fleuves et mers, plages, les champs et les montagnes… ! Et Naples ! Naples, la piazzetta Nilo, le Castel Nuovo… ma ville clarté, où l'Inquisition se casse les dents, où les enfants irréductibles vivent chaque jour d'un larcin de bonheur…

Comme s'il rêvait.

— La fin du siècle approche. Pour les fêtes, Clément va vouloir faire place nette, vider les prisons… Mais comment ? Amnistier ? N'aurais-je pas dû tout leur cracher dès le premier interrogatoire plutôt que de jouer à les séduire ou à les emberlificoter ? Toute ma mémoire bien intacte : je peux rester digne face aux momies. Je vois bien parmi elles de fieffés scélérats, ministres de toutes coquinerie, usurpateurs, et plus hautement que je peux le dire, des titres de sacrés, saints et divins orateurs, de fils de Dieu, de prêtres et de rois. Je vois aussi les pédants de tous les pays, leurs complices, suppôts de tous les pouvoirs, ceux ont tenté de me faire plier genoux et baisser le chef. C'est vers eux qu'il fallait tourner nos regards et élever les mains, c'est vers eux qu'il fallait soupirer, larmoyer, réclamer et demander grâce. Aucun ne peut se vanter, malgré mes sept ans de claustration, de turpitudes, de tourments et de stupides mises en scène, de m'avoir brisé. Ils veulent trucider mon esprit ? Mais à chaque heure du jour je vis.

— Avec le siècle, la comédie arrive à son terme. Tout va se jouer, bientôt. Connaîtrai-je, dans moins de douze mois, le nouveau siècle ? Retrouverai-je jamais mon pays natal, ma famille, mes amis d'enfance ?

— Les dégoulinures de cierges - ne m'arracheront jamais un reniement. Jamais !

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Bruno parle d'une voix très forte.
Passe la garde, Un garde :

— Le fou ! Tu vas la fermer ! L'illuminé ! Cesse de ruminer tes idioties ! Silence !!! C'est l'heure de la sieste !

Bruno :

— Mercenaires, serviteurs aliborons, malveillants, barbares, ânes fossiles, par les éternuements de corneille, les pieds de l'huître et les œufs de léopard vous ne pouvez pas encore m'empêcher de penser !

Un garde :

— Le fou, penses ce que tu veux, mais tu la fermes ! Tu vas te taire, oui ou non ? Tu veux la Sammarocho ? Tu seras bien mieux pour y gueuler : une oubliette, quatre murs, le pain tous les trois jours et une bouteille d'huile pour la lampe. Il reste une place, tu la veux ?

Sur un ton plus bas, à lui-même :

— Il me faut en finir avec ma lente agonie. Je crains surtout la trahison de mon corps. Ma cervelle devient humide, je le sens bien. Je vois bien mes enflures, mes paupières s'affaissent, je le sens, mes muscles se dessèchent, mon souffle s'affaiblit, l'intestin et le cœur… Croupir en cet état, même en m'imposant le travail de mémoire, n'est pas vivre. Que de temps perdu !… Le temps de plusieurs vies. La mort ? Sincèrement, je ne la crains pas. J'ai tenu sous la torture, je ne vais pas pleurnicher comme un éplucheur d'oignons…

— Je perds mes cheveux.

— Je suis bien en position assise. Mon pouls est saccadé. Mes jointures se gonflent. Mes talons s'indurent et l'outre de ma cornemuse s'allonge et son bourdon se raccourcit. *(Il en rit.)* Mes bourreaux commettent un crime, non seulement contre moi-même, mais contre Dieu dont ils veulent limiter les manifestations à un seul monde et à seul temps. Ils prétendent enfermer la vérité, mais c'est une besogne impossible. Dans les siècles à venir, les hommes comprendront bien ce que Giordano Bruno annonce : l'infinitude de l'univers ! la bêtise des sphères ptoléméennes et des étoiles cloutées, vaine tentative de vieillards apeurés par l'idée d'être eux-mêmes privés de centre, privés des privilèges qui les situent au-dessus des autres, au cœur de l'humanité. Ces Éminences acoquinées, hantées par la crainte du Purgatoire ou de l'Enfer croient qu'il suffit de lever les mains vers le firmament pour obtenir le Paradis éternel… Chimère ! Si l'univers

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

est infini – et il l'est, personne ne peut prouver le contraire - s'il est infini, la divinité ne peut lui être extérieure. Elle vit en tout, dans la matière, dans cette geôle, dans mon sang, dans mes pensées…

Cloches.
Fatigué Bruno s'allonge.

— Espérance, qu'attends-tu pour m'éperonner et m'encourager ? Allons, permets-moi d'espérer une issue favorable… Les étoiles fixes pleuvent dans ma tête, les lucioles vagabondes du firmament m'éclaboussent, les sept lumières errantes me soufflent dans les oreilles.

On entend un prisonnier gueuler des incohérences.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Chapitre 6

Tu affrontes ou tu fais l'autruche ?

Louez ce paon, il étale sa queue avec orgueil.
Ovide, *L'Art d'aimer*, Livre 1, vers 627. Tableau de Pico, 1975.

Ce *halo lumineux* qui nous distingue

Gennevilliers, 2013,

Pourquoi les peintres sifflent-ils ou chantonnent-ils très aisément ? Pourquoi sont-ils souvent joyeux ? Parce qu'ils voient exactement, en agitant leurs pinceaux, l'effet de leur travail. Ils ont plus ou moins conscience de bonifier le décor et, par inférence, d'améliorer le monde. D'exister. Même constat pour le jardinier, le pâtissier, le couvreur de toit, l'artisan maçon ou même ce balayeur de mon trot-

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

toir qui fredonnait ce matin « Y'a d'la joie ». Ils chantent plus souvent que des prolétaires enchaînés aux machines et aux écrans des temps modernes ! Le journaliste honnête – il existe – peut aussi chanter, mais plus difficilement. Surtout s'il opère dans « la sociale ». S'il peut écrire selon sa conscience, il doit alors faire passer des souffrances, des larmes et des cris, sans jamais percevoir très précisément l'efficacité de sa plume. Il n'a aucun contrôle direct immédiat et évident des effets de son travail astreignant. Sera-t-il lu ? Son article ira-t-il envelopper le poisson ? Sert-il à quelque chose ? Il chante moins. Les lettres de lecteurs ne le contentent pas. Pier Paolo Pasolini, avait raison : la défense des exploités relève du sacerdoce.

Le journaliste ne choisit pas toujours son champ, ni son heure. Il fait face à l'urgence, parfois les deux pieds dans la sociale, sans être toujours volontaire. Ce qui relève bien de l'équilibrisme. Il doit avoir une lucidité sur le monde en gardant une absolue liberté d'expression qui ne se conçoit pas sans liberté du corps. Hélas, il a toujours un patron sur le dos qui, le payant, choisit pour lui la musique. Hic.

J'entends l'Irlandais Liam O'Flaherty (1896-1984) :

> Il ne s'agit pas d'écrire n'importe quoi pour faire le malin, mais d'écrire en lettres de sang pour émouvoir les entrailles de la passion humaine... C'est une forme d'idéalisme totalement absurde, absolument catastrophique pour le travail d'écrivain que de se laisser véritablement contracter par cette vilaine maladie qu'est la révolution sociale. Autant enfiler une soutane, lire son bréviaire et dire la messe.

Il parlait de l'écrivain, plus réfléchi ou moins bousculé que le journaliste. Oui, l'écrivain lucide devrait exprimer la complexité… sans se faire vampiriser par la sociale. Victor Hugo, Jack London ou Louis Aragon l'ont fort bien fait. Émile Zola a fait connaître bien des drames de notre société sans dire une messe…

Des éminences conseilleront d'éviter tout ce qui dérange pour écrire tranquille au risque de s'enfermer dans une tour d'ivoire. O'Flaherty a peut-être raison de dénoncer, chez celles-là, les « mornes récits des fornications de l'année passée, leurs puits puants »… Peut-être.

À l'écoute du monde du travail, dans quelle mesure ai-je apporté une aide, un soin, une lumière, un apaisement à mes lecteurs ? Je l'ignore, même si je remonte mon chemin serpentant. Ma nature gaie, optimiste, est une anomalie paradoxale du constat que je viens d'énoncer.

Vais-je chanter ? J'allume ma lanterne.

La guerre chez soi, terreur de masse, pose à tout un chacun le problème de l'engagement : pour un camp ou contre. On y va ou on se

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

cache, on tente de faire l'autruche, on se carapate. En temps de paix, l'engagement soulève moins de cas de conscience, mais nul ne vit au-dessus des conflits : il semble aisé d'ignorer la réalité des classes sociales dans leur affrontement permanent et le fait qu'il existe au moins deux mondes, celui en gestation contre celui qui agonise. On affronte le sombre de l'esprit ou l'on s'en tient à arroser ses pots de fleurs. On agit, par exemple, contre un retour de la tuerie… ou on s'efforce d'oublier et de ne rien voir. L'expression politique reflète ce positionnement. L'engagement pacifiste est une fleur de lucidité humaine.

Au XXe siècle, le fascisme ascendant avait placé tout citoyen devant un choix incontournable : l'accepter, « collaborer » ou le combattre, s'engager, risquer sa peau, même en solitaire. Aucun intellectuel ne pouvait éluder le dilemme. C'est peut-être pour avoir esquivé cet engagement que Cesare Pavese, par exemple, se suicida (le 27 août 1950, dans un hôtel de Turin, sur la place de la gare, à gauche en sortant)[1]. Moins scrupuleux, quelques autres, contemplatifs à l'heure des crimes, tentèrent de s'expliquer, ensuite. Des mots de Pieyre de Mandiargues me sont tombés des mains. Comment, autre exemple, l'auteur *Des années sordides*, poète des désirs troubles, hanté par la violence, la mort, l'érotisme, a-t-il pu se réfugier à Monte-Carlo pendant le conflit ? Il tenait ce raisonnement spécieux : « Le pouvoir est inséparable du crime et, si vous me dites qu'il faudrait essayer de choisir le moins criminel, je vous dirai que je distingue mal le petit crime du grand », négligeant le fait que l'abstentionnisme ou l'attentisme face à un affrontement majeur revient à accepter le succès de l'un des pouvoirs et à devenir, même inconsciemment, coresponsable des crimes qu'il pourra commettre… en son nom. Pour se justifier, Pieyre de Mandiargues ajoutait : « Avouons que je me suis senti toujours aussi peu patriote que possible. » Il insistait : « À mesure que l'événement [la guerre] se prolongeait, devenait tyrannique, je m'en désintéressais davantage. » Ainsi, il n'ignorait pas la nature de la violence et modulait son *intérêt* envers elle à l'inverse de son caractère insupportable. Se réfugiant à Monte-Carlo, en 1943, il choisissait de vivre sous un autre pouvoir. Son déplacement physique venait contredire sa condamnation

1. Cesare Pavese (1908-1950) avait entrepris une autoanalyse sans complaisance et souffrait de solitude et d'un sentiment de culpabilité. Un de ses derniers romans, *La Maison sur la colline* (1948), aborde la différence entre le vécu d'un être et sa compréhension de ce vécu.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

de tous les pouvoirs pareillement criminels et son « désintéressement ». Ne pas prendre position est un parti. Peut-on être poète et poltron ?

Stéphane Zweig, face au pouvoir criminel, esquiva physiquement, pour le combattre :

> Ma maison, explique-t-il, cessa de me plaire après la visite des policiers et un sentiment qui ne trompait pas me disait que de tels épisodes n'étaient que le prélude à des mesures arbitraires de grande envergure. Le même soir je me mis à emballer mes papiers les plus importants, décidé de vivre désormais à l'étranger. [...] Ma liberté personnelle m'était le bien le plus précieux au monde.

Zweig avait de fort bonnes raisons (tactiques) de fuir. Il était lucide et désespéré. Désespéré pas seulement par les victoires des gangsters, mais aussi par le spectacle des zizanies entre les ennemis naturels du fascisme. Dès 1914, il avait noté que « même chez les hommes auxquels on pouvait se fier il s'ennuyait de la stérilité des éternelles discussions et de les voir opiniâtrement divisés en groupes radicaux, libéraux, anarchistes, bolchevistes et sans partis. […] Ainsi, je me retirais[2] ». Tant désespéré, qu'il se tua en compagnie de son épouse.

Breton aussi prit le grand large. Il avait prévu, dès 25, la guerre de 39 et dénoncé les dévoiements de la révolution russe. Parti en 41 vers New York, il fut speaker à *La voix de l'Amérique,* pendant la guerre : sa contribution au combat de la liberté[3].

À la Libération, garçon frais émoulu de l'école publique, sans même avoir considéré cette notion d'engagement, je fus citoyen, tel un amoureux plein de vigueur qui s'engage à aimer pour toute sa vie. Je mis un pied devant l'autre, bonnement, pour une révolution – « lutte finale ! » – terme des luttes de classes, justicière, libératrice des peuples, promotrice d'une paix mondiale éternelle… Tel Picasso, j'allais au communisme, vers l'Orient rouge, étoile montante, *comme on va à la source*… Je rejoignais une bonne partie des Français et m'approchais des intellectuels parmi les plus éminents pour le grand salutaire changement (*Victoire des anges !*)… Quand survint « la guerre froide », vivre sans engagement m'apparut extravagant. Ma

2. Problème de pouvoir, décrit aussi par Séverine, rédactrice en chef du *Cri du peuple*, que Lénine pensera avoir résolu par la discipline révolutionnaire.

3. Voir Régis Debray, *L'Honneur des funambules*, Paris, L'Échoppe, 2003, p. 24-25.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

démarche relevait alors, pour partie, de l'illusion. Je ne suis pas seul à le reconnaître. Mon désir de plier la réalité à la lumière de mes idéaux infiniment estimables d'une société sans classes aurait nécessité une maturation de la raison, une évolution des peuples qui n'existaient pas. J'avais – nous avions – un pied dans l'utopie. Si mes lendemains allaient déchanter, j'avais néanmoins raison de vouloir changer quelque chose.

Rien n'autorisait à penser vivre désormais à l'abri de nouveaux cyclones létaux. L'état de « non-engagement » dont pouvaient se vanter d'éminents personnages publics m'étonnait. Après la boucherie sans précédent, comment des êtres doués de raison pouvaient-ils reprendre leurs occupations vivrières, simplement hédonistes ou égotistes, sans observer rigoureusement la société convalescente et intervenir pour tenter au moins de l'amender ? Comment pouvaient-ils vivre dans la pénombre ? Ils me faisaient songer à ces animaux fuyant la lumière que Giordano Bruno avait rencontrés : « Moult taupes éblouies qui ne songeaient qu'à gratter la terre pour retourner à leurs primitifs et obscurs recoins ; des oiseaux nocturnes préoccupés à regagner leurs ténébreuses retraites »…

Comment des écrivains dont la vocation est de comprendre la condition humaine dans sa complexité pouvaient-ils se limiter à briser les huis clos des âmes singulières, de la vie des corps, en mésestimant l'Histoire qui bouscule ces vies, la société qui modèle et métamorphose les mentalités ? Comment, visionnaires des microcosmes spirituels, de la vie des cœurs et des corps, pouvaient-ils ignorer le macrocosme sociétal, ou feindre mépriser l'horizon ? Témoin obligé de son temps, l'intellectuel devait-t-il rester unijambiste ? S'il pensait avoir compris la société comment, plongé dans ses violences et ses déchirures, pouvait-il rester muet, ne pas échanger, juger… sans même passer la paille de fer sur le parquet sociétal ?

On sait trop bien aujourd'hui comment par la suppression du débat, la guerre n'est que la politique poursuivie par la force.

En un autre temps, l'éclatante Virginia Woolf, je l'ai découvert tardivement, a répondu à mes questions. « Mes » écrivains vivent, exactement comme les auteurs anglais de l'avant crise de 1930 qu'elle évoque : dans une tour[4].

4. Virginia Woolf, *La Tour penchée*, conférence faite à la Workers' Educational Association, Brighton, mai 1940.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

> Ils ne peuvent pas injurier de plein cœur une société qui, à près tout, vous donne une très belle vue et quelque sorte de sécurité, explique-t-elle. [...] Colère, pitié, battre le bouc émissaire, trouver des excuses – ce sont là des tendances très naturelles... Ils ne peuvent descendre de leur tour ; ils ne peuvent pas rejeter leur éducation ; ils ne peuvent pas rejeter leur culture. Onze années d'école et d'université les ont marqués d'un sceau indélébile.

L'écrivaine anglaise saisit là l'origine et l'éducation de classe des écrivains de son temps.

Les guerres de la décolonisation allaient soulever de nouveaux devoirs. Ce n'était jamais sans risque et obligeait pour le moins à franchir des nids de poule. Jean-Paul Sartre, montant sur un tonneau pour parler aux ouvriers de la Régie Renault, prenait des risques d'erreur. Camus, dénonciateur des tortures – comme tout citoyen qui se respecte – ne se prononça pas contre la guerre d'Algérie (il refusait en fait l'indépendance du pays qui l'avait vu naître). Ce fut un non-engagement politique du moindre risque. Camus se déclara aussi contre la « littérature engagée », car l'homme, pensait-il, n'est pas que social. Certes, peut-on lui répondre, mais quelle raison pourrait contraindre la littérature à ignorer ce qui est social en l'homme ? « Tout homme qui écrit, écrit un livre ; ce livre c'est lui », a dit Victor Hugo. « Vie politique, vie littéraire, deux côtés d'une même chose publique, même si on entre plus profondément dans l'âme des peuples et dans l'histoire des sociétés humaines par la vie littéraire que par la vie politique. » Entre l'œuvre et les comportements d'un auteur comment imaginer une frontière ?

D.H. Lawrence, le grand romancier anglais, se posait des problèmes existentiels. Comme il souffrait du monde réel, il rêva de créer une communauté communiste d'une vingtaine d'amis lui ressemblant pour vivre d'une façon agréable, c'est-à-dire selon leurs désirs. « La seule façon de vivre, disait-il, est de répondre à ses désirs. Je veux cette liberté, je veux cette femme, je veux cette livre de pêches, je veux m'endormir, je veux, etc. » Il ne trouva personne, excepté une femme, pour réaliser cette vie idyllique. « Tous ces désirs, qui sont là, qu'on le veuille ou non, sont totalement ignorés et nous discourons sur des espèces d'idées », déplorait-il. Lawrence pensait changer de « système ». Il avait raison de s'interroger.

Je suis moi-même passé, comme tous les hominidés, à côté de bien des désirs himalayens et je connais des gens qui satisfont ou s'imaginent satisfaire – tous les leurs. Question des questions : créer une

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

communauté qui prenne en compte les désirs des êtres… sans libérer tous les appétits de prédation ? Imaginer de nouvelles mentalités humaines… Utopie bienfaisante !

Au XXIe siècle, face à une c*ontre-révolution* libérale, porteuse d'une nouvelle vague de tyrannie, la plupart de nos intellectuels ne songent guère à alerter l'opinion publique, sauf exception, quand le crime se trouve au-delà de l'Hexagone et que leurs propos ne risquent pas de chatouiller le pouvoir d'ici avec lequel, globalement, ils cohabitent douillettement.

Existe-t-il une littérature engagée ? Parenthèse : Jean Rocchi est fort consciemment porteur d'idéologie et celle-ci, dit-on, n'aurait rien à faire avec la littérature. François Busnel, éminent lecteur et chevalier prospecteur du livre, résume cette pensée dominante : « La lecture est là pour nous aider à poser des questions, non pour apporter des réponses. » L'idéologie est « fabriquée dans les salons… Passons » (*Lire*, éditorial d'avril 2012). Pol Otchakovsky, éditeur émérite, à qui j'avais confié mon premier ouvrage pour publication (*La grande vacance*, jetée heureusement aux orties), m'avait répondu aimablement dans une même tonalité : « La littérature n'est pas la vie, mais une autre vie dans la vie. Enfin, je ne sais pas très bien et je ne sais pas si la question est là. » Elle était là ! La littérature ne peut être étrangère à la vie ou à une autre vie. Elle débusque les vérités des êtres et du monde pour en livrer une vision ou des impressions, des émotions et ne peut donc ignorer par principe l'idéologie. À moins de croire possible de diviser l'humanité entre des êtres d'exception, poseurs de questions, interrogateurs et des idéologues bardés de certitudes. Les littéraires seraient alors de la première catégorie. Si l'idéologie peut être définie comme l'ensemble des idées, des croyances et des doctrines propres à une époque, à une société ou à une classe (dixit *Le Petit Robert*) tout écrivain ne peut, à moins de graves handicaps, prétendre vivre et écrire hors de ces données, même s'il ne s'interroge pas à leur propos… à moins de ventiler sur une autre planète ou dans une tour. Certains littérateurs s'affichant hors de l'idéologie posent alors des questions à la façon du Petit chaperon rouge à propos des grandes dents de sa mère-grand. L'important, en fin de compte, dans ce qui fait la profondeur ou le souffle d'un texte littéraire, tient probablement, comme le dit François Busnel, dans le fait qu'écrire, comme vivre, c'est atteindre « ces instants où le magma tressaille, pulse, émet des ondes qui vont ébranler la totalité de ce que je suis », atteindre une vérité, dominer la complexité, vaincre l'opacité…

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Virginia Woolf exprime très bien comment « la vie est un halo lumineux, une enveloppe à demi transparente qui nous entoure depuis la naissance de notre conscience[5] ». Elle s'interroge :

> Est-ce que la tâche du romancier n'est pas de saisir cet esprit changeant, inconnu, mal délimité, les aberrations ou les complexités qu'il peut présenter, avec aussi peu de mélange de faits extérieurs qu'il sera possible. [...] La vraie matière du roman est un peu différente de celle que la convention nous a habitué à considérer.

Je comprends Virginia, sans l'approuver absolument dans la mesure où *les boisseaux de faits, les détails,* et souvent les turbulences de systèmes et d'autres *halos* influent toujours sur ce *halo* originel, l'inconscient et les changements de l'esprit. Ce *halo lumineux* n'est-il pas notre identité, notre caractère, certainement pas entièrement innés ? La qualité du *halo lumineux* dont parle Virginia Wolf doit paraître dès les premiers jours de l'enfant, fait des berceuses de sa nounou, de l'or ou de l'étain de sa cuillère à bouillie ou des cris, des charivaris ou de la musique de sa maisonnée. N'est-il pas cet *habitus* décrit par Pierre Bourdieu ou cette conscience sans cesse perturbée par d'autres consciences ?

Un romancier se réduirait-il à vouloir exprimer l'ontologie de l'être, à mépriser les influences qui rendent très complexe sa nature ? Je garde en tête l'admirable série télévisée de Busnel sur les romanciers américains, grands connaisseurs de la vie. Pas un seul n'ignorait les turbulences de son temps. Jim Harrison, exprimait le Nord, Brad Watson, le Sud terrible, Dan O'Brien, les terres brûlées des Grandes Plaines, David Vann, l'Alaska. Autant de lieux, d'histoires et de particularismes qui imprègnent l'inconscient des héros de leurs romans, même quand les auteurs réinventent leurs terres.

« Engagez-vous » parait être un bon conseil pour toute âme citoyenne. Encore faut-il que l'indigné ne morde pas à n'importe quel leurre agité. « Reprendre la vallée aux insurgés » me semble une motivation bien trop floue. « Protéger la France et ses valeurs » parait plus valable. Encore faut-il envisager ces valeurs qui ne peuvent s'opposer aux aspirations universelles. Bref, il convient, avant d'agir de faire fonctionner ses méninges, d'avoir la volonté de connaître. S'engager, selon moi, ne se résume pas à porter une pancarte, une carte, un drapeau, ce peut être un choix de vie, une longue marche pour l'humain,

5. Virginia Woolf, *L'Art du roman*, Signatures/Points, 2009, p. 12.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

une option de conscience, une démarche soutenue de création, d'amour. Sans jamais renoncer à chercher à comprendre, à aller plus loin que les apparences, à contourner les propagandes, en refusant de s'assoupir quand le présent s'affiche douillet.

Imperfections d'un « discours parfait »

Paris, mars 2012,

Sollers tient une place originale à l'orée du champ de bataille. Comme tout homme de culture, il se voue au savoir. Pour lui, écrire, lire, vivre sont une seule et même chose. Ses savoirs incluent-ils le domaine politique ? Je n'en suis pas plus certain que de la validité de ma question. Il peut certes descendre dans l'arène contre les forces de l'argent (janvier 2012), ne pas comprendre « que les gens soient scotchés à cet argent qui tourbillonne » (France Inter), s'insurger contre la suppression de la philo à l'examen d'entrée à Science-po, dénoncer un nivellement par le bas – « On écrase ce qui singularise l'individualité » –, tout cela pour accroître *la rentabilité*. Bravo ! Il voit donc clair. J'apprécie Sollers, mais je sens chez lui une distanciation vis-à-vis des gens qui (tel moi) prennent le métro, essuient la vaisselle, poussent des caddies et lisent moins que lui. Il dénonce l'inculture des élus. Comment peut-il douter qu'Eva Joly ait lu *Les Fleurs du mal* ou que « le laïcard » (*sic* : pourquoi ce mot méprisant ?) Jean-Luc Mélenchon connaisse sainte Thérèse d'Avila ? Il suppose l'ignorance générale… Mais lui, est-il sans lacune ? Sait-il éplucher des pommes de terre ? Philippe Sollers aurait-il lu et assimilé tout le patrimoine écrit de l'humanité ? Connaît-il le *Manuel* d'Épictète*, Le Songe*, ce texte posthume de Kepler ou *La Cabale du cheval pégaséen,* de Giordano Bruno, ce chevalier de l'infinité ? Je n'en sais rien et donc n'en dirai rien. A-t-il lu Jean Rocchi, « Le mépris, le fric fait la loi » dans *La Télévision malade du pouvoir* (1975 !) ? Non très certainement. Ce n'est pas de la littérature ! Il aurait pu y trouver quelques fragments de ce qu'il dit aujourd'hui du rôle néfaste de l'argent et de la volonté libérale d'anesthésier tout un peuple. Si oui, je l'autorise à me citer (qu'il ne s'effarouche surtout pas : je suis toujours « révolutionnaire »).

Sollers m'agace aussi. (Un de ses meilleurs amis, Roland Barthes, lui fit un jour le même reproche, sans qu'il trouve à redire.) Son plaisir de vivre dans sa bibliothèque frise la morgue élitiste. Il m'agace d'autant plus que j'apprécie ses écrits effervescents sur les trésors des cultures française et mondiale. Je lui trouve un air de se moquer du

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

monde, masqué, travesti, joueur, bébé même, ludiste, *d'enfant gâté* – comme disait mon ami Patrice Fardeau[6]. Il m'amuse souvent, me hérisse quand je l'entends dire que l'humanité sera toujours pareille (dans *Femme*, je crois), quand il se gausse des êtres *engagés vers les lendemains qui chantent* sans plus exécrer le bain sociétal pollué dans lequel nous surnageons tous, plus ou moins. Ça surtout : sa composition de Superman – je le vois allant sur un hippocampe, revêtu d'une cape noire, un S rouge sur son torse ! – au-dessus des vicissitudes des gens ordinaires qu'il invite à vivre dans la poésie et la liberté ; douce façon, j'en conviens, d'occuper son temps, dans l'esprit probablement de cet *art de vivre* et ce *goût du bonheur,* chers à Madame Figaro. Je l'imagine, sa Camel fume-cigarette aux lèvres, composant ses articles sur fond de gazouillis d'oiseaux et de clapotis d'océan, au bout de son jardin depuis son bureau de l'île de Ré (ou en d'autres lieux enchantés, à Venise ou New York). Le grand Voltaire, me dira-t-on, vivait aussi douillettement dans sa retraite. Certes, mais, pour des causes majeures, lui descendait autrement dans l'arène, pour s'y battre et affronter un pouvoir tyrannique et cruel, non sur la pointe des pieds. Précautionneusement, Voltaire résidait à deux pas de la frontière lorraine ou suisse et dut s'exiler outre-Manche. Il n'y a pas d'équivoque sur son engagement justicier, en son temps. Victor Hugo, aussi, dut fuir. Sollers s'enfuit.

Philippe Sollers écoute Mozart et Bach, surtout lit Dante, admire Vermeer ou Véronèse, dépoussière les grands hommes du passé, rencontre Breton, Bataille, etc., explique Joyce, Vico, Lacan, disserte non sans panache sur les meilleures plumes, Baudelaire, Lautréamont, Verlaine, Voltaire, Casanova, Kafka, Sade, Rimbaud, ses « voyageurs du temps » et quelques autres. Bravo, mille bravos ! *Le meilleur citateur*, a-t-on dit de lui. Éminent défenseur de la langue et puits de savoir, son champ labouré est nôtre. Je reconnais sa plume, son érudition, sa sensibilité à la musique, son aisance salonnarde… et il a bien raison de profiter des médias et de la une du *Monde* pour exprimer, quand l'humeur lui en vient, ses malaises. Comme le dit une consœur, « tout tombe chez lui, sous le coup d'un immense dégoût, d'une sorte de déception passionnée » (Raphaëlle Rérolle, *Le Monde*).

6. Patrice Fardeau (1949-2003), mon ami, amoureux des poètes – Maurice Blanchot, Georges Blanc, Benjamin Loiseau, etc. –, des voitures, des grands vins et de la gastronomie subtile a notamment participé à *L'Histoire littéraire de la France* publiée par Messidor.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Et pourquoi Sollers exècre-t-il Aragon dont il dénonce son soi-disant stalinisme en feignant oublier son propre maoïsme ? Il lui reproche « sa poésie qui ne pense pas, son autolâtrie, son increvable narcissisme apeuré», etc., et peut trouver laid chez lui ce qu'il admire chez Fitzgerald. *Les Lettres françaises* étaient un *torchon aragonien*… Oh le gros petit vilain ! Cette attitude n'est qu'une exubérance de « la plus vaine et tempétueuse maladie qui afflige les âmes humaines, la jalousie[7] ». Il réserve sa tendresse pour Céline ou Heidegger. Cela explique ceci.

« L'idéologie n'est jamais consciemment avouée comme telle», dit-il, La sienne pas plus. Il peut évoquer la mort de Dieu, tout en affirmant sa catholicité. Alors que les fausses élites chavirent dans un chaos tyrannique, on le voit faire une dévotion chez Jean-Paul II et lui remettre un exemplaire de sa *Divine comédie*, puis faire la courbette devant Benoît XVI et lui passer de la pommade. « Benoît XVI, nous dit-il, connaît l'Évangile [moindre des choses pour un pape !], examine les récits, les anecdotes, reprend les paraboles les unes après les autres. Qui connaît encore ce genre de chose ? Je défendrais toujours le catholicisme. » Éloge des messes en latin : « Que les fidèles ne comprennent rien à ce qui est dit… me parait hautement souhaitable. » Hi han ! Hi han ! Ironique ? « Sans le latin la messe nous emmerde», disait autrement Georges Brassens. Quand il se rend en Chine, il visite les jésuites de Taï Pei et va sur la tombe de Matteo Ricci (ce missionnaire, mort en 1610, à proximité de la Cité interdite). Sérieux ? Mis en difficulté, il se déclare chinois et avoue ses sympathies jésuitiques. Son inclination vers le divin le soulage peut-être de ses péchés mignons, car il doit lui en coûter de respirer la fange sociétale sans trop gémir ou désigner seulement ce *moisi*, odeur désagréable, ô combien !, dont il devrait mieux expliquer l'émanation.

Philippe Sollers prend son temps pour admirer et lire un tableau, – il a rendu une visite privée de nuit au Titien, à Venise – et ne craint pas de railler le visiteur lambda des musées, qui passe sans rien voir, oubliant que celui-ci (moi, par exemple) est souvent condamné à percevoir le chef-d'œuvre entre deux chapeaux. J'aurais aimé découvrir sereinement les peintures de Degas exposées au Musée d'Orsay en compagnie de Sollers pour apprécier sa façon d'admirer derrière, dans ou devant une foule d'amateurs !

7. Montaigne, *Essai*, III, v.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Qu'il fasse l'effort de crever sa bulle !

Pour ne jamais faire d'erreur, il possède ses astuces : les galipettes. Face aux caméras : « La bonne attitude – explique-t-il – est de rompre sans cesse l'enchaînement… : se lever, changer de place, revenir, tenir des discours contradictoires, successifs. [Ça, il sait faire !] C'est une gymnastique à acquérir. Pour ma part, je m'y livre sans problème. Je travaille dans la pointe de l'audition, et à respirer ainsi dans une dimension microscopique du langage et de la matière, eh bien ! on est là comme si on n'était pas là. » Il s'efforce à ne pas déplaire au plus grand nombre, tout en clamant : « Mort à la plèbe, celle d'en haut et celle d'en bas ! » Beau programme ! Incoinçable. Nous sommes *« dans la cochonnerie »,* dit-il. Certes, mais il ne suffit pas de le dire. Il convient de combattre les porcs. Sapristi, osez des noms Philippe !

Il publie *Littérature et politique*[8]. Regardez, comme je mêle allègrement l'une à l'autre ! Comme les bambins devant un castelet de Guignol, il voit, rit, applaudit, raille, conspue les personnages. Il aperçoit Sarko (115 apparitions !), en Bonaparte très républicain, sur son cheval blanc, à la peau dure, trépidant, monter, descendre, revenir, se faufiler… Ah Sarko attention ! Survient François Hollande (38 apparitions), Hollande le normal, garçonnet timide, sorte de Pinocchio, Fabius, providentiel, DSK, le sauveur, « lui seul a les solutions »… Jubilatif, Sollers s'amuse à marier les figurines, Ségolène, Marine et les autres, polichinelles, « petits papillons d'un moment », comme disait Voltaire. Ce n'est pas de l'image d'Épinal, ce pourrait devenir de la bande dessinée. C'est rigolo. Parfois croustillant. On prend son potage, on grignote sa côtelette et on se bidonne. Un vrai petit Guignol ! Ne troublez surtout pas le spectacle. Ne parlez pas ici de chômage, de délocalisation ou d'écotaxe et encore moins de la violence capitaliste ! Surtout pas de trublions, ni de Front de gauche… (pas une seule émergence). Sollers, comme sa littérature écrue et la télé, ignorent les intérêts financiers, industriels où les classes sociales. Il s'en tient aux premiers rôles de nos petites lucarnes. Ne lui parlez donc pas des doigts dans les poupées à gaines ou des fils dessus les poupées en carton en chiffon. Il est le bon spectateur d'une époustouflante guignolade. Je ne lui reproche pas de n'être pas un engagé politique. Il peut ne pas aller derrière les coulisses voir les roues qui font les vols et les autres machines. Il peut applaudir, comme Émilie du Châtelet,

8. Flammarion, 2014. Quinze ans de chroniques dans *Le Journal du Dimanche*, choisies et révisées.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

la spirituelle et savante maîtresse de Voltaire, amoureuse de l'illusion, qui croyait au bout d'un quart d'heure que c'est Polichinelle qui parle. Mais que Sollers ne nous fasse pas gober son « discours parfait ».

« Le plus grand écrivain, a noté Walter Benjamin, ne peut être compris indépendamment des fonctions qu'il remplit dans la société. » Sollers devrait méditer ce point de vue. Trop souvent champion de l'ambiguïté, il serait triste et déplorable que les bibliothécaires des générations futures le classent injustement, par mégarde et malgré son raffinement, au rayon d'un monsieur Loyal[9] !

La Place rouge

Paris, 2013,

La Place rouge (1961), le roman de Pierre Courtade, qui fut un des plus talentueux journalistes de *L'Humanité* de l'après-guerre, expose les données de l'engagement militant quand l'espérance d'un monde radicalement meilleur s'embrumait et se lézardait – quand à l'est le brouillard se levait sur la cruelle réalité. Il imagine l'affrontement de deux communistes : l'un, Simon, lucide, amer, pugnace, représente la continuité, la fidélité à l'Idéal. L'autre, Cazaux, le découragement et le refuge dans l'individualisme. Leur dialogue esquisse le drame inachevé de notre époque. Simon veut repêcher Cazaux de ce qu'il estime être son naufrage idéologique : comme lui, « il avait rêvé de vacances qui durent et de marcher dans les vignes. Il avait rêvé de bibliothèques où se réfugier et d'îles ensoleillées où les journaux n'arrivaient jamais et, ajoute-t-il, te voilà toi, pauvre de toi qui rêvait de justice pour tous les hommes et de la Révolution, te voilà personnage pour publicité de magazine de luxe. Dommage que tu ne puisses conduire une Lancia […], tu n'auras jamais que l'imagination littéraire du plaisir de vivre. Tu ne peux plus être qu'un vieux prof qui va rêver au plaisir de vivre. C'est trop tard ».

Simon/Courtade lance ainsi une espèce de rets de gladiateur sur le pauvre Cazaux pour le maintenir dans le « chemin du devoir » – l'engagement – qui devrait conduire au vrai bonheur (pour la postérité). Il rassemble tous les arguments pour convaincre qu'hors de la révolution point de salut. La révolution qu'est-ce, sinon le PCF ? On y est à vie,

9. Selon le *Petit glossaire du cirque,* monsieur Loyal désigne le maître de manège ou régisseur de piste appelé aussi à donner la réplique aux clowns.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

heureux d'agir et de comprendre sous peine de tomber dans le luxe, la rancœur et de frôler ainsi la trahison.

Simon/Courtade poursuit : « Si tu avais des dispositions pour ce genre de bonheur, tu t'en serais aperçu plus tôt. Il y a longtemps que tu te serais arrangé une vie tranquille, un truc à l'UNESCO, n'importe quoi. » Ce manichéisme, qui joue sur l'impossibilité d'être, ailleurs, un homme intéressant, et à fortiori un révolutionnaire, est la clé de la fidélité de Simon à *son parti*. Simon, au fond de lui-même, est aussi désespéré que Cazaux l'infidèle. Il sait que des crimes ont été commis sous le sceau du communisme au cours de sombres batailles, dans des conditions qui restent encore obscures à ses yeux. Il ne reproche d'ailleurs pas à Cazaux son amertume mais de vouloir en faire quelque chose d'absurde. Cazaux réplique : « Le calme intérieur dont se vante Simon, le bon militant, n'est pas le calme, mais l'oubli. Ça ne vaut rien. Tu t'es fait une raison. Mais ça ne vaut rien. C'est un replâtrage ! » Là-dedans quelque chose ne va pas et n'ira plus ou alors, le cynisme peut-être ? Le coup porte. Simon/Courtade doit se défendre d'être cynique. Mais on trouve dans les propos de Cazaux des accents perturbateurs qui doivent aussi hanter Courtade.

Roger Vailland[10], qui fut longtemps religieux en politique, découvrit, après le XXe congrès du PCUS, que l'aurore bolchevique n'était qu'une de ces étincelles qui animent l'histoire humaine. Il en eut une gueule de bois et, considérant l'histoire comme une grande tromperie, devint cynique, égotiste, jouisseur, bref, désespéré. Pierre Courtade venait de lui envoyer son roman. Roger Vailland lui répliqua dans une lettre personnelle :

> Que les circonstances, l'élégance, la prudence, la fidélité, l'honneur et les midinettes ne te permettent pas d'utiliser ton expérience vécue dans une confession romancée ou dans des romans-reportages, c'est juste. [...] Shakespeare transposait avec une énorme désinvolture ; tu as connu Tibère, grand capitaine et réalisateur de gigantesques travaux publics et tu vois, jour par jour, le Prince d'Albanie faire chanter le roi de Courlande et le grand Mogol qui se servent d'ailleurs de son chantage pour se disputer le cœur de la Princesse Boroboudour ; voilà le théâtre que l'on attend de toi. Et l'évêque in partibus, en exil à Rome, qui se demande quelle faction de la cour de Blois il doit servir auprès du pape ; mais pan ! Le pape meurt, la papesse le distingue et le fait cardinal chargé de surveiller le roi ; c'est bien plus excitant que deux

10. Roger Vailland (1907-1965), écrivain, cofondateur de la revue surréaliste *Le Grand jeu*.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

> profs qui discutent de l'engagement dans la cour du lycée Lakanal. [...] Puisque Simon (Pierre Courtade lui-même) a la singularité, dont tu ne parles pas dans ton roman, de savoir raconter des histoires, pourquoi ne racontes-tu pas les batailles des rois et des papes ? Si on y met les formes, l'Église permet cela. Les princes de l'Église et les supérieurs jésuites croient-ils en dieu, en la légitimité de la hiérarchie, etc. ? Je pense que ce sont des questions qu'ils ne se posent pas. Dans leur « condition », il va de soi... L'important, c'est d'avoir la peau du préfet des Dominicains ou des cardinaux libéraux... Toi, qui fréquente les souverains, pourquoi, roman ou théâtre, n'écris-tu pas des tragédies ?

Pierre Courtade proclamera sa fidélité politique mais exprimera son accord avec le jugement guillotine de Vailland.

Bref, le monde est fourbe, estime Vailland, écrivons sur les grands ripoux. Comment s'en sortir ? *That is the question*. Le hic tient en ce que l'humanité n'est pas pourrie, mais anesthésiée. Si les hommes ne font pas leur propre histoire de leur plein gré, ils peuvent la faire quand même. Il suffit qu'ils prennent conscience de leur pouvoir. Jean-Emmanuel Ducoin a raison de nous rappeler dans son bloc-notes[11] que « nous ne nous en sortons jamais seuls. Les hommes se sauvent ensemble ou pas du tout. L'espérance se travaille au corps, par les mots, les actes et les idées ».

Houellebecq et les herbes agitées par le vent

Paris, 2013,

Comme dans *Hamlet* au royaume du Danemark, il y a bien *quelque chose de pourri* en notre monde. Assurément. Il convient de préciser ce *quelque chose*. Michel Houellebecq possède un bon odorat. Il flaire notre réalité hantée par la cruauté et le cynisme, *l'homme comme un loup dans un terrain vague*. Témoin de son milieu, sans décollement de rétine, il exprime pertinemment l'agonie d'un Occident *industriel,* comme Balzac a vu l'ascension de la bourgeoisie. Je l'imagine tel une pieuvre surdouée dont les tentacules farfouillent les recoins des existences et les broussailles de la vie, sans crainte de dénuder les importants. Il décrit une société sans – dans ses romans – porter de jugement. Comme a dit le délicat Bernard Maris, il nous « vaccine de l'économie ». Hors de ses livres s'épanouit son immaturité

11. *L'Humanité*, 30 novembre 201, bloc-notes de Jean-Emmanuel Ducoin, rédacteur en chef.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

politique dense, effervescente, superbe. Qu'importe, diront pertinemment ses fans, puisque ses romans séduisent même dans leur désespérance. Josyane Savigneau, une connaisseuse, par exemple, estime que « le propos d'une œuvre de fiction n'est pas de dire aux autres ce qu'ils doivent faire. La fiction explore, désigne, révèle, témoigne, elle ne juge pas, elle ne moralise pas[12] ». J'en conviens, un personnage du roman n'est pas là pour prêcher une doctrine ou célébrer les empereurs. Mais…

Hors ses romans Houellebecq divague. Ses propos envahissent les médias. Ses éruptions de niaiseries politiques me font alors pouffer ! Je reste abasourdi à la lecture de l'ouvrage polémique qu'il a coécrit avec Bernard-Henri Lévy, *Ennemis publics*. J'y trouve tant d'infantilisme, tant de démence étincelante ! Sous forme d'échanges épistolaires les deux auteurs ripostent à leurs ennemis. Ils répliquent à des critiques pour défendre leur pureté intellectuelle. Ils se délivrent des monstruosités dont ils seraient victimes et des oripeaux dont on les affuble perfidement. (Dans cette joute, Houellebecq tient un rôle de faire-valoir de Lévy.) Houellebecq se prétend, le pôvre !, victime « d'une guerre d'extermination totale ». Il voit son « adversaire partout » et « la meute » l'a même rattrapé ! C'est un cri !

Assistance à personne en danger ! Je l'écoute. J'épie ce qui le torture et le fait geindre et je trouve… l'humanité ! « Ayant créé des personnages romanesques, je le sais bien, dit-il, l'humanité c'est poisseux, c'est comme mettre la main dans un pot de mélasse, on se met à trouver de bonnes raisons à tout le monde, on est rapidement gagné par une complaisance sénile, et sucrée. » Qui le contraint à mettre sa main dans le pot, et à paraître le soir dans les chaumières ? Si vraiment l'humanité n'est que mélasse, pourquoi ne garde-t-il pas le silence dans sa retraite irlandaise à dépenser le fric que lui envoie cette humanité ? Pourquoi lui expose-t-il sa désespérance ? Pourquoi possède-t-il un site Internet si bien léché ? Pour qui écrit-il des romans ?[13]

Je joue les méchants, mais ne l'est-il pas envers nous, particules d'humanité ? Se considère-t-il au-dessus du genre ? Houellebecq ne voit-il pas combien, comme tout un chacun, il est marqué par ses origines : sa haine de sa mère et un père distant ? Circonstances atténuantes, il n'a pas choisi ses parents. Il a le tort de les confondre avec

12. Josyane Savigneau, *La Passion des écrivains*, Gallimard.

13. Et l'humanité reconnaissante le fait chevalier de sa Légion d'honneur (2019) !

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

l'humanité. Il est à l'image de ce père, fugitif permanent, solitaire des montagnes qui, sous l'Occupation, estimait « pas intéressant » l'acte de deux jeunes résistants français ayant abattu un officier allemand. Ce père était-il défenseur de l'ordre nouveau hitlérien ? Houellebecq n'en sait trop rien. Il s'avère lui, comme son papa, défenseur inconditionnel de l'ordre. Il croit avoir trouvé une justification dans une phrase de Goethe : « Mieux vaut une injustice qu'un désordre » – mots qui ne peuvent être appréciés en dehors du contexte où ils sont prononcés, comme le lui fait remarquer opportunément BHL. Houellebecq ne s'interroge pas sur l'origine ou la légitimité de l'ordre en place. Tranquillité semble son « mot d'ordre ». En cas de guerre, d'ailleurs, il se « carapaterait » (*dixit*) (même face aux tueurs ? Je pense ici à Pieyre de Mandiargues) et, pour ce respect de l'ordre (paix de son âme), il est prêt à fermer les yeux sur une injustice… ! et sur des crimes ? L'injustice ne porte-t-elle pas le désordre ?

Le foutriquet Sarko, bien sûr, lui a fait bonne figure : « Je n'ai pas l'impression que ce soit un cynique, il fait ce qui lui parait le mieux pour la France. Et, surtout, il applique le programme sur lequel il a été élu. C'est curieux que ce simple fait, en démocratie, provoque déjà la surprise. »

Si le maraud est donc l'ordre, de quelle démocratie Houellebecq parle-t-il ? Il se gargarise du mot, sans s'interroger sur les propriétaires des médias, presse écrite et télés, qui peuvent manipuler et anesthésier comme jamais l'opinion publique. La manipulation de la démocratie : il l'ignore. Vide absolu de toute pensée citoyenne !

À Moscou, toute belle, il découvre des boîtes de nuit et de jolies blondes – « soirée disco où les corps s'achètent » – et les superbes bagnoles dans les rues. Verres colorés. Il ne voit pas les vieillards pleurer et mourir de misère.

Délaissé par ses parents, élevés par sa grand-mère, Houellebecq est aussi libre qu'une herbe sauvage. Sans Histoire. Sa mère-grand était-elle trop occupée à être communiste pour omettre de le faire citoyen ? J'en ai connu des camarades qui, voulant changer le monde, négligeaient leurs progénitures ! De quoi parlaient-ils donc le soir en donnant la soupe à leurs petits ?[14] Les enfants malheureux se vengent toujours ! Bref, Houellebecq entre en solitaire innocent dans la jungle

14. Deux de mes rédacteurs en chef, par exemple, ont raté leurs descendances. L'un a fait Le Dantec, auteur nihiliste, allergique intégral à l'intelligence du monde – ce qui n'est pas contraire à ses succès, au

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

planétaire où les gros mangent les petits, où le libéralisme ravage les vies jusque dans les relations amoureuses. Pas de majuscule pour l'amour. Pas de course au bonheur. « N'ayez pas peur du bonheur : il n'existe pas. » Une société naufragée. Un radeau de *La Méduse* ! « La grande barbarie naturelle ! » Son dégoût – plus profond que celui de Sollers –, ses dépressions et déceptions banales, une aversion qui se porte jusqu'à « la nature laide, ennuyeuse et hostile, sans aucun message à transmettre à l'humain » (!). Il néglige donc les chants des baleines et des chauves-souris, les craquements de la neige qui fond, le chant du rossignol… Il plonge dans la vie, toutes sensibilités à vif, comme Roger Vailland, dans sa glissade nihiliste. Il sent…

Ne comprenant rien à la politique dans la cité, Houellebecq se réfugie dans la provoc. Je laisse aux théoriciens de la littérature la recherche des influences de cette amétropie sur les romans houellebecquiens. Si le XVIIIe siècle nous a donné les Lumières, lui témoigne des Éteignoirs, de Crépuscule d'une société qu'il confond avec l'univers, « furtif arrangement de particules élémentaires. Une figure de transition vers le chaos. Qui finira par l'emporter ». Et il ne restera « plus que les herbes agitées par le vent. Le triomphe total de la végétation ». J'ajoute : oui, avec la fin du Soleil. Avoir lu *Pif le chien* et Auguste Comte ou Nietzsche, connaître la mécanique quantique ne donne pas de passe-partout pour l'intelligence du réel.

Certes, depuis qu'*Homo sapiens* écrit, les plumes « non engagées » ne manquent pas. Les plus grands écrivains français sont même rarement des visionnaires politiques, au sens noble du mot. Si je ne demande pas à mon écrivain de cœur de porter un flambeau, d'éclairer l'univers et de s'engager dans un sens qui me conviendrait, j'accepte mal ce fossé entre individu et société. Sous la Commune, immense mouvement de générosité et d'espérance, la plupart des écrivains sont restés neutres ou hostiles. Céline, observateur superbe de sa banlieue, attiré par les miroirs aux alouettes du fascisme, s'est fourvoyé, aveuglé, après avoir approché de très près les misérables. Bien des écrivains contemporains campent confortablement sur l'Aventin. On peut donc être bon écrivain et infantile en politique, observer très bien ses pieds, ceux du voisin-voisine, beaucoup de choses, tout en portant des œillères. Selon quelle loi surnaturelle l'écrivain ne pourrait pas,

---

contraire – et doué d'un bon vocabulaire ; l'autre, auteur d'un livre sur *Le Bonheur et rien d'autre*, n'a pas entendu crier chez lui.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

comme tout un chacun, avoir une vue globalisante sans être myope, daltonien ou seulement nyctalope ?

Ici, Houellebecq ne devrait pas s'offusquer. Je tente seulement de le comprendre. Il crie sa vision d'un monde finissant sans percevoir que ce monde n'a rien à voir avec les surprises de la météo ! Il faut lire ses *Particules élémentaires*. Son héros, inventeur de l'immortalité biologique, cherche la mort à la pointe extrême de l'Europe. Il doit disparaître en mer. C'est le soir du monde. Ses personnages copulent tels les pentatomes, ces insectes noirs et rouges qui passent leur temps à ça. Jouissons, copulons, vomissons et après nous le déluge… Son écriture franche, sans fard, crue, douée dans l'art de l'insolence, décrit « les petits espaces clos, les solitudes, les corps sans miracle », et les orgies en veine de sauvagerie. C'est du vécu ! Cela peut choquer aussi, déranger, horripiler, tant, en notre temps il devient difficile, pour l'homme du cosmos et du mouvement de percevoir l'humanité comme un monde d'insectes… L'auteur est sans danger pour un monde finissant. N'est-ce pas ce qui aide à ses ventes ?

Pornographe subtil, Houellebecq ignore la marche de la nature. Qui est-il ? Je le lis : « J'avalais une gorgée de bière et soutins son regard sans gène : est-ce que cette fille était au moins capable de s'occuper correctement d'une bite ? » Libertinage ? Recherche du plaisir ? Je m'en réjouirais si cela était. Le beau marquis de Sade a écrit bien d'autres choses et je m'en voudrais de paraître juge de la pudeur convenable. Désopilant plutôt cette attirance vers le sexe au détriment du cerveau, de quoi amuser Frédéric Beigbeder qui m'assure que Houellebecq « se fiche de ce que vous allez penser ». Moi aussi, de lui réciproquement, en fin de compte. Le héros de Houellebecq, en goguette, attiré par des femmes généralement payantes – restriction bien handicapante – n'envisage aucun échange intellectuel, sentimental. Il ressemble à son buveur de bière ! Comment peut-il se mouvoir en traînant tant de désespérance ou, plus aimablement, comment peut-il avancer à l'aveuglette ?

Précision : de tous temps des écrivains ont décrit des scènes érotiques ou de drogues, de l'opium à la marijuana et à la benzédrine : de l'empire romain, des tyrans esthètes aux enfants perdus des boîtes ou des bas-fonds… Par-delà leurs musiques diverses, cithares ou trompettes, elles ont toutes des traits communs : l'être humain, solitaire ou associé, aspire depuis toujours à vivre ses désirs sans entraves. Elles expriment très souvent une révolte contre une société ficelée d'interdits. Quand cette tendance s'exprime massivement, cela donne,

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

ici, la *Beat Generation*, là, mai 1968. Des grands, de Jack Kerouac à James Ellroy, disent des choses identiques, mais ils savent faire la différence entre une bête et un homme, « animalité et humanité, regard morne de l'animal et regard de souffrance de l'humain », comme dit Christine Angot.

J'aimerais que Houellebecq tente de comprendre notre monde en panne de lumière, cesse de geindre et, saperlipopette !, sorte de son phare gesticulant dans les ténèbres.

Le touriste des désastres

Paris, 2013,

BHL, « le Lévy d'Arabie », comme le surnomme Sollers en référence à Thomas E. Lawrence, s'en vient de guerre. Il revient souvent de guerre. Il s'approche des massacres, alors que le plus souvent les journalistes restent parqués au large des combats sur des promontoires de honte. Il témoigne ! Il est une « plume engagée ». Chevalier de nobles causes, porte-parole des asservis de la Terre et des innocents, il apparaît à tous les créneaux, derrière toutes les meurtrières, sur les plus hautes échauguettes médiatiques. Il clame ses indignations et nous exhorte aux justes combats. Quel engagé superbe ! Pour avoir fréquenté les bases arrière de toutes les tueries de la planète, il sait, comprend, alerte ses contemporains et souffre de leur naïveté. Il témoigne, expose des stratégies géopolitiques, indique les bons chemins, tient ferme le rôle de l'intellectuel porteur de la conscience de son temps, libérée de toute ambiguïté.

Voilà un engagé !

Il possède la pharmacopée idéale du bon docteur, conseille les musulmans : « Évoluez, ouvrez-vous à notre monde civilisé », ou le ministre des Affaires étrangères : « Ralliez l'alliance du Nord ! » (en Afghanistan). Il prend l'avion pour Bucarest libérée, pour Sarajevo martyrisée, pour la vallée du Panchir résistante, pour Bengazi révolté. Étendard en main, claquant dans les tourmentes, propre de sa personne et col ouvert sur sa vaillante poitrine, il nous offre son amour du grand, de l'immense et de l'universel. Il est saint Michel terrassant le dragon. Il s'adore. Et ça marche : Michel Drucker lui donne du « grand penseur », *Le Monde* lui offre sa une, ses grands reportages et ses tribunes. Trop aspiré hors de France par tous les événements, il ne s'oppose jamais à la présidence, ni au gouvernement français. Ses indignations sont extranationales…

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Porteur de l'idéologie majeure et servant distingué de l'intelligentsia pro-américaine, il sait battre les cartes et sortir les lapins en peluche de sa sacoche : ce jour, tel *la liberté guidant les peuples,* Bernard-Henri Lévy entre donc chez moi, porteur de leçons magistrales[15]. Il s'ébahit devant la victoire US en Afghanistan : ils ont étonnamment bien joué ! Un bilan positif : *mille morts civils*, mille innocents. *Qui dit mieux dans une guerre de libération ?* Quelle libération ? Veulent-ils la peau de Ben Laden, leur ancien complice traître ? Les B52 veulent libérer soudainement les Afghans, pourquoi ? Les talibans, dit Levy : « des tigres de papier, détalant comme des poulets, vaincus sans combattre ». BHL estime cependant que « le fondamentalisme n'est pas totalement vaincu, que les terroristes ont déclenché une guerre de type nouveau, sans front, sans champ de bataille, en rupture avec les principes classiques de la stratégie clausewitzienne[16] ». *Tigres de papier* ou stratèges ? Ah les mauvais joueurs !

Le fondamentalisme vient de connaître seulement *son premier coup d'arrêt*. Les fanatiques religieux musulmans ne sont peut-être pas que *poulets* en déroute ?

BHL possède une mémoire trop sélective. Les Américains auraient pu faire l'économie de ces tueries s'ils n'avaient pas soutenu les talibans pendant 2 000 jours ! : Il « oublie » que ces *tigres de papier* – image d'une logorrhée gonflée de suffisance – ont été discrètement alimentés par les pétroliers US depuis 1994, désireux d'établir un corridor sous contrôle entre le Pakistan et les nouvelles républiques indépendantes d'Asie centrale. Il « oublie » le soutien US aux Pakistanais dans l'installation des étudiants théologiens à Kaboul et à travers le pays. Il « oublie » ces blindés, cette aviation et ces télécoms offerts aux talibans après le voyage de l'ambassadeur américain à Herat en 96. Il « ignore » ces fricotages diplomatiques américano-benladeniens. Il fustige les effets et fuit une cause : ce fanatisme proliférant sur le terreau d'une misère des peuples. S'il ne demande certes pas la mort pour les incroyants, à la façon de Ben Laden, il prétend que les gens sans religion n'ont pas d'identité (entendu à la télé) : il lui facilite « le travail », non ?

15. « Ce que nous avons appris depuis le 11 septembre », *Le Monde*, 23 décembre 2001.

16. Sottise : les principes de Clausewitz visent « à l'anéantissement de l'adversaire, […] il ne peut y avoir de limites à l'emploi de la violence » (*De la guerre*, 1832).

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Bonimenteur-mystificateur au masque de Pierrot, BHL est incapable de s'interroger sur lui-même. (Faudrait-il que je mette la bride à ma langue ? Si je n'habitais pas la banlieue, si je mettais à nu les raisons de son activisme, l'affairisme de son milieu originel – le capitalisme des imbéciles – et sa solidarité envers le business international et israélien, bien sûr, je risquerais de le déranger.) Pour lui, le pouvoir israélien a toujours raison : la balle qui tue le petit Mohamed al-Dara est *une balle perdue*, bien évidemment. (Ce disant je connais la réplique de son camp : *Vous êtes un antisémite !* Faux, je réponds, je suis juif ou noir ou jaune face à tout raciste et bien de mes amis, parmi les meilleurs, sont juifs[17].)

« Justicier » de toutes les aventures coloniales, du Tchad en 1983, au Nicaragua en 1985 à la guerre du Golf en 1990, à la Lybie en 2011, « prophète de la démocratie » en Libye[18], BHL a les amis qu'il mérite : il peut fréquenter Pinault ou Lagardère et tutoyer le bélître Sarkozy. Quand meurt son ami Benny Lévy, exégète de la loi juive après avoir été dirigeant de La Gauche prolétarienne, il évoque son « tournement » et esquive la nature sectaire de ce zapping : Benny Lévy passant des textes sacrés du maoïsme à ceux du judaïsme officiel restait dans une logique de continuité, remplaçant simplement et sans problème le dieu de Pékin par celui de Vilna, le Petit livre rouge par la Thorah. et se coiffant d'une kippa. Ne pouvant respirer sans gourou, au point de se métamorphoser lui-même en gourou, il restait fidèle à sa nature dogmatique, telle l'huître liée à son piquet. BHL est aussi libre que le fut son grand ami patronyme, dénonciateur des juifs progressistes du « camp de la canaille »[19].

Abîme sans fond…

La perversité des sharonistes est de s'avancer derrière le drapeau de la lutte contre l'antisémitisme. Si je critique un colonialiste sharoniste on peut m'accuser de racisme. On brouille ainsi les débats en mêlant au politique le religieux et… l'ethnie, alors que je me fiche de

17. Je pense à mes frères, Francis Grimberg, Émile Herlic, Jean Wayser, Bernard Weisz… à toi Rosa Luxemburg… et Karl Marx !

18. *Dixit* Philippe Sollers, *Littérature et politique*, Flammarion, p. 708.

19. « Les juifs progressistes », *Le Monde*, 17 octobre et 7 novembre 2003. Voir *Le B.A.BA DU BHL. Enquête sur le plus grand intellectuel français* de Jade Lindgaard et Xavier de La Porte (La Découverte, 2011), qui déconstruit le théâtre BHL et expose notamment sa fonction de chef d'entreprise.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

toute notion ethnique et m'avoue incapable de distinguer un Juif d'un Palestinien. Je comprends, certes, l'extrême sensibilité des Juifs face aux actes antisémites d'ici ou là. Je comprends même qu'ils puissent être plus attentifs et plus vigilants que moi sur cette question. Il m'est arrivé de demander à des amis juifs, à propos des actes antisémites actuels : *Ne dramatisez-vous pas ?* Ils me répondent : *En 33, ça a commencé ainsi.* Ils ont raison de rester éveillés et combatifs. Ennemi de tous les racismes, je pense ne pas l'être moins qu'eux. Ceci dit, l'Israélien Sharon fut un sale type.

Que vivent et s'expriment les Israéliens de gauche !

Combien de crécelles à paroles pirouettent sur le devant de la scène ? Que de temps perdu, d'argent disparu, de fanatisme entretenu par les minables du calcul égoïste mêlant mauvaise foi et naïveté réactionnaire !

Dans son dialogue avec Michel Houellebecq (*Ennemis publics,* Flammarion-Grasset, 2008), BHL entreprend de répliquer à ses ennemis qui le présente comme « un individu assez méprisable ». Le pitoyable ! Il m'apprend que les gens « qui veulent trop se mêler de la vie de leurs semblables, trop réformer le genre humain, trop le régénérer, sont soit des fous dangereux, soit des canailles, soit les deux ».

Je comprends donc que lui-même ne veut pas trop changer le monde, puisqu'il ne peut-être à l'évidence un type dangereux ni une canaille. La sagesse serait donc à trouver chez le résigné, le serf, le jouisseur, le prédateur… Probablement. Pourquoi alors BHL court-il le monde au-devant des catastrophes et des guerres ? Pour ne pas trop le réformer ? Contradiction.

Il avoue : ce qui le meut, c'est le goût de l'aventure.

> J'ai le goût de voyager, de bouger, de dépayser mon âme, de me déplacer dans des systèmes de références autrement paramétrés que ceux de ma vie ordinaire. J'aime sentir mon moteur vital tourner selon un autre régime [...]. J'ai été heureux à Sarajevo. J'ai de bons souvenirs de mes séjours à Huambo ou Luanda, en Angola... ; Je sais que ce n'est pas bien de dire cela. Je sais que ça fait touriste du désastre. Mais c'est vrai[20].

Ce qui n'est pas bien, BHL ce n'est pas seulement de le dire, c'est de le faire. De parcourir des régions exsangues et affamées dans les bagnoles aux fanions des corps diplomatiques. C'est même écœurant.

20. Michel Houellebecq, Bernard-Henri Lévy, *Ennemis publics*, Flammarion-Grasset, 2013.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Il me dit que les jeunesses communistes ont « la double vertu, dormitive, pulsive, qu'a toujours eue ce genre d'opium ». Si BHL est expert en opiacés, que ne dénonce-t-il les vertus dormitives et pulsives de toutes les religions ! Marx, estime-t-il, est cet autre penseur inutile, cette autre source d'aveuglement, car incapable de penser ce qui (par exemple le nazisme) ne cadrait pas avec les schémas de la lutte des classes moteur de l'histoire[21].

Là, il prend son lecteur pour un demeuré, à moins qu'il le soit lui-même en l'occurrence, profondément. Le nazisme a été en Europe la réaction du capitalisme allemand après l'humiliation de 14-18, face à son besoin d'un « espace vital » et au « danger communiste ». Le national-socialisme contre l'ennemi socialiste. Ce fut, en France, le prétexte d'un choix de classe : *Plutôt Hitler que le Front populaire*. Bien évidemment, Marx ne pouvait pas prévoir, au XIXe siècle, cette réaction de classe de la bourgeoisie financière, d'autant que le nazisme devait sévir un demi-siècle après sa mort. Hitler, conscient de ses ennemis, tua méthodiquement le plus de communistes possible et brûla Marx. Les marxistes, furent naturellement d'ardents combattants antifascistes et en payèrent le prix ! Nizan et Politzer ont donné leur vie dans ce combat à une époque où l'essentiel du patronat et l'Église se vautraient dans la complaisance ou même collaboraient avec les nazis ! Marx expliqua et dénonça, en son temps, l'exploitation qui engraisse les nantis (celle qui profite, notamment par l'industrie du papier, à BHL, lequel aurait aimé qu'il fut « inutile »). Les prophètes et les sophistes contemporains d'Hitler n'ont pas vu venir le nazisme ! Marx a pressenti *la sauvagerie sans masque* ! Cornegidouille, BHL n'est qu'un piètre penseur, plus qu'inutile !

Un déclin de la mémoire

2017 (propos daté !),

Je n'ignore pas le fossé millénaire entre générations, plus ou moins large. Quand j'observe la dernière jeune génération j'avoue faire du crawl dans la mare de ma subjectivité et je bois la tasse. Pardon aux miens.

Après mûres réflexions, je note une caractéristique générale concernant la postérité de mes parents : le déclin dominant, dès la troisième

21. *Ibid.*

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

génération, de la mémoire du vécu familial ou historique des origines. Par exemple, François Rocchi, le père, était un actif anarcho-communiste doté d'un solide athéisme. On a retrouvé de fortes traces de cette expérience et façon de concevoir la réalité chez ses trois fils, dont moi-même. Nous nous en sommes même fait une fierté en appréciant le courage qu'il fallut à ce père pour se forger son comportement rebelle. Cet acquis s'est sensiblement évaporé dans la génération suivante (ma Brigitte, qui n'est pas concernée par ce point de vue, ne me contredira pas !). Je comprends fort bien que l'idée de révolution dans un concept de Grand soir, noyau dur de cet héritage, soit engloutie. Je déplore que cette volonté de lutte ou de changement si féconde, de résistance ferme, n'ait pas encore muté vers l'engagement citoyen, pour céder une place trop flagrante… au vide. Sous le prétexte fallacieux de laisser les enfants faire librement leur expérience, on a vu des influences religieuses atteindre cette troisième génération. Liberté fallacieuse, car aucun être n'est jamais libre de naissance, c'est-à-dire assez doué d'esprit critique pour pouvoir se faire des opinions par lui-même et surtout en matière de religion. Les cerveaux se modèlent toujours sous l'influence des bains dominants… si insipides. Une partie de cette génération, dis-je, a avalé les discours religieux qui nous ramènent aux stades originels d'une humanité en quête de consolations et d'explications extraterrestres. Elle ne sait pas combien les religions peuvent souiller les impulsions les plus sacrées de l'être. Elle ignore le sage qui lui dit *Délaissez les ombres et embrassez le vrai. C'est en soupirant après le ciel que vous demeurez en enfer.*

La pauvreté de l'esprit critique réussit le mariage des dogmatismes traditionnels aux influences vidéo, pour arriver, me semble-t-il, à une sorte d'anesthésie douce génératrice d'une ignorance de la perversité des leurres et des manipulations idéologiques de la société capitaliste.

Je ressens péniblement la non-communication avec ma très jeune famille. Mon apparence physique de croûton légumineux chauve, pour n'être pas en l'occurrence rédhibitoire, doit cependant contribuer à cette regrettable distanciation. Chez les humains du troisième millénaire, à ce jour, me semble-t-il, plus on est jeune, moins on discute du réel, moins on s'affirme citoyen éclairé. L'irrationnel avance et prospère donc comme une souris dans un fromage. C'est fort regrettable. Quand on oublie son passé, nous a mis en garde Goethe, on est condamné à le revivre.

Ce constat ne concerne pas seulement ma famille, hélas. Nous abordons insensiblement un aspect d'une grande partie de la jeunesse

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

contemporaine : elle voit le monde à travers les verres colorés et pollués de la télé, commerciale et manipulatrice, les évasions offertes par les gadgets du numériques et les vitrines de la consommation. Pasolini précise la gravité du phénomène :

> La société de consommation a profondément transformé les jeunes ; elle les a touchés dans ce qu'ils ont d'intime, elle leur a donné d'autres sentiments, d'autres façons de penser, de vivre, d'autres modèles culturels, [...] il s'agit d'un enrégimentement réel qui a volé et changé leur âme.

Une idée reprise par le philosophe Axel Honneth[22] :

> On peut constater que depuis une vingtaine d'années, les réformes néolibérales dans l'économie ont engendré une sorte de nouvel individu dont la relation à soi se révèle dépourvue de réflexivité et qui est privée de la capacité d'avoir des conflits ou des dialogues intérieurs. Or ce dernier point constitue une condition fondamentale de la vie démocratique.

Le plus difficile dans cet état est l'impossibilité dans laquelle se trouve l'ancien, le « vieux », de faire passer son expérience de vie. « Une chose est claire, constatait déjà dans le début des années trente Walter Benjamin, le cours de l'expérience a chuté[23]. » Quand le descendant comprend parfois ce qu'a voulu exprimer son aïeul, il est… trop tard (J'en connais une – ma Brigitte ! – qui a cependant affiné et largement amendé les pensées de ses aïeux.) La jeune génération s'ébat en ignorant trop souvent tout ou presque de l'Histoire. Autrement dit, si elle sortait maintenant de l'endormissement et de l'égoïsme, ne serait-elle pas prête à renouveler nos propres erreurs et à ruminer des illusions mortes ? D'immenses expériences nationales et internationales se dissipent ainsi sans laisser de traces tangibles, tels des nuages sous les vents desséchants. On voit le champ religieux grignoter le politique et l'éthique, croître l'irrationalité et refleurir ici et là des croix qui ne

22. *Le Monde,* 27 mars 2007.

23. Walter Benjamin, *Expérience et pauvreté* [1933], Paris, Payot, 2011 : « À quoi sa pauvreté en expérience amène le barbare ? Elle l'amène à recommencer au début, à reprendre à zéro, à se débrouiller avec peu, à construire avec presque rien, sans tourner la tête de droite ni de gauche… Ici et là, les meilleurs esprits ont depuis longtemps commencé à se faire une idée sur ces questions. Ils se caractérisent à la fois par un manque total d'illusions sur leur époque et par une adhésion sans réserve à celle-ci. » Revers positif de la médaille, en quelque sorte. Walter Benjamin philosophe, historien de l'art, critique littéraire, critique d'art (1892-1940).

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

sont pas seulement catholiques. Le seul remède à ce glissement serait de tenter de rétablir des échanges intergénérationnels, de combattre toute fissure avant qu'elle devienne un fossé abyssal, d'œuvrer pour la mémoire et la découverte. Travail de Sisyphe… indispensable.

Je ne dis pas que la génération déclinante ne doit pas faire l'effort de comprendre ce qui vient, le nouveau dans ce qu'il peut apporter de positif ! Cette démarche considérable doit, elle aussi, être permanente.

La plupart des jeunes regardent *Le loft*, « pas beaucoup, un p'tit peu ». Ils admirent les paillettes du star-système. Syrie, Palestine, Yémen, Rwanda, Afghanistan ? Irak ? Citoyenneté ? *Qu'est-ce que tu dis ?* N'ayant aucun projet de vie hors de la drogue douce de la petite consommation, bien trop d'adolescents n'ont plus besoin de pendule. Ils gaspillent le temps qui leur est imparti en ignorant son extrême valeur. Ils méconnaissent l'univers de police et l'ordre moral qu'on leur prépare : « Travail, famille, patrie » (*bis repetita*…).

Je crains pour mes proches. Cela renforce mon avide désir d'une révolution citoyenne.

Ego, bobos, fiasco et à quoi bon…

J'ai omis d'étriller la gauche caviar. Régis Debray la surine fort bien dans la feuille *Une*. Il n'aime pas cette gauche-là, pas plus que « le populisme sauciflard », comme il dit. (Qu'a-t-il donc contre le saucisson, excellent s'il n'est pas trop gras ?) Il voit très bien :

> La pastorale de magazine, le bref radiophonique ou la décrétale télévisuelle passent aux mains de surinformés réactifs, abêtis de Sciences-Po, avec une conscience historique démarrant à la Seconde Guerre mondiale. Voici le nouveau clergé sans foi, en démocratie d'opinion, pour des laïques sans religion ni doctrine.

Ça pétille. Quand il désaccoutre la gauche caviar il s'avère utile. Mais…

Dans une de ses tornades blanches purificatrices, il nous met en garde : les autobiographies, « c'est Charybde ou Scylla. On dégorge ses humeurs, on déshabille l'ego, ses bobos et son fiasco[24] ». La sienne, hélas, qu'il publie en feuilleton depuis plus de quarante-cinq ans, n'arrive à déshabiller ni *son ego* – trop gigantesque – *ni ses bobos* – trop douloureux… et même, peut-être, un *fiasco* engluant.

24. À propos des mémoires de Jean Daniel.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Réfugié sur Sirius, l'étoile la plus brillante du ciel politique, par-dessus l'Aventin, il nous a conté comment il avait approché les révolutionnaires, les grands de ce monde, les marxistes-léninistes, les sociaux-démocrates, un président adultérin[25], les femmes menteuses, etc. Comment il en est revenu, atrocement blasé :

> Nous n'aurons plus d'autres folies... Fidélité, mémoire, révolution, engagement, erreur, cohérence, rigueur : griffonnez en conscience des milliers de pages sur ses obsessions, il n'en restera rien... À quoi bon... Plus personne ne lit... Des centaines de milliers d'hommes couchés pour avoir donné un sens à leur vie – les meilleurs d'entre nous gigotent sous la dalle et hurlent à la faute de goût... [À propos d'un pet foireux de l'histoire]. La plus haute tragédie du siècle dernier finit en guignolade...[26]

Bref, pour Régis Debray les carottes de l'humanité sont cuites. *Alea jacta est*… Après lui et le Thermidor planétaire : le néant.

Des milliers d'hommes donnent toujours un sens à leur vie. Combattre pour le mieux vivre ou la survie n'a jamais été pour eux et leurs proches une coquetterie, une chimère, mais un impératif désir vital. Ils n'ont pas, comme lui, le temps et les moyens d'attendre. Parvenu sur l'Aventin, Debray n'est certes pas sous la dalle… Sa vie n'aurait-elle plus de sens ? Il porte ses yeux ailleurs, sur les sciences ou « une marguerite dans les champs » et attend que le mouvement historique reprenne vigueur dans vingt ou cinquante ans. Il fait sans doute confiance aux forces des profondeurs pour que naissent spontanément des lendemains meilleurs. C'est son droit. Ne serait-il pas victime de longue durée de son traumatisme subit en octobre 1967[27]. Bourgeois, nous dit-il, il ne fréquente plus, en France, que des bourgeois – entendez par ce mot « celui qui se préfère » précise-t-il. Sans doute pour n'être pas né dans « le bonheur pommes frites, camembert, pinard et bagnole ». Il ne faut plus lui parler de « prolétaires », mais de « pauvres ». Plus de classes sociales, tranquillité retrouvée ! Il feint d'être rangé

25. Je ne peux oublier la façon dont il salua (dans *Le Monde*) la mémoire de François Mitterrand, dont il était le conseiller potiche, en dénonçant le jour de ses obsèques son comportement adultérin ; inélégance…

26. *Révolution dans la révolution*, Paris, François Maspero, 1967 ; *Contretemps. Éloges des idéaux perdus,* Paris, Gallimard, 1992.

27. Octobre 1967, le Che tombe sous les balles du pouvoir bolivien et de la CIA. Debray, qui accompagnait le Che, est fait prisonnier et subit de durs interrogatoires… Il est le témoin du crash d'une ébauche de révolution (il a relaté cela dans *Les Masques*, Paris, Gallimard, 1987).

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

et masque sa vilaine impuissance derrière une vague espérance bien commode. Son droit de retrait est respectable. Il a tort d'en sortir.

Écoutez-le : il « entend monter le reproche d'être allé chercher ailleurs des émotions fortes, vamps et cartouchières ». Bévue, ce n'est que son inconscient qui le titille et le démange ! À son retour au bercail on lui « a fait savoir que la révolution fait partie de ces choses qu'on ne fait pas à la maison quand on est bien élevé » ! Il a gobé, naturellement. Pour se conforter, inconsciemment, il voudrait se convaincre que la notion de révolution reste une idée de rêveurs coureurs des maquis et forêts lointaines, dont on peut revenir, cocorico ! la crête en l'air, assuré au retour de retrouver un job confortable dans l'appareil d'État ou celui de papa. Depuis la maison, il ne peut s'empêcher de revenir sur la scène médiatique, pour exister et dire n'importe quoi : « Je ne peux qu'avouer une certaine compassion pour les nouveaux djihadistes de chez nous[28]. »

C'est encore le prosélytisme, et cette absence de jugement. Irresponsable, il met ainsi sur le même plan Guevara, porteur d'un idéal révolutionnaire et d'une soif de justice sociale, et des fêlés absolus, ivres de sang et de haine.

Comment croire Régis Debray assez innocent pour ignorer que, ce disant, il rejoint les puissants, manipulateurs d'épouvante et d'épouvantails ? Voudrait-il oublier ou effacer de sa bio son engagement de jadis qui lui pèse ? Se laver du rouge ancien pour devenir incolore ? Fiasco ! Il se lave les mains.

« À tout instant je suis à mon poste, disait Rosa Luxemburg, et, dès que la possibilité m'en sera offerte, je m'empresserai de taper de mes dix doigts le clavier du piano du monde, que ce sera un beau vacarme ! »

Je préfère ce panache d'une belle personne à la posture d'un Oblomov[29].

Un peu de terre ferme

Paris, 1983,

« On ne peut toujours se baigner dans un fleuve de vie. Sauf à être un piquet planté dans le courant et qui en silence,

28. Régis Debray, *Un candide à sa fenêtre*, Gallimard, 2015.

29. *Oblomov*, roman d'Ivan Gontcharov publié en 1859. Ilya Ilitch Oblomov cultive comme son bien le plus précieux un penchant naturel à la paresse et passe ses jours à s'incruster dans son divan.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

tienne. On désire un peu de terre ferme. Le tout est de trouver ce peu de terre sous les eaux.»

Cette métaphore de Louis Althusser, je ne l'ai découverte qu'au début du millénaire. Elle correspond assez précisément à mon mental du début des années 1980. Un impérieux besoin de «terre ferme» m'oblige à prospecter les rives inconnues, d'autant que le courant devient impétueux. Cette terre ferme existe-t-elle?

La distanciation, qui offre un grand angle de vue sur notre condition, celle qui aurait permis à Fabrice de comprendre qu'il vivait à Waterloo une grande défaite napoléonienne, devrait faciliter cette recherche. Je manque encore de cette faculté. Mais de moins en moins. Ayant appris son importance, je la recherche, sans la trouver toujours. J'ai trop souvent baigné dans la vie effervescente et tumultueuse sans avoir la volonté farouche de prendre le recul indispensable, trop longtemps été emporté dans les turbulences quand un petit effort m'aurait permis de les mieux comprendre, sans forcément les fuir. Je suis resté dans des cohues, obstinément, ce qui m'empêchait souvent de voir l'horizon et le ciel étoilé. Le grand Louis Guilloux[30], que je n'ai pas eu le temps de remercier, m'avait pourtant mis en garde contre le danger de superficialité d'un journalisme privilégiant l'immédiateté à l'analyse historique des causes et des conséquences des événements. Je n'étais plus au milieu du fleuve, mais dans un de ses bras tumultueux, dont je ne voyais pas le fond. Aurais-je pu choisir de m'évader?

Les fureurs et les bruits de l'univers émietté m'arrivent toujours, ici, rue Victor Hugo. Comment vivre heureux entouré de malheureux[31]? Je dois rester lucide, hors d'un *Waterloo*, savoir qu'il peut survenir, voler vers les astres sans méconnaître le désastre.

Ma noble incohérence

1983, j'atteins mes 55 ans sans les avoir vus venir!

Quand ton navire prend l'eau, comment sauver ton engagement? Que faire? Je réponds: nager jusqu'à la côte et persévérer. La catastrophe historique m'a inspiré *La Noble incohérence,* récit

30. Louis Guilloux, (1899-1980) – rencontré chez lui, rue du Dragon, à Paris – mettait sa dernière main sur les épreuves de ses mémoires, *L'Herbe d'oubli*, parues *post mortem*.

31. Une de mes voisines vient de se jeter par la fenêtre de son cinquième étage. Janvier 2018.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

philosophico-désopilant d'un enquêteur à la recherche d'un « grand écrivain » disparu, Corse et phare de plusieurs générations, dans le naufrage d'un navire appelé le *Cité del sole*, en référence à l'utopiste Campanella. Ce texte est dessus mon armoire. Je ne me suis pas assez impliqué pour qu'il paraisse. Il avait pourtant bénéficié de bonnes notes de lecture, chez Flammarion, et l'approbation de la directrice de collection, Anne Pons. Henri Flammarion opposa son veto, sans dire un mot[32]. Une de ces notes favorables estimait que ce qui faisait la valeur de mon texte « était le débridé du propos, son allure chronique journalistique bourrée de notations impromptues. Il y a là quelque chose d'infiniment savoureux, assimilable à la noble incohérence dont parle le titre. Sous forme métaphorique, c'est probablement le meilleur ouvrage actuel sur la crise de l'utopie communiste ainsi que sur toutes les utopies. Mais son propos, jamais partisan ni conjoncturel, s'élève bien au-dessus des querelles politiques. C'est une satire de haut vol, au ton juste, à l'ironie percutante. Je suis pour ».

Ce lecteur avait tout compris.

Trois pages, une scène :

Mon narrateur vient de rencontrer dans les Açores, d'anciens matelots rescapés du naufrage. Kingplus, notamment, reconverti dans la culture des ananas et directeur de la King-ananas-plus, fabrique de chewing-gums aux ananas. Sur le retour, un ancien du *Cité del sole* court après l'enquêteur/narrateur :

J'aperçus de loin le chauve qui me faisait des signes métaphoriques. Il hâta le pas et arriva sur moi en marathonien, me soufflant, entre deux inspirations courtes : Il faut que je vous parle, camarade… J'avais peur de ne pas vous revoir… Une enquête comme la vôtre, c'est trop important… J'ai beaucoup réfléchi…

Son souffle de forge se calma peu à peu. Il me dit d'un trait : Je suis tatoué et je joue aux dominos et aux quilles, pour tuer le temps, mais faudrait pas croire que j'ai pas pensé…

Je le rassurai. Il s'apaisa.

— Kingplus vous aura fait le coup de la philo. Il en faut des philosophes. Je ne vous dirai pas le contraire. Mais lui a quitté le bateau en douceur. Il n'a pas vécu ce que nous avons vécu…

— Il m'a dit, objectai-je, c'est le bateau qui m'a quitté…

32. Il avait suivi un conseil express d'ultime relecture lui venant de Chantal Chawaf, qui, dans le même temps, me parlait toujours très amicalement (j'ai gardé ses lettres de « grande amitié »).

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

— Façon de parler : il avait sûrement, comme nous, un petit ressort déglingué dans son idéologie. On a déjà vu ça. J'en ai salué des chaloupes parties avec de bons gars comme lui, par des nuits sans lumière, ou même par beau temps sur des mers céruléennes. Il avait sans doute raison avant nous. Nous, c'est justement ce que je ne vous ai pas dit. Nous…

Cheminant, nous allions sur le môle, en direction des Amériques. Le vent vif nous cinglait d'embruns. Je tenais serré contre moi, l'ananas cadeau de Kingplus dont les feuilles me piquaient le menton et, d'une main, ma vieille valise de reporter. J'avais hâte, pour faire une pause, d'arriver au musoir près d'un petit phare rouge qui balisait l'entrée du port. Le chauve, tout à la passion de ce qu'il avait à me dire me laissait empêtré dans mes bagages :

— Je voudrais vous dire…

Il se tut maintenant que nous étions assis dans l'ombre du phare. Les vagues d'écume à nos pieds, guettaient ses mots. Il voulait me parler de lui. Il me parla longtemps d'eux et me fit rater ma navette et mon avion.

— Une multitude de gens les plus respectables, vous le savez bien, suivaient le *Cité del sole*, par sentiment, c'est vrai. Mais beaucoup d'entre eux ne comprenaient rien à la haute mer. Ils ne connaissaient que les marais, au mieux les lacs ou les étangs, question de milieu. Au fil des ans le divorce s'est fait entre les nouveaux officiers et nous. L'Amirauté s'est rangée sur ces rameurs, ces godilleurs en eaux basses, nous sommes devenus, nous, des pelés, des galeux d'où venaient tous les maux. L'état-major a engagé de plus en plus de ces petits galonnés, décisionnaires minuscules, persécuteurs de l'imaginaire et de la recherche, petit-bourgeois pantouflards de la pensée. Il a suivi, comme le bouchon sur les flots suit la marée…

— Ils étaient quand même le progrès, osais-je dire.

— Ah, laissez-moi rire ! Mais laissez-moi rire ! Ces stratèges aux petits pieds, ces bureaucrates sans âmes, ces inutiles…

— Des noms, demandais-je, des noms, des noms !

— Non, non, non ! tout le monde peut comprendre. Ces gens-là, de tous les pays, sont bien connus, vous le savez bien…

— Je ne sais rien, j'enquête.

Il s'essuyait le crâne luisant d'un coup de mouchoir, répétant : Vous le savez bien. C'était contre la bêtise qu'il parlait et bien d'autres, avant lui, étaient partis en guerre contre l'ignorance agissante. Il me cita Dostoïevski, qu'il connaissait par cœur : Par cœur, vous compre-

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

nez ? L'écrivain russe polémiquait avec des gens pareils aux nôtres et leur disait à peu près ceci : Bien que depuis longtemps la société vous considère d'un regard méfiant, le constant galvaudage de ce qu'il ne faut pas galvauder peut malgré tout causer de grands dommages. Et c'est justement ce que vous faites. Ce que vous faites, incessamment. Et si la société vous abandonne (et elle vous abandonne, c'est un fait) ce n'est nullement qu'elle abandonne l'idée que vous êtes sensés servir ; c'est que vous êtes vous-même très mauvais…

Il était heureux de m'étonner, le marin chauve. Pensez, l'écrivain russe avait vu ça au dix-neuvième siècle ! Comme je notai sa bonne mémoire, il m'affirma que sa calvitie, qui fut précoce, tenait à ça – atteinte irréversible à son image –, et il se fit encore plus véhément :

— Ils n'ont que la cause aux lèvres. Leur vie n'est qu'un mélange d'atavisme et de caporalisme gaulois. Beaucoup d'entre eux se donnent des airs de penseur à la Rodin, mais ils ont cessé de penser depuis leur puberté, et encore… Ils ne doutent jamais de rien, se pavanent dans leur vanité sans bornes et, si vous osez les contredire, ils vous font des colères d'amour propre avec des tremblements de vieilles commères hystériques. La vanité les dévore et leur a déjà fait faire toutes les bêtises. Ils ont les solutions de tous les problèmes en tête y compris celles du bonheur du genre humain qu'ils proclament avec des coups de points sur la table et, si vous les interrogez, ils vous agressent : Gêneurs ! rétrogrades ! intellos de bureau ! Ils se figurent que diriger une nation développée est aussi simple que de faire des crêpes ou poser des rustines. Franchement, pouvez-vous les prendre pour les avocats de la Cause ? Ils n'ont pas de vraies convictions ou alors elles tiennent comme des moules sur le piquet. Ils n'ont pas de tripes. Ils ont la froideur des reptiles. Ils critiquent sans cesse, mais ne proposent rien de sensé. Ils mêlent toujours leur personne aux intérêts de la Cause et chaque fois qu'ils ouvrent la bouche c'est pour rendre petites et vulgaires aux yeux de la société les idées et les entreprises les plus justes, les plus indispensables, les plus vraies. Ces minus ont galvaudé lamentablement les grands idéaux au point de laisser renaître l'hydre de la barbarie la plus sauvage. Avoir excédé le peuple de leur médiocrité est un grand crime. C'est leur médiocrité qui nous avait agressés. Ils ne cessent de perdre leur place dans la société et persistent à ne pas s'interroger sur eux-mêmes, à refuser de se regarder dans les miroirs qu'on leur présente… Ils disent que ce peuple est impossible, qu'il faut en changer, mais ils frappent ceux qui osent les critiquer, les débarquent avec la morgue de leur bêtise

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

himalayenne. Voilà… Vous pouvez ajouter tout ce que je vous dis. Ça peut être utile pour comprendre la disparition de l'Ami… (le grand écrivain disparu).

Bigre, me suis-je dit, comment un seul homme peut-il contenir tant de véhémence ?

Penser que l'on pense

Je viens de lire des choses bien troublantes dans *La Vie mutualiste,* cette revue qui me parvient régulièrement sans que je la demande : le brave Henri Lefebvre[33] écrit – comme s'il venait de lire par-dessus mon épaule :

> Croire que penser se limite à faire le bilan de l'accompli et du passé, ce n'est pas penser. La conscience de soi qui s'empêtre dans son propre redoublement devenant assez morbide (je pense que je pense) ce n'est plus penser. Le sommeil dogmatique (s'installer dans la certitude et renoncer à l'ouverture) non plus.

Étrange, non ? Et bien dérangeant. Une pensée comme celle-là peut anéantir des tas de projets ou les retarder pendant des années. C'est anesthésiant, non ? Le professeur semble me répondre et pourtant il ne me connaît pas. Je sais pas mal de gens qui ne se cassent pas la tête avec son assertion. Ils font leurs œuvres et leur petit bonhomme de chemin avec le bric-à-brac de leur biographie et la sauce de leur imaginaire sans s'occuper du destin de leurs pensées. Et ça marche ! même si « la vie est un voyageur qui laisse traîner son manteau derrière lui, pour effacer ses traces », comme dit le poète[34]. Ils laissent le travail d'analyse à leurs contempteurs. Ils ne lisent pas *La Vie mutualiste*, ni les tas de journaux qui dérangent, ne regardent pas la télé qui distrait – au sens pascalien du terme. Ils pensent se ficher de leur « Je » qui, lui, en profite, sans qu'ils le sachent. Je dois être le contraire. Je lis trop. J'écoute trop. Je vibre trop. J'oublie que j'ai un nombril, moi aussi. Ce n'est pas parce que je regarde derrière moi, préalable à l'ACTE d'écrire, que je vais abandonner la route et l'itinéraire. Voilà ce que je répondrais à Henri Lefebvre s'il me critiquait personnellement. Je crois ne pas abandonner la pensée en m'observant

33. Henri Lefebvre (1901-1991), le plus prolifique des marxistes français.

34. Louis Aragon, *Les Voyageurs de l'Impériale*, 1939.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

d'une façon très critique. Je m'observe pour mieux penser. Parce que ce n'est pas mal d'essayer de savoir qui je suis, d'où je viens et où je désire aller. Mais le Maître a raison à propos du possible empêtrement.

Tuerie à Bagdad

5 avril, 2003,

Bagdad, le sang irakien coule à flot. Horreur des bombes à fragmentation et autres instruments de mort. J'ai envoyé un courrier à la tribune du *Monde* intitulé « Vive nos amis américains ! ». Ce n'est pas ironique, mais un salut aux Américains courageux en lutte contre la bêtise au front de taureau de l'équipe mafieuse de la Maison blanche. Il ne sera pas publié, bien que *Le Monde* m'ait répondu qu'il pourrait l'être, éventuellement. J'évoque un sujet tabou : le danger fasciste aux États-Unis. Quand Donald Rumsfeld cite Al Capone : « Vous obtiendrez plus avec un mot gentil et un fusil qu'avec seulement un mot gentil », qu'est-ce, sinon une parole de violence ? La guerre en Irak c'est le fusil, sans le mot gentil : c'est cette fillette amputée de la jambe gauche étonnamment calme sur une civière, ce garçon amputé des quatre membres, cet homme courant vers la porte de l'hôpital, torse et pieds nus, un bébé dans ses bras, ces prisonniers ficelés et encagoulés, tremblants de peur, ce sang étalé dans les couloirs, cette suite de blessés en attente, ces parents désemparés, ces pillages des hôpitaux et des musées, cette profonde humiliation du peuple. Images US : pas de sang, des guerriers propres (si l'un d'eux meurt, c'est d'un d'accident de la route ou d'une erreur de tir). De ce côté, pas de cadavres, seulement quelques cercueils bien propres, recouverts de la bannière étoilée… Ils affirment avoir gagné la guerre, proprement.

J'aime cette lettre de Michael Löwy à George W. Bush qui s'achève sur ces mots : « Vous êtes encerclés par nos forces et vous n'avez aucune chance. Rendez-vous et nous vous garantissons la vie sauve et un asile en Afghanistan[35]. »

35. Michael Löwy, « Télégramme à Georges W. Bush, président des Etats-Unis». Le peuple américain mérite d'être libéré de la tyrannie», ultimatum du Surréalisme international.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Avez-vous lu *Le Monde* du 11 septembre ?

Bretagne, Le Roscoat, 11 et 12 septembre 2001,

Notes de ce jour : je cogite dans les Monts d'Arrée. L'aiguille marque 17 heures quand Nathalie, ma belle nièce, m'appelle pour me donner des nouvelles de mon petit frère Jacques, atteint d'un cancer : *Il va mieux. Il marche et se remet à manger* (rémission, pensé-je. Las, il mourra bientôt). Avant de raccrocher, elle m'informe que des attentats viennent d'être commis à New York : il y a une heure, des terroristes ont détourné deux avions et incendié le cœur de la ville. Je capte France Inter : j'entends, en direct, la description des attentats apocalyptiques.

Je note (ces lignes sont écrites à chaud, si l'on peut dire) : Deux avions, l'un après l'autre, viennent de se crasher au cœur de New York, sur les tours du World Trade Center qui sont en flammes. Deux tours de 110 étages, des milliers de personnes y travaillent. La Bourse, voisine, vient d'être fermée. Un troisième avion vient de se jeter sur le cœur de l'armée américaine : à Washington, près du Potomac. Le Pentagone est en feu. Une énorme fumée noire s'en échappe et, dit-on, une voiture piégée viendrait d'exploser. World Trade Center : les deux tours s'effondrent. Tous les vols commerciaux sont annulés aux États-Unis. Les frontières avec le Mexique et le Canada sont fermées. Un autre avion viendrait de s'écraser près de Pittsburgh. Une troisième tour s'effondre.

Je n'en crois pas mes oreilles. Bush, pour plus de sécurité, vient d'interrompre son vol de retour de Californie. Son avion a atterri sur la base de Barksdale, en Louisiane, au centre du pays. Il repart bientôt vers Offut, une autre base, dans le Nebraska. Il ne comprend pas… Aurait-il peur ? C'est fou. Aucun stratège, aucun espion, personne n'a vu venir l'attaque ?

Ainsi un commando de kamikazes a réussi à mettre à feu et à sang le cœur de l'Empire et ses symboles, les affaires et la force. On parle de dix mille morts… Quelle rage et quelle haine soutient cet acte de guerre ? À l'instant où ces lignes sont écrites, quelques heures après l'agression, le géant américain ne sait même pas d'où vient le coup (?). Qui a pu organiser et réussir une telle offensive contre la plus grande puissance mondiale ?

À l'aide de quelques armes blanches. Les terroristes, apprend-on bientôt, étaient armés de cutters et de rasoirs. Ils ont dû maîtriser ou tuer les pilotes avant de s'emparer des commandes des Boeing…

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

12 septembre,

Le Monde du jour, 12 septembre, sorti hier des presses, deux heures avant l'agression, publie un article fort édifiant, une page, titré « Le fantassin de demain portera un équipement bardé d'électronique ». Étrange de lire ce sous-titre : « Selon le Pentagone le soldat de la prochaine décennie combattra à partir des images du champ de bataille que lui enverront directement les satellites. » Et ces lignes : « Le projet Land Warrior expose clairement son objectif : rendre les combattants de demain plus « meurtriers », mobiles, numérisés, ainsi que plus longtemps disponibles et moins vulnérables. »

Voilà : il est toujours dangereux de mépriser ses adversaires surtout quand on ignore où sera le champ de bataille. Ceux de ce jour ne possédaient aucune arme moderne. Ils ont seulement sacrifié leurs peaux et choisi leur propre façon de combattre. Ils se sont emparés de l'avion pour le retourner contre les stratèges US. Ils ont préféré quitter ce monde dans l'espérance du Paradis céleste, plein de jeunes vierges amoureuses, en espérant mener l'Occident à sa perte.

Le fanatisme religieux – existe-t-il un fanatisme non religieux ? – est toujours terriblement redoutable, parce qu'imprévisible. J'ai vu à la télé, chez tante Marguerite, hier soir, les hommes tomber des gratte-ciel comme les fourmis d'un arbre, *comme des virgules*, vient de dire un témoin. C'est atroce, en direct ou différé. J'ai vu s'effondrer les deux tours dans un nuage dont les volutes faisaient songer à une éruption volcanique. J'imagine la terreur dans New York. J'imagine le choc émotionnel aux États-Unis et ses ondes de choc à travers la planète.

Combien de haine accumulée pour arriver à de telles abominations ? Je ressentais depuis longtemps cette tension, ces bouffées tièdes et fiévreuses. Je voyais trop nettement ces horreurs quotidiennes à travers le monde, trop d'images de larmes et de sang et de souffrance sur tous les continents, trop d'images obscènes d'un système jouisseur, arrogant, face aux souffrances de la planète, trop de gens dépouillés de tout et n'ayant plus aucune raison de vivre, capables d'être récupérés par n'importe quel Folamour. New York en flamme : étincelle, éclair dans un ciel d'orage ? Le ciel reste lourd de nuages sombres.

Le fanatisme a visé le cœur de l'Empire, qui ne fut pas toujours son ennemi. Amère dérision de ce constat. Il surgit des milieux intégristes talibans de Ben Laden, longtemps armés et manipulés par la CIA, et très longtemps tolérés, soutenus et encouragés tant qu'il s'agissait de combattre le pseudo-communisme. Il fleurit et gagne du terrain sur le terreau de la grande misère du monde et son cortège

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

d'injustices, de frustrations, d'humiliations et de crimes. Le modèle universel, grand générateur du déséquilibre mondial qui enrichit les riches et fait toujours plus de pauvres, ne peut durer éternellement[36]. L'éradication du fanatisme générateur du terrorisme passe par l'éradication de la misère du monde. Le Sud ne peut accepter de rester éternellement soumis au Nord et les pauvres aux riches. Il est temps d'imposer un nouveau partage des richesses, un nouvel ordre mondial. La question posée maintenant : quand et comment ? Sinon l'humanité doit s'attendre à d'autres actes de terreur de groupes extrémistes dont l'imagination guerrière est insoupçonnable.

J'entends Bush appeler à une « croisade des forces du bien contre les forces du mal ». Il se borne à surfer sur la vague d'émotion. Je crains qu'il se révèle comme un admirable monument de bêtise et de réaction ; qu'il ne perçoive pas comment les auteurs de cette agression ne souhaitent qu'une réplique aveugle pour mieux mobiliser les masses musulmanes autour d'eux, scinder le monde en deux et déclencher une grande et belle guerre sainte mondiale.

Les fanatiques ont assassiné des innocents, des femmes et des enfants. Des milliers d'Américains gisent sous les décombres et peut-être encore des vivants. Guerre nouvelle ? Guerre totale ? Comment ne pas se souvenir qu'au siècle passé des bombardiers ont écrasé sans complexe et avec bonne conscience les populations de grandes villes d'Europe ou du Japon et qu'aujourd'hui encore des populations du Moyen-Orient subissent les ravages des folies guerrières ? Je me souviens assez de la guerre mondiale pour savoir que les lois guerrière sont des leurres pour la foule des moutons. Il n'y a pas de loi. Il n'y a jamais eu de loi. Les gros mangent les petits. Les forts écrasent les faibles. Les puissants terrorisent les affamés. Les fanatiques partent en croisade. Ils sont lâches et se cachent ? Quand a-t-on vu des guerriers se désigner comme cibles d'une riposte attendue ? On attend les satellites et les drones en action contre le terrorisme et les GI bardés d'électronique dans les montagnes, les déserts et les terriers du terro-

36. « Voyez, le comble de l'usure, du vol et du brigandage, voilà nos seigneurs et nos princes. Ils s'approprient toute créature ; poissons dans l'eau, oiseaux dans l'air, végétation sur terre, il faut que tout leur appartienne… Ainsi les voyons-nous opprimer tous les hommes, le pauvre laboureur, le pauvre artisan, écorcher et gratter tout ce qui vit » (Thomas Münzer, 1524 !). La plus juste répartition des richesses désarmerait le terrorisme.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

risme. Pour l'instant les fanatiques font face à la tactique de la guerre de haute technologie. Ils sont ici et nulle part.

Obama et la force poétique

2009, 5 novembre

Les démocrates américains auraient fait appel à 5 000 avocats pour le seul État de la Floride. Un par bureau de vote. La suspicion règne. Il me faut attendre les résultats officiels, incontestables. Pendant des heures… Deux heures et demie de la nuit : iTélé affiche les résultats sur un panneau permanent rouge et bleu avec ce rappel : Majorité nécessaire : 270 délégués. Premier compte : Obama 110, Mac Cain 34. Puis Obama 117, puis retour à 110, Mac Cain 34.

Enfin ça bouge, dans le bon sens. J'ignore encore les votes dans les états décisifs, Virginie, Caroline, Ohio, Missouri. Rien de précis. L'évidence confirme seulement une vague démocrate et l'impatience des citoyens américains. La fatigue venant, à 2 heures 35 je décroche… Pendant mon sommeil, une heure plus tard, les résultats arrivent. De bon matin, je découvre la victoire éclatante d'Obama et les États-Unis en fête ! Événement considérable.

Nuit de folle espérance aux États-Unis. L'émotion de la prise de pouvoir à Washington est trop forte sur toute la planète pour que l'on puisse la surestimer. Le monde entier aspire à la paix, au mieux vivre et à la fin des ravages du libéralisme, à la fin du racisme. Même si Obama ne s'exprime pas en ces termes – libéralisme et capitalisme, ne sont pas dans son vocabulaire –, il semble vouloir avancer dans cette voie. Ses mots sont sobres et nobles. Comment va-t-il mettre fin à l'impérialisme ou même amender son système ? Le peut-il ? *That is the question*.

À Chicago, Obama s'adresse aux Américains, et par-delà au monde entier. Je lui trouve des accents chaplinesques, oui, ces accents humanistes, pacifiques et prémonitoires qui ponctuent la fin du *Dictateur* de Charlot ! Même fougue, même conviction, même talent. Mais c'est en vrai ! Homme nouveau pour un avenir incertain.

Obama a une stature et un port de chef d'État. Grand séducteur, intelligent, il symbolise cette alliance des minorités communautaires ethniques ouvrières et la classe moyenne blanche. Il devra faire face aux durs pépins de la réalité et sera obligatoirement pragmatique. On mesurera et estimera mieux son envergure au fil du temps. N'ayant pas vraiment défini son programme économique ni des remèdes pour

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

vaincre une crise (par nécessité de sa stratégie de pouvoir), il devra improviser.

Lutte des classes ? Non. Seulement le mot « classe », qu'il prononce plusieurs fois, de même qu'il condamne « les extrêmes », de Wall Street au révérend Jeremiah Wright. Mais pas de « lutte ». Le sénateur Jackson, larmes aux yeux, se suce le petit doigt. Ne songe-t-il pas, aussi, à ses si durs combats pour l'émancipation de la communauté noire ?

J'ai de la sympathie pour Obama et sa famille. Peut-être d'avoir lu son livre *Les Rêves de mon père*, de voir les foules immenses de simples gens qu'il a mis en mouvement, sûrement pour sa volonté, très certainement sincère, de créer un monde plus fraternel (immense ambition qui impose la séparation du pouvoir politique des forces d'argent et la fin de l'opacité !). J'aime ce qu'il promet : fin du bagne de Guantanamo, recherche de la paix, justice sociale, etc. *Yes, we can*… La formule a bien fonctionné. En d'autres circonstances elle se serait apparentée à la méthode Coué. Mais elle a rencontré, par Internet, l'immense lassitude et la grande colère populaire. L'appel à la responsabilité de chaque être peut, ainsi, cristalliser des énergies considérables, éparses et dormantes. Pourquoi pensé-je, ici, à une lettre de Rosa Luxemburg adressée à une de ses amis engourdie et anesthésiée ? : « Vous n'avez pas d'allant du tout, lui disait-elle, vous rampez. Rester un être humain, c'est jeter, s'il le faut, joyeusement sa vie tout entière "sur la grande route du destin" », mais en même temps se réjouir de chaque journée de soleil, de chaque beau nuage… Le monde est si beau malgré toutes les horreurs et il serait plus beau encore s'il n'y avait pas sur Terre des pleutres et des lâches[37]. J'y pense probablement parce que le réveil d'un peuple passe par cette chasse à l'indifférence, l'appel aux consciences et au mouvement.

Évidence, l'homme est bon, ouvert, souriant, à l'opposé des représentants méprisants et constipés des prédateurs. Il a le sourire et l'élégance des princes de la Renaissance. « Homme providentiel » ? Oui, Obama, doué, intelligent, cultivé, fin politique, subtil même, me semble capable de diriger fermement son pays. Il a conscience de la brièveté d'une vie. Oui, son arrivée, aura des répercussions positives chez tous les gens de couleur, là-bas et à travers le monde, en soufflant un vent de confiance pour toutes les victimes du racisme.

37. Rosa Luxemburg a d'autant plus de mérite d'écrire ainsi que sa lettre part d'une prison, en 1916, quand la guerre a déjà fait des millions de morts.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Je vois, j'écoute Obama, sur le seuil de la Maison Blanche face à des millions de gens (neuf millions d'auditeurs en France, m'apprend-t-on). La place éminente offerte à l'idéalisme et aux religieux dans sa démarche ne m'échappe pas. Je ne pense pas qu'il soit croyant. Il laisse le doute dans ses écrits, ce qui me suffit pour l'imaginer incroyant. *Yes, we can*… Il évoque sa nation « de chrétiens, de musulmans, de juifs, d'indous et de non-croyants» et laisse à chacun le choix de sa religion. Les actes de gouvernement ne doivent pas être sous l'influence religieuse mais correspondre aux intérêts universels. Ce qui signifie, notamment, la fin de la domination des fondamentalistes sur le pouvoir. Il entend redonner à la science son rang premier. Même si Obama se sent libre, les religieux lui collent trop au corps pour qu'il le soit absolument. Ceux qui ont subventionné sa campagne, aussi certainement, vont demander des intérêts. Sera-t-il assez fort pour se défaire à la fois de ses ennemis et de ses trop grands admirateurs ? Obama est condamné au pragmatisme. Comment va se maintenir l'alliance des classes moyennes américaines et des minorités de couleurs ? Jusqu'où va-t-elle avancer dans l'entreprise de changement ? Il est prématuré de prétendre le savoir. Mais ce changement nous envoie enfin un air frais.

J'entends bien Patrick Chamoiseau et Édouard Glissant, (*L'Intraitable beauté du monde. Adresse à Barack Obama*, Galaade Éditions) : « Nous ne sommes pas sûrs que le Président Obama échappera au cercle fatal des prédéterminations impérialistes. Il est certes plus doué qu'un autre pour le faire, car les transformations de fond de la société américaine le portent… » Non, rien n'est sûr. Inspirés par Obama, les deux poètes pensent qu'il convient désormais de laisser la place à *la force poétique* – terme original qui évoque là, probablement, le rôle éminent et si peu mesurable de l'imaginaire en politique. Bien sûr, si l'on agit sur l'imaginaire, les mentalités, on change le monde. Le politique doit en avoir conscience. L'idée doit s'imposer. « Je réclame dans ce monde-là la place de la poésie», a dit Louis Aragon, contre toute la société de la marchandise.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Chapitre 7

Ô jolie planète bleue !

Le voyage est déjà dans le regard des autres…
Prends le temps de cueillir ces bribes de mémoires,
Ces moments suspendus où chaque instant prolonge
un voyage immobile, étrange et dérisoire, qui nous
apprend toujours un peu plus de nous-mêmes.

Aurélie Prouff

Cet œil noir, jeune et pur

Istanbul, juin 1999,

Ce matin-là, j'errais l'âme sereine sur une rive de la Corne d'or. Je ne cherchais pas à comprendre l'usage de l'opium dont les Turcs, m'avait-on dit, se servent pour se donner de la force. Non, je ne cherchais rien. Je flânais dans l'enchantement, sur les pas méconnus de Pierre Loti ou dans le souvenir des pages de Nedim Gürsel. Je venais de contempler la mosquée de Soliman, sa grande coupole, la citerne aux eaux claires de Yerebatan et Topkapi, le palais des sultans. J'avais observé les petits commerces du côté de l'université de Galatasaray, un montreur d'ours, les marchands de chaussettes, les petits cireurs de chaussures aux visages chagrins. À l'heure du déjeuner, j'entrais dans un restaurant situé à l'entrée du Grand Bazar et m'installais au premier étage d'où je pouvais contempler la vive activité du pont de Galata. À une table voisine, deux affables et riches marchands zaydites aux cheveux crépus dégustaient des boulettes de viande à la pistache – des *izgara köfte*. Je leur en dis le plus grand bien. Il me fallut vite évoquer Paris et la gastronomie française. Ils m'avouèrent ne connaître encore que le bifteck frites qu'ils avaient dévoré un jour dans un grand hôtel de Saana. Misère ! Je savais comment, là-bas, le bœuf halal est débité du museau à la queue sans différenciation ! Nous parlâmes alors des goûts et des plaisirs de la table d'ici ou là. De fil en aiguille, nous en vînmes aux femmes. Les Yéménites, me dirent-ils, sont les plus belles du monde.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Je me gardais bien de les contredire, mais j'osais objecter qu'il me serait difficile d'en juger à ne voir sans doute que leurs yeux dessous leurs voiles. Leurs femmes parlaient-elles ? Que disaient-elles ? Ils me répliquèrent que le voile ne manquait pas d'un certain charme dans la mesure où il éveille la curiosité, comme font les masques de Venise… « Ces masques éphémères ne sortent que le temps d'un carnaval », objectais-je. *La moretta* de velours noir de figure ovale n'est qu'un jeu de l'instant qui cesse souvent dans la joie… Je ne pensais pas convaincre mes interlocuteurs. Je me gardais même de les contrarier sachant que leur chef clairvoyant était un descendant de Mahomet, plus spécifiquement d'Ali, le quatrième calife, et de sa femme Fatima, la fille de Mahomet. « Pourquoi êtes-vous captivé par les visages des femmes », me répliqua-t-il, « *une fois la lumière éteinte, aucune différence entre les femmes* » ?

Sur cet éloge des ténèbres, je revins à mon assiette garnie de *ghribia*, ces délicieux petits gâteaux à la cannelle. L'un de mes commensaux ajouta : « Regarde avec tes yeux, on voit mieux qu'avec la bouche », expression arabe que j'avais déjà entendue du côté de Tizi Ouzou. Cette provocation subtile, ointe de pertinence, inspira mon désir de vérifier la beauté sur place, au Yémen. Je brûlais de voir et savoir.

Deux jours plus tard, poussé par mon insatiable curiosité, j'engageais un périple impromptu vers *l'Arabie heureuse* où, me dit-on, les serpents sont sans venin, où des momies gisent dans le sable, où les habitants arrivent en bonne santé au-delà de 100 ans… Par l'*Alf layla, wa layla*, les Mille et une nuits, l'Ancien Testament et les empreintes de Rimbaud à Aden, depuis des lunes, j'avais rêvé les pistes de l'encens, de la myrrhe et le fabuleux royaume de la reine de Saba. Je débarquais à Hodeidah, sur la mer Rouge, ce port de pêche d'une exubérante vitalité, dans l'agitation et les cris des équipages et des marchands, le chaos de brouettes de poissons frais multicolores, une turbulence inquiétante où des lépreux mutilés imploraient quelques rials. Je fuyais par la plaine de la Tihama vers le nord et les portes du désert.

Un blindé bleu ciel montait la garde d'un monde étrange et silencieux sur une terre toute nue. Le ruban d'asphalte chaud se délitait à l'horizon dans une sale brume jaunâtre : probablement une tempête de sable jusqu'à l'Hadramaout. Le quatre-quatre s'engagea, cahotant, sur une piste imprécise, dans un dédale de roches et d'opuntias en fleurs et Amran surgit, inondée de soleil, féerique, derrière ses remparts médiévaux de pierres cubiques aux tons miel et caramel. Un coq, un

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

bourricot, quelques biquettes efflanquées humant des détritus, hantaient des ruelles étroites, tortueuses et une place ensablée, déserte. De suaves miasmes montaient des ordures, ici et là, mirontons de polyvinyles multicolores, papiers, excréments, boîtes rouillées, capsules et reliefs putrescents jetés, *in cha' Allãh !*, en attendant que la saison des pluies fasse le ménage.

Deux moustachus, majestueux mousquetaires, passèrent, porteurs de la kalash et de la jambiyia d'argent.

Puis s'avança une ravissante fillette à la robe d'or, le visage paré d'un châle bleu azuré. Une étoile bleue ornait son front. Elle offrait quelques brins d'oseille sauvage et des fleurs de jasmin – les gamins du Yémen gardent ainsi leur fierté quand ils mendient. Une autre fillette suivit, en robe et capuchon rouges, et toute une ribambelle de mioches, nu-pieds dans le sable brûlant, fagotés d'oripeaux bigarrés. La bergère au bouquet souriait. Elle s'adressa à Agnès, une étudiante des « langues O » qui avait accepté d'être mon interprète, murmurant à plusieurs reprises, d'une voix tendre et chantante : « Bonjour madame. Belle façade, belle maison. » Puis toussa d'un ton rauque, caverneux à fendre l'âme.

Agnès, adorait l'air torride du désert, autant que la nougatine. Désolée, elle n'avait rien à offrir. Elle venait de distribuer ses savonnettes et shampooings du dernier hôtel de Say'un et son ultime crayon feutre. Moi-même ne portais que mon appareil photo. Un garçon, les oreilles ouatées, tenait dans ses bras un petit frère squelettique, livide, au crâne rasé. Cette détresse du bout du monde cinglait : tant de misère et d'indigence dans cette lumière éclatante ! Les tours opérateurs parisiens évoquaient une cité « très harmonieuse et d'une grande quiétude ». Mon guide, Naguib, qui avait vécu un temps à Cravant-les-Coteaux, s'en indigna : « N'ont jamais mis les pieds dans ce pays ! » Je voulais, par amour du monde, découvrir l'Arabie ! N'avais-je pas trop légèrement opté pour le luxe de l'exotisme ?

Quand Agnès revint à la Land Cruiser rissolante sous la convection, la tendre poitrinaire à la robe dorée lui tenait la main, sans plus rien espérer en retour que son furtif parfum d'étrangère du bout du monde.

— Nom, te ? lui demanda la fillette.

— Agnès, et toi ?

— Djamila, répondit l'enfant, qui lui envoya de la main un ultime baiser.

Agnès farfouilla dans son sac pour dégoter n'importe quoi, une bricole, un brin de monnaie. Elle mit la main sur un billet de dix dollars

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

et l'offrit à la gamine (geste jamais fait dans le métro) qui s'empressa de le faire disparaître sur sa poitrine. Ses yeux noirs brillaient. Son visage radieux exprimait une reconnaissance extrême. Agnès en fut tourneboulée. Mohamed actionna le démarreur et dix menottes éperdues se tendirent vers la vitre ouverte, comme une volée d'oisillons affamés.

— *Malbrouk ! Salam aleikoum !*

Le paysage s'estompa pour toujours, dans la poussière étincelante et brûlante.

Le lendemain, je traversais l'Hadramaout, morceau du Rub'alKhâli, le quart vide du désert d'Arabie d'où l'on risque fort de ne jamais revenir – ça, il faut le savoir. Après Chibãm la sublime mythique, et Hajrayn, haut perché au bord d'une falaise calcaire, village des Ben Laden, j'arrivais près de ruines du palais de la légendaire reine de Saba, femme de profonde sagesse et de haute intelligence dont parle *Le Premier livre des rois*. Oh pas grand-chose ! Quelques pierres émergeant d'une vague de sable. Depuis mon débarquement, d'Amran à Aden j'avais cherché, vainement, dans une sorte de défis, à parler à une femme. Je n'avais croisé que des fantômes noirs furtifs comme ces figures du théâtre des ombres… Comment les ancêtres des marchands et des fiers guerriers sabéens, possesseurs si jaloux de leurs femmes, avaient-ils pu obéir à une reine ?

Passé les dunes, le hasard d'une tribulation me rapprocha d'une bergère voilée, attardée avec ses trois moutons dans l'ombre d'un jujubier solitaire. Par-dessous une cagoule noire, son regard jeune, franc, clair comme l'eau de roche m'attira. Du reste de son corps, dont je ne sentais pas l'âme, je ne voyais que ses fines mains sans nœud ni veine, le bout de ses doigts, ses ongles. Avait-elle des figures en bleu sur ses bras, ses mains et ailleurs, je suppose, sur son corps très charmant assurément ? Son sourcil et la partie supérieure de la paupière, me semblait noircis… pour que sa pupille paraisse plus grande. Que rêvait cet œil noir joli ? Je ne sais, mais il me sembla exprimer une mince bluette de curiosité. Cette bergère était-elle soucieuse, inquiète, sereine ? Ne vivait-elle pas une lutte entre son désir de connaître et le respect de sa « loi » ? De la féminité yéménite n'allais-je garder que mes interrogations sur ce regard furtif ? Était-ce bien sérieux ?

Combien aurait pu être agréable un brin de conversation avec cette svelte personne, par exemple sur l'art d'être bergère parmi l'armoise, l'opuntia et le jasmin, en dégustant un thé à la menthe, ou seulement le temps d'une danse ! Le voile noir me condamnait aux élucubrations.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Je pestais contre cet oripeau qui emprisonne l'être féminin, le prive d'identité, en fait une momie vivante et me condamne à l'ignorer. Réciproquement, n'y avait-il pas de l'humiliation ou de la jalousie dans la tête de cette bergère qui s'enfuit à jamais avec son maigre troupeau derrière une dune lorsqu'arrivèrent à moi les mâles de sa famille, armés de bâtons et de yatagans ? Condamnée à s'esquiver au mépris des lois de la nature, des joies de la découverte et d'une quiète société, considérée par ses proches comme inférieure, que pouvait-elle penser ? Était-elle soumise ? résignée ? indignée ? Que savais-je d'elle ?

Elle m'observait, là-bas, par-dessus une dune. Son œil me poursuit. Avais-je vu un seul œil ou les deux ? Je tempêtais contre ce voile hypocrite destiné sans doute à apaiser les fantasmes des mâles religieux. Par un effet naturel mon imaginaire indigné me fit subitement imaginer… la jeune femme dans sa plus belle nudité ivoirine. Une provocation d'interdiction peut générer parfois son contraire et faire effectivement surgir une émouvante poésie.

La jeune bergère voilée rencontrée près d'Amran (photo JR).

Avant de remettre un pied devant l'autre, je pris un cliché des hommes alignés, tout sourire. Les Zaydites, me dis-je, n'avaient peut-être pas tort de me vanter la beauté de leurs femmes. Il me reste, aujourd'hui, le souvenir précis de ma rencontre avec la bergère inconnue, de son œil noir.

Le beau désir

Au retour de Sanaa, je suis émerveillé par cette possibilité offerte d'observer la planète de 10 000 mètres d'altitude. J'entends le *beau désir* de Giordano Bruno… *Maintenant que j'ai déployé les ailes au beau désir…*

J'admire la mer Rouge. Dans les brumes de chaleur d'une terre ocre, Djedda, plus loin La Mecque, de vastes installations pétrolières,

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

le golfe d'Aqaba au fond duquel je conversais naguère avec un musulman amical sur un banc de la plage réservée au populaire. Plus haut, le Sinaï, le canal de Suez et Le Caire, les pyramides – là, à l'annonce du commandant de bord, les touristes se penchent vers les hublots avant de retomber dans leur torpeur. Je persiste à observer le delta du Nil, la luisance de ses bras argentés, Alexandrie, la Crète bientôt – entière, d'un seul regard ! Je retrouve Héraklion et Kato Zakros (mes pêcheurs d'éponges !), ce bout du monde de Sfakia – où mon stylo en argent a rebondi trois fois sur le pont du bateau avant de plonger dans les flots, pour l'éternité ! – en fin d'après-midi juste à la sortie de la baie… et Akra Spanda, oui, d'un seul coup d'œil inestimable, puis la Calabre, en cinq minutes, le Stromboli, son petit panache perdu dans la grande bleue, Naples, l'aéroport Leonardo de Vinci, de Rome, où les avions se meuvent comme des acariens sous le microscope, Gène et Livourne, sur la droite. Enfin, la France, enfouie sous la ouate blanche. Mon évident plaisir dans cette domination de l'espace avive ma jalousie primaire des cosmonautes. La nuit, dans les vols aux longs cours, ou sur des cieux nuageux, quand il n'y a rien à voir, je ne peux jamais fermer l'œil. J'imagine la vitesse de déplacement de mon corps – plus de 250 mètres à la seconde –, admiratif inlassable de la performance. Sous mon crâne restent gravées mes vues aériennes, le temple d'Angkor Vat dans son écrin de verdure et sa ceinture aquatique, le cratère du Vésuve à la verticale, Guantanamo tristesse, Istanbul et sa Corne… Mon atlas de souvenirs inspira peut-être cette question que je posais à un commandant du Concorde, aux manettes d'un vol vers New York, un homme qui avait survolé la planète toute sa vie : « Dans quelle mesure votre vision du monde, différente de celle de l'égoutier, influe-t-elle sur votre philosophie de la vie et vos relations ? »

J'avais rencontré l'égoutier.

Béatrice-petit-printemps et les deux systèmes

Shanghai, mai 2009,

De Pékin à Shanghai, en passant par Xian et Huwan, avec descente du Yang-Tseu-Kiang, mon étonnement voisine parfois la stupéfaction : l'essor des villes, l'urbanisme, l'architecture et les infrastructures, routes, trains, le grand barrage des Trois-Gorges, l'armée de terre de Xian, les gratte-ciel, la multitude de chantiers, l'ordre et l'entretien des parcs et des routes, la jeunesse du pays, la

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

sveltesse, la gentillesse générale, le calme souriant des Chinois. Une impression globalement positive – au sens premier de l'expression – et même plus. Vision superficielle ? Mes compagnons de route, d'origines diverses, ont cette même surprise… J'écris ces lignes à mon ami Alain :

> La Chine devrait nous faire réfléchir. Dès les premières minutes de mon arrivée à Pékin, dans le car, à la sortie de l'aéroport, Béatrice-petit-printemps, la jeune guide-interprète, alerte et très loquace, dans un français impeccable, m'a dit : « Vous êtes dans un pays communiste. » Je n'ai plus entendu ce mot *communisme* jusqu'au dernier jour de mon séjour quand, à Shanghai, j'ai visité une villa voisine de celle de Sun Yat-sen, où ce premier président de la République chinoise signa, en 1933, l'alliance de son parti, le Kuomintang, avec le Parti communiste chinois, dirigé déjà par Mao. En aparté, pour ne pas la troubler, j'ai posé cette question à Petit-printemps : « Quand vous affirmez "un seul pays et deux systèmes", n'existe-t-il pas de problèmes de couple dans ces deux systèmes, des scènes de ménage ? » Elle m'a regardé étonnée : « Des scènes de ménage ? Je ne sais ce que c'est. » « Des disputes, si vous préférez. » Sa réponse était toute faite : « Non, ça fonctionne bien dans notre pays. » « Cela peut durer longtemps ? » « Pour l'éternité », me répondit-elle, ajoutant, dans un sourire : « Il faut y croire. » J'avais en face de moi cette nouvelle Chine, qui sans oser renier ses parents, est fascinée par les promesses du monde de l'entreprise.

L'évidence m'incite à penser que les communistes chinois se montrent très intelligents dans la direction d'un système capitaliste. À moins que ce soient les capitalistes qui le soient, en utilisant les rouages autoritaires du PCC pour mieux faire leurs affaires ? Il est aussi permis de penser, alors, que les capitalistes chinois et ces communistes-là soient les mêmes personnes… Autrement dit, que la page de la révolution chinoise est, elle aussi, bien tournée. Certains, dont je ne suis pas, penseront certes que les capitalistes chinois peuvent avoir un réel faible idéologique pour le communisme, qu'il y a sur ce continent une sorte de pragmatisme dominant, que l'on assisterait à une éventualité envisagée par le *Manifeste du parti communiste* de 1848, quand il entrevoyait, au moment où la lutte des classes approche « de l'heure décisive », le processus de décomposition de la classe dominante, de la vieille société tout entière, quand il prend un caractère si violent et si âpre qu'une fraction de cette classe dominante se rallierait à la classe révolutionnaire. Mais les affaires prospèrent en Chine et des jeunes chômeurs traînent les rues. Je les ai vus, assis sur les trottoirs avec leurs petites pancartes de recherche d'emploi.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Comment comprendre, en l'occurrence, que des ennemis de l'exploitation de l'homme se soient alliés à des exploiteurs ? Les larrons de l'Empire du milieu font la fête, comme leurs congénères du monde entier. Comment serait-il possible que la Chine capitaliste méconnaisse, à son tour, la crise du même nom ?

Juillet,

Wei Wang, mon interprète de Huwan et des Trois-Gorges, m'interroge : « Pourquoi ne propose-t-on pas de livres sur Giordano Bruno aux lecteurs chinois ? Peut-être est-il encore hérétique pour l'Inquisition du PCC ? » Audace ou franchise avec la certitude de n'être pas vulnérable en tant qu'épouse d'un ouvrier de chez Peugeot – donc Française ? Les deux critères me semblent valables. Sur le Yang Tse Kiang elle m'avait bien dit : « Je suis une rebelle. » Elle imagine traduire mes trois essais. « Pourquoi pas, dit-elle et évoque une mission divine. » Original. Elle m'appelle Monsieur Rocchi et m'exprime toujours son *profond respect*. Hier, elle a glissé *Jean* dans son dernier mail. Ce *profond respect* m'émeut. Serait-il le signe d'une distance envers moi ou une formulation typiquement chinoise courante ? Je la prends au sens littéral, contrarié de n'en savoir plus, heureux de penser que mon Giordano Bruno puisse débarquer en Chine (après quelques autres, il est vrai : deux Russes et deux professeurs chinois).

Un soir sur le Yang Tsé Kiang, je lui avais parlé d'édition. Connaissait-elle des éditeurs ? La conversation a vite glissé sur mes livres, puis je lui en ai offert deux. J'ai senti à ce moment une forte émotion, non dissimulée. « Depuis longtemps, m'a-t-elle dit, je pensais traduire une œuvre. » Le soir même, elle m'a demandé à me parler et nous nous sommes isolés au dernier étage du bateau. C'était peu avant le barrage des Trois-Gorges. Là, elle m'a questionné sur Bruno, puis m'a parlé d'elle-même, mariée à un ouvrier français. La trompe du bateau a sonné plusieurs fois. Nous arrivions aux écluses géantes. Il fallait se quitter. Elle a repris son job d'interprète : « Chaque porte que vous voyez en face de vous pèse 800 tonnes… ». Etc.

Dès ses premiers pas parmi les Chinois, l'Occidental ressent une différence considérable, indéfinie. Il ne peut vraiment la saisir s'il ignore l'histoire de l'Empire du milieu, vieille civilisation qui ne doit absolument rien à la nôtre (alors que la réciproque n'est pas absolument fausse). L'appareil d'État de la Chine a quelques siècles d'expériences en plus que ceux de l'Europe. L'empereur chinois du XIIe siècle, autocrate divin, dominait déjà son immense territoire avec des préfets,

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

des sous-préfets, des gendarmes, une justice, un code de justice qui réglementait des recherches, expertises et déplacement des juges, des intendants judiciaires, des majors de promotions, des préposés aux autopsies et à la crémation, des correcteurs de textes, des archivistes, une poste et des maîtres postes, des flics et des femmes flics, des cartes de visite. Cet état policé possédait aussi l'imprimerie, des journaux, une armée dotée parfois de roquettes et d'explosifs, des acteurs et des chanteurs. La boussole permettait l'orientation. Les Chinois faisaient tourner des navettes à tisser la soie et fabriquaient des pâtés et des nouilles de longévité, des gâteaux au beurre cuits à la vapeur et des rouleaux aux pétales de roses. Ils possédaient des vins aux quintuples parfums, du savon, des tabourets de fraîcheur en porcelaine vert haricot, des « clochettes de Birmanie » (clochettes à éviter les enfants). Une société cruelle, où le seigneur polygame pouvait faire bâtonner ses serviteurs, les condamner à porter des pierres sur la tête, passer commande d'une jeune femme à son inférieur.

Une société autocratique, de droit, où la corruption institutionnalisée et l'hypocrisie générales formaient un couple parfait. Une société déjà parfois proche de la nôtre aujourd'hui, comme le souligne André Levy, dans sa belle préface pour sa traduction de *Fleur en fiole d'or*, de Jin Ping Mei, où les gens du peuple se révoltaient parfois terriblement et des restaurateurs assassins pouvaient servir des steaks humains (*Au bord de l'eau*, de Shi Nai-An).

> La Chine est le seul pays connu où la Politique se trouve, par la Constitution même, intimement liée avec la morale, estimait D'Holbach (*Système social*, 1773). L'Antiquité de cet Empire a, sans doute, fait connaître à ceux qui l'ont autrefois gouverné qu'un état ne peut prospérer sans la vertu. Depuis plus de vingt siècles les Empereurs et les Grands de cette Nation, désabusés de la superstition, qu'ils laissent à la lie du Peuple, se sont bien gardés de l'incorporer avec la Morale, avec laquelle ses principes, toujours surnaturels et merveilleux, ne peuvent rien avoir de commun.

La Chine moderne me semble terre d'affrontement de cet héritage millénaire et des pouvoirs des nouveaux « empereurs ».

Août, Huelgoat,

Je visite une galerie d'art ouverte récemment dans l'ancienne école des filles, au-dessus du lac. J'y croise sa directrice, femme alerte et fort loquace dans son rôle de guide et de commerçante, pour un couple distingué, clients potentiels assurément. Ma

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

bien-aimée lui parle de la Chine. « La Chine ! Justement un peintre breton expose, vous allez voir des tableaux inspirés du barrage des Trois-Gorges. » Ce barrage dis-je, nous en venons. « Alors », m'interroge la directrice ? « Alors : c'est un grand barrage, le plus grand des barrages. » « Oui, mais à quel prix ? » « Comme nos barrages, les Chinois savent construire des barrages. » « Oui, mais combien de morts dans ce chantier ? » « Je l'ignore. » « Des centaines de morts, trois cents peut-être. » La dame a des informations que je n'ai pas (je suis informé par ce que j'ai vu, entendu et lu – dans ma presse occidentale notamment, qui comporte une bonne part d'ennemis de la Chine). « Et les conséquences désastreuses de ce barrage, les villages entiers enfouis… L'écologie malmenée ? » Les jeunes demeurent désormais dans des appartements modernes (et je pense aux conséquences désastreuses des inondations – des centaines de milliers de morts ! –, avant le barrage, aux épouvantables nouvelles qui me parvenaient quand j'étais ado). J'explique à la dame que la Chine est bien un pays capitaliste en plein essor alors que nous vivons la crise du capitalisme occidental égrotant. Je ne sais pourquoi, elle me réplique (astuce de rhétorique probablement) que j'ai perdu mon humour en Chine. Sans doute parce qu'elle m'aura quelque peu agacé par sa vision que je sens schématique, réduite et en raison de son propre agacement qu'elle dissimule mieux que moi… Pourquoi aurais-je gardé un brin d'humour à l'évocation de centaines de morts ? Je marche vers les tableaux inspirés des Trois-Gorges. Bof, ils ne m'émeuvent pas et me rappellent vaguement mes photos (« d'art », comme je me dis) ratées. Je m'éloigne, interloqué et j'entends la dame expliquer à ses visiteurs que l'artiste peintre a voulu exprimer « l'engloutissement de la culture ». Aura-t-elle vendu une toile ? Ai-je bien entendu ?

« Engloutissement de la culture chinoise ? » Vraiment ? J'ai vu les musées de Pékin, Shanghai, Xian, Chongking ou Hu Wan débordant de richesses et de beauté. Ils rivalisent aisément avec nos plus beaux musées ou le Moma de New York, le British Muséum de Londres, le Bode-Museum de Berlin, le Prado de Madrid, le Gulbenkian de Lisbonne… La culture, je l'ai perçue aussi dans la conversation, dans l'éducation, la tenue et le comportement de la jeunesse, dans l'architecture – les gratte-ciel chinois sont parfois bien plus élégants que ceux de New York ! – dans le respect des temples, de la Grande muraille, des monuments anciens, dans l'agencement des parcs et jardins, dans les avenues garnies de rosiers. Comment aurais-je pu faire comprendre ça à cette dame ? On doit raisonnablement déplorer un

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

essor parfois aveugle des chantiers dans les villes, la création de gratte-ciel à un rythme fou, mais certainement pas percevoir un déclin culturel. La Chine autoritaire me parait, au contraire, attachée à sa culture et à son passé, avec même un sentiment de fierté qui peut se confondre avec un certain nationalisme. Libertés politiques, liberté de création, c'est un autre vaste et excellent sujet…

Sourire de Shanghaï. (photo JR).

De bon matin
sur mon cheval pommelé,
Juste après l'audience
chez l'Empereur,
je passe par la porte d'Argent.
Quelle beauté !
de quelle famille peut donc descendre
cette superbe créature
Rencontre, Li Bai (701-762)

Coca-Cola : « Heureux de revenir au Vietnam » (pub)

Hanoï, septembre 2010,

Ma rencontre majeure au Vietnam fut celle de T., mon guide vietnamien, journaliste et ancien professeur d'histoire et géographie, grand connaisseur de son pays, de la planète, de la nature, de la politique, de la culture française, etc. Dans un rôle rigoureux de cicérone, de déniaiseur, d'éducateur, il exposait par exemples les rapports guerriers entre le Cambodge, les États-Unis et la Chine et n'hésitait pas à résumer ensuite très clairement ces données d'histoire. D'une façon pointilliste également, il dressa un tableau haut en couleurs de son pays : je cite, pêle-mêle :

> On peut voir parfois des Mercedes ou des tracteurs tirés par deux bœufs... Une camionnette bricolée est baptisée « faucille et marteau »... Si vous conduisez ici, vous devez avoir l'instinct de deviner la bêtise

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

des autres... Si vous voyez un poulet lire un journal, méfiez-vous, c'est « le salaire du peuple »... Le « café renard » est le plus prisé (il est fait à partir de crottes de renard ayant mangé les meilleures graines mûres...) Le climat est capricieux comme les jeunes filles... Les nouveaux riches apprennent l'anglais comme première langue et le vietnamien comme deuxième langue... Pour les Vietnamiens, la France c'est la Tour Eiffel... Dans votre hôtel, vous avez trois sortes de massages possibles : le communiste (passage à tabac), le thérapeutique, et l'amical... Attention aux « nids de buffles » sur les routes... Yo, yo, yo, c'est un klaxon humain... Le Vietnam est le premier pays exportateur de ferraille... Notamment les locos du camarade Ceausescu... Coca Cola clame : « On est heureux de revenir au Vietnam »... Le patriotisme n'est pas le monopole d'un parti... Voyez comme le paysan a toujours les pieds dans l'eau et la tête au soleil, tel le brin de riz... Notre télé : Des nouilles d'Amériques prêtes à manger... Au Viet Nam, tout est à recycler... Sauf les idées...

Il donna ainsi à voir avec une pointe d'humour ce qui pouvait n'être pas de première évidence. Comment, par exemple, les cartes d'identité vietnamiennes devaient préciser la religion des citoyens. Être athée était fort bien venu. T. présenta la « sienne », en nous disant : « Voyez, j'ai écrit "catholique". » Ce qui me laissa délicatement pensif. Nous rencontrâmes des bouddhistes dans leurs pagodes. T. me parut d'une grande tolérance amicale envers ces fidèles religieux.

Brillant et passionné, il connaissait « par cœur » les richesses artistiques de son pays, de Saïgon à Hanoï jusqu'à la baie d'Along, les monuments, les pagodes dans leurs moindre recoins. Face aux merveilleuses sculptures du peuple Cham, il me fit partager son enthousiasme : ces œuvres exprimaient, mieux que celles d'Angkor, la vie et le mouvement des êtres. Ce comportement très scrupuleux de guide éclairé exprimait son amour de la vérité et son attachement viscéral au Vietnam (une certaine fierté aussi d'être de ce peuple du Nord qui eut un si grand rôle dans la lutte de libération). Il exprimait une certaine tendresse pour la France qu'il connaissait pour l'avoir sillonnée pendant deux mois, de la Bretagne aux Alpes, des pays de Loire à Paris. Nous avions de la chance, disait-il, d'être Français (ce dont je ne doute pas).

Longtemps, des palissades nous ont masqué les plages infinies de sable fin et les grands chantiers des hôtels de luxe pour touristes argentés. Les alignements de maisonnettes misérables, dotées de petits refuges pour âmes mortes disaient le présent : moto, boulot dodo, plus tôle ondulée. L'avenir d'un peuple de courage, doté de vastes potentialités malgré sa somnolence du moment, me parut glauque.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Bien sûr, le Vietnam entrait dans une nouvelle phase de développement après une triste stagnation sur les ruines de la guerre. L'ouverture aux capitaux étrangers et le début d'une ère capitaliste à la chinoise, c'est-à-dire orchestrée par les gérants habiles de la plus-value mondiale. L'humanité devait-elle, en « fin de compte », obligatoirement passer par cette société du profit pour accéder à l'hypothétique plénitude ?

La belle Indienne du Missouri

New York, 2008,

À la place des deux tours géantes un immense chantier est ouvert. J'imagine ce que fut l'effondrement. On évoque les pompiers disparus, des amis morts…

L'air est torride. Quarante degrés. Le bitume ramollit. Je rase les murs. Baïa, ma guide, patriote et porteuse exemplaire de la bonne conscience américaine, est fière de Thomas Jefferson et de Benjamin Franklin. Elle pense, comme la plupart des Américains, que les États-Unis ont amélioré le monde à la faveur des deux siècles d'histoire ouverts par la Révolution de 1776 et les « Pères fondateurs ».

Hasard de la vie : dans mon hôtel de la septième avenue, j'ai sous les yeux *Le Courrier de l'Europe* du 5 novembre 1776. J'apprends, du quartier général anglais d'Isle de la Nouvelle York :

> L'ennemi ayant attaqué New York, bientôt après la descente de l'armée royale, une brigade fut détachée vers le soir pour s'emparer de ses ouvrages. J'ai la satisfaction de pouvoir informer votre Seigneurie [*your Lordfhip*] que les troupes de S. M. sont en possession de la ville de New York... Les rebelles ayant abandonné leurs lignes à Brooklyn, l'armée du Roi quitta Bedford, & laissant le

Hôtesse au Musée indien de New York (photo JR).

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

> Lieutenant Général de Heifter camper sur les hauteurs de Brooklyn... Les troupes anglaises se portèrent en arrivant sur les hauteurs qui commandent Inclenberg, & les Hessois s'avançant vers New York rencontrèrent un corps de rebelles qui se retirait du port de Stuyvesand...

Morts, sang, haine… Ça brûlait avec les Anglais !

Il y a deux cent quarante-deux ans. Le temps balaie les événements les plus considérables. L'Anglais se fait entendre à New York et fraternise avec les descendants des rebelles.

Baïa n'a pas vocation à m'apprendre l'histoire. Elle n'évoque pas plus les guerres de conquête de l'Ouest, ni « la nouvelle frontière », ni la grande chasse aux Indiens, les premiers occupants de ce continent dont les survivants furent confinés dans des réserves. Elle ne dit mot des guerres du Viet Nam ou d'Irak. Elle n'est pas raciste :

— Les États-Unis ne sont pas racistes. Regardez autour de vous, vous pouvez voir coexister toutes les ethnies. Les Noirs surtout, par leur travail ont pu accéder aux plus hauts postes de l'État et il est très possible que Obama devienne président des États-Unis. Ce qui serait une révolution considérable. Je ne fais pas de politique. Mais je peux vous confier que, sauf accident, je voterai Obama. Les Chinois seulement nous posent des problèmes : ils sont malpropres et veulent agrandir leur quartier. [Mais le restaurant chinois où nous avons déjeuné était impeccable. Chirac en personne l'a souvent fréquenté.] Les Portoricains sont insupportables. Vous avez vu leur parade qui paralyse toute la ville… Ils nous posent aussi des problèmes. Les Italiens veulent aussi avancer vers nos quartiers, mais nous ne les laisserons pas faire…

— Comment ?

— Par les prix des appartements. L'Américain, voyez-vous est le plus grand travailleur du monde. Il fait 73 heures.

— Quand se repose-t-il ? À la fin il va au cimetière, non ?

Baïa esquive. Elle vente chaleureusement les grands mécènes de New York :

— Nous avons les plus grands, la Ford Foundation, la Rockfeller Foundation, la Duke Endowment, etc. [Elle omet de dire : ce mécénat exempte d'une partie des impôts.] Jacqueline Kennedy a sauvé la gare de N.Y. Harlem ! Voyez, comme Harlem est devenu propre. [Sauf Harlem-est, où les touristes ne vont pas.] Il est possible de faire fortune à New York, même en partant de peu. J'avais un ami architecte venu de votre Bretagne avec seulement 29 000 euros. Il a acheté une maison dans Harlem, de pas grand-chose, l'a restaurée et amendée et l'a revendue à prix d'or [je pense : il a spéculé banalement]. Ici,

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

regardez à gauche, c'est la Dakota une des plus vieilles bâtisses de New York, avec vue sur Central Park. Elle a été construite par un milliardaire qui a voulu en faire une résidence de grand luxe. Ici ont habité des personnalités célèbres [Baïa cite ces gens. Je ne retiens que les noms de Lauren Bacall et des Rolling Stones !] Regardez ce balcon du troisième étage, c'était l'appartement de John Lennon. Il possédait tout l'étage. Il a été assassiné là, juste sur ce trottoir. [Là, un clochard rêve dans ses nippes et ses couvertures.]

Vers la pointe sud de Manhattan, je découvre le superbe musée de la civilisation indienne. Imposant bâtiment. Un des plus majestueux de la cité, comme si les États-Unis avaient pris conscience des crimes commis par les « fondateurs », ceux d'avant 76. Superbe, la présentation de ce que fut cette vieille civilisation. Je vais solitaire dans les immenses salles aux marbres luisants, où sont exposés objets et œuvres d'art (sculptures sur bois, poteries polychromes, vêtements, etc.) des tribus indiennes Chactas, Cherokees, Chickasas, Criks, Séminoles et autres.

Au cœur d'une salle une jeune femme séminole – du « peuple invaincu » – présente divers objets venus de ses aïeux. Elle est originaire d'une tribu du Missouri. Je pense en cet instant à toutes les images des westerns de mon enfance vantant la supériorité militaire et le courage des troupes blanches sur des Peaux-Rouges pleins de maléfices… J'ai devant moi une belle revanche des Peaux-Rouges. Je garde le sourire offert si volontiers de cette belle Indienne… J'ai égaré son adresse.

Otuya et le soleil de minuit

Stockholm, 25 juillet 2011,

Sous un ciel d'azur, le thermomètre avait battu un record : 24 degrés à l'ombre. Les dernières plaques de neige avaient fondues. À minuit, le jour se maintenait. Cependant, pas de « soleil de minuit » : un ciel devenu de plomb. Les touristes accourus sur le promontoire du cap Nord – le plus septentrional d'Europe – pour « le spectacle » auraient pu vivre le même crépuscule/aurore dans leurs hôtels et dormir après avoir tiré les rideaux sur l'espace infini, l'espace « affreux et captivant » (de Baudelaire).

Adonc, attiré là sans doute par les images de mon enfance : rennes, élans, neige et le traîneau du Père Noël, il me fallait revenir et aller cherchez les pingouins ailleurs.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Depuis ma rencontre de Copenhague avec la petite sirène sur son rocher – adorable créature insolite que j'aurais aimé taquiner – la montée vers le Cercle polaire est un long ravissement : reflets des pins dans les eaux d'azur, cascades blanches, rivières tumultueuses, monts et collines bleues ou fauves, maisons de bois rouges, chapelets de blancs moutons sur les pentes inondées de lumières, pinèdes et forêts blondes, traces d'écume des ferry au milieu des fjords, vallées endormies, pics, ravins et crêtes enneigées, traînées mauves des épilobes et les balsamines des bois, routes serpentines des mille surprises… et la calme respiration des nuits blanches.

Quand j'aurai tout oublié de ces paysages grandioses et paisibles, il me restera mes images papier, qui renvoient à des mots, à l'infini…, mes photos, celles des mouettes effrontées, goulues des cornets de glace sur le port d'Helsinki, des rennes broutant dans la forêt lapone, un soir du côté d'Honningsvag, de ce lièvre aux aguets, oreilles dressées et le souvenir des sourires, bien sûr – gouttes de sympathie…

Oslo, Munch, les Vikings aux navires d'élégance – avec cette tête d'animal qui ressemble au pommeau de la canne de mon père ! – ; Nansen et Amundsen disparus dans les glaces l'année de ma naissance ; Bergen, les traces de la Hanse teutonique, ses entrepôts où vivaient les apprentis/esclaves, les églises en bois debout, Alta, les traces des gravures rupestres d'Hjemmelift ; Jiepmaluokta, Sariselka, la Laponie et son peuple Sami ; Helsinki et sa forteresse de Suomenlinna ; Stockholm, sa vieille ville et son Sibelius, et Alfred Nobel, etc. Tant de découvertes en si peu de temps, consommées tels des cocktails raffinés. J'ai dit : Je reviendrai… ne sachant pas que je me mentais.

Sur la route de l'aéroport de Stockholm, Philippe, notre guide, fait stopper la voiture, à midi, pour une minute de silence à la mémoire des victimes de la tuerie d'hier sur l'île norvégienne d'Otuya. Longeant le lac de Tyrifjord, au départ d'Oslo, j'ai frôlé cette île, dans ma montée vers le Cercle polaire. J'ai la photo, quelques arbres se mirant dans l'azur des eaux. Otuya : soixante-treize jeunes assassinés par un national-raciste… Otuya, encore un nom à ne pas oublier. Ce carnage réveille en moi les pires souvenirs. Je pense à Julius Fucik, son livre terrible, *Écrit sous la potence* et son appel : « Hommes qui vivez, veillez ! » On n'est jamais trop vigilant contre le retour de « la bête immonde ». Jamais trop.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Les bergers farouches du Gennargentu

1986, autour de la Sardaigne,

Dans les montagnes du Gennargentu, les Insani Montes, j'avance sur une route étroite bordée d'un ravin. Nous avons faim et ne savons où nous allons. La carte locale est trop imprécise. Une voiture nous rattrape bientôt et je me range dans un renfoncement pour lui laisser le passage. Le conducteur m'annonce qu'il n'y a aucun village au bout de cette route, mais que nous pouvons le suivre. Il nous invite à une fête familiale : la tonte des moutons. Dans un vallon plein de senteurs nous sommes reçus par les bergers armés de grands rasoirs. Leurs regards farouches expriment d'abord la méfiance, mais je suis Corse et femmes et enfants fraternisent. Nous sommes acceptés. J'accompagne mon hôte dans une partie de pêche à la truite, vaine, avant de passer au repas. Assis en rond sur des troncs et des roches nous mordons à pleines dents de solides nourritures : grillades de moutons, fromages et fruits. Je demande l'autorisation de photographier les convives puis le travail de la tonte. Les hommes me semblent toujours hostiles. Heureusement, les femmes nous sourient ! Dans l'après-midi nous prenons congé de nos austères bergers.

Sur la route du retour, nous entendons soudainement des pétarades de fusils et leurs longs échos dans la vallée…

Un village voisin : Orgosolo. La voie principale serpente à travers le village : les maisons s'accrochent sur des pentes raides au long de ruelles étroites, taillées dans le roc, qui s'achèvent sur des pistes de chèvres. Elles sont toutes décorées de peintures admirables. Pas des tags, de superbes fresques murales, par dizaines, qui donnent à la bourgade une allure de fête. Un professeur de dessin est l'inspirateur de ces créations écolières de couleurs fraîches qui expriment la vie et les pensées des villageois. Je photographie. Des terrassiers en premier plan me conseillent de faire vite. Des jeunes en scooter, bien charitables, me signalent une faiblesse d'un de mes pneus arrière. Crevaison ! je découvre un grand clou. À l'extrémité du village le garagiste m'accueille avec un large sourire. Il parait habitué à ce genre d'incident.

Plus tard, j'apprends que les habitants d'Orgosolo[1] descendent d'un peuple de bergers pillards dont l'organisation archaïque a échappé à

1. Franco Cagnetta a publié sur ce village et le brigandage une solide étude : *Bandits d'Orgosolo*, Paris, Buchet-Chastel, 1963.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

toute évolution, en lutte permanente contre les forces étatiques qui se sont succédé. Nous sommes bien au pays de bergers farouches, liés par leurs traditions millénaires de vendetta et de razzia.

Dans la descente vers Cagliari, une légère vapeur bleutée voile la route dans le lointain. Je croise un petit attroupement sur le bord de mer. Monique a aperçu un homme nous faisant de larges signes de ses bras. Je stoppe et fait machine arrière. Forte surprise : c'est Serra et sa femme, nos charmants voisins du neuvième étage. Ils nous invitent pour le lendemain dans leur village de montagne.

Lettre à Vladimir

2000, Paris,

J'ai bien connu Vladimir, fils d'un journaliste russe, de l'agence TASS, excellent élève de l'école primaire française. Il m'arriva de dîner chez ses parents, près du Trocadéro. Lui se cachait derrière une porte. Il écoutait attentivement, par curiosité sans doute, ce que nous disions sur la vie de notre planète. Depuis son retour à Moscou, il ne manque pas de m'envoyer de bonnes pages de son roman très surréaliste qui met en scène des fous du côté de Tours… et à Moscou. J'ai dû lui envoyer récemment cette lettre à propos de la Tchétchénie (sans réponse) :

Cher Vladimir,

J'ai bien conscience d'avoir tardé à répondre à ta lettre de janvier. Non pas parce que j'étais occupé, mais pour une autre raison essentielle : je ne savais que dire de tes deux phrases sur la Tchétchénie : « La folle presse française raconte je ne sais quoi sur la Tchétchénie. Les journalistes français, en ce qui concerne nos problèmes, sont même plus agressifs que leurs homologues anglais… Je ne comprends pas l'acharnement de ces gens. »

Je me suis longuement interrogé particulièrement sur ces mots : « je ne sais quoi ».

Il se dit beaucoup de choses sur la Tchétchénie et il s'en écrit tout autant. J'ignore absolument ce que tu sais, toi. Je vais te dire ce que je sais, moi. En toute sincérité.

Les hommes sont comme les frites. Ils prennent aisément la couleur de l'huile dans laquelle ils baignent. Ainsi, les Français, avant la décolonisation, étaient beaucoup coloniaux. La France était colonialiste, c'est-à-dire imbue de l'idée putride de supériorité, source de comportements racistes.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Tchétchénie, ce que j'en sais : le conflit a débuté à Moscou par des attentats terroristes. Il fallut alors lutter contre les terroristes. L'armée russe s'est engagée avec les unités spéciales de la police dans « une opération de nettoyage ».

Jusqu'ici, je ne dis pas n'importe quoi. Tu me suis.

Suite : Groznyï a été détruite, d'autres villes et villages rasés. Est-ce vrai ?

Une véritable guerre se poursuit, avec ses morts, ses blessés, ses larmes et ses fous.

Or la presse de ton pays et son pouvoir central ne parlent plus des attentats de Moscou. Peux-tu me dire quelles preuves avait ce pouvoir central de leur origine Tchétchène ?

Réalité : le peuple russe est plongé dans une guerre qui restera sans fin, car les « terroristes Tchétchènes » semblent être des dizaines de milliers et chaque mort fait se lever de nouveaux combattants (et aucune frontière n'est imperméable !) Comme en Algérie où la France tenait toutes les villes et les frontières avec des murs électrifiés, sans espoir de victoire.

Les Français ont fait leur ultime guerre pour l'Algérie française, et pour le pétrole du Sahara. Les terroristes étaient nommés fellaghas, bicots, etc. Les chiens coloniaux étaient dressés antifellaghas : à l'odeur du paysan en sueur.

Face à ce drame et à la férocité inouïe des combats que pouvais-je faire, moi journaliste ?

Je devais m'en tenir aux principes : un peuple qui se battait avec une telle violence avait le droit de vivre selon ses propres lois. J'ai lutté avec une partie des Français contre cette guerre « imbécile et sans issue ». Aujourd'hui la France commence à peine, avec bien des réticences, à regarder d'un œil critique cette guerre stupide.

La Tchétchénie est un problème russe, nos problèmes, comme tu dis. Certes. Mais l'Algérie était un problème français et la Kosovo un problème yougoslave, etc. Un homme libre ne doit pas, jamais, laisser ligoter son jugement par des concepts nationalistes.

Je vois, je lis, j'entends beaucoup sur la Tchétchénie : les souffrances de cette partie du monde sont aussi les miennes. Très sincèrement mes souffrances. La planète s'est réduite à la dimension d'un village. Cette femme vue hier, un pied coupé sur une civière, qui pleurait ses deux enfants abandonnés dans un village, 2 ans et 11 ans, cette femme je la considère comme une sœur. Tous les hommes sont frères.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Être patriote oblige parfois à entrer en conflit avec des dirigeants que l'histoire condamnera : on doit apprendre ça dans l'histoire des civilisations du monde.

Ai-je tort, Vladimir ? Je ne veux pas ici défendre la presse française : pour la plus grande part elle est entièrement au service de ses propriétaires. Ceux qui paient les musiciens choisissent la musique. En Tchétchénie, il y a des odeurs de pétrole, des problèmes géopolitiques, dont l'islamisme n'est souvent qu'un camouflage. À Moscou, des luttes de pouvoir. C'est cela le vrai moteur de l'événement…

J'écris en mon nom. À partir de ce que je sais.

Je m'aperçois que je n'ai rien dit de ton histoire de fous. Pour cette foi, tu me pardonneras. La Tchétchénie c'est quand même une horrible histoire de fous, non ?

Bonne chance pour tes examens et un grand bonjour à tes parents.

Très amicalement,

P.-S. : Dis-moi ce que tu sais, toi.

Vladimir m'a encore écrit, plus tard. Sans me dire un mot sur la Tchétchénie.

Aimé Césaire, de tout cœur

20 avril 2008,

Qui se souvient de Maurice, l'adorable vieil Haïtien solitaire des hauts d'Argenteuil que nous aimions rencontrer ? Il riait souvent sans retenue. Maurice, joyeux caractère, proche des enfants… A-t-il une tombe dans un cimetière ? Je repense à lui en ce jour de deuil. Aimé Césaire est enterré aujourd'hui dimanche.

Négritude, négritude fondamentale :

> L'attitude de conscience et de « volonté d'être nègre ». J'accepte... J'accepte entièrement, sans réserve... ma race... et la détermination de ma biologie non prisonnière d'un angle facial, d'une forme de cheveux, d'un nez suffisamment aplati, d'un teint suffisamment mélanésien, et la négritude[2].

De tout cœur, j'étais hier solidaire de l'hommage rendu à Aimé Césaire, à Fort-de-France. Ses mots de cœur, de raison et de fierté que les récitants connaissaient « par cœur » m'ont remué. Poésie prenante

2. *Cahiers d'un retour au pays natal,* Bordas, 1947, p. 86.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

intimement imprégnée d'une éthique d'homme libre, mêlant la nature martiniquaise, la mer, le volcan, la terre, les végétaux à la fierté de son peuple. Sarko – le paltoquet – sur son siège blanc, attentif, mais toujours nerveux, semblait découvrir ces poèmes.

J'aurais pu le rencontrer jadis, Aimé Césaire. Il n'en fut pas ainsi. Il refusa de recevoir, à la mairie de Fort-de-France, la petite délégation communiste conduite par mon député-maire, Jacques Brunhes, dont j'avais charge de rendre compte des activités. Il n'avait pas invité cette délégation et lui fit savoir.

Ah, ce grand rire de Maurice de ma jeunesse !

Le mot « sauvage » prononcé dans ma tendre enfance me revient en tête. L'époque du *Y a bon Banania*, ce chocolat en boites verticales et carrées ornée de l'image d'un « nègre » rigolard. J'appréciais ces belles boites métalliques. Les pubs *Banania* et *Négrita,* produits de l'Empire français, coloriaient nos murs. Je vois le long chemin parcouru par la cause de l'égalité des peuples depuis ce temps de la colonisation et de l'humiliation, combien nous devons cette avancée, pour une bonne part, à Aimé Césaire et des hommes de sa trempe.

Le peuple martiniquais, toutes catégories confondues, était rassemblé sur le stade Pierre-Aliker. Les mots du poète faisaient vibrer tous les cœurs à l'unisson de la parole libératrice. Les mots de marxisme et de communisme, toujours chers à Césaire, n'ont pas été prononcés. Gravité du temps qui passe.

Cette vie exemplaire ne pouvait mieux démontrer la force d'un poète combattant. Mais une telle poésie surgit du plus profond de l'être, n'a rien de forcé ou de commande et tient à l'universel. Il ne suffit pas de posséder tous les mots, il faut surtout les mettre au service des sentiments. Il faut le souffle. Césaire avait 94 ans. Quatorze ans à ma naissance. Il était donc de cette jeune génération impliquée directement dans la Deuxième Guerre mondiale. Il vécut des événements que j'allais mettre longtemps à découvrir dans leur atrocité.

Je me souviens fort bien de ce groupe de députés de couleur de « l'Union française », union qui supposait pour ces représentants des peuples d'outre-mer l'acceptation du rôle majeur du « grand frère » métropolitain, le PCF. Que le divorce d'avec ce concept bancal d'Union fut douloureux pour Thorez et le monde communiste !

La délégation Brunhes avait mission de réconciliation. Césaire avait rompu avec le PCF en 1956 – à l'intervention des chars soviétiques à Budapest. Pour lui, il n'y avait plus rien à espérer de ce côté du monde.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Et je pousserai d'une seule raideur le grand cri nègre que les assises du monde en seront ébranlées. Ses mots, avec d'autres, ont effectivement secoué notre monde.

Sur le chantier de sa maison, alors qu'il travaillait avec l'ami haïtien Maurice, mon père avait un jour déclaré qu'il venait de bosser «comme un nègre». Maurice, rentra alors dans une belle naturelle colère. Il ne pouvait supporter cette expression, survivance des temps où le noir était contraint aux travaux les plus pénibles, le temps de l'esclavage. Mon père se confondit en excuses. Les mots du colonialisme traînaient encore, cachés dans les circonvolutions des crânes les plus ouverts.

Cocotiers, sable fin, néocolonialisme

Février 2009,

La Guadeloupe bout. Après un mois de grève générale les routes sont barrées. Des bandes de jeunes, chômeurs pour l'essentiel, y font régner leur volonté. Certaines pillent ou cassent. Ces embryons d'émeutes évoquent en moi – étrange paradoxe – mes rencontres amusées de ces joyeuses équipées du carnaval, quand ma voiture était stoppée par des groupes de gamins masqués mendiant un péage et je leur donnais une pièce s'ils acceptaient de soulever leurs horribles masques de terroristes, pour me sourire. Ces bandes juvéniles m'impressionnaient. Elles étaient fières de leur négritude et jouaient à faire peur. C'était allègre et joyeux.

Au retour d'un de mes voyages professionnels, j'ai écrit deux reportages – deux pages de *L'Humanité*, une pour chaque île, Guadeloupe et Martinique – exprimant les colères rampantes des travailleurs et de leurs syndicats. J'ai souligné les relents de colonialisme de l'économie antillaise. La rubrique de politique étrangère de mon journal intervint pour que je gomme cette remarque si essentielle. Robert Lambotte, le «spécialiste» des DOM-TOM, affirmait que j'étais à côté de la plaque. Mes reportages furent émondés bêtement en conséquence. Pourtant, j'avais ressenti violemment le néocolonialisme rampant.

L'actualité des Antilles heurte durement mon vécu. Les images rejaillissent à la vue d'un immense gâchis. Il faudrait cent mesures d'équité sociale : que les flopées d'euros issues du tourisme ne reviennent pas, par exemple, dans la poche des financiers de métropole, que les îles puissent vivre de leurs richesses et, surtout, qu'il soit mis fin aux séquelles tenaces du racisme !

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Mon méli-mélo de souvenirs antillais éveille en moi un tsunami d'images vacancières : monsieur le maire de Pointe-à-Pitre, la bibliothèque de la ville qui nous hébergea Monique et moi, la forêt vierge, la Soufrière, les chutes du Carbet, Grande-Terre, les Saintes, La Marie-Galante, le rhum du père Labat, le directeur d'école de Sainte-Rose, la plage de Morne-à-L'eau, la Pointe du château, le piquant des oursins, le barracuda, les pêcheurs de Saint-François, l'Anse-à-l'âne, Macuba, nos virées dans les bananeraies, le marché de Fort-de-France, les langoustes rôties, les ti-punch…

Mille images, kaléidoscope de soleil : à la Pointe du château, une avancée en mer bordée de vastes plages de sable fin et de cocotiers, comme une île déserte, nous vivions en maillot de bain, les pieds dans l'océan. Le soir, sur le porche de sa maison, notre voisin, un beau noir chantait son vécu du jour et dansait parfois avec sa belle…

Le responsable syndical des pêcheurs de Saint-François nous avait fait découvrir des îlots garnis de tritons et trompettes, et offert deux superbes langoustes. Sa femme, installée sur le marché, nous avait fait déguster son délicieux boudin créole.

Images heureuses envolées comme des papillons dorés vers l'horizon… derrière moi.

Sur la route de Ghardaïa

Alger, début août, 1964,

À l'entrée des gorges de la Chiffa, après Blida, un singe au milieu de la route grignote un quignon de pain. Plus loin, au premier point d'eau, près de Djelfa, une caravane se désaltère. Mains amicales et larges sourires aux dents blanches, de jeunes nomades viennent nous saluer. Une vague inquiétude avant ce premier contact est vite effacée. Ce sont nos toutes premières aimables rencontres.

J'avais goûté le Sahara. Il me fallait y retourner, avec mes bien-aimées. Ce fut, cet été-là, une folle équipée vers le grand sud, au volant de ma Renault 5 : Ghardaïa au mois d'août ! Des hommes y vivaient, pourquoi pas nous ? J'avais allégé ma bagnole de tout le superflu. Des chapardeurs avaient complété ce travail en me délestant de ma radio !

Après Djelfa, et une nuit à Laghouat, dans un vieil hôtel colonial, nous devons parcourir 197 kilomètres, sans limitation de vitesse. Ici et là, des pneus éclatés, sur les bas-côtés, invitent à rester calme. Je ne dois pas chercher l'exploit. Ma glacière de camping, brûlante, devient vite ridicule. J'ai recours à une Thermos, encore efficace mais un peu

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

juste. Il en aurait fallu deux, pour l'eau fraîche et le thé chaud et, sans doute, un réchaud pour bouillir l'eau. Le jerrican de flotte tiède ne sert à rien. Serait-il d'un grand secours en cas de détresse ? Nous faisons du deux litres de flotte au cent, pour trois. Je tente plusieurs arrêts pour goûter le grand silence : c'est l'enfer ! L'immobilité est la mort ! La vue porte sur un paysage stérile avec quelques rares points de végétation miraculée, bouquets de jujubiers sauvages et de pistachiers. Le désert de sable. Pas de ces gazelles et rongeurs annoncé~~es~~ dans le *Guide bleu*, mais quelques chameaux inexplicables venus de l'inconnu qui ne daignent pas même nous regarder. Sur cette immensité blonde, chaque détail à l'horizon devient événement. Un homme au loin sur l'océan des dunes. D'où peut-il venir ? Où va-t-il ? Comment peut-il tenir ? Une fumée à droite, les torchères d'Hassi R'Mel, une piste que seules les Land Rover, hautes sur roues, osent emprunter pour des destinations mystérieuses. Je serpente entre des roches verdâtres, sagement, sur mon ruban d'asphalte qui s'amollit parfois. Virages sur trente kilomètres.

Peu avant midi : Ghardaïa, 46 degrés à l'ombre ! Je ne suis qu'au nord du désert ! J'écris depuis l'Hôtel Transat (quel nom !), bâtisse de style colonial désuet dont la belle piscine est affreusement sèche. Voiture délaissée « sous le soleil exactement », nous flânons en rasant les murs et remontons une rue commerçante aux boutiques de tissus brodés, burnous bruns de poils de chameaux, samovars en cuivre et roses des sables, pour arriver sur la fameuse place du marché, au pied de la ville pyramidale. Nous plongeons dans une foule mouvante de vieillards en djellabas devant leurs étalages de bijoux, fruits, dattes et citrons, quelques ânes bâtés, des enfants partout. J'imagine mal comment ces Mozabites chassés vers le XIe siècle du nord vers l'est ont pu s'installer sur cette terre brûlante, dans ces quelques plis de terres arides… Comment ont-ils pu faire naître ici une cité vivable. C'est une réussite de l'intelligence, du savoir-faire, de l'opiniâtreté. Un succès dans la maîtrise de la captation des eaux lorsqu'une fois l'an, et parfois une année sur deux, les pluies diluviennes forment un torrent impétueux. Ces eaux captées par un système de digues et de canalisations sont distribuées d'une façon équitable, me dit-on, entre les propriétaires de la palmeraie.

Sous l'ombre des dattiers, un homme nous parle de sa vie puis, l'heure venue, nous quitte très cordialement pour prendre son bain de sable chaud, antirhumatismal.

En fin de journée, la chaleur devient épouvantable.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

J'aime ce désert et la douceur apparente de ses habitants. Après « les événements », comme on dit officiellement, nous ne rencontrons pas un seul geste d'hostilité ou de rancune envers les Français, pas de plaques sur les murs pour rappeler les crimes de guerre. Cette gentillesse populaire vis-à-vis de touristes français ordinaires me surprend, comme si la guerre était devenue une anecdote lointaine, oubliée.

La rude aventure me mène à Constantine *via* Ouargla, Biskra, Batna…

Yannis, gentil Crétois aux doigts rongés

Héraklion, 1978,

Dans la taverne, sur le port, Yannis chante. D'un geste lent, délibéré, il casse une bouteille et danse pieds nus entre les tessons au rythme du sirtaki, main sur le cœur. Son ami Nicolas l'accompagne à la guitare. Un homme le peint. Puis Yannis brise un verre. Baise les mains de femmes et des celles des hommes, pourquoi pas ? Tous frères ! Il chante. S'approche. « Heureux avec vous. » Boit, boit sec. Boit et paye et regambille. « Ami de Mercouri et de Theodorakis », dit-il. Il chante et danse maintenant avec Marie-Christine, étudiante de sixième année au lycée Buffon, grande brune à longue chevelure luisante. Écrit une carte au frère de cette belle, à Paris, pour l'inviter à venir. « Oui, oui, no problem. » Baise la main de la mère inquiète : « Qu'elle ne ramène pas un petit Grec à la maison ! »

Il serre la main du père légèrement agacé. Yannis a la main sur le cœur. Il chante encore et casse encore de la verroterie. Invite les Anglais, les Allemands, les Suédois à se resserrer autour de lui. Tous les hommes sont ses frères ! Il est heureux. Merveilleusement heureux…

Subitement, il sort une photo de sa chemise et la déchire : une Suédoise qui lui tenait chaud au cœur, en petits bouts sur le sol.

Marie-Christine prend l'avion demain. Elle le plaint : « Il donne beaucoup et reçoit peu. » Ses grands yeux brillent de bonté pour le Grec au poitrail velu qui a fini de jouer au bonheur. Écorché vif. On voit bien ses doigts rongés. Il ne fait que se saouler de générosité, comme chaque soir dans cette taverne d'Héraklion. Dans quelques heures, il retrouvera sa place dans son bureau de préfecture. Il a, dit-on, une fillette de 5 ans.

Yannis chante et danse, pour tuer le temps et noyer sa solitude.

La mère de Marie-Christine est soucieuse : si sa fille buvait un verre de trop… Tout son avenir dans un verre de vin !… Papa, énervé

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

par les gestes et les notes de guitare – *huit jours que ça dure !* – mais bon catholique, fait l'effort de ne pas vexer l'amoureux transit de sa Marie-Christine qui danse maintenant, toute serrée contre son Grec. Maman : « À Paris, ma fille se laisse séduire par une amie qui me la vole. Son frère est marié à une fille de médecin, médecin de campagne… Je crois Yannis malheureux et ma fille aussi. » Elle pense que le monde va changer. Pour sûr, il va changer… Elle se dit croyante. Mais sans culte. Croit dans la rénovation par l'astrologie.

« Comme les Crétois sont gentils. Pauvres aussi. » « Justement, à cause de ça », ajoute le père.

Marie-Christine prend l'avion demain. C'est leur dernier soir. Yannis ne reverra jamais la belle aux yeux de velours. Ô certitude affolante ! L'ultime espérance va s'envoler. Il offre une promenade en bateau. Une dernière promenade. Juste un quart d'heure.

Maman ne veut pas, papa non plus.

Elle lui dédicace sa photo… qu'il glisse sur sa poitrine.

Chez les pêcheurs d'éponges

Kato Zakros, Crète, 1978,

Une longue piste de poussière fine et rouge m'amène à l'extrémité orientale de l'île, à Kato Zakros, lieu-dit de trois maisons de pêcheurs. Ici Giorgio, jeune quinquagénaire, tient une buvette restaurant très discrète. On y boit un bon vin frais. Tient, c'est beaucoup dire. Il s'y tient quand l'envie ne le prend pas d'aller en mer, à la chasse ou je ne sais où. Il me loue une chambre en crépi blanc sans eau, avec lampe à huile et vue sur une mer indigo où quatre rafiots dansent sur les vagues. Un paradis. Je me baigne nu dans une crique calme près de chèvres sauvageonnes et rêvasse sur des pierres antiques, mêlées à des roches volcaniques et soufrées, restes d'une cité du XVIIe siècle avant J.-C. qui aurait été engloutie, dit-on, lors de l'explosion de Santorin.

Le vent chaud souffle d'Afrique.

Emmanuel, pêcheur d'éponges, fort en bras, barbu, coiffé négligé d'une gapette de velours noir, discute avec un couple d'autrichiens dont l'homme a commencé à apprendre le grec l'an dernier. Une Allemande, solitaire, genre Jane Birkin, semble étonnée d'être là. Assise silencieuse devant les flots, ses grands yeux bleus égarés, inquiets de rencontrer d'autres pupilles, tournent et s'évadent vers les nuages. Un autre couple de jeunes parisiens, amoureux de fraîche date, venus en

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Vespa de location, sans guère de drachmes en poche, parait échoué là comme les bouchons de liège au grès des courants marins. Turpitude : le garçon a oublié sa valise en route. Chemise blanche ouverte sur sa poitrine de jouvenceau, il a une allure de carabin. Quand Emmanuel évoque un accident de plongée, il se souvient avoir testé un caisson de décompression, celui de Samu de Paris. Emmanuel, c'était au large de la Corse : une remontée trop brusque d'un fond de quelques soixante mètres avait paralysé son visage et ses jambes. Classique. Un hélico avait pu – une chance ! – l'hospitaliser d'urgence à Ajaccio. Il était resté trente-six heures tordu dans la boîte et une piqûre mal faite lui avait gonflé un bras à le faire éclater. On voit encore une vilaine séquelle au-dessus d'un cœur tatoué à la pliure du coude. Il est volontiers prêt à retourner vers la Corse, « *It's nice* », dit-il dans son anglais correct, « *in heigth days* », il avait pêché « *one hundred sponges* », miracle ! À 2 000 drachmes le kilo, faite le compte…

Quand je propose de le suivre demain et d'apporter à boire sur son navire – *beer or vine ?* –, Emmanuel me répond qu'il a de quoi faire avec l'ouzo. Tous les matins, aux aurores, il part avant que le soleil surgisse radieux sur la mer de Libye – un instant beau à pleurer. Il rentre toujours à la fraîche après avoir lavé et rincé les éponges dix fois dans la mer et réglé leur compte, à coup de bâtons ou de talon, pour leur faire cracher tout leur sable. Ça pour que les belles d'Occident rincent en douceur la courbure de leurs reins. La nuit tombée, Emmanuel boit son raki, une gnôle sans doute de fabrication maison, en compagnie de Giorgio. Ses bouteilles sont remplies depuis un inépuisable jerrican en polyester.

Ce soir, avec ces touristes en fin de course on cause, on boit. Pour rompre l'ennui qui menace, Giorgio met une cassette dans son transistor et danse le sirtaki avec un de ses amis, dans un rythme lentement staccato et des gestes amples qui s'achèvent en folie. Comme Yannis à Héraklion, il happe une bouteille (vide) au passage pour la jeter au sol, ponctuation délirante, et d'un coup leste de son pied envoie un tesson sous la table.

On boit le raki. Giorgio ne veut pas qu'on paye. Rien, ni les poissons grillés, ni la salade mixte, ni le chou coupé en rondelle. Les autrichiens ajoutent de petites figues sucrées et parfumées, succulentes. C'est la fraternité universelle ! Mais pas tout à fait le bonheur.

On boit. Les Parisiens aiment ça. L'œil de la fille brune à la longue chevelure, commence à étinceler. Son ami imberbe rit dans ses moustaches (qu'il n'a pas), semblant dire « C'est toujours ça de pris », tandis

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

qu'il entame, à la désinvolte, une partie de jeu de dextérité mentale. Le couple n'a pas de toit pour abriter son amour et le vent dehors commence à agiter les lanternes des bateaux et les tamaris. Par trois fois Giorgio les rassure : « *Room ? No problem.* » Dans ses yeux rougis de fatigue et de raki, je lis une mélancolie indéfinie. Peut-être inspirée par l'Allemande, solide, bien en muscle qui roule toujours son regard vers le haut, comme un projecteur de défense antiaérienne. « *No problem* », redit encore le patron. Murmurant quelques mots teutons, il retire sa casquette et lance une nouvelle régalade d'alcool. Il me demande de donner le bonjour à son cousin qui tient un resto dans la Mouf', m'écrit le nom, sans trop de conviction. « L'addition », j'insiste, par courtoisie sur le coup de minuit. « *No ! c'est ma soirée* », il me répond, comme la chose allant de soi. Il possède gratuits le soleil, la mer, le poisson. Le soir, il peut boire. Jamais dans la journée. Quand il désire un lapin, il décroche son fusil : pan, pan, net, réglé sur l'instant. Ce matin encore, il en a tiré trois du côté des bananiers. L'amour aussi, il dit qu'il l'a…

Giorgio a été infirmier en Suisse. Il connaît bien la belle société policée : « Suisse, pas de démocratie : capitaliste. » Il a compris l'essentiel. Bref, il est retourné ici pour vivre sa vie dans la simplicité en cherchant à faire plaisir, la main sur le cœur de son pull bleu de la marine.

Pour les ruines minoennes récemment mises à jour – un palais, une ville ? –, un car se risque dans l'après-midi sur la piste poudreuse qui zèbre la colline. Giorgio pourrait prévoir l'accueil des visiteurs, mettre une simple pancarte : *Buvette*. Mais les touristes repartent sans même savoir qu'ils frôlent un coin cent fois plus doux que tous les Tahiti(s) de consolation. L'argent ? Giorgio s'en moque. Il aime seulement rencontrer les errants venus de loin partager sa solitude.

Vraiment heureux ?

Une journée à Rome

Rome, 1978,

Je retrouve l'hôtel de la villa Borghèse, rue Piémontaise, voisine du Tibre où je dormis naguère. Agnello arrosto, gellati, puis flânerie dans les rues. Douceur de l'air. Des Français passent, en savates. Un clochard somnole sous le porche d'une église, la caboche sur deux bouquins, proche du bon dieu… La tête me tourne, fatigue sans doute de trois jours de route. Je dois dormir, absolument.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

1er septembre,

Ce matin, promenade pédestre au centre-ville, de la place du Parlement au monument à Vittorio Emmanuele, encore lui ! – belle « pâtisserie » gardée par deux soldats –, la place du Panthéon, celle de Minerve avec son éléphant à l'obélisque – ici passa Giordano Bruno – et la rue Saint-Eustache où l'on hume et boit le meilleur café du monde. À la fontaine Trévise, je photographie un couple d'amoureux. Piazza Colonna un cheval, à terre, donne de grands coups de col. Il étouffe. Deux hommes lui passent une vieille toile sous le corps et lui frottent le dos. Ça ressemble à une agonie. Je photographie la mort du petit cheval qui me regarde de ses yeux rouges… Via des Quatre-Fontaines, le palais Barberini et, dans une petite galerie, un Henri VIII d'Hans Holbeyn et la superbe Fornarina de Raphaël.

Je mitraille la villa Borghèse, un peu Bois de Boulogne, le Tibre bas et caca d'oie, Saint-Pierre, avec Coca-Cola en premier plan… Il me semble être chez moi, bien que je ne saisisse pas encore toutes les signalisations et les sens circulatoires. Belle ville bâtie sur des antiquités. Comment pourrait-on s'égarer avec des repères comme le Colisée, Saint-Pierre, Saint-Ange, la gare et le Tibre ? Pendant mille ans, dit-on, le Colisée aurait servi à construire les maisons voisines. Ses restes impressionnent, autant que l'Acropole d'Athènes mais, ici, la pierre a servi aux jeux du cirque, du sang, de la mort…

Notre ballade parisienne vers Notre-Dame, de Gian Paolo Berto.

Je rends visite à mon ami Gian Paolo Berto, de l'Académie des beaux-arts, peintre que Carlo Levi estime *ardent et furieux*. Nous parlons politique dans son atelier de la via Salaria, en présence de son petit frère Pietro Luigi. Il mêle le pape et Berlinguer,

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

évoque les deux Églises et les fautes historiques des partis communistes de l'Occident vis-à-vis de la jeunesse.

Berto aimerait vivre à Paris (ailleurs c'est toujours mieux).

Il me suggère d'aller visiter le musée du Vatican, un autre Louvre. Nous nous souvenons de notre ballade dans les Halles de Paris, avant leur destruction, vers Notre-Dame de l'île Saint-Louis et de ses glaces Berthillon, J'ai salué sa sœur Gabriella, sculptrice, au téléphone. Il m'offre une eau-forte : trois grandes gravures sur une seule feuille.

Rome fait la sieste. Une ambulance, un jet passent. Un insecte me pique au mollet droit. De retour dans ma chambre, je m'observe dans la grande glace de deux mètres de haut. Une occasion. J'aperçois un peu d'estomac. J'apprécie assez l'ensemble.

Dimanche 2 septembre,

Le musée du Vatican est fermé, bien sûr. Ouvert seulement le dernier dimanche du mois. Vu les gardes dans leurs pimpantes tenues Renaissance, bleue et jaune, la foule des bigots et les ors des bondieuseries. Saisi dans mon appareil Saint-Pierre et le marchand de « bibite ». Ce soir, Mario Rovi et son ensemble donnent un concert. *Rome by night.*

Les rats dans Palerme !

Palerme, 1977,

Un quotidien titre ce matin en caractères d'affiche : « *SOS a Palerme per la contaminazionne.* » Ici, à Caltanissetta et ailleurs… partout mon regard porte sur les décharges sauvages d'ordures où rodent des chiens faméliques au regard bas. J'en oublie la riante réalité promise par les dépliants touristiques : « L'incomparable luminosité de l'île. Un climat fascinant d'inquiétude et de passion qui frémit sous le calme apparent des Siciliens. »

Via Cagliari, au cœur de la ville, un rat, victime de la circulation, témoigne, tripes au soleil. Si une ruelle est nettoyée, je retrouve les monticules de sacs plastiques noirs à ses extrémités. Piazza Rivoluzione, ils forment un promontoire pour une très jolie statue. Via Saly Spinuzza, près du théâtre Massimo, un boutiquier consciencieux nettoie son trottoir, son ruisseau et, bougonnant, renvoie ses détritus de l'autre coté de la rue. Il n'y a pas de solution individuelle ! Ainsi Palerme, ses merveilles – la chapelle Palatine, création des artistes chrétiens, musulmans et byzantins, la fontaine Pretoria, les jardins de palmiers, de

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

caroubiers… – ainsi, la superbe, aux murs lépreux, façades noirâtres, poussière, désordre… baigne dans sa crasse sous un soleil d'Afrique.

Villa Bonnano, près du Parlement, des gosses pataugent dans une mare boueuse destinée aux poissons rouges. Un vieux siège de voiture leur sert de tremplin.

Qui a osé dire que la misère serait moins pénible au soleil ? Partout, les petits métiers crient la peine de vivre : marchands de chansonnettes sur vieux triporteur Vespa ou en charrettes à bras, vieillards vendeurs de journaux, de cacahuètes, de graines, de n'importe quoi, gardiens d'escaliers sur des chaises branlantes, mendicité…

À la périphérie certains bidonvilles m'évoquent les images de *Brutti, sporchi e cattivi* (*Affreux, sales et méchants)*, ce film bigarré d'Ettore Scola. Si la misère s'étale à me faire mal aux tripes, le peuple reste digne, aimable, hospitalier. Les tenues sont soignées, pantalons, robes, tee-shirts impeccables.

La belle incurie vient de loin. Le sous-développement de l'île et du Mezzogiorno parait coupable. La fatalité est innocente. Le laisser-aller et la pauvreté choquent d'autant plus que la Sicile est riche : grenier à blé de l'Empire romain, elle concourt aujourd'hui d'une façon déterminante à la production agricole de l'Italie.

Place de Bologne, où une troupe ambulante va donner *Le Triomphe de Rosalie*, mystère populaire de Licata et Borruano, des enfants de prolétaires, malingres, jouent avec leurs chiens dans le ruisseau. À l'hôtel de ville, les bourgeoises en robes opulentes, éventail sous le nez, écoutent du balcon la *Sérénade en ré majeur Posthorn* de Wolfgang Amadeus Mozart.

Une affiche annonce des réunions sur les problèmes de santé. Il faudrait disent-elles, 1 410 milliards de lires pour un plan de cinq ans qui changerait l'irrigation, la forêt, les structures associatives, l'assistance technique et la formation de la jeunesse…

Ainsi va la Sicile avant que les grandes pluies fassent proliférer les rickettsioses ou les spirochétoses. Le typhus ne tombe pas du ciel. Les morts annoncées à Calta ressemblent à des assassinats.

Lesbos, bout du monde

Mytilène, août 1982,

J'arrive dans les îles grecques proches de la Turquie, en errance, tel un Manouche. Dans la brume, la côte anatolienne barre l'horizon. Apollonios de Tyane, le merveilleux, m'accompagne et

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

quelques autres sages avec lui. La route poussiéreuse se perd dans le chaos de Lesbos, terre de sécheresse, vieille moquette qu'on aurait usée jusqu'à la trame, sauf les forêts de pins verts, chevelures des sommets.

Silence…

Nedim est soldat là-bas. Il écrira bientôt *Les Lapins du commandant,* sur son service militaire. Je retrouverai souvent Nedim sur ma route. Grand voyageur, il sait voir le monde. L'an dernier, assis sur un banc, près de Sainte-Sophie, à Istanbul, un jeune homme me demanda si j'étais Français. Nous échangeâmes sur notre cinéma et prononçai le prénom de Gürsel, Nedim. « Nedim, vous connaissez un Nedim ? » me demanda-t-il. « Oui Nedim Gürsel. » Enthousiaste, il me parla de son livre *Un long été à Istanbul*. Je retrouverai des traces de Nedim à Madrid, Rome et Berlin… J'aime son écriture, son amour de la vie, des savoirs et des poètes, sa belle santé et je suis heureux d'avoir publié son premier texte en français dans *L'Huma*.

Ici, l'armée grecque se montre, se terre, veille. Par les chemins, des ânes vont solitaires ou montés par leurs maîtres enturbannés.

Le paysage de Panagiouda se découvre : d'un côté, un bouc et des chèvres – leur odeur âcre mêlée à celle de la mer – hantent des ruines de locaux industriels ; de vieilles jarres de terre cuite et, derrière des grilles rouillées, un stock de jerricans en plastique gris, restes d'entreprises passées ; de l'autre, sur la route, au raz du rivage, une vieille torpédo verte, des vélos rafistolés. Ici, sur le port, quatre tavernes éclairées par des guirlandes d'ampoules et des tubes de néon, se disputent la clientèle venue de Mytilène. Au centre, protégée par la jetée, une farandole de barques. Les cafés regorgent. Boitillant de table en table le simple du village, œil vif et rire immodéré, mendie une cigarette. Le patron de taverne, un Marchais qui aurait échoué là, relève sans cesse, d'un geste machinal la ceinture de son pantalon dessus sa jeune bedaine.

La montagne vient d'éclipser le soleil et, par l'arc-en-ciel, les eaux ont viré au noir. La lune s'y mire.

Apulée : « Vois-tu, à moi, à toi, à tous les hommes arrivent bien des aventures étonnantes, presque uniques et pourtant, racontées à quelqu'un qui ne les connaît pas, elles laissent sceptiques. » N'a-t-il pas raison ? Personne n'écoute les voyageurs. « Chacun fait sa fumée, dit Aragon. Et vit dans sa maison trouée, son petit panache bleu à lui. »

À quelle époque vivons-nous ? (Mitterrand, dit-on, est en Grèce). Les cloches au tintement vif et aigu me réveillent et la voix grave d'un prêtre, toute proche, comme un plain-chant, se mêle aux cris des oiseaux et des poules, derrière la maison.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Silence et soleil…

Joie du corps nu face au soleil, porté par l'eau claire.

Me perdre dans Kourteri, au sud de Mytilène l'orientale, près des rudes sommets coiffés de forts bétonnés et de tranchées abandonnées. Descendre vers Agio Permogenis, la plage. *Come ! Come !* ordonne un baigneur grec à sa jeune femme (française), qui obéit et se jette joyeusement à l'eau, très chienne.

À l'arrivée du bac, le pélican de Parama, oiseau du bout du monde, immobile telle une porcelaine, semble ignorer les hommes. Un cireur de chaussures en maillot jaune à grosses raies rouges horizontales chaussé de pompes reluisantes épie les pieds des touristes. Las ! Tous sont basketteurs ou va-nu-pieds.

Melon blanc, feta et raisin noir pour un repas frugal sur la pierre chaude.

Croyant découvrir un raccourci, je me perds dans les oliveraies. Apeuré, un jeune geai, enfui du nid, tente de s'envoler de l'olivier. Il chute d'un bruit mat et attend la mort, hypnotisé, les pattes repliées. Elle ne vient pas. Il reprend une position de dignité. Comme un homme.

Le golfe de Kolposkallonis a la forme d'un gigantesque vagin, exactement. Pas de trace humaine à perte de vue. Paysage marin, très lumineux, minéral. Les roches de Skala Eresou sanguines mamelonnées baignent dans une mer transparente sur fond de sable. Sous une caresse de brise les petits soucis s'envolent. Les plus grands restent derrière l'horizon. Je suis des bouts du monde, des découvreurs. Je nargue le temps.

La voix du prêtre, encore, douce, le chant du coq et le braiment de l'âne.

Un cri de colporteur.

Le tunnel obscur d'Eupalinos

Pythagorion, 11 septembre,

Sur l'île de Samos – là où, dit-on, chuta Icare – j'ai retrouvé Giordano Bruno, Jean-Noël Vuarnet, Alain Poirson, Chariton d'Aphrodise, Apulée et Apollonios de Tyane.

Le jour qu'Euxenos demandait à Apollonios pourquoi il n'écrivait pas, lui qui était un si noble penseur et possédait un style si remarquable et vivant : « Parce que, répondit-il, je n'ai pas encore gardé le silence. » À partir de ce moment, il décida qu'il lui fallait garder le silence…

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Apollonios de Tyane, par le récit de Philostrate, dans *La Pléiade*, me suit d'île en île. Je dévore ses aventures, captivé par son art superbe de se mouvoir au cœur des tourmentes les plus périlleuses. La façon qu'il a, par exemple, de parler à la jeunesse : « Tu crois posséder une maison, c'est elle qui te possède », idée toujours recevable. J'aime son courage et son savoir faire face à Néron, autre exemple, quand il s'inspire de ce conseil de Phraotès : les hommes qui veulent apprivoiser les lions ne doivent pas les frapper, car ils vous gardent rancune, et ne pas non plus les flatter, car cela les rend arrogants, mais plutôt les caresser, tout en les menaçant et, ainsi, les amener à devenir obéissants. Cette idée entre cent autres d'une même veine, me paraît toujours sage et valable dans notre monde où rodent tant de dominants retors et cruels.

Mon errance me conduit bientôt à Pythagorion. Le *Guide bleu* :

> Les restes d'un théâtre, d'où vous parviendrez à l'entrée du tunnel d'Eupalinos (à 250 m), foré sous la direction d'Eupaunos de Mégare, durant la tyrannie de Polycrate, au VIe siècle av. J.-C. Selon une estimation moderne, les travaux auraient duré une quinzaine d'années ; ils auraient été entrepris sous Alakès, le père de Polycrate pour être achevés par le célèbre tyran avant le siège de 525-524 av. J.-C. par les Spartiates. Ce tunnel devait assurer le ravitaillement de la ville en eau et procurer une sortie en cas d'urgence, car on sait que Meandrios l'emprunta lorsque Darius s'empara de Samos.

Je trouve la sortie de ce tunnel étroit, assez large cependant pour laisser passer un seul homme, la tête abaissée en avant. J'observe. Je photographie Monique sortant de ce trou ténébreux. « Étrange, me dit-elle, plus j'avançais, plus je voyais clair… » Sa vue devait s'accorder de mieux en mieux à la pénombre. Je veux vérifier le « phénomène » en allant… jusqu'au bout. J'oublie ces mots du *Guide bleu* :

> Pour parcourir le tunnel, vous aurez pris soin de vous munir de lampes de poche ; méfiez-vous de certains passages très glissants. Le tunnel renferme à gauche, un étroit sentier : parallèlement à lui, court, à droite une tranchée qui renfermait des canalisations. Environ 15 minutes après l'entrée, vous rencontrez les ruines d'une chapelle byzantine au milieu de stalactites. Un peu plus loin, le plafond s'abaisse de plus en plus. Depuis les travaux récemment entrepris par l'Institut allemand d'Athènes, il est possible de parcourir le tunnel dans toute sa longueur, mais une autorisation spéciale est nécessaire (se renseigner à Vathy).

Ce *Guide bleu* datait de 1978 après J.-C. Il omettait de préciser : attention, aussitôt près de l'entrée, il y a une marche… de deux mètres

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

de hauteur ! J'ai parcouru quelques mètres. Je suis tombé dans le trou. Impression de chute inconnue, bizarre. J'ai le temps de penser : « Merde… quelle profondeur ! »

Frissons. Stupeur. Notion d'accident. Vérification dans le cloaque : « Rien de cassé ! » Monique au bord des larmes. Je lui passe ma casquette. Je cherche mes lunettes à tâtons.

Verres brisés.

Le matin j'avais noté la stupidité *d'aller sur ces chemins stériles.* Cette obstination à vouloir observer l'obscur !

Mamma Rosa des Pouilles

Les Pouilles, août, 1978,

À l'auberge Mamma Rosa, pittoresque entreprise familiale, le Saint-Père, un pied sur le serpent, debout sur le globe terrestre, voisine avec une sainte vierge surgissant des nuées. Le président Kennedy, en buste, surveille la salle à manger devant une collection de peintures naïves, paysages de montagnes enneigées et couchers de soleil sur des plages de rêves.

Il y a eu noce cette nuit – une centaine de personnes, musique et danse. J'ai subi la fête dans un état comateux (demi mogadon). Infernal ! Surtout sur la fin, au départ des voitures : klaxons, rangement des chaises, vaisselle, braillements de gosse, chahut des voisins, claquements de portes, puis tintement de cloches… Quand vint le silence, enfin, au petit jour, une bestiole ne cessait de grignoter du côté de la fenêtre.

Bord de mer. Le rivage, dentelle d'abysses, de gouffres, de rocs travaillés par les éléments, dentelés, percés, garnis d'arêtes vives, pointues, condamne toute marche aisée. Je découvre une crique isolée. Bain dans une gorge sauvage, entre deux rochers. J'écoute les coups rauques des lames au fond de la grotte et j'admire l'éclatement des gerbes sous le soleil. La lumière s'écoule en rivières de neige vers les flots.

Il est malaisé d'écrire les pieds dans l'eau, sous les embruns. Lassitude. Je vis mal une contradiction : ce besoin d'écrire (raclure de vanité ?) et la gêne momentanée qu'elle m'occasionne. Je passe mon temps à tenter de résoudre des casse-tête alors qu'il faudrait ne plus m'en soucier trop essentiellement. Le monde n'est pas celui dont je rêve.

Je vois la foule dans les vagues, l'enfant, sa grande beauté si éphémère et ses parents aux corps déformés. *La chair est triste.*

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Mer bonne, pas trop coléreuse.

Je fais ma gymnastique. Par quatre fois, je goûte les joies de la baignade. Puis j'ouvre l'*Histoire de l'art,* d'Élie Faure :

> Il n'y a pas un héros de l'art qui ne soit en même temps, par l'âpre et longue conquête de son moyen d'expression, un héros de la connaissance, un héros humain par le cœur.
> Au fond, tout écrivain n'écrit qu'un seul livre.

Une jeune fille ouvre brusquement la porte de ma chambre et interrompt cette lecture. Sans elle, j'aurais copié tout le livre. Je me sens félin, très mâle. Mes petits soucis s'envolent. Le corps se repose. Un pêcheur côtier engueule un pêcheur sous-marin.

Le soir, je roule dans la campagne. J'écoute des chants arabes, d'amour certainement. Voix sensuelles d'hommes et mélopée émouvante d'une femme. Le paysage prend une autre couleur. Les voix nostalgiques semblent exprimer un impossible échange… D'où viennent-elles ? Je respire l'air sec du Maghreb. Je cherchais la mer promise. Je trouve une savane et m'attends à percevoir des gerboises sautillantes dans les phares.

Griserie, vertige à l'idée du grand brassage contemporain et du monde fraternel qui naîtra[3]. J'arrête la voiture. Bruits de moteurs lointains, des lamparos en mer.

Fête religieuse à Tricase avec portique lumineux, procession, feux d›artifice et cloches. Surprise au retour du dîner : un orchestrion est installé sous ma fenêtre, pour un bal. La chambre vibre telle une enceinte acoustique… Je décampe.

La Belle Époque

La lumière joue sur le béton mouillé. Ces mots sur la pendule italienne : *Chaque minute blesse, la dernière tue.* Je le sais (*Et le temps m'engloutit minute par minute*, comme dit Baudelaire). À chaque instant des neurones m'abandonnent. Bulles de mon champagne. Banalité. Je fais semblant de n'y pas croire…

Le bungalow frais et confortable ouvre sur un rivage parsemé de rochers. La végétation luxurieuse contraste avec l'aride beauté des montagnes. À l'entrée du golfe, une tour de guet antique évoque les barbaresques. Les petits bourgeois de Palerme mènent ici une *dolce*

3. Suis-je dans l'illusion ou rêvé-je sur le long terme ?

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

vita de troisième classe. Après la sieste, ils revêtent leurs tenues d'apparat pour le dîner et la partie de bridge. L'un d'eux, après avoir fait l'amour – c'était audible – se rebraguette sur le seuil de son bungalow. Demain, tous se lèveront tard.

Le restaurant *La Belle Époque* doit être tenu par des nostalgiques de la Tour Eiffel. Son menu offre des mets élaborés dans le brassage des civilisations romaine, grecque, normande, espagnole, arabe… et sicilienne, bien sûr. Selon les goûts : la *caponata*, aubergines coupées en tranches, dorées dans l'huile avec sauce tomate, céleris, câpres, olives, œufs durs, crevettes, ou les pâtes garnies de sauce aux sardines, anchois en saumure, raisins secs, pignons, tomates, fenouil sauvage, safran, huile d'olive ; les poissons de la côte : thon *alla cipollatta*, espadon, *novoltini*, trigles assaisonnés d'huile, citron et persil ; la timbale de macaroni *in ragu* ; les lasagnes *in forno* ; les fameuses *cassata* – pain d'Espagne, pâte d'amandes, chocolat, cannelle, fruits confits, et les vins, le *regalioli* blanc ou rouge, le *Zucco* et le *Marsala*. Et bien d'autres bonnes choses. L'eau minérale est servie, tel le champagne, dans des seaux à glace, les mets dans des plats d'argent, les couverts sur serviettes et le pain avec des pincettes sur la nappe d'une blancheur éclatante.

Ce soir, *La Belle Époque* est spectacle. Les dix serveurs et les trois maîtres d'hôtel – pantalon noir, veste blanche et nœud papillon – sont plus ou moins stylés. Ils virevoltent en tenant les plateaux en équilibre. S'ils ne sont pas tous zélés, diligents, frais émoulus d'une école hôtelière, le plus grand d'entre eux, par contre, à la mâchoire chevaline, joue de dextérité et d'élégance du geste. Il adore servir et ne s'en cache pas. D'un subtil tremblement du couteau, il éventre le poisson devant vous, élimine les arrêtes d'un tournemain. Il ne rate jamais l'occasion d'exprimer sa supériorité sur le jeune personnel. Ce doit être un mesquin. Il faut que les autres ne soient rien pour qu'il existe. Il ordonne, chipote, humilie dans une sorte de mégalo. Qui pourra jamais empêcher, et comment ? de tels serveurs, piétinant leur entourage, de galoper sans scrupule aux postes des plus hautes responsabilités et de s'emparer des rênes ? Le serveur-gueule-de-cheval vit-il dans la contradiction son ambition de devenir maître d'hôtel et son plaisir d'éventrer artistiquement les poissons ? Il faut toujours choisir son désir. L'homme au couteau d'argent jouit trop de dominer sans retenue. Cela tient peut-être à sa dentition de cheval ? Allez savoir. Mordre malgré le mors… Il doit bien trouver dans sa pauvre ambition une jouissance, ou une substantielle déviance du jouir. Il

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

n'a sans doute jamais goûté l'ivresse des grands abandons. Demain, il régnera *hic et nunc*, sur tous les services, un palmarès à la main.

Vous vivez mal

Calabre, 1978,

Ici, les gens vivent doucement. À la plage, ils font des petits tours dans l'eau (comme moi), regardent et crèment leur nez, leur dos ; réparent ou entretiennent leurs voitures, achètent des nourritures, conduisent en klaxonnant pour qu'on sache qu'ils existent et qu'ils passent, vont en famille au restaurant, font des siestes, parlent fort, crient après leurs bambins, lisent souvent des bandes illustrées, font gueuler leurs transistors, vont à la messe, à la procession, vendent, font les idiots sur leurs vélos quand ils sont jeunes, debout sur les selles, se promènent le soir par couples, vêtus de leurs plus belles toilettes, oui, ils existent, et pensent qu'ils sont encore séduisants – ce qui n'est pas toujours vrai.

Ce peuple vit. Manquerait-il d'âme ? Où sont les artistes d'antan ?

Le paysage reflète-t-il les cerveaux : bâtisses en tous genres, amassées dans le chaos et baignant dans les immondices ? Que peut-il sortir de cette effervescence ? Si ce bout d'Italie était à l'image (flatteuse) du reste du monde… De quoi frémir.

Dans cette nébuleuse humaine l'essentiel serait de tenter d'éclairer le lieu, de trouver un chemin. Dire *Vous vivez mal,* ne suffit pas. Il faudrait pouvoir dire *Voilà comment nous pourrions vivre* ou *Cherchons ensemble comment vous en sortir*. Mettre à nu les racines des aliénations monstrueuses, faire prendre conscience de ces aliénations. C'est possible.

Cinquante et une révolutions autour du Soleil.

Quelques regards sous-marins avec oursins, astéries, méduses. Visite furtive de Taranto. Dîner sur les rochers. (Je mijote au cœur de l'utopie !…)

Brave toutou de Sa Majesté

Aqaba, 18-26 octobre,

Une carte postale rapportée du golfe d'Aqaba : ce matin, après une visite sur la promenade du bord de mer, je veux voir l'envers du décor, l'arrière-pays vers la montagne rose, ces quartiers qui ne sont pas destinés aux promeneurs. Je dois vite faire demi-tour sous une pluie de cailloux. Les enfants pauvres haïssent les étran-

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

gers. Ils ne font aucune distinction entre un milliardaire du Texas et un banlieusard parisien. Je ne peux discuter. Je ne leur en veux pas. J'excuse même leur erreur. Il est vrai que je me balade sans cesse avec mon Minolta armé de mon objectif Angénieux 28-70 mm qu'on peut, à la limite, confondre avec une pétoire. Je bats en retraite, lamentablement. Le commissariat est à cent mètres. Les petits d'Aqaba n'ont peur de rien… ou les flics laissent faire.

Je redescends vers l'ouest, vers Eilat et cette frontière israélienne que l'on dit infranchissable en suivant une belle route bitumée aux bordures blanches et noires. Sans prendre garde, je me retrouve dans une impasse, large et proprette, parallèle au bord de mer, à l'ombre des eucalyptus, une voie royale qui n'est visiblement pas destinée aux chameliers ni aux chars à bœufs. Elle est barrée, à son extrémité, par des barrières métalliques comme on en trouve dans toutes les villes du monde pour interdire le passage des piétons. À cinquante mètres se tiennent des militaires débonnaires en faction à l'entrée d'un parc verdoyant. De toute évidence, il s'agit là d'un domaine appartenant à une huile de Jordanie. Le plus large des gardes vient à moi dans une démarche féline et tranquille. Rien à craindre. Il sourit derrière ses moustaches. Non, on ne le dérange pas, les touristes en errance peuvent musarder jusqu'en ce cul-de-sac désertique. Il parle arabe et baragouine l'anglais. J'arrive à saisir que je suis à l'entrée d'un Palais royal et nous échangeons quelques idées de courtoisie. Riant, il me dit que non, le roi Hussein n'est pas visible et ne reçoit pas. Dommage, j'aurais eu quelques idées à échanger. Mis en confiance par mon allure pépère, il me parle bientôt de sa bonne vie sans problème. Il a une semaine de repos sur deux et gagne fort bien sa vie. Il retrouve sa famille régulièrement, là-haut, à Amman.

L'agent du pouvoir autocratique à un air bon enfant. Un air de brave toutou.

La passante nu-pieds et le béton fil de fer

Près de Taranto, 1980,

Vers six heures, le soleil, boule rouge, rapide, se lève sur la mer Ionienne. Une jeune femme nu-pieds contemple. Je ne vois que son dos, sa chevelure noire, son pull de laine blanche, douce, son mollet long bien fait sous un jupon de dentelle. Sa longue jambe a le galbe d'une amphore. Image partielle d'un être dont je ne verrai pas le visage. «Sainte tendresse», dirait Élie Faure.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Les vastes maisons restent inachevées, comme porteuses de squelettes. Il y a quelque chose d'étonnant dans ces tentatives démesurées pour s'approprier l'espace et le temps. Comme ils ne possèdent pas les moyens de leurs entreprises, les bâtisseurs reportent sur leur descendance l'espérance de les mener à bien. Pour cela ils érigent ces ossatures de béton se découpant sur le ciel bleu qui seront garnies plus tard de muscles et de nerfs, de cloisons, de tuyaux et de fils électriques. Ce béton-ciment-fil-de-fer est un moyen pour les humbles de perpétuer la mémoire de leur existence, plus évident que tous les palimpsestes ! Ils créent, sans imaginer que le béton mourra aussi. Leurs enfants devront inventer les moyens titanesques pour raser des incohérences et rendre à la nature un peu de fraîcheur.

Il faudrait savoir pourquoi mon père, Corse, a eu le même comportement que l'Italien du sud, en entreprenant de construire à la même époque et dans le même style – ou absence de style – et avec la même indigence de moyens, une maison familiale – « Vous viendrez vivre ici ? » m'avait-il demandé à notre ultime rencontre. Je retrouve là cette ambition effrénée de s'exprimer dans le béton armé coulé de ses propres mains. Atavisme, vestige d'un instinct de nidification ? Si les Rocchi viennent du sud, par quel mystère un même « génie créatif » les aurait suivis ?

Le vaste hôtel Costa Elisabeth est né d'une une volonté d'aisance et de style. Le linge n'est pas repassé, mais propre. Une noce hier, deux aujourd'hui. Spectacles !… universels ! : mêmes robes à traînes, mêmes bouquets, mêmes costumes, mêmes cravates, mêmes dragées, mêmes gâteaux, mêmes klaxons, mêmes… illusions. Le tout bien plus théâtral que dans les pays nordiques.

Une belle Italienne à table, face à moi, porte une coiffe queue de cheval. Je vois la finesse de ses formes, l'aisance de ses gestes, mais une volonté de séduction bien trop excessive. Trois colliers, trois bagues, des boucles d'oreilles, un bracelet, un bracelet-montre, un peigne et un autre collier pour sa chevelure. Que d'affiquets ! Idée d'éblouir, comme Élisabeth premier. Paraître. Ostentation… Crainte du vide ?

Le chapitre d'Élie Faure sur Rome est d'une grande et cruelle lucidité[4]. Sans doute a-t-il influencé mon regard sur la jeune italienne. Il existe ici, dit-il, comme chez nous, un étalage de bien insupportable. Les petits bourgeois font la loi, la mode, et les pauvres tentent de les

4. Élie Faure, *Histoire de l'art,* L'Art médiéval, 1912.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

copier. Cette attirance des noces pour les piscines, cette dérisoire mise en scène et en costumes sont les copies outrées, parfois ridicules, de *la dolce vita* des parvenus. Comme chez nous, mais l'aspect théâtral accentue les défauts et l'on voit des pastiches. Admirable ce Calabrais tenant la traîne de sa mariée !

Élie Faure :

> Notre force, c'est l'accord poursuivi dans la souffrance et réalisé dans la joie de notre animalité sainte et de notre sainte raison.
> Nos sens avaient gardé mille ans le silence, mille ans la sève humaine avait été refoulée dans nos cœurs, l'esprit avait accumulé pendant mille ans, dans une épouvantable solitude, un monde de désirs confus, d'intuitions inexprimées, de fièvres mal éteintes qui firent jaillir l'amour de lui, quand il ne put plus le contenir, avec l'ivresse des bêtes des bois prisonnières qu'on rend à la liberté. Il n'est pas dans l'histoire de plus magnifique spectacle que cette humanité se ruant sur la forme avec une frénésie sainte pour la féconder à nouveau.

Que pourraient réaliser ensemble toutes ces énergies éparses obstinément et volontairement attelées à des mini-objectifs individuels ! 1946-1947 ne connut que les prémices d'un monde humain vite étouffés par les forces immenses des habitudes et les réflexes prédateurs égoïstes et séculaires.

Si le mot foi est le nom religieux que nous donnons à l'énergie, je ne manque pas de foi.

Je rentrerai par les petites routes de l'intérieur ignorées des touristes. Je voudrais encore rêver.

Côtelette de porc

La Crète, 1978,

Un restaurant de hippies allemands où le client a l'air d'un gêneur au point de s'imaginer avoir mis les pieds dans un saloon à l'heure de la ruée vers l'or. Calme cependant. On y mange des tablettes de chocolat au lait et des biscuits à deux drachmes en attendant que le soleil revienne, qu'on puisse aller faire la sieste et l'amour sous la tente, pour défier les heures passantes. Alors on joue au jeu des histoires à enchaînements imprévus ou on lit Agatha Christie. Quand pénètre le nouveau client, on lève juste le nez. On n'attend rien. On tue le temps. Le patron, Grec mal rasé, glabre, pâle d'insomnie fait un effort pour écouter l'intrus. Une femme – la sienne ? –, Allemande, promet des aubergines au four et des côtelettes de porc. Rien d'autre.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Le client s'assied observant les autres, pour passer le temps. Au plafond un gros papillon mâtiné guêpe tambourine comme pour percer le béton, au mépris des araignées plus affolées pour leurs toiles qu'alléchées par la bête. Des Van Gogh, un vieux Picasso, chromos délavés, disent les vieilles ambitions culturelles des maîtres du lieu… comme le métier à tisser qui n'a jamais dû ici tisser grand-chose et les chaises en bois entassées dans un coin. Passe une heure, ou plus. La pluie perd de sa férocité. « Les aubergines ? » il demande. Le patron reste muet. L'Allemande lâche, dans un grand sourire : « Les côtelettes pas encore arrivées. » Il a tout son temps. Une biquette infatigablement tente de se mettre à l'abri dans la vaste pièce tout en longueur où l'eau réussit à pénétrer, ici ou là. Les aubergines, enfin, il les mange chaudes. Pour la côtelette il repassera, demain, oui, à la saint-glinglin. *Morgen*, dit-elle, avec un air de complicité. 64 drachmes. Pas cher pour le spectacle. Rires gras en supplément.

Ils avaient fui. Toujours plus loin, à la recherche des pistes de caillasses, des grottes, des gorges profondes, des criques de sable et de galets… Ils se retrouvaient là, seuls, ou solitaires à deux. Ils n'avaient rien d'autre à faire : qu'attendre que cesse la pluie. À lever les yeux, ils auraient pu lire sur leurs visages leur déception d'être arrivés au bout de leur fuite et de se retrouver ensemble avec d'autres barbus échevelés comme eux, avec ces filles aux longues robes de coton comme des gardiennes de temple, sauf qu'elles n'avaient plus rien à garder.

Le commerce avec la biquette et le métier à tisser, ça ne marchait pas. Parce qu'il fallait bien les autres pour faire marcher le petit commerce. Les faire venir… c'était la fin de la fuite. Ça recommençait ! Ils avaient bien compris la contradiction. Peut-être avaient-ils même compris qu'à tous fuir les hommes se retrouveraient bientôt en foule dans « les coins perdus » ou ils envahiraient nos pays d'origines avec leurs appareils photos et leurs caméras pour montrer chez eux les différences. Déjà nous avons les Japonais, les Allemands, les Néerlandais. Demain nous aurons les Russes et, juste retour des choses, les Chinois, les Indiens et les Papous. Imaginez ![5] On ne peut

5. Raimond Queneau évoquera « de nouvelles invasions barbares qui déferlent chaque année sur les côtes d'Andalousie, de la Sicile et de la Grèce, en attendant l'envahissement des plages décolonisées et des atolls polynésiens » (préface à *L'Ange de miséricorde* de Pierre Mac Orlan, *Œuvres complètes*, Cercle du bibliophile, 1970). Au XXIe siècle ces touristes sont arrivés.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

leur refuser ce qu'on s'offre soi-même. Les célibataires viendront les premiers qui feront de superbes croisements, des petits eurasiens ou eurafricains. Ce sera la période faste du genre humain. Puis tout se tassera peut-être.

On perdra l'envie de voyager. On deviendra tous d'une même couleur. Le bord de mer de Shera Kanion ressemblera peut-être à celui de Monte-Carlo. On aura doublé la transsaharienne. Les satellites donneront les prévisions d'embouteillage à la sortie de Tombouctou et des nouvelles sur la grève des bagagistes et les engorgements à Bidon V…

Il ne leur restera plus alors, pour fuir heureux, qu'à rêver les étoiles…

Ces gentils vagabonds de l'auberge du bout du monde me font parodier l'utopie ! Ô comme j'aurais désiré qu'ils s'éveillent, sourient, se parlent, tendent l'oreille sur les craquements planétaires pour me confirmer l'éclosion proche d'un monde humain.

Je ne reviendrai pas pour ma côtelette.

Chenille au fond d'un bol ?

Ah dans ses propres pas que marcher est étrange
Comme tout a changé et comme rien ne change.
Le poète

8 juillet 1983,

Il pleut dans mes souvenirs… Si fugace est toute chose de vie… Rue Saint-Séverin, Blanchette, la boulangère, a laissé place aux portables Orange et le bouquiniste Jean-Marie à une boutique de fringues. Changement des choses. Les fast-foods remplacent les tavernes de Saint-André des Arts où nous dégustions de bons petits plats… De Saint-Michel, j'aperçois Notre-Dame rénovée, éblouissante de blancheur. Rue du Quatre-septembre, où j'ai travaillé dans les années cinquante, à deux pas de l'Opéra, j'ai l'impression qu'un temps infini s'est écoulé. Je fais mine de n'y être jamais repassé. Étrange. Rien n'aurait changé en trente ans ? Mêmes touristes, même ambiance, mêmes voitures à la limite. Je pense à tous ces gens, ces amis qui, eux, sont bien « passés », à jamais. Je suis là et ressens ma présence comme une sorte de privilège. Je prends le regard des absents et je vois comme tout continue à vivre et à fleurir ou fermenter après leur

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

« passage ». Les pierres identiques… Mais les gens ? Seules des apparences douteuses donnent l'impression d'immobilité.

Mon corps, qui n'a pas mal vécu, lui aussi apparemment identique, fonctionne sans problèmes. « Beaux restes », me dit-on. Mais ces bistros, cette pendule des rendez-vous… combien de fois À telle heure, sous la pendule ? Ces lippées avec des commensaux aujourd'hui perdues de vue, disparus… Et l'agence, mon bureau, rue de Quatre-septembre ? Le bitume remplace les pavés. Les granits, les grès, la pendule des rendez-vous résistent, immuables. Que sont devenues mes ami-es, ombres charmantes, jolies têtes souriantes d'antan ? – Ô vanités ! – crânes vides enfouis tels les coquillages des strates sédimentaires… car l'infinie matière, qui change et remue incessamment, récupère toujours ses plus belles structures décrépites. Passants, blue-jeans et robes à fleurs, vestons/cravates, tournent et s'activent dans une même fièvre, une même insouciance qu'antan… L'homme vivrait-il comme cette chenille au fond d'un bol, tournicotant sans cesse, qu'observait le poète Han Shan ? D.H. Lawrence, que mon landau croisa, aurait alors raison quand il disait que l'humanité n'aurait jamais d'ailes ? N'aimerait-on pas que le monde cesse d'exister après nous-mêmes ?

D'où le danger des vieux tyrans. D'apprendre à vivre, j'ai eu le temps.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Chapitre 8

Que sont mes amis devenus

Que j'avais de si près tenus
Et tant aimés
Ils ont été trop clairsemés
Je crois le vent les a ôtés
Rutebeuf (1230-1285 ?),
Poèmes de l'infortune

Le brin de muguet de Jean-Noël

Paris, 1994,

Jean-Noël Vuarnet vient de se donner la mort en passant par-dessus la rambarde de son balcon, rue Servandoni. Mon deuxième proche ami à partir ainsi. Il me reste de lui, ses livres, heureusement, son admirable *Philosophe-artiste*, son *Dieu des femmes* et quelques autres, des messages d'amitié et mes souvenirs de nos rencontres de belle sympathie : quand nous allions, Brigitte et moi, chez lui une première fois pour notre émission sur Giordano Bruno de France Culture – « Te souviens-tu, me dit ma fille, comme il aimait lire des poèmes de Bruno tout en se mirant dans sa glace ? » –, ces agapes en bas de son domicile, au Saint-Pourçain, ou au Marco Polo de la rue de Condé, ces promenades dans Saint-Sulpice. Il allait faxer des messages à son ami Gilles Deleuze et nous festoyâmes joyeusement chez lui avec son adorable étudiante iranienne…

Notre dernière rencontre : il claudiquait près de la fontaine, aidé d'une canne qu'il espérait bientôt jeter aux orties. Il me dit, ce jour-là, son incapacité à distribuer des mauvaises notes susceptibles de gâcher des destins…

Jean-Noël, professeur philosophe, je n'irai pas parler de Giordano à tes étudiants de Saint-Denis…

Dans ces villes mortes, tu as dit, où tournoient la mémoire et ma colère, pèlerin nihiliste parti de partout pour n›arriver nulle part… Ce n'est pas moi qui ai rompu avec la réalité. Je dirais plus près de

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

la vérité en disant que c'est la réalité qui a rompu avec moi… Ah, l'été, quand reviendra-t-il ?… Je marche à l'envers, reculant vers la fin, éclairé d'un rayon monotone, mais ça ou là dans la mémoire, le prisme déploie à nouveau ses sept couleurs mouillées, toutes fraîches, et de plus en plus, tout semble transparent…

Nous avions décidé de rédiger ensemble un dictionnaire brunien. Nous nous étions réparti les mots à expliciter. Tu écrirais sur *Aristote, Dieu, la docte ignorance, la monade, le platonisme, la théologie*, etc. et moi sur *l'errance, l'hermétisme, la magie, les procès, la relativité, l'utopie*, etc.

Je lui envoie mes premiers papiers au cours du printemps, *l'astrologie*, par exemple. Il me répond : « Il faut que notre livre du fait même de sa fantaisie et de son étrangeté, soit inattaquable du point de vue de l'universitaire "asinité". Ceci dit, je trouve tes textes excellents dans leur brièveté bien frappée, et leur densité. *Ma che bravo !* Je t'embrasse. » Peu après, Jean-Noël m'annonce qu'il reste chez ses parents à Aix-les-Bains, « près d'une piscine chauffée, et face à un lac digne de Jean-Jacques Rousseau. Il faut que nous soyons, sur la mer brunienne comme deux nageurs accrochés l'un à l'autre, dont l'un se repose pendant que l'autre nage ». En marge, il ajoute : « pas comme le scorpion et l'âne du Candelaïo » !

Le livre n'avance guère. Je nage pour deux. Ce qui me contrarie. Je sais que Jean-Noël a des problèmes de hanches. Il doit se faire opérer bientôt. Pendant l'hiver, je poursuis seul l'écriture de notre dictionnaire. L'ami se fait opérer au début de l'année 95.

Le 8 mai, je reçois une lettre désolée et émouvante :

> Cher Jean, pardon d'avoir mis tant de temps à te répondre. Je suis complètement dans les choux. Mon opération n'a pas raté mais il me semble qu'un nerf ait été « frôlé » (qu'est-ce que ça doit être quand ils sont « touchés » !) C'est un peu comme quand le dentiste touche un nerf avec la fraise, mais là le (gros) muscle se venge avec des contractions longues et imprévisibles, surtout la nuit ! Il me reste du temps, avec la rééducation (qui est une chose encore plus dure que l'éducation) pour une activité intellectuelle... Si tu veux m'envoyer ici quelques mots bruniens, ou quelques pages... Je t'embrasse.

Il me dédicace un splendide livre de photos consacré à Assise, préfacé par lui : « À Assise et rares autres lieux similaires, on voit apparaître dans l'Ouvert, non seulement les choses (l'Être), mais, comme si le paysage appartenait tout entier à ceux qui lui donnèrent esprit (Claire, François, Giotto…), les petites choses, les humbles indi-

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

vidualités, les minimes splendeurs.» Ce livre, «en ce 1er mai, en guise de muguet porte-bonheur».

Profond chagrin.

Christine Fersen, actrice de l'extrême

Paris, 2008,

Le Monde du 30 mai annonce le décès de Christine Fersen, sociétaire et «doyen de la Comédie française», une des meilleures comédiennes de sa génération : une page, éclairée d'une très belle photo de jeunesse, la reine Christine, telle que je l'avais connue dans sa splendeur.

Je revoie nos folles joyeuses rencontres, quand elle me faisait emprunter les couloirs de bus pour traverser la ville en vitesse, quand, près de la Comédie, elle dégustait des huîtres et du vin blanc avant d'entrer en scène, quand elle riait aux éclats dans la salle de cinéma pendant la projection d'un navet… J'entends Christine me confier sa vie de bohème adolescente («Sur la côte, l'été, il m'arrivait de chaparder dans les boutiques de joaillerie !»). Elle se produit au Club des poètes en fourreau noir et talons aiguilles, puis entre au Conservatoire, où, au bout de deux ans elle rafle trois prix de tragédie et de comédie. Éblouissante Christine ! Notre sentiment d'appartenance à une même banlieue nous rapprochait. J'avais fait sa connaissance, à Lyon, lors d'un tournage d'une dramatique, *La Limousine*, par Paul Seban, femme sans masque, franche et directe – souvent même un peu trop que n'en supporte la société – très sensible aux misères de notre monde. Ainsi, un matin où elle vit des Algériens embarqués sans raisons valables dans un commissariat, elle n'hésita pas à rencontrer le commissaire pour lui demander la libération de ces hommes qui n'avaient rien fait de mal. Il voulut l'éconduire. «Si vous ne les libérez pas, lui dit-elle, ce soir, il n'y aura pas de représentation à la Comédie française.» Les Algériens furent libérés. Elle ne cachait pas ses sentiments. Comme je l'interviewais sur ses souvenirs de voyage, pour une «page vacances» de *L'Humanité*, elle me fit le récit de son départ d'une cité de Nanterre, à travers les terrains vagues, pour gagner Paris : cet arrachement de cette banlieue restait dans son cœur. Son enfance avait été l'angoisse, le froid, le manque d'argent, la peur de la maladie. Christine est partie par une petite porte : une messe à l'Église Saint-Roch – récupération hypocrite ? –, peu avant la pompe des obsèques d'Yves Saint-Laurent dans cette même église. On

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

me dit qu'elle avait chuté dans son escalier… (quinze jours plus tôt !). Elle était déchirée depuis le suicide de son fils Benjamin.

Inoubliable Christine !

Émile Sellon, peseur-juré

Les plus grands dangers révèlent les hommes. Combattant en première ligne de l'antifascisme et contre la guerre d'Algérie, Émile Sellon n'a pas hésité à risquer sa vie et à mettre ses propres intérêts en jeu : contre les franquistes, à Barcelone, dès 1936, contre l'armée allemande pendant l'Occupation, à La Ciotat et, jusqu'en 1962, dans ses actes de solidarité envers le FLN algérien. Que cela s'accompagnât chez lui d'une grande modestie ne m'étonne pas. Les antidogmatiques de cette intelligence ne briguent pas un pouvoir personnel. Ou rarement. Je ne sais s'il a reçu une Légion d'honneur ou quelle médaille. Nous – moi, les miens – avons aimé cet homme de courage, de ceux qui ne tergiversent pas quand menace l'orage, guerrier malgré lui quand la barbarie sortait de son repaire.

Dans une salle du palais Chaillot, à Paris, on peut voir un vaste tableau dont le personnage central, coiffé d'un large chapeau à plume, est l'ancêtre des peseurs-jurés. Ces peseurs parcouraient les lieux de transactions vêtus de leurs robes de grosse toile, une balance romaine sur l'épaule. Leurs mesures étaient indiscutables. Avant la guerre, Émile Sellon était encore membre de cette corporation de prestige imaginée par décret royal pour éviter les émeutes sur les marchés. À Marseille, la profession était au début du XXe siècle encore forte de cent cinquante hommes.

Le matin, Émile Sellon, Ton Mile pour ses amis, aidé de la bascule charretière, pouvait peser ses cent tonnes d'arachides décortiquées et, l'après-midi, ses cent tonnes de sucre. Parfois, sur son passage, un groupe de dockers entonnait une chanson révolutionnaire : ils aimaient Ton Mile, qui le leur rendait bien. Les dockers ou les petits commerçants saluaient ce gaillard râblé, toujours gai, au parler ensoleillé qui, longtemps, avait lui-même depuis La Ciotat, amené en cette ville les produits de ses terres dans une charrette tirée par son âne. Comment cet enfant de la petite bourgeoisie était-il « venu à la révolution » ? Par atavisme politique[1] ? Ce serait simpliste de le penser. Il

1. Une lettre d'Émile Sellon du 18 novembre 1975 me précise ce

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

avait suivi naturellement cette montée qui sur plusieurs générations mena des régions entières du radicalisme au socialisme, puis aux idées communistes. Son père était dreyfusard et antimilitariste. Son oncle avait connu Zola. Chez les Sellon, propriétaires de grandes vignes, on avait le sang rouge, tout naturellement.

Un matin de 36, Charles Nedelec (qui allait devenir une des figures historiques de la Résistance) dit à Ton Mile : « Il va y avoir du grabuge. Franco vient de quitter Santa Cruz de Ténériffe à bord d'un avion anglais. Il a atterri au Maroc espagnol. » Pour qui avait suivi les événements et la victoire électorale des républicains espagnols, la nouvelle ne laissait aucun doute : Franco allait attaquer. Son vol, tel un éclair dans un ciel d'orage, préludait la Deuxième Guerre mondiale.

Quarante ans après cet événement espagnol, Ton Mile m'a livré, bribe par bribe, entre deux occupations, quelques pages de son périple extraordinaire. « Il fallait aider les républicains, nous l'avions compris le jour même. » Sur l'heure, les communistes de Marseille décidèrent l'envoi d'une délégation auprès de la Passionaria et de José Diaz, secrétaire du Parti communiste espagnol. En août 1936, Ton Mile fut de cette mission, avec sa camarade Agnès Dumey. Ce fut son premier engagement de cette guerre, son premier contact avec l'artillerie antiaérienne au large des côtes d'Espagne. Les combats faisaient rage. Sa délégation était porteuse de liasses de billets. Les républicains espagnols n'eurent guère de peine à faire comprendre qu'ils avaient besoin de tout, sauf de fric. Le gouvernement espagnol faisait fonctionner la planche à billet. Ton Mile alla tout de même sur le front de Guadarrama saluer les combattants. Ça lui rappelait 14, du côté de Verdun (il était aussi ancien combattant rescapé de 14-18). Il osait recueillir des éclats d'obus chauds entre deux tirs. Mais le temps n'était pas à l'expectative.

Il fallut qu'il reparte avec ses liasses. Il n'était pas question de jeter à la mer l'argent des travailleurs marseillais ! Le port de Barcelone était aux mains des anarchistes. Avant de monter à bord de *L'Anfa*, petit caboteur français en provenance du Maroc, il devait montrer

---

chemin : « Mon grand-père proscrit en 1851. Communard en 1871 avec Gaston Crémieux. Mon grand oncle savant, libre penseur, Dreyfusard, ami de Zola et de Cézanne. Mon père industriel marseillais mais aussi de gauche. Tout enfant j'écoutais leurs conversations. J'ai pu donner un exemplaire du journal *L'Aurore*, de la lettre « J'accuse » de Zola au Musée d'Ivry. »

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

pattes blanches, si j'ose dire. Dans un contrôle sévère, Ton Mile vit que les anars commençaient à tracasser Agnès Dumey. Il y eut bousculade.

Elle lui passa le précieux colis. « Débrouille-toi. Impossible de franchir le barrage. » Ton Mile fila sur la fameuse place de la Colonne demander le soutien des communistes de la ville qui, le lendemain, au petit jour, réussirent à lui faire rejoindre le caboteur à l'aide d'une petite embarcation. C'était risqué. Les coups de feu étaient faciles. On se tuait sans jugement (entre communistes et anarchistes, honteusement). La veille, Ton Mile avait bien vu des cadavres et les traces sanglantes qu'on effaçait à coups de seaux d'eau. Le prix de la vie était en régression. Lorsqu'il retrouva Agnès à bord, elle fut toute joyeuse : « Tu es là ! On te croyait mort ! »

Pendant dix ans, Ton Mile allait être ainsi ballotté, dans l'incertitude, entre mort et vie. Agnès fut tuée, plus tard, à Madrid. Son corps, embaumé à Tarragone fut rapatrié à Marseille où les travailleurs lui firent de grandioses obsèques.

Émile Sellon retourna en Espagne. Il fut chargé de créer les centres de permissionnaires des brigades internationales, à Menissa et à Denia, entre Valence et Alicante. Il fut ensuite commissaire politique sous la direction de François Billoux, son chef à Albacete. Il fit la connaissance de Tito qui dirigeait une petite usine de fabrication de grenades. Ses qualités de marin le désignèrent rapidement responsable du ravitaillement militaire de la République espagnole. Son travail consistait à acheminer des navires de matériels militaires et d'armes depuis le port de Mourmansk en Union soviétique. Je ne sais combien de voyages il fit, de Barcelone (sous les bombes incendiaires des avions franquistes basés à Majorque), jusqu'aux eaux calmes du Grand Nord. Il lui fallut parfois défendre les armes à la main ses cargaisons au cours d'escales agitées, contrôler le bon cap des cargos ou récupérer des navires bloqués dans le port de Sète…

Avant la défaite des républicains, dans un ultime voyage, il transporta (août 1939) à Santiago du Chili plusieurs milliers de réfugiés. Ce fut l'odyssée du *Winnipeg,* une aventure qui a inspiré un documentaire où j'ai aperçu avec émotion l'image du jeune Ton Mile.

Pendant l'Occupation, sa demeure La Providence, au cœur de ses vignobles, fut le siège de la Résistance locale et, en même temps… un hôtel privé pour la Wehrmacht qui avait placé quatre batteries antiaériennes à proximité. Ton Mile fit parvenir à Londres ces précisions, ce qui entraîna un bombardement autour de chez lui. J'ai vu les entonnoirs creusés ici et là, dans le sol, par les bombes alliées.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

La guerre d'Algérie fut pour lui un autre engagement, personnel, en faveur des combattants algériens. Il porta des valises. Sur ses vieux jours, Ton Mile poursuivit ses voyages à travers le monde, de la Turquie à Cuba, de la Sibérie au Chili, tout en étant conseiller municipal de La Ciotat.

19 octobre 1978,

Émile Sellon est enterré, à 85 ans. J'avais oublié son âge. Il possédait un des tout premiers permis de conduire, totalement délabré. Ce qui lui faisait craindre les gendarmes lors des contrôles routiers. À chacun de ses voyages parisiens, Ton Mile, comme on l'appelait familièrement, faisait une cure de spectacles. En un jour, il pouvait voir un Fellini, un Godard et un Losey et, le soir venu, essoufflé, éreinté – ses jambes ne le suivaient plus – arriver joyeux chez nous avec une boîte de calisson d'Aix ou un carton de pâtisseries fines. « Dire qu'il y a des gens qui trouvent le moyen de s'ennuyer ! » s'exclamait-il.

Il y avait un peu d'Ulysse en lui.

Je l'avais revu après une fête du journal. Il était venu péniblement dans mon bureau (ces trois marches à monter !). La rédaction en chef m'appelait pour une réunion. Je n'eus pas le temps de lui parler. Il m'invita, ce jour-là, à aller recueillir les souvenirs d'un homme de 96 ans, le secrétaire de Tolstoï. « Un de mes amis, me précisa-t-il, avoisine sa famille. Quand il se sent trop seul et fatigué, le vieil homme se réfugie chez eux, car il n'a aucun confort. C'est un homme extraordinaire. » Ce témoin disparut avant que je le rencontre.

C'était à la mi-septembre.

À la différence d'Ulysse, Ton Mile connaissait ses ennemis et ses itinéraires. Il possédait des archives abondantes sur la guerre, empilées dessous un escalier de La Providence. Il me disait : « Je ne vois pas qui voudra s'intéresser à tous ces papiers. » Je ne sais ce qu'elles sont devenues. Chaque fois que nous passions à sa table de travail avec le magnétophone, il renonçait à se souvenir. Face à un homme qui souriait tant à la vie, il y aurait eu de l'indélicatesse de ma part d'insister.

Une avenue de La Ciotat porte son nom.

Je l'aime.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Jeudi 7 octobre 82

Montpellier, 7 octobre 1982,

Un crachin tiède délayait les lumières. Je suis arrivé par la rue de la Loge sans voir les boutiques. J'aurais aimé parler à une âme féminine. *Petite demoiselle, jolie petite poussière d'étoile, je suis emporté par un torrent de larmes… fétu de paille, je, je, je…* etc. Je pensai à Jérôme, mon cher ami coéquipier. « Je n'ai plus d'après » aurait-il dit avant de sauter par sa fenêtre[2]. Il n'attendait plus rien de la vie. Il devait songer avoir mangé tout son miel. Finie sans doute une vie de famille. Impossible… Plus d'amourettes… Il avait dépassé la limite d'âge… L'écriture ? Il pensait avoir déjà surpressé ses inspirations. Il avait bien vu arriver le panzer-communisme… C'était bien « l'après ». « Il faut savoir périr » m'avait-il dit. Certes, il faut savoir, mais pas comme ça ! Sous le crachin, je m'interrogeais. Possession de biens… vanité, vanité… Tout ce qui parait si précieux, les livres surtout. Après vous… frrrtttt… Tout à la brocante, le bataclan à l'encan… Jérôme, Jérôme… Hop !

J'avais décidé d'attendre mes confrères à proximité de la préfecture, sur la place, près des jets d'eau. Une jolie blonde en survêtement bleu clair et anorak blanc se tenait sous un porche. Étudiante ? Quand, pour tuer le temps, je me suis approché de chez Gibert, elle s'en est venue. Voulait-elle me parler ? J'étais face aux bouquins et elle, de l'autre côté de l'étalage, face à moi. Comme j'osais la regarder, je surpris son regard sur moi. Pourquoi ai-je détourné la tête ? Je suis revenu à la fontaine. Elle s'est assise sur une borne en granit et a allumé une cigarette. J'étais triste, profondément triste. Le bal des voitures, à l'entrée du bâtiment officiel battait son plein. Les congressistes filaient vers l'escalier et les plantes vertes, serraient quelques mains et se hâtaient vers les petits fours et le champ, là-haut, dans le salon illuminé du premier. Mes compères journalistes tardaient. Je commençais à « prendre l'eau ». Un marlou en blouson de cuir noir s'en vint avec son chien loup – « Apporte ! Apporte » ! Le clébard se jetait dans le bassin, courait, sautait et apportait la balle à la demande. L'homme semblait heureux de commander et d'être obéi au doigt à l'œil. J'ai tournicoté autour de la fontaine, ignorant le tralala de la réception. J'aurais seulement désiré briser une grande tristesse. La

2. Jérôme Favard, chef de rubrique à *L'Humanité* (1918-passé par sa fenêtre le 2 novembre 1982).

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

jeune femme avaient disparu. J'ai interrogé la nuit. La pluie fine, les jets d'eau, les phares jaunes des bagnoles… Un Samu passa. Un mort peut-être… La pluie me coulait dans le cou.

Sans mes insoupçonnables ressources, à ce point de mélancolie, j'aurais chialé. Je refusais de me laisser dévorer par le souvenir de l'Ami qui n'avait pas su mener sa barque à travers les récifs de la mer de Sagesse. Il m'aurait fallu écrire pour le journal. Écrire… Ces jeunes chahutant à l'entrée du cinéma où l'on jouait *La Chute de l'empire romain* et *Le Choc des titans* se foutaient comme de l'an 40 de ce que je pouvais bien écrire sur les technologies nouvelles ou sur notre monde à l'envers. Mes belles théorisations ! Mes anticipations ! Mes lendemains chantants ! Ils vivaient le présent, l'immédiateté. Ils ne s'interrogeaient sans doute pas sur « les voies nouvelles ». Comme le disait ce matin France Culture, il devait faire l'amour deux trois fois par semaine. Encore plus avec les maîtresses, avait ajouté Sabatier. Ça prend du temps.

Ce dégoût passager et aussi l'idée d'écrire « plus fort », m'avait ramené à L'Inter-Hôtel, près de la gare. Je me suis allongé, tout mouillé, fripé sans doute. J'ai envoyé quand même deux papiers qui paraîtront lundi, s'il y a de la place. Le chef de rubrique devait être rentré chez lui. J'étais horizontal sous ma couette dans une chambre d'hôtel de Montpellier, la moquette couverte de documents sur « la technologie nouvelle de l'audiovisuel »… à penser aux neiges d'antan.

Jérôme, sage *petit dissipé*

Mardi, 5 octobre 1982,

Katia avait passé la nuit chez son père, Jérôme. « Laisse-le donc dormir, il récupère », lui a dit Annette, sa maman. Vers les 9 heures, ce matin, Jérôme s'est réveillé et levé. Il avait bien dormi. Il a demandé son petit déjeuner à son épouse partie dans la cuisine. Il a dit : « Ici, ça manque un peu de lumière. » Il a ouvert la fenêtre et les volets de son salon. Il a sauté. Katia a entendu le bruit des deux volets plaqués sur le mur, en partant. Elle a vu. « J'ai pensé que j'aurais pu le rattraper ! » Les deux femmes horrifiées. La concierge a cru à la chute d'un paquet de linge.

Jérôme Favard s'est donné la mort le 5 octobre, en passant par sa fenêtre, du quatorzième étage. Comme tout suicide, cette fuite que j'aborde avec précaution, sous peine de répandre tout le contenu d'un énorme encrier, gardera une grande partie de son mystère. Certitude : pour choisir cette sortie, mon ami était douloureusement malheureux.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Il avait vendu sa voiture, réglé la réversion de sa pension, écrit et placé dans le sac d'Annette, sa femme, un mot, pour que la police n'enquête pas : « Je pars parce que je vous aimais », mot glissé là, hier, juste avant de s'endormir (avec un somnifère). Mot déjà dans le sac quand j'ai tenté de lui parler. Cette vie de militant communiste, très lucide sur l'humanité boiteuse, la couardise et la morgue de tant de mandataires du peuple, sur le privilège qu'ils s'arrogent de se jouer des droits de leurs électeurs… Lui – resté muet dans le parti « pour ne pas me nuire », estime sa fille, salariée aux Éditions Sociales. Son Annette malade, Jérôme ne vivait-il pas avec cette sensation de sentir un navire mort sous ses pieds ? Joseph Conrad a fort bien dit qu'il n'y avait pas d'épreuve plus pénible pour un homme de mer. Jérôme était un grand navigateur.

Jérôme la joie, l'intelligence, l'humour, la vive mémoire, le talent, la plume, le brio. Fraternel, intelligent, il était une des vives lumières méconnues de Paris, non cotée à l'échelle des valeurs reconnues. Intense violence ! « Jérôme on t'aimait », va titrer *Révolution*. « Adorable… magnifique… superbe Jérôme », ai-je entendu cette après-midi. Jérôme qui pouvait citer Dante ou Brecht dans leurs langues, ou répondre en russe ou en anglais au téléphone… qui avait tant lu et tant connu. Rechercher son cœur, sa chaleur et sa générosité, n'est-ce pas vain ?… Il avait prémédité sa « descente ». Sa dépression exprimait le trouble de son corps face à une échéance qu'il s'était fixée. Il avait lancé un SOS, dimanche à une amie… Fasciné étrangement par un miroir naturel[3], il avait écrit, il y a peu, son attirance pour un monde sans haut ni bas. *« Descendre c'est alors monter au ciel, pour un autre monde plus fascinant que le vrai »* (!) :

> C'est peut-être d'avoir trop lu les romantiques, la dernière fois, pêchant l'étang, explique-t-il, dans l'almanach de *L'Humanité*. J'y ai vu Mélusine, la fée, la femme-serpent, peignant ses longs cheveux d'or aussi profonds que l'eau sans fond avec un autre ciel que celui d'en haut, nuages en haut et en bas, ses oiseaux aussi doublés en symétrie comme chez Verlaine et ses arbres aussi inversés dédoublés formant un autre monde plus fascinant que le vrai.
>
> Mélusine une prochaine fois tiendra devant son visage un miroir. Je m'approcherai d'elle par derrière.
> Elle m'y verra, et moi sans doute y verrai-je ma mort.

3. Ce qu'il va voir ressemble étrangement à ce que vit Cesare Pavese : « La mort viendra et elle aura tes yeux. »

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Dans un résumé autobiographique qui va paraître dans *L'Huma,* demain matin, Jérôme insiste sur tout ce qui a fait de lui un homme ordinaire : brevet élémentaire, chômeur, peintre en lettres, cantonnier et facteur intérimaire, débardeur, manœuvre spécialisé, sapeur-pompier (bénévole) et joueur de bugle non moins bénévole à la fanfare, etc.

« Je suis une petite poussière d'étoile », disait-il souvent et je lui répondais : « Je suis goutte de pluie que sèche le vent. » Parce qu'il occupait un grand espace, son passage sur notre planète pose, plus que d'autres, le problème existentiel de la poussière pensante. Svelte, tout en muscles fins, jamais malade, toujours d'humeur joyeuse, même dans les pires moments, mais capable de colère furieuse, il était ouvert aux arts : théâtre, cinéma, peinture… Galant homme, sans peur d'aimer. Communiste anarchiste, probablement, il avait perdu avant bien d'autres une berlue idéologique. Il rejetait toute idée de soumission à des dirigeants supermen. Ce qui lui donnait à *L'Humanité* un statut particulier, fait de respect pour sa sagesse et de crainte pour ses réparties. Il s'affirmait naturellement proche du petit personnel, lui manifestant son amitié de cent façons. Quand il publiait un livre d'halieutique, par exemple, il réservait, par principe, les premiers exemplaires aux cyclistes ou aux coupeurs de dépêches. Hors travail, dans ses derniers temps, il participait encore à sa réunion de cellule, près du boulevard Diderot, uniquement « pour ne pas décevoir » les quelques travailleurs qu'elle rassemblait, auxquels il portait grand respect et sincère estime. Au journal, certains redoutaient sa parole. Un jour, le directeur, rencontré dans l'ascenseur, lui demanda son opinion sur la situation politique, il répondit : « Je me demande bien comment vous allez vous en sortir. » Un autre jour, d'élection, alors que toute la ruche s'agitait autour du scrutin, il arriva triomphant et sous les rires dans sa tenue de pêcheur, avec des brochets énormes, en demandant aux photographes de faire quelques clichés.

Quand le journal bouillonnait parfois de passions mal contenues, nous aimions aller tous deux déguster une glace sur une terrasse du boulevard.

« Il faut que les hommes aiment soit une madame, soit une Jeanneton », dit Shakespeare. Jérôme aimait les femmes, ce n'est pas un secret. Il avait même un certain talent de séducteur, servi par un flot de paroles enjôleuses, qui devaient émouvoir. Mais, sauf pour de brèves périodes, je sais qu'il ne fut jamais vraiment heureux en amour. Lui seul devait savoir pourquoi. Il visait trop les jeunettes, sans doute, à l'époque où je l'ai connu. Je me souviens de

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

ses succès : une Yougoslave, journaliste, ex-chef des partisans, auburn flamboyante, séduite en Algérie, pendant les négociations d'Évian (lors de notre participation espiègle au voyage proposé par le pouvoir gaulliste, en 62).

Il avait donc perdu très tôt toutes illusions politiques immédiates et disait que nous ne perdrions pas notre temps dans des marivaudages, si « la Révolution » était encore à l'ordre du jour. Il n'y croyait plus, bien sincèrement, pour l'immédiat. Il avait dû commencer à les perdre, ses illusions, quand il était garde du corps des hauts dirigeants. Thorez, en visite chez un autre leader, ce devait être Duclos, à Montreuil, l'avait laissé se tremper sous une pluie froide à la porte de sa villa, sans exprimer le moindre signe de compassion. Jérôme n'avait pas digéré ce mépris. Pourtant, je l'ai entendu dire encore, surtout au début des années 60, que les anars voulaient construire la maison en commençant par le toit, à la différence des communistes qui posaient les fondations. S'il pouvait aisément inventer des proverbes chinois, l'ami possédait aussi, et surtout, un côté sérieux dans les débats sérieux. Il n'intervenait jamais, comme moi-même d'ailleurs, dans les assemblées générales du journal qu'il qualifiait justement d'anti-statutaires (elles étaient destinées à avaliser les décisions de « l'état-major »). Pour Jérôme ces AG n'étaient que des sortes de messes. Chaque midi, aux réunions de rédaction, où il représentait sa rubrique de télévision, son humour déclenchait les rires. Personne n'osait le critiquer, car il avait la réponse prompte. Si vraiment il pouvait paraître dans son tort sur une question de travail, il s'en sortait toujours par une pirouette, ou un mot qui noyait la critique dans l'hilarité. Mais les jours suivants, pugnacement, et parfois longtemps après, il revenait sur la critique pour démontrer qu'elle n'était pas fondée, qu'il n'avait pas fait de faute et, finalement, tout le monde retenait que Jérôme avait eu raison. Il n'avait donc jamais tort. Son défaut majeur. Il devait avoir lu *L'Art d'avoir toujours raison* de Schopenhauer.

Quelques semaines plus tôt, nous travaillions dans sa chambre – enthousiaste, il me traduisait des passages du *Candelaio*, de Giordano Bruno –, il me dit, lors d'une pause, alors que je me penchais par la fenêtre : « Tu vois, Jean, pour ne pas se rater, il n'y a pas de plus sûr moyen : la fenêtre. Résultat garanti. » Mon attitude face à la mort de Jérôme est étrange. J'ai écrit que je n'arrivais pas à y croire, que ce n'était qu'une mauvaise plaisanterie. Maintenant encore, il m'arrive d'admettre ce que j'imagine. Un refus du deuil, en quelque sorte. J'ai publié dans *L'Huma* la brève autobiographie de Jérôme. « Quand je

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

me réveillerai mort, avait-il écrit, j'aimerais qu'on publie ça et rien d'autre, ni fleurs, ni couronnes, ni discours, par pitié… merci.» Ce fut critiqué le lendemain par la rédaction en chef pour une phrase où il évoque nos contacts avec le FLN. Il omet de préciser qu'il est aussi l'auteur de *La Vie d'un petit dissipé*, autobiographie non publiée.

Je garde de Jérôme une feuille de cahier récente où il résume par des traits verts et roses les durées de vies des grands esprits de 1400 à 1650, L'Arioste, Machiavel, Ruzzante, L'Arétin, Cervantès, Pomponazzi, Copernic, Vanini, Rabelais, Descartes, Galilée, Gassendi, Montaigne, Pic de la Mirandole, Galilée, Cyrano de Bergerac, premier poète de l'atomisme de notre littérature et les maîtres de la «philosophie naturelle», Bruno, Campanella, etc. Il a ajouté, ici et là, des notions essentielles : guerres de religions en hachures rouges, *La double vérité*, etc. Avec les dates de naissance et de mort. J'y vois la trace d'une réflexion sur l'histoire des idées et, peut-être, sur la brièveté de ces vies. Il devait se savoir, lui, arrivé au terminus. Il manquait de lumière.

> On peut nous abaisser, nous entraver, nous dépouiller ; il n'est au pouvoir de personne, ni de l'adversité, de nous prendre nos souvenirs ; ni la joie d'avoir su parfois, de rien, – ô Racine ! – faire quelque chose ; ni la conscience de nos forces, faiblesses, et possibilités. Au plus profond de l'infortune, ni l'adversité ni personne ne peut nous empêcher d'aider encore à notre entreprise, d'être encore et malgré tout à quelque chose utile, ni par conséquent, - et même, par impossible, envers et contre tous, - d'être à notre manière heureux[4].

Les archives de Francis

Au cours du premier trimestre 1983, le docteur Francis Grimberg, cardiologue, m'a pris en main. Il m'a ordonné de ne plus rien faire. Il m'a évité l'hospitalisation sous condition que je respecte scrupuleusement ses consignes. Je reste donc allongé. Interdiction de prendre un livre, de répondre au téléphone, repos absolu. Peu à peu, lentement, il va me rendre mes libertés de mouvement et de création. Je lui suis redevable de n'avoir pas été hospitalisé et médicalisé après mon infarctus («J'ai horreur du sang», m'a-t-il avoué. Ça tombe bien, lui dis-je). Le docteur Grimberg avait déjà soigné l'ami Jérôme. Il va devenir Francis, mon ami et, avec sa femme Régine, nous allons désormais échanger souvent nos regards sur le monde.

4. Jérôme Favard, *Histoires d'eaux, Savoir vivre et savoir périr.*

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

22 octobre 2002,

Francis m'a laissé un message à 13 heures 45 : « Bonjour, c'est Francis, à bientôt ! » Je l'ai rappelé vers 15 heures au retour du Musée d'art moderne (de l'expo de Matthew Barney). Il était heureux : une éditrice venait de le contacter pour publier un ouvrage sur les facteurs de risque. « Vous avez dû la séduire ! » lui ai-je dit. « Sans doute, c'est une jeune femme très accorte. » Francis était très heureux de cette perspective de travail. Il cherchait un chef de service hospitalier capable de lui rédiger une préface, condition obligée pour obtenir une subvention des laboratoires pharmaceutiques. Il m'a évoqué ses deux prochains cours en fac de médecine (sur la connaissance des bruits du cœur et les facteurs de risque), et son cours en Sorbonne programmé le 26 février prochain (« Réflexions philosophiques sur la médecine d'aujourd'hui ») en liaison avec ces facteurs de risque. Nous avons, bien sûr, évoqué quelques facteurs de risque. Ceux du tabac et de l'alcool, qui me dit-il, sont surestimés par les laboratoires au détriment de nombreux autres facteurs. Je lui ai rappelé – incroyable ! – ce qu'il m'avait lancé un jour : vivre c'est risquer de mourir. Nous nous sommes dit : À bientôt ! Francis a fait part de notre conversation à Régine. Vers 16 heures 30, il a pris une douche – peut-être. Il a accroché ses vêtements sur un portemanteau. Soudainement, il s'est effondré, le corps à moitié penché dans sa baignoire. Mort.

Régine m'a annoncé la nouvelle ce matin, 23 octobre : « J'ai une terrible nouvelle : Francis est mort, hier. » Cette fin d'un ami proche me foudroie. Cent images de notre amitié de plus de vingt ans se bousculent en moi : promenades dans les jardins du Luxembourg, flâneries chez Tchan ou à la Fnac, terrasses des cafés, salon du Lutetia, partie de pêche en Vienne (je lui avais offert une canne à pêche pour son départ en retraite), ses photos ramenées de la guerre d'Algérie, clichés des femmes et des enfants algériens (son cœur et son activité de médecin militaire entièrement orientés vers ces simples gens qu'il aimait. Ainsi, il arriva à obtenir l'hélico pour transporter des enfants malades vers les hôpitaux…), déjeuners à quatre dans de petits restaurants parisiens, à la Coupole ou au Balzar, etc. Cette fête des Rencontres progressistes juives, dont il était le président d'honneur… Et sa préoccupation permanente de notre santé, sa proximité, sa bienveillance, sa gentillesse et son côté rassurant. Nous faisions toujours le point sur la marche du monde, etc. Pour lui, je devais toujours être un journaliste de *L'Huma* dont il était un lecteur attentif. Porteur de l'étoile jaune pendant la guerre, il disait devoir tout aux Russes. J'avais renoncé à

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

lui révéler crûment ce que je savais sur le fonctionnement du PCF et l'histoire du communisme mondial. C'était une lisière latente entre nous, qui n'entravait nullement notre amitié. Ce qui me liait à lui était sa profonde humanité, sa générosité envers les humbles, son combat pour une médecine humaine.

Il est des jours de forte tristesse (vingt ans et dix-huit jours après Jérôme…). Je reste sans force. Je connais le cimetière qu'il avait choisi, en riant, dans ce paysage vallonné de verdure, bois et herbage, superbe de quiétude. Quel cyclone, en quelques jours ! Arrive un temps où les départs s'amoncellent autour de vous, dans un bruit de grêle de plus en plus drue.

Il m'a fallu aider David, son frère, à liquider ses archives. En tirer « l'essentiel » et jeter le reste, tout ce qui était pourtant trace de sa pensée, des centaines de pages, d'une écriture de docteur, pattes de mouche, illisibles. Des dizaines de dossiers, Algérie, Palestine, Psychanalyse, Affaire Rosenberg…, long travail patient pour voir clair dans ses projets devenus subitement ruines de son monde disparu. Tout cela jeté en vrac sur le parquet avant d'aller rejoindre la poubelle en plastique jaune sur le trottoir. (*Qu'advient-il quand nous ne sommes plus là ?*) J'ai retrouvé dans son bureau quelques-unes de mes lettres et un article de Geneviève Buono, que, par mégarde, j'avais égaré. J'ai ajouté : « Archives de Francis Grimberg ». Ultime pièce rescapée du rangement. La nièce de Maurice Audin dit son amour pour son oncle étranglé par un parachutiste pendant la guerre d'Algérie et sa peine :

> Et, comme la censure, le temps efface peu à peu mes souvenirs, comme il dépose ses poussières sur tous les instants de la vie. Mais cela n'a aucune importance. J'oublierai la forme de sa main ; sa grosse montre-bracelet et sa chemise blanche en Nylon, j'oublierai ce geste qu'il avait pour rejeter ses cheveux en arrière. Sa façon de mordiller le bout de son crayon, déjà je ne peux dire comment craquait l'allumette au bout de ses doigts. Mais cela n'a pas d'importance.
> Cela n'a aucune importance.
> Puisque la vraie vie s'en va.

Et j'oublierai la main de Francis sur mon épaule ou sur mon bras et sa question amusée après une indignation contre notre monde à l'envers : « Vous comprenez, Jean ? » Il me reste son gros chronomètre et cet article beau à pleurer[5].

5. Régine Grimberg, avant de le suivre, trois ans plus tard, nous a désignés, Monique et moi, comme faisant partis de ses héritiers…

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Chapitre 9

Sur les routes de France

Nous fabriquons des histoires à partir des matériaux sensoriels fugaces qui nous bombardent à chaque instant, suite fragmentée d'images, de conversations, d'odeurs, et le contact des objets et des gens. Nous en effaçons la plus grande partie afin de vivre dans un semblant d'ordre, et ce remaniement de la mémoire se poursuit jusqu'à notre mort.

Siri Hustvedt, *Tout ce que j'aime*

Chuchoteries

Sur le chemin pentu qui mène dans la lande, derrière le Roscoat, un vent frisquet m'a fouetté le visage. Je me réfugie dans la chambrette lambrissée du grenier pour écrire, tout en pensant au journal champêtre d'Edith Holden. Dessous, j'entends Philo papoter d'un débit rapide sur les gens du village. Elle les imite : cris, confidences et chuchotements, sans un instant de répit : moulin à paroles, magnétophone humain qui restitue des conversations passées. Le père, silencieux, doit se tenir comme un enfant sage près du poêle. J'ai la tête lourde. Ce bavardage infini m'engourdit. J'abandonne lâchement l'écriture et m'enfouis dans le lit profond et douillet. Silence maintenant, brisé par la sonnerie aiguë de la vieille pendule à balancier : onze heures. Philo déplume une poule qu'elle vient de tuer d'un coup de ciseaux. Le père, clopinant sur sa jambe de bois (de la « drôle de guerre » !), est sorti scier son bois. La cuisinière doit être brûlante. J'entends un bruit de sabots sur le ciment recouvert de sciure.

Crissement des pierres sous des pneus : une voiture s'en vient. Mireille, la vieille petite chienne blanche aboie furieusement. Claquement de portière. Voix d'homme. Inconnue.

« Salut Lucien ! » dit Monique. Lucien allait à la chasse. Ses coéquipiers lui ont fait faux bond. D'ordinaire, il chasse tout ce qu'il trouve.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Les hommes éjaculent des mots. Ils parlent de l'épidémie de rage à Morlaix, et du pardon de Huelgoat. « L'autre jour j'ai été voir René chez lui… pas de ciment, de la terre battue… Il m'a dit qu'il allait laisser ça comme ça. » Philo au téléphone. Les conversations se mêlent. « Ils sont venus, je suis contente… Il m'a dit qu'il ne mettrait pas le téléphone… Ah, c'est le sale temps ça… C'est l'hiver… On n'a que de la pluie… Il a eu un malaise. Il est tombé… Ils sont venus hier, part aujourd'hui… Mon fils y vient pas souvent. Depuis juin je l'ai pas vu. Maintenant il a acheté un bateau. » Encore le téléphone, « Ah, c'est toi Georgette. Pourquoi, tête de mule que tu as. Je préfère que tu me dises. Pourquoi tu me caches ? Je suis obligée de savoir après… » Lucien : « L'autre jour j'ai été pris à souffler dans le ballon : c'est pas du jus de fruit qu'on avait bu, je lui dis : Je suis bon. » « Aller, souffle dedans. » « Combien de temps pour aller à Paris ? » « Six heures, ça dépend des routes… » « Ils sont partis samedi… Ça va mieux quand même ? Ils ont fait le remembrement, mais ils n'ont pas fait de routes. Toi, t'es en retraite Lucien… »

Tourbillons de mots, mer éternelle, bouillons de vie. J'ai dû m'assoupir une demi-heure.

L'émigré hongrois

Loudun, 1996,

J'attendais le retour de Monique, partie pour une petite emplette au supermarché. Je rêvassais au volant de mon carrosse, digérant une balance de canard au foie gras, une tourte crémeuse aux girolles, une brochette d'agneau aux herbes et un gratin de fraise au coulis d'abricot, menu à cent vingt francs, que j'avais englouti à Montsalvy, un patelin d'Auvergne, relativement proche. Je pensais : décidément ma France est un grand pays. Mon autoradio annonçait des embouteillages dans la région parisienne. Le temps était à l'orage. Les mouches s'énervaient. Ma tête aurait immanquablement piqué vers ma douce et légère bedaine si un vieux manchot ne s'était approché en me saluant poliment :

— Bonjour monsieur…

— Bonjour…

— Vous revenez de vacances, sûrement…

In petto, j'imaginais : encore un gardien de parking ou un mendiant. Je n'eus pas la lâcheté d'actionner le lève-vitre électrique. Le vieil homme ne demanda rien. Il avait un regard franc et bonne mine

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

malgré ses yeux rougis d'une blépharite. Il entama une conversation, comme s'il avait été mon ami de longue date : le temps lourd, la sécheresse, malgré tout…

— Et ce bras coupé ? M'enquis-je.

— Un accident stupide, drame de l'ivresse, répondit le bonhomme, une chute dans un escalier, à l'hôpital de Nantes.

Il en aurait encore pleuré de rage. Il n'était pas d'ici mais de… Hongrie, oui, réfugié hongrois.

Je me souvenais, lui dis-je, d'un voyage sur le Balaton, des violonistes tziganes dans la gare de Buda et d'Imre Nagy…

Il eut un large sourire.

— Vous vous souvenez ! J'étais jeune en ce temps, garde forestier à 200 kilomètres de la capitale. Je suis arrivé à Paris à 22 ans, puis j'ai été docker à Bordeaux…

Bordeaux, Bordeaux, répétait-il pour savourer ces syllabes de plaisir, en découvrant ses gencives édentées garnies de chicots noirs.

— Oui, Bordeaux, c'était le bonheur. Rendez-vous compte, je gagnais 150 francs par jour. Je ne fréquentais pas les bars, mais j'achetais ma bouteille de vin. Le bon temps…

Maintenant, il fallait qu'il rentre à la maison de retraite de Saint-Benoît. C'était là-bas qu'il « crèverait ». Il bougonnait contre une tutelle qui lui prenait tout son fric.

— Plus âgé que vous, me dit le vieil homme.

— Soixante, dis-je.

— Vous ne les faîtes pas…

— Il vous manque un bras, moi j'ai le cœur fêlé, dis-je pour le consoler.

Au mot « cœur », il détourna la tête, par répulsion. Le cœur, il connaissait trop bien. On venait de l'opérer. Il ouvrit sa chemise et je vis la cicatrice verticale, au long du sternum. Désormais, il ne pouvait même plus boire. L'alcool faisait trembler le bras restant, trop souffrir à l'épaule et il ne devait plus lever le coude…

Des gouttes d'eau éclatèrent sur le pare-brise.

Monique revint avec ses emplettes. Le vieil homme n'avait pas mendié. Je lui donnais une pièce en échange d'un large sourire.

— Il va boire, dit-elle.

Je fus malheureux. Trente-trois ans plus tôt nous étions tous les deux dans des « camps » opposés. J'étais seul à savoir comment l'Histoire nous avait séparés, opposés.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Petites pommes de terre sautées

Près de Beaugency, sur une route,

Sur une terrasse surplombant le fil de la rivière, j'ai déjeuné d'un pâté de lièvre, ma foi fort bon, d'un sandre et d'un sorbet framboise, le tout arrosé d'un Saumur-Champigny 89. La serveuse me semblait… je ne sais comment dire… accorte, mais pas seulement. C'était une étudiante au regard proche et plongeant, perforant quand elle me dit : « J'ai aussi des petits pois et des petites pommes de terre sautées ». Elle avait l'œil noisette, une poitrine fraîche, des petits seins fermes dont j'aperçus les aréoles quand elle se pencha. Elle me faisait penser à une jeune femme, d'un tableau de la féodalité. Oui, une fine jeune femme délicate, peu farouche qui me rappela aussi Rimbaud : *Celle-là, ce n'est pas un baiser qui l'épeure !*

Je ne désirais pas que cette caresse furtive d'une sexualité musarde me divertissent et m'ensorcellent telle une licorne emberlificotée. Basta… Je m'étais naguère trop alangui dans les bras endormeurs de la possessivité.

Elle avait quand même la faculté rare, c'est ce qui m'a troublé, je l'avoue, de regarder droit à travers ma pupille et ça m'a fait je ne sais… peut-être une chair de poule, à travers tout le corps, une chose imperceptible comme un câlin subtile, invisible et il me vint en tête que deux regards si proches et si directs, comme ça, risquaient de s'accrocher… Oh, je connais… Le plaisir d'un regard caressant direct… Ça peut-être un début, quand on en cherche un deuxième, plus proche, aussi droit… Un petit jeu. On ne se rend pas compte et après… on cherche à voir à l'intérieur de l'autre. Il est déjà trop tard. On est drogué du regard. Les épidermes y passent et tout le tremblement.

Elle s'appelait Christine.

J'ai bu un café et ciao ! j'ai repris la route agacé par ce proverbe chinois : *L'amour naît d'un regard, vit d'un baiser et meurt d'une larme.*

Il fallait, il allait falloir, que je me méfie encore de moi. Je devais être trop séduisant sans le savoir. Les petites jeunesses peuvent être attirées par les hommes mûrs. Pourquoi se serait-elle penchée sur moi comme une sœur ? Pas facile : vous observez un regard curieux de différents points de vue et vous avez vite fait d'oublier le reste, le Soleil et toutes les affaires cosmogoniques. C'est un choix. Vous vivez dans l'effervescence de la condition du vivant ou vous l'observez à distance. Faut pas se tromper de soleil. J'ai assez vécu autour pour pouvoir prendre du recul.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Le type qui m'a servi de l'essence n'avait peut-être pas un regard foireux ? Peut-être avait-il le même regard que Christine, *les-petites-pommes-de-terre-sautées,* drôle de regard, comme si j'étais transparent et qu'on pourrait voir au travers de ma peau. Un regard furieux de mec et trop caressant pour celui de la demoiselle.

Quoi là dans ma carapace ?

Elle m'avait dit, en m'apportant mon sorbet : ce livre-là sur la table ou cette émission de télé : à quoi bon ? Ça n'empêche pas des hommes de mourir de faim. Provocation. Elle disait vrai. Des signes sur un papier ou un tube cathodique ça ne peut plus changer le monde que des traces de pattes de mouches qui auraient patouillé dans de l'encre. J'aurais dû lui répondre. Même n'importe quoi. Même ça : ça peut aider à vivre des gens qui lisent ou qui regardent, ça peut leur faire oublier les monstruosités ou leurs petites misères, ça peut leur apporter de la beauté, comme la BW 152 de Bach ou de la réflexion comme Candide, ça peut leur donner une clé, ou même un trousseau de clés. De toute façon ça fait travailler les gens de la télé et de l'édition.

Mais je n'ai pas toujours le sens de la répartie. Elle aurait eu le dernier mot : *Ça n'empêche pas des gens de crever de faim.* Qu'aurais-je pu ajouter ?

Le papier imprimé peut-être une matière explosive. Ce qui parait inutile est très souvent utile.

Oui, mais ça n'empêche pas…

Et nous serions partis chacun de notre côté. Elle, persuadée que toutes productions médiatiques ne sont que distractions (oublier la mort) et moi, convaincu qu'elle était nihiliste. On ne discute pas avec le néant.

D'ailleurs elle l'a eu le dernier mot : « Je n'ai rien à dire, à personne. »

Imparable. J'en suis resté coi.

Vernet à Beaucaire

J'ai devant moi *Trafic fluvial sur la Loire au XVIe siècle,* un tableau de Joseph Vernet. On y voit des gens charger, décharger des marchandises. Un des personnages assis sur je ne sais quoi semble ne rien faire. C'est peut-être un intellectuel. C'est peut-être lui qui aura laissé l'empreinte la plus forte sur le monde, qui sait ? Ce tableau montre l'arrivée par le Rhône de marchandises destinées à Beaucaire – l'antique *Ugernum* – dans les années 1650 sûrement. Vue de la rive droite puisque le fleuve semble couler vers la droite.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Tous les hommes travaillent, sauf un. Sur l'autre berge, on devine un caravansérail, la fameuse Foire de la madeleine peut-être. Ce pont de Beaucaire encombré de gens et d'une voiture, un chargement tiré par un attelage, plus loin, la ville et ses clochers, le château féodal haut perché et ses remparts hantés d'une soldatesque. Des chevaux tirent le câble d'une péniche qui franchit la deuxième arcade du pont. Une barque avec un rameur semble faire la traversée du fleuve, une autre dotée d'une bâche sur des arceaux ronds glisse sur le courant. Des voiliers attendent à quai. On voit le déchargement de deux barcasses. Sept hommes tirent un tonneau. Cinq autres s'affairent à je ne sais quoi. Un autre se tient debout dans un petit canot, rame en l'air. Un passeur, sans doute. Plus loin, une autre barque et trois hommes qui viennent probablement – on ne le saura jamais exactement – de poser à terre leur cargaison. Et là, au premier plan, des caisses de choses inconnues près d'une bitte d'amarrage. Un porteur s'appuie sur une canne. Il semble s'adresser à un chien à collier à l'extrême droite du tableau. Tout proche, vautré sur des caisses, un autre personnage enturbanné donne l'impression de dormir, à moins qu'il médite. Anachronique présence de nonchalance dans un paysage fait de mouvement et d'efforts. Quelques détails essentiels : une douzaine d'arbres sur les deux berges. Une fortification à l'entrée du pont, côté Beaucaire, qui n'est peut-être qu'un poste de douane, surmonté d'un drapeau, signe d'une frontière. Le fleuve coule…

Trouver un bon vin

Mon Carroir c'est aussi une cave où je règne sur mes flacons en exigeant au fil des ans un vin toujours plus délicat, probablement aussi savoureux que le ducru-beaucaillou dont raffole Jim Harrison ! Chinon (de Cravant-les-coteaux, Beaumont, Savigny-sur-Véron ou Sazilly : Philipe Alliet, Olga Raffault, Charles Joguet), de Champigny (Hospice de Saumur), de Saint-Nicolas de Bourgueil (Jamet), de Bourgueil (Clos de la Chevalerie)… délicats nectars aux goûts de fruits rouges ou de poivron, comme disent les viticulteurs, ou même parfois de cuir neuf ; coteaux-du-Layon dont la fraîche blancheur ravit les gosiers, l'été, dans l'ombre tremblante de mes bouleaux. Plaisir d'aller chercher moi-même ce vin, de descendre dans les caves fraîches, de déguster, d'apprécier les saveurs. Plaisir d'ouvrir les bouteilles aux reflets rubis, de les faire découvrir aux amis. J'aime ces vins de Loire, mais aussi le Bandol rouge, le rosé de Cassis, le Gevrey-

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Chambertin ou le Saint-Émilion grand cru de la sœur de Barénat… Jim Harrison, l'homme des grands espaces, a raison :

> Le bon vin accentue les meilleurs aspects de la camaraderie humaine et délie les langues. Il arrondit les angles abrupts du monde au lieu de brouiller les contours comme les alcools forts. Bref, on ne s'abrutit pas à un rythme effréné et l'humeur devient de plus en plus aimable... trouver un bon vin au prix raisonnable est aussi plaisant que de pêcher une truite dans le tourbillon improbable d'une rivière[1].

La citadelle de Corte

Pas de relations familiales âgées, pas une tombe, pas de religion, pas de traditions remarquables, de véritables attaches régionales ou même locales, refus des dogmes : cette absence de racines explique peut-être, en partie, mon regard sans larmes sur le reflux de l'Utopie du XXe siècle. Mais je me sens farouche citoyen, républicain, parisien, solidaire des prolétaires. État que l'on doit retrouver en filigrane discret de cette lettre – pour une tribune libre – mardi 27 février, 2001, à propos de ma « corsitude » :

Par mon père, né à Corte, dans la citadelle de Vincentello d'Istria, (construite en 1420), ce nid d'aigle posé sur un piédestal de schiste, au cœur de la capitale historique de la Corse, je suis Corse. Un musée de la Corse a été ouvert là-haut, en 1997, pour *répondre à l'attachement des insulaires à leurs meilleures traditions*. Corse émigré, plus précisément, et pas moins Auvergnat émigré, par ma mère, j'apprécie la terre de mon père, son village de Carticasi, blotti dans les châtaigneraies. J'ignore tout de celui de ma mère, du côté de Rodez. Mais j'ai tout autant de tendresse pour les Monts d'Arrée, pays de ma femme, ou Bandol, ma ville natale, ou Paris, ville de ma vie ; j'aime ma langue et ma culture françaises – Cyrano de Bergerac, Montaigne, Molière, Stendhal, Germaine de Staël, Jean Genet…

J'aime la Corse, *pleine de résonances, d'accents, de suaves mélodies,* comme pourrait dire le Caliban de Shakespeare, ses montagnes aux arêtes de granit coiffées de neige, ses forêts de pins, ses chêne verts, ses châtaigneraies majestueuses, ses oliviers, les ocres pâles de ses maisons, les couleurs de ses flots, du jade au bleu saphir, au cobalt… J'en suis épris à vie ! Eucalyptus, origan, myrte, serpolet,

1. Jim Harrison, *La Route du retour*, Christian Bourgois éditeur, 1998, chap. 2, Sept obsessions.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

romarin, toutes ces senteurs font que, moi aussi, je reconnais l*a plus belle des îles* au seul odorat. J'aime prendre le temps de découvrir ses chanteurs, ses fiers bergers, ses fromages au lait cru, son *brocciu*, ses *figatelli* et autres charcuteries de robustesse.

J'aime aussi l'histoire de la Corse, la fierté de ses habitants, leur courage face aux envahisseurs de tous les âges. Mais je me bats l'œil d'afficher une étiquette, corse, auvergnate ou n'importe quoi, même si Laurent Salini, qui fut un journaliste éminent défenseur de son pays natal, m'affirma un jour : « Tu es bien un Corse ! » Je le suis, mais en me gardant de « l'envoûtement torpide de la claustration insulaire ». Je me fiche de ma « corsitude ». Je ne suis pas ancré. Mais… J'estime que les Corses ont droit à leur différence (ce qui suppose la réciprocité : que la mouvance indépendantiste corse, entre autres Corses, accepte ma propre différence d'avec elle, c'est-à-dire, pour simplifier, mon identité franco-républicaine-corse).

Que veulent les Corses ? Vivre heureux et en liberté. Être eux-mêmes, fiers de leur histoire. Parler corse, comme ils le désirent ! Que les « continentaux » tiennent compte de leurs problèmes économiques, entre autres ceux posés par l'insularité. Ces particularités sont partiellement reconnus. Les Corses doivent pouvoir, dans le respect des lois républicaines, diriger leur territoire, avec les mêmes droits que tous les autres Français, plus ceux inspirés par leur différence. Cela peut nécessiter certaines adaptations législatives particulières et suppose moins de centre, plus de démocratie et nécessite certainement que les plus radicaux d'entre eux apprennent à se parler, à respecter les autres Corses et à se respecter entre eux. Bref, je ne vois pas pourquoi les Corses abandonneraient notre République pour fonder un autre régime invertébré et nébuleux (sinon parce que les communautarismes resurgissent toujours quand la République perd ce qui fait sa raison d'être et sa séduction fédérative de volontés et de rêves). Si des formes de démocratie toujours plus séduisante que celle que nous connaissons existent – oui, elles existent ! – débattons-en au sein de notre République.

Dans *Colomba*, la nouvelle de Mérimée et le film qu'en a tiré Ange Casta, qu'est la vendetta, sinon la justice de la famille ou du clan se substituant à une justice d'État défaillante ? Serait-ce le retour à ces traditions claniques ou tribales, explicables au regard de l'histoire du peuple corse, que revendiquent certains Corses ? J'avoue ne pas comprendre nettement ce que désirent les plus fougueux défenseurs de l'indépendance ou de l'autonomie de l'île. Que peut signifier leur

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

démarche quand la dominante mondialiste vise à désagréger les plus solides états et à uniformiser la planète dans une médiocrité sans précédent ? Chimère que cette indépendance ou autonomie ! Par contre, je conçois fort bien comment une pseudo-autonomie ferait bien le jeu des maffias financières multinationales favorables bien sûr au découpage de la planète en ethnies, communautés, lobbies et de multiples petites entités régionales toujours plus faciles à manipuler ou à dominer que des grandes nations, en ce temps où toutes les options majeures concernant l'avenir – la production, le commerce, l'écologie, etc. – tendent à être prises dans des cercles privés, sans consultation des représentants des peuples, c'est-à-dire hors de tout débat démocratique.

Les Corses ne sont pas des Indiens, mais il y a dans leurs aspirations les plus partagées quelques traits communs avec les luttes d'autres peuples pour la libre expression. Vive donc leur différence ! Sans m'empêcher de penser que le droit légitime de se distinguer peut être dévoyé par les prédateurs « libéraux » et les démagogues mercantiles, tous dotés d'un insatiable appétit de pouvoir. Comme Marcos[2], je sais que « le centre du pouvoir n'est plus dans l'État ». Il faut « le subvertir, construire une autre relation politique, aller vers une citoyenneté nouvelle ». Les Corses devraient, aux côtés des Bretons, des Basques, des Auvergnats et de tous les Français exiger toujours plus d'état démocratique, plus de République. Alors, oui, ils auraient avec eux, alliés, compréhensifs et solidaires, tous les républicains de toutes les régions françaises.

Il n'est d'avenir paisible en Corse que dans la République. Quand je vais en Corse, j'entends pouvoir librement exprimer mes opinions sur l'avenir, sans être contraint, comme je l'ai vécu, de passer dans une arrière-boutique pour y parler à voix basse[3]. Mes chers concitoyens corses indépendantistes, j'ai horreur de la civilisation des masques, autant que de celle des cagoules. Laissez tomber vos artifices, jetez

2. Marcos, révolutionnaire mexicain, né en 1957, militant altermondialiste, chef de l'armée zapatiste au Chiapas en 1986, au titre de sous-commandant.

3. Une enquête sur la Corse datée de 1982, parue dans *L'Humanité*, en deux parties les 10 et 11 février sous ces deux titres : I. « Un pouvoir autogestionnaire. Nous sommes Corses et Français. Pas l'un ou l'autre ». II. « Pas d'assistance, des moyens. Un plan pour amorcer le renouveau de l'île ».

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

vos armes d'épaule, de hanche et de poing ! Dénoncez les meurtres ! Faites parlez le plus correctement possible vos comités et vos urnes, aux sons du *lamentu* et du *vocero,* des chœurs superbes de vos montagnes. Ajaccio, Bastia ne doivent pas devenir Jérusalem, Kaboul, Sanaa ou le Timor oriental.

Mes brochets

« À la pêche, avec sa solitude, l'homme n'est jamais seul », disait mon Jérôme Favard[4]. Je lui dois d'avoir redécouvert les bords de rivières et la nature. Par lui, j'ai même pénétré l'art halieutique. Il se disait chat, un griffé, un mordu et pratiquait dans une apparence de père tranquille rationnel et méticuleux, sagement assis sur un petit dépliant, sans perdre de vue son Dick, un setter irlandais, authentique bâtard, toujours heureux de la queue. En fait, au bord de l'eau, Jérôme devenait toujours excité qu'un furet près d'un terrier. Il m'a attiré vers les berges champêtres. Bien vite, j'ai préféré les marches sportives au long des rives, en cuissardes, pour la conquête des eaux et la pêche au lancer.

Mon « premier » carnassier fut un grandiose brochet, ferré en fin de journée après avoir lancé régulièrement en un seul point de la Vienne. Je l'avais ramené quasiment à mes pieds et appelé mon ami Noël pour m'aider à le sortir. Ma bien-aimée, admirative, s'était écrié *:* « Dans quoi je vais le faire cuire ? » Hélas, profitant d'un fil un peu lâche et de l'agitation festive sur la berge, le mastodonte réussit d'un coup de queue à trouver un refuge de racines et à décrocher. Cette expérience malheureuse m'incita à m'engager sérieusement dans la traque des carnassiers. Je m'équipais des meilleurs leurres, des cuillères les plus aguichantes, des fils les plus solides et, pendant plusieurs années, j'allais attaquer la gent aquatique. Je rentrais souvent bredouille car les gros sont expérimentés et bien plus méfiants que le fretin. Je vécus de fort belles journées. Les bords de rivières incitent à la découverte du vivant, animal ou végétal, à l'observation de la nature et contribuent à l'apaisement de l'âme. Je respirais l'air sain, humais les fleurs nouvelles et observais les oiseaux, leurs couvées, hérons, canards, poules d'eau, martins-pêcheurs… Un jour d'été, il m'arriva de rentrer au bercail la

4. Il a publié de solides guides d'halieutique où l'expérience du pêcheur se marie excellemment à la littérature. Notamment*, Histoire d'eaux* ou *La Pêche aux coups* (Les Éditeurs français réunis, 1975).

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

besace pleine de sept brochets dont quelques beaux morceaux. J'avais mis au point ma tactique pour affronter la bête : observer finement la berge pour l'imaginer, cachée dans des herbes. Avancer à pas de loup, presque accroupi. Anticiper la sortie de la bête, sur un banc de sable ou sur l'herbe… Un jour que je jouais le Robinson sur une île de la rivière, je lançais et, dans la même seconde, ferrais un brochet que je tirais aisément à moi… La plus grosse de mes prises fut cet animal de quatre-vingt centimètres. J'ai connu aussi bien des déboires émotionnels, quand par exemple un autre géant bondit hors de l'eau, sur ma cuillère, pour aller se réfugier dans les profondeurs et… décrocher. Ce jour-là, je n'avais pas suffisamment freiné mon moulinet. Au fil des ans, mes prises devinrent de plus en plus rares. Ma rivière – la Vienne – toujours plus polluée, se dépeuplait. Découragé, j'en vins à cesser le combat. Combien ces aventures et cette violence sauvage me firent vibrer, me dépolluèrent parfois l'esprit et furent pour moi, chaque fois, un bel antidote contre l'inanité du jour !

Ligne numéro 13

Paris, métro, ligne numéro 13,

L'homme, visage masqué sous son chapeau de cuir, personnage de western, joue de la flûte. Son ami quête. Pas grand-chose dans l'escarcelle. Seul un jeune homme, assis face à moi donne deux francs.

La musique folk est alerte, joyeuse, aérienne.

Le joueur lève un œil vers la sébile : deux pièces. « Non, ce n'est plus la peine. Ça ne vaut plus le coup… » Il hausse le ton, pour que le wagon l'entende : « Tu leur donnes de la musique, Ils n'en veulent même pas. Ils ne voient pas l'artiste. Il n'y a rien à faire. Tous pareils… »

Le joueur passe à l'autre bout du wagon. « Tiens, voilà ce qu'ils aiment ! » Il joue *la Marseillaise*. Le donateur sourit, gêné. Les gens ne se regardent pas. Un homme mûr, en jean, ferme son livre. « Je n'ai pas demandé votre musique », rétorque-t-il. Le joueur : « Pour qui nous prend-on ? Y a des gens qui font des casses pour trouver le fric… Nous on est musiciens… On ne joue pas comme ça, pour rien… On joue pour avoir un peu d'argent… Si vous voulez le savoir, c'est pour se payer une bouteille de gaz ! » L'homme dérangé : « Mais moi je ne veux pas entendre votre musique. Si vous voulez jouer, allez jouer sur le quai… »

Le flûtiste jette un regard fauve sur son détracteur, terrible. L'esprit reste sourd quand l'escarcelle ou l'estomac sont vides.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Étoile, petite chienne trop joyeuse

Le Roscoat, 2010,

Je pensais au bonheur de la nature retrouvée dans cette campagne abandonnée des hommes. Insouciant, sous un ciel bas et douteux, j'avais suivi la route qui, de Loqueffret, descend vers La Chapelle Saint-Herbot et m'avançais maintenant vers le Roscoat, après une longue marche sous un crachin insidieux dans les prairies abandonnées. Je n'avais guère trouvé le temps de rêver dans ce paysage de friches, de ronces, d'herbes folles trempées où le monde est si calme. Mon regard portait bas devant mes chaussures pleines d'eau et, de temps à autre, sur le trajet à parcourir. Mes adducteurs et mes quadriceps criaient de lassitude. J'étais éreinté, vanné, fourbu. Croassement d'un vol de corbeaux…

Mes pas se firent plus courts. Monique et Brigitte, devant moi, prenaient maintenant quelques longueurs d'avance. Dans la raide montée d'un ultime chemin de terre, j'arrivais presque au port, notre humble maisonnette de paysan pauvre au cœur de la campagne sauvage, quand un petit chienchien aboyeur s'en vint sur moi, tel une comète. Je ne pus juger de son humeur ni de sa force. Il me parut féroce. Je levais mes bras pour les éloigner des crocs éventuels et fis un pas en arrière… sans considérer que je gravissais le chemin pentu. Je perdis l'équilibre et, malgré une tentative de mes jambes faiblardes, mon crâne vint, sur l'arrière, frapper sec les cailloux du chemin. Je ne sentis aucune douleur. Le sang jaillit d'une déchirure de mon cuir chevelu. Contrairement à Jean-Jacques Rousseau qui s'était évanoui après une rencontre malencontreuse contre un gros chien danois, je gardais tous mes esprits. Joue contre le sol, je m'interrogeais, étonné, sur les possibles dégâts… Les deux propriétaires du clebs, affolés, vinrent à mon secours, me relevèrent. Calmement, je jugeais de mes vêtements ensanglantés. Ils m'offrirent un siège, puis l'hospitalité de leur demeure et appelèrent les pompiers. Je voyais Monique et Brigitte désemparées à la vue de la large flaque rouge laissée sur le sol. Le chow-chow, une jeune chienne qui répondait au joli nom d'Étoile, enfermée dans une chambre voisine pleurait en toute innocence. Frétillante, elle n'avait pas, bien sûr, voulu me mordre, mais simplement me dire bonjour. Les pompiers, prompts et efficaces, appliquèrent les soins prévus pour ce premier secours, m'affublèrent d'une minerve, me demandèrent de préciser le jour de notre présent, ma date de naissance, vérifièrent la mobilité de mes pieds et me ligotèrent sur

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

une civière… Je ne sentais ni mal, ni crainte, ni inquiétude… Dans la nuit tombée, ils me conduisent aux urgences de Carhaix…

J'aurais pu terminer là mon chemin par un coup du lapin. Mon entourage aurait retenu que j'étais disparu poétiquement dans une rencontre amicale avec la petite chienne nommée Étoile. C'eût été poétique et amusant pour moi, poussière d'étoile.

J'ai vécu en un flash ce qui peut advenir après ma mort.

Le temps des cerises

Avec les jeunes communistes, aux côté des jeunesses socialistes (magnifiques dans leurs uniformes bleus, derrière leur mot d'ordre radical : *Pour la classe ouvrière, un seul drapeau, le drapeau rouge*), j'ai remonté souvent le chemin du Père-Lachaise qui mène au Mur des Fédérés, où furent fusillés les derniers communards combattants,

Marchant vers les tombes, nous chantions à gorges déployées, sur le bitume, les chants de nos aïeux, le *Salut au 17e*, *La Butte rouge* et même *L'Entrecôte* :

> Légitime était votre colère, Le refus était un grand devoir ! On ne tue pas ses pères et mères pour les grands qui sont au pouvoir ! Soldats, votre conscience est nette : On ne se tue pas entre Français !

ou :

> Sur cette butte là y'avait pas d'gigolettes
> Pas de marlous ni de beaux muscadins,
> Ah c'était pas loin du Moulin de la Galette,
> Et de Paname qu'est le roi des patelins,
> C'qu'elle a bu du bon sang cette terre,
> Sang d'ouvriers et sang de paysans,
> Car les bandits qui sont cause des guerres,
> N'en meurent jamais, on n'tue qu'les innocents.
> La butte rouge, c'est son nom, l'baptême s'fit un matin,
> Où tous ceux qui grimpaient roulaient dans le ravin,
> Aujourd'hui y'a des vignes. Il y pousse du raisin.
> Qui boira d'ce vin-là, boira l'sang des copains !

ou, sur un ton espiègle :

> Dans l'atelier qui bourdonne comme une ruche, la pauvr' Lisette sanglote en travaillant, car son vieux père est mort de la coqueluche. Elle reste seule pour nourrir cinq enfants, Dix petits pieds réclament des chaussures, La neige tombe, il va sûrement faire froid. Tout en cousant

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

pour les riches créatures, La petit' main sent frissonner ses doigts Elle sent que grandit la peur des lendemains,
C'est pour pouvoir acheter l'entrecôte, qui nourrira les chères têtes blondes, qu'elle fréquente les gens de la haute...

Nous étions heureux de nous retrouver nombreux pour rendre hommage aux héros de la Commune. Il y avait là de belles voix, du cœur et de l'intelligence, Jean Mérot, rescapé des camps, et Jean-Claude Quiniou, expert en informatique et tant d'autres amis profonds de ce *Temps des cerises*. Nous chantions ensemble.

Nous marchions jusqu'au bout de la jetée...

Chioggia, 1967,

Comment sommes-nous arrivés à Sottomarina ? Nous fûmes heureux de jeter notre barda dans une abominable piaule, moche à point, dans ce quartier populaire de Chioggia, au sud de Venise. Je crois me souvenir que ce fut sur un conseil de notre adorable Yvonne[5]. J'ai aimé tout de suite la ville de Goldoni remuante et bavarde et de tous les baroufs, ses trattorias, ses terrasses de café de la Lungomare adriatico, sous ce ciel bleu-lumière qu'aimait Tiepolo. J'ai musardé dans ses ruelles, admirant la terre de Sienne et les ocres des façades reflétées dans les eaux des canaux, paysages pastel d'un enchantement divin. Sous les parasols du Corso del Popolo, les trattorias offraient de savoureuses *Grigliata mista di pesce, pasta* et *polenta* dans de bonnes senteurs de fritures et de plantes aromatiques. Nous nous attardions à déguster des *cafés con leche*, des cappuccinos coiffés de cannelle, à savourer quelques *gelate*, ou même des *cechetti*, ces délicieux *stuzzichini* faits de morceaux de polenta garnis de brandade de morue dans un troquet de la piazzetta, près de la colonne de marbre supportant le lion de Saint-Marc. Un poissonnier passait de bon matin dans la ruelle, poussant sa charrette aux cris de *Vitello di mare ! Vitello di mare ! Fraulini ! Fraulini !* J'ai aimé cette « Venétie populaire », cette vie, cette animation typiquement italienne, à l'écart des flots touristiques et du grand luxe, bien que toute proche de la cité du Lion. Au glissement du jour à la nuit nous marchions tous les trois jusqu'au bout de la jetée, vers l'espace sans horizon. Brigitte nous devançait toujours, en courant éperdument. Comme nous étions follement heureux !

5. Yvonne Kolodkine, chère amie disparue.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Une oblongue barque noire se balance près des brisants. Après avoir remonté l'alignement des chaloupes, lamparos et paranzelles, sur le *lungomare*, je passe près d'un jardin. Une jeune fille fredonne une barcarolle vénitienne disant la fragilité de la cruche d'argile, l'éphémère d'un vol d'oiseau et de toutes choses en ce bas monde. Un jeune homme, à ses pieds comme une racine, l'écoute. Intime fête galante, perle de félicité… Je me laisse bercer dans cette nostalgie, sans penser franchement que c'est du bonheur…

Pour Venise, nous prenons le *vaporetto* (ligne 11 bis), à l'extrémité nord du Corso del Popolo. Loin des téléphones et des imprévus de la vie parisienne, nous retrouvons les clapotis de l'eau sur les pierres du Grand Canal et les palais de rêve. Mêlés aux touristes, nous flânons sur la place Saint-Marc. Je photographie les flottilles de gondoles dandinantes, les Procuraties nuove, la Zucca et le Palais des Doges. Nous montons à la Tour de l'Horloge, d'où l'on jouit *de la perspective la plus belle du monde*, en ce lieu même où Galilée avait présenté sa longue-vue aux notables de la ville (invention qui devait tout à Della Porta !).

Nous traversons le Grand Canal pour débarquer, avant le Rialto, à San Angelo (Case Mocenigo où Giordano Bruno, le génial penseur du cosmos infini, fut trahi et livré à l'Inquisition et où Byron, le dandy voyageur, écrivit son *Don Juan*). Puis nous traversons le canal pour l'autre berge, Saint-Thomas, afin d'apprécier à distance ce même palais, que je photographie dans ses luisances marines (J'aime *faire des photos d'art*, dis-je déjà, par dérision). Je ne sais pas encore combien ce haut lieu d'histoire va me marquer.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

CHAPITRE 10

Métamorphose

Pour une nouvelle lisibilité majeure

10 avril 1986,

Les mots que j'adresse à mon ami Émile Besson, très sympathique journaliste sportif à *L'Huma,* en réponse (négative) à une invitation pour un banquet d'anciens, expriment ma métamorphose citoyenne : la *petite étincelle posée en moi par la nature* a évolué dans le temps, sans changer la couleur de mon sang. Dire qu'un homme n'aurait pas changé *c'est louer une eau d'être stagnante, un arbre d'être mort, c'est préférer l'huître à l'aigle,* comme a dit Victor Hugo. J'ai changé, en un temps où la pensée libre devait escalader des murs. Sous la chrysalide des déconvenues amères et des fortes satisfactions, je ne me suis pas transformé en grenouille. Ma lettre marque simplement une frontière dans ma vie :

Bien cher Mimile,

Réunir, retrouver ou essayer de retrouver une partie de ce qui fut : l'idée, naturelle, ne manque pas de séduction, mais…

je suis persuadé que ce serait une charmante illusion. La vie a trop changé, érodé, sclérosé ou bonifié les crânes (excuse ma franchise). Certes, je serais toujours très heureux de te retrouver Toi, personnellement et Untel et Untel. […]

Le parti m'a quitté… Je n'oublie rien de tous, vous tous, et Toi surtout, qui êtes une part de ma biographie et certainement de moi-même. Je tente seulement de réadapter mon engagement à une nouvelle lisibilité majeure, non sans de profondes nostalgies pour les conditions de vie antérieures qui ne doivent pas seulement au temps passé d'être dissipées.

Je t'embrasse, mon frère, en souhaitant que tu me comprennes, au-delà de ces quelques mots. Très amicalement,

P.-S. : Si un ami t'interroge sur mon absence, tu peux faire état de ces lignes, bien sûr.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Je n'ai pas eu d'écho à cette lettre. Je tente, je tente, dis-je… En fait que suis-je devenu ? Probablement un communiste des origines, marxiste-brunien dégagé, me semble-t-il, du culte de la personnalité, du dogmatisme et de la raide rigueur martiale. Me voilà franc-tireur, comme Mimile au temps des maquis, fier de n'avoir pas changé de camp. Les protozoaires filous, prédateurs, fats, dogmatiques et pédants sont assez nombreux pour que je ne m'ennuie pas. Pour l'avenir… je garde confiance.

Convulsions de l'inexprimé

Le 22 avril de 1981, mon journal,

Ce matin, comme chaque samedi : supermarché. J'emplis ma voiture de pitance, pain, brioche, café, fromage, viande, fruits et légumes… Ouf ! Jean-François Kahn, à la radio, fait dans l'année cinquante et une. Il a passé du Queuille, du Pinay, de la Line Renault, *Ma petite folie, Ticotico*… Je dégusté un planteur. La tête me tourne.

Les murs de la ville sont couverts de Marchais souriants. *La garantie du changement*. Of course, pensé-je, mais cette pluie d'affiches est-elle efficace ? Un seul mot pour se distancier de Brejnev me semblerait plus convaincant. S'il s'agit de changer Giscard pour Brejnev, je préfère n'importe quel social-démocrate, même « traître » ou « faux-jeton ».

Douze heures trente,

Je lis *Entretiens avec Anna Akhmatova* par Lydia Tchoukovskaïa. Sur Pasternak :

> Je sens que l'envie de marcher à côté de moi l'a quitté. Il est comme un ruisseau qui se dessèche, qui se tarit et disparaît dans la terre. [...] Il a posé sa valise dans la neige. Il a fait demi-tour et s'est mis à dévaler la colline. Dans le lointain blanc et cotonneux, j'ai entendu sa voix de basse profonde meugler : « Au revoir ! »
> — Oui, dit Anna Andreevna, je reconnais bien là mon Boris, un tourbillon de neige qui balaie tout sur la surface de la terre à perte de vue. La tempête de neige est maintenant associée à tout jamais au nom de Pasternak. [...]
> L'or rouille et l'acier pourrit.
> Le marbre s'effrite. Pour la mort tout est prêt.
> Ce que la terre a de plus fort c'est la douleur.
> Ce qu'elle a de plus impérissable, c'est le Verbe majestueux.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

À propos de Staline, « *le plus grand bourreau de l'histoire* » et du XXe congrès :

> Je me refuse à croire qu'il y ait des gens qui n'aient pas compris bien avant ces révélations. En dehors des enfants à la mamelle.

L'auteur commente :

> — Je ne suis pas d'accord avec elle. J'ai rencontré des gens honnêtes, sincères, désintéressés, que l'idée qu'on les trompait n'a jamais effleuré. C'étaient des croyants aveugles.
> — Ce n'est pas vrai, crie-t-elle, si farouchement que je m'inquiète pour son cœur. Elle se lève sur son coude :
> — Les pierres hurlent, les roseaux se mettent à parler et vous prétendez que les êtres humains n'ont ni yeux ni oreilles. C'est faux. Ils font semblant. Ils avaient tout intérêt à faire semblant devant les autres, devant eux-mêmes. Mais vous, vous aviez déjà tout compris à l'époque. N'allons pas nous leurrer à présent...
> Elle : — Quel dommage que nous n'ayons pas noté nos rêves à l'époque ! Quels documents précieux ce seraient pour l'histoire.

Nous ne vivions pas là-bas et avions déjà assez de mal à noter notre réalité, qui se tordait *dans les convulsions de l'inexprimé,* une toute petite fraction de la grande réalité.

Même jour,

Vu *Elephant man* que la critique porte aux nues. Une bien triste histoire chrétienne qui narre la façon dont un toubib sort un monstre de fête foraine de l'animalité pour lui donner une dignité humaine. Ce qui importe n'est pas la laideur physique, mais la qualité de l'esprit. La société anglaise, jusqu'à la reine Victoria, se pâme de ce bon sentiment face à cette résurrection : C'est un homme, ce monstre ! Comme cela sonne bien ! Seuls des roturiers, des spectateurs de foire peuvent ne rien comprendre et s'esbaudir à la vision d'un monstre. Mais les civilisés ont du cœur, et la victime de la nature – ô combien disgracieuse – mérite considération. Elle connaît par cœur le psaume 23 de la Bible et a assez d'imagination pour construire une cathédrale en carton. On peut même, mesdames, lui donner un baiser saint à défaut du reste (bien que son appareil génital soit « intact » – *dixit*). Un public n'en demande pas plus pour applaudir. Ô vraiment décadence d'un monde pour qu'une telle comédie de guimauve et de carton-pâte entraîne l'enthousiasme ! Minuit trente. Tout à l'heure : Aux urnes citoyens !

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Odeur de paille chaude

Je suis à l'Enragé (Haut-Poitou). Vieille demeure dont je suis incapable de préciser l'âge. Renaissance, peut-être, avec ses deux tours d'angle et son toit mansardé. Olga en a hérité de ses parents. Elle fait partie de la France des châteaux. Sur le devant, une vaste pelouse. La cuisine, dans la tour de gauche, ouvre sur un vaste salon à cheminée centrale. La tour de droite abrite un bureau et une bibliothèque, au rez-de-chaussée. Je ne suis pas allé voir au premier. Une chambre, je crois. La demeure domine une ondulation. Je ne vois que des rideaux d'arbres et, à cinq cent mètres, une tour de guet transformée en dépôt d'outils et une corbetière, des bois, des prairies dans le lointain. Une rivière serpente dans le bas. J'ai arrêté la voiture après le porche central, entre les deux tours. Bien sûr, il m'est aisé de ne pas sangloter. Le monde entier peut hurler, je n'entends que les merles siffler.

Le jour décline. La porte a grincé. La serrure a résisté. Je fais une flambée de sarments de vignes pour réchauffer, brûler les insectes, chasser les araignées et montrer aux esprits que je suis bien là, maître de la maison. (j'ai laissé ma voiture bien apparente alors que j'aurais pu la garer dans les dépendances). Je ne redoute personne. Non, la peur de la nuit est d'un autre âge. Quoique… Olga m'a dit négligemment qu'un couple de vieux avait été retrouvé assassiné à coups de pelles à feu, il y a deux ou trois ans. J'écoute les infos à 19 heures. Le soleil joue sur les cuivres de la cuisine. Je ne me mettrais pas au travail avant demain. J'ai en tête le livre de Bernard Thomas[1]. Je suis calme, esprit pur.

Je lutte un moment contre la fumée. Leconte est qualifié, Tulane éliminé. À Longchamp, ce sont les 8, 9, 18 et 10. SNCF : on annonce un train sur quatre sur les grandes lignes. Une motion de censure est déposée à l'Assemblée nationale.

Je marche de long en large, calmement.

Le soir venu, je monte au grenier pour observer les étoiles. Il faut être courageux pour ne pas songer aux fantômes et se moquer de la mort. Ça sent la paille chaude. Ça manque d'air. Une ampoule au bout de son fil a vite attiré des nuées de pucerons, moustiques et mouches et deux gros papillons. Une bouffée d'air frais me surprend quand j'en-

1. *Lettre ouverte aux écolos qui nous pompent l'air*, Paris, Albin Michel, 1992.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

trouvre le vasistas. Je devine le chemin sous la lune, perdu à l'horizon dans les brumes, au-dessus des labours, derrière les masses sombres des frondaisons. Mon œil monte vers le ciel. Les hommes, pauvres vermoussures, n'observent pas assez le cosmos. Comment le reflet de cet infini peut-il prétendre exister dans ma caboche ? Comment l'infini peut-il avoir une image dans mon petit crâne ? Je vous le demande. Un froufroutement, une galopade animale me ramène à terre. Les gens pensent peu au ciel, sauf à l'agonie, en s'imaginant qu'il cache un petit refuge de paradis. C'est précisément parce qu'à bien regarder, ici, ils apercevraient des tas de choses, sauf ce coin des âmes mortes, qu'ils auraient une trouille bleue jusqu'à leur dernière ventilation. Imaginez : on n'existe plus, que reste-t-il ? Un souvenir plus ou moins tenace dans quelques cerveaux. Dix ans de souvenir, c'est énorme. Sauf chez les enfants, plus tenaces. La trace de vos créations, une maison, un tableau, quelques écrits, tout ça périssable… un livre qu'un hurluberlu pourrait dépoussiérer quelques siècles plus tard dans une bibliothèque/cimetière.

Il est temps que je m'y mette. L'Affaire n'attend pas. Vanité ? J'observais hier des jeunes gens sortir du centre international Auguste Delaune, de Clichy : en jeans, ces garçons et ces filles, leurs jeux, leurs salutations, leurs mimiques, leurs rires… C'était très proche de ce que j'avais vécu. À quarante ans de distance. Ce drame d'être jeune expliqué par Nizan. Ces filles, ces jeunes femmes, j'arrivais à m'identifier à elles – très exactement, me semblait-il –, mes sœurs… Ces jeunes gens ne parlaient sûrement pas français. Anglais, Allemand, peut-être. J'étais dans leur peau. Je savais ce qu'ils vivaient : la découverte d'une ville, le métro, les transports en commun, les monuments, le plaisir de découvrir l'autre, le désir puissant de l'approcher, de le toucher, les nuits écourtées…

Nos corps sont plus ou moins identiques, nos sens plus ou moins aiguisés. Seules nos mémoires, nos aptitudes, nos conditionnements diffèrent. Nous sommes tous corporellement semblables, tels les escargots, tous avec un tortilla d'excrément, tous… Oui, 60 milliards de cellules, galaxie vivante et, dans chacune nos cinquante mille gènes, nos cinquante oncogènes faits de milliers de nucléotides. Et ce monde organisé se débrouille pour respirer, croître, se reproduire, trouver les meilleures conditions de vie en relation avec les milliards d'autres galaxies de vie, galaxies porteuses chacune d'une intelligence et capables de poésie. Tout ça un peu fou ? Fou, quand tu appréhendes l'anatomie, la physiologie, la pluralité des mondes, des individualités et tout le reste.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Je ris de mes fureurs, de mes foucades, de mes entichements… Je le peux parce que je les ai notés. La plupart des gens ne s'observent pas et ne se souviennent pas des fantaisies de leur tempérament. Si je deviens un caractère c'est que je m'amuse fort de moi-même et donc plus volontiers des autres.

De Lacan :

> Il n'y a rien de plus cafouilleux que la réalité humaine... Si vous croyez avoir un moi bien adapté, raisonnable, qui sait naviguer, reconnaître ce qu'il y a à faire et ce qu'il y a à ne pas faire, tenir compte de réalités, il n'y a plus qu'à vous envoyer loin d'ici (discours à ses confrères). Ne savons-nous pas, psychanalystes, que le sujet normal est essentiellement quelqu'un qui se met dans la position de ne pas prendre au sérieux la plus grande part de son discours intérieur ?[2]

Je ferme le vasistas. Je vais écrire.

L'homme assis sur le bord du chemin

La dérobade désinvolte de la glu du quotidien, je crois l'avoir exprimée dans une fiction dont j'avais oublié l'existence. Je viens de la retrouver, quinze ans plus tard, dans une vieille valise gondolée, bosselée, sortie de ma maison du Haut-Poitou. Mon « héros » – légèrement fou dans son HLM – exprime un désir d'escapade et sa volonté de briser toute aventure littéraire du genre classique. Problème existentiel assez commun, me semble-t-il. Ne serait-il pas jaloux des écrivains rencontrés ? Je l'entends : « Les gens ne se parlent pas assez. Ils restent repliés sur eux-mêmes à se morfondre, comme si l'avenir du monde était la quadrature du cercle. Ils peuvent se figurer que je n'ai rien à leur apprendre parce que je reste là, immobile… Mais je ne cesse de réfléchir, jours et nuits… et ça ne débouche encore sur rien. Ces derniers temps je lis trop les journaux. Ça démoralise quand vous voyez tous ces articles sur des livres, ces auteurs qui essaient, comme vous, de dire des choses à d'autres gens, quand vous constatez aussi les destinées des bouquins poussiéreux, sales, déchirés dans les brocantes ou enfouis dans les bibliothèques vitrées cirées astiquées. On en trouve même des vendus au poids du papier à la brocante du livre ancien. Ou tous ces journaux chez les marchands de poissons… Quand vous observez ça et que vous imaginez toutes les préparations, les services de presse, les conférences avec des tonnes de petits fours,

2. Jacques Lacan, *Le Séminaire*, Le Seuil, 1973.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

sablés, chouquettes, mignardises ou, dans les rédactions et les bars, ces débats et ces discordes autour des textes… Quand vous imaginez cette énergie dépensée autour des mots écrits, vous vous dites : crotte, à quoi bon prendre la plume, d'autant qu'il existe des zozos, payés pour vous démolir, qui vous attendent au tournant pour vous dire que vous n'êtes pas grand-chose… C'est du kif à la radio, à la télé. Mieux vaut parler à nos voisins.»

Le problème est de savoir qu'on est grand-chose, infinie et superbe et de le démontrer. En être convaincu. Il faut s'aimer terriblement. Surtout quand vous êtes arrivé là, essoufflé, assis sur un bord de chemin dans ce paysage désolant. Il faut rester sourd aux braillements du dernier de la voisine, oublier le ronron de la machine à laver arrivée à la phase essorage, ne pas trop bailler, ne pas aller s'allonger avec l'excuse de se dire qu'on va mieux réfléchir ainsi alors qu'on sait très bien que dans cette position horizontale on ne réfléchit jamais, on se laisse aller à la douce somnolence avec encore une autre excuse à la clé dans un recoin de conscience. J'écrirai demain, réfléchissons à ce que nous écrirons demain, etc. Il faut résister à la paresse, se dire qu'on existe et que le monde ne perd rien pour attendre, oui, le monde, les continents, le cosmos. Vous allez dialoguer avec eux et ce n'est pas parce que Sartre, Nietzsche et je ne sais quel autre sont passés avant vous que vous allez vous effacer. Parce que la Terre continue de tourner et l'univers de se dilater, à ce qu'on dit (ce que je peine à concevoir). Il y a toujours quelque chose à dire sur tant de matière en mouvement, d'autant qu'une partie de cette matière ne cesse de produire de la pensée, enfin, façon de parler… Ne serait-ce qu'un brin de poésie, offert sans calcul, comme une fleur… Bon, je ne vais pas tout dire… Je suis partagé entre cette volonté de tout dire – je veux dire : dire les choses essentielles que j'ai eu la chance de voir ou de comprendre… – et le sentiment contraire de laisser dire les autres. Entre le désir de parler et l'idée vaniteuse de m'exprimer, moi, petit organisme humain banlieusard. Les gens qui publient sur cette Terre ont tous résolu cette contradiction. Ils n'ont jamais connu cette vanité de dire. Superbe. Mon seul problème est de retrouver le temps. Guère facile. Si on regarde les plus grands de ce bas-monde, ils étaient seuls, jamais dérangés par qui que ce soit, en tout cas sans patron, jamais dominés et surtout pas par une femme. Hugo était un patriarche. Aragon, une exception. Elsa devait lui garantir la paix, ce qui a dû lui inspirer ses meilleurs poèmes amoureux… Céline, solitaire avec ses chats, Flaubert avec sa mère, loin des femmes et Diderot ? et

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Zola ? et Rimbaud ? et Genet ? et Verlaine, parfois ? Pareil pour les femmes, Louise Michel, Colette ou Marguerite Duras, des femmes seules. Il faudrait élever un monument à la Solitude inspiratrice des chefs-d'œuvre. La littérature et les sciences leurs doivent tout. Mon problème : je ne l'ai pas encore suffisamment rencontrée.

Partir là-bas avec ma plume, une rame et mon appareil photo. Partir il me faut. Oui, avec l'appareil, mon « violon d'Ingres ». Je ne peux me déplacer sans lui. Je prends surtout des images de la nature, des portraits de paysans. Un critique attentif viendra me révéler les analogies entre ma démarche et celle de Jean-Jacques Rousseau ou des photographes autrichiens de la fin de la période finale de l'Empire. Des plumes limitées rechercheront dans mes clichés ce qu'il y a de plus ordinaire ou de plus traditionnel pour tenter de prouver un manque d'originalité et, dans le même temps, sachant cela, je dois passer outre et continuer à accumuler les photos qu'il me plaît de prendre.

J'en ai fait de belles !

Enfin… je ne dois pas me lamenter, mais prendre des dispositions pour être à même d'entreprendre ma grande Affaire. Je possède le temps théorique, la disponibilité. Il ne me manque sans doute que la Certitude. Je dois donc embrasser un temps la Solitude et vivre avec la Certitude. Bien des gens me ressemblent sur ce point. Ils disent qu'ils ne peuvent pas écrire n'importe où, n'importe comment. Ici, c'est sûr, c'est impossible. Ici, vous commencez une phrase, vous abordez une grande idée et le vrombissement de la perceuse à percussion de votre voisin vient mettre des points de suspension ou un final. Vous ne pouvez avoir de style : c'est le voisin qui vous distribue la ponctuation. Sa perceuse agit par petits vrombissements successifs. Supplice chinois à la longue parce qu'au bruit s'ajoutent d'infimes trépidations perverses et cela arrive toujours dans les moments les plus calmes de la journée, quand vous avez votre rame de papier en face de vous et que vous avez rangé soigneusement votre bureau : les stylos dans le gobelet, le Corrector dans sa boîte, les bouquins dans la bibliothèque… Vous allez enfin déballer vos idées et… vlan, la perceuse. Alors on se lève, on marche de long en large en attendant que ça se passe. Ça passe et ça revient et quand vous avez la chance de ne pas entendre de coups de marteaux en supplément, une mobylette tournoyante, ou un tam-tam, le plus souvent vos idées se sont envolées. Le bruit de la perceuse est criminel. Il vous perce le crâne… Voilà pourquoi je dois partir.

Dans sa maison. C'est urgent.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

À vrai dire, je suis victime de ma curiosité.

Même les petits bruits, les plus subtils, m'emmiellent, ou, plus précisément troublent le cours tranquille de mes pensées. Les plus infimes pulsations de l'air se répercutent en moi, sur le Mississippi de mes réflexions, et créent des turbulences qui peuvent devenir des Niagara(s) infranchissables. Proust devait être pareil qui avait isolé sa chambre par un revêtement de plaques de liège. Ces petits bruits ne sont pas franchement tous subtils quand je réfléchis bien : le moteur asthmatique du réfrigérateur, les vélomoteurs, le tic-tac de la pendule, le rythme de pompe à je ne sais quoi d'un morceau de disco, pop, raï… Quand l'un cesse, l'autre s'enfle, se prolonge, s'épanouit… Et le tic-tac, est le plus nocif, le plus insidieux par sa permanence et sa prétention à mesurer l'écoulement… Il risque de me jeter dans une mélancolie paralysante ou dans un à quoi bon nihiliste. C'est ici, dans cette ville, un perpétuel bouillonnement de bruits qui forment une sorte d'écran sonore sur l'immensité cosmique. Comme les nuages et la lumière du Soleil me masquent les galaxies infinies, les bruits de l'appartement et de la rue me camouflent le globe et moi sur ce globe, moi, petite « vermoussure »[3] pensante, ballottée au gré des rumeurs, des bruits et des vents… Il me faut retrouver, pour exprimer mes pensées pures le grand silence cosmique et un ciel sans nuage. Il me faut partir, m'arracher sur l'instant. Il convient… Mais, tel un objet cloué au sol par son propre poids, je reste, pensant, rivé à ma place par la force de l'habitude, rivé là, à observer ma velléité de mouvement, alors qu'il suffirait seulement de vaincre la pesanteur de mon fondement enfoui dans le fauteuil, de secouer le confort douillet, de me lever et d'y aller. Quelle est donc cette force semblable à la pesanteur ? Il conviendrait que je la piège, que je l'anesthésie, que je la vivisectionne, que j'en extrais les composantes primaires. Il faudrait… Ce simple geste aurait tôt fait de la réduire, cette force qui me paralyse. Que je bouge : elle disparaît et s'échappe. Je suis heureux d'avoir détecté la force paralysante, pugnace et invisible, je le sais, quasi magnétique, que je dois combattre sans espoir de jamais la tuer. À cause, sans doute de l'à quoi bon ?

Vermoussure : ce mot me plaît. Je suis une vermoussure « rêvassante » pour reprendre un mot de Michel. D'autres disent roseau pensant. Je suis une monade d'humanité, un atome si l'on préfère. Le

3. Ce mot n'existe pas dans les dictionnaires mais je le maintiens. Il rassemble l'idée de l'humanité dans sa petitesse (comme le vermisseau) et sa tendance à s'étendre (comme la mousse).

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

fait d'en avoir conscience m'incite à m'imaginer citoyen de l'Histoire. Simplet ? Oui, mais je peux écrire ce Dit essentiel – à la façon de Mallarmé – il faut bien, ou il faudra que je pose les soubassements de mes raisonnements en partant des certitudes les plus considérables, c'est-à-dire les plus plates. Je, par exemple, suis un moment de l'Histoire. Le brin de mousse n'a pas d'histoire, le plancton et le ver de terre non plus. La vermoussure pensante si. Je suis une molécule d'Histoire.

Godefroid et ses *Quodlibets*

Paris, 1965,

Le monde vit sous des pyramides de pouvoirs hiérarchiques de toutes couleurs. Depuis le fond des âges.

À une réunion du groupe communiste de l'Assemblée nationale, les députés discutent de l'enseignement. Ils en viennent à évoquer la méthode dite Freinet d'enseignement proche de la vie, ouverte à la fois sur les disciplines exactes et artistiques. Exemple : musique et mathématiques ensemble ; littérature et histoire et géographie ; peinture et poésie. Maurice Thorez veut rompre le débat en affirmant que Célestin Freinet c'est du pipeau. Un député a l'audace de lui tenir tête. Il a une longue expérience de l'enseignement et défend la méthode en discussion. Thorez, diminué par l'hémiplégie, garde encore une évidente énergie. Il s'en sert pour clore le bec de l'insolent qui ose lui tenir tête.

J'observe.

Plus tard, lisant Godefroid de Fontaines (plus précisément *Les Quodlibets* 11 et 12)[4] et repensant à cet incident, je pris la mesure de la distance énorme qu'auraient dû combler nos hommes politiques pour arriver sur les plages de la sagesse. Ce Godefroid, disait que lorsqu'« une question n'est pas tranchée, car on ne sait avec certitude ce qui est vrai, quand on peut ainsi se forger à son endroit des opinions différentes sans danger pour la foi et les mœurs, et qu'on ne défend pas témérairement l'une ou l'autre position, imposer une obligation qui lie et force à s'en tenir inébranlablement à une de ces opinions, c'est empêcher la connaissance de la vérité ». Ce Godefroid était un homme du XIIIe siècle.

4. Godefroid de Fontaines (v. 1250-1309), philosophe et théologien influencé par l'averroïsme, auteur de *Quodlibets*, réponses à des questions qui peuvent prendre l'allure de petits traités.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

L'effroyable gâchis

Vendredi, 26 juin, 1980,

Rencontré Bernard Sobel dans le métro. Il me fait un exposé sur le pouvoir. Référence à La Boétie, Spinoza, Clastre. Il parle fort. L'aisance de l'intellectuel qui sait. Crie haut : « Oui, ces dirigeants sont capables, avec une même bonne foi, d'ouvrir des goulags. » Un intellectuel souffre du passé. À coup sûr. Il me fait penser à tous les pouvoirs qui ont pu faire illusions sur leur intégrité éternelle.

Pourtant, nous aurions « donné notre vie » pour instaurer le projet dont « notre pouvoir » se disait porteur. Las ! Angéliques, nous avons beaucoup donné, vainement, pour nos certitudes. Nous avons même occulté notre individualité.

Avec le lent, long, majestueux déclin de nos rêves nous avons repris notre vie privée et, saoul, par nécessité, nous en avons joui, gaspillant d'une autre façon aussi stupide ce temps de notre vie que nous reprenions. Nous sommes passés insensiblement de l'aveuglement collectif à l'aveuglement personnel. Peu à peu, nous nous mouvions comme les poissons à la lueur des lamparos. Tardivement, l'homme mieux-pensant a émergé, largement marqué, métamorphosé par les traversées. Il a repris son chemin vers l'horizon inconnu, avec cette crainte permanente d'autres fausses certitudes et de nouvelles illusions… et de devenir blasé.

Déjeuné avec Tony Lainé[5]. « J'ai été frappé, me dit-il, par le mot *gâchis* que tu as prononcé. C'est vrai, nous assistons à un effroyable gâchis des intelligences, de la réflexion des communistes. »

Tony Lainé sera dans le *Journal des instituteurs*[6].

D'Henri Alleg, prenant l'ascenseur au journal, ces mots : « J'ai l'impression d'être dans une voiture qui par trois fois vient de frôler le ravin et je m'interroge : doit-on changer le chauffeur ou dois-je descendre de la voiture ?[7] » Il porte une grosse serviette de cuir, comme

5. Tony Lainé (1930-1992) psychiatre et psychanalyste, spécialiste des enfants.

6. Un petit journal destiné aux instituteurs. Je choisis de faire parler mes préférés, Tony Lainé, Michel Chaillou, Claude Santelli, Jean-Christophe Averty…

7. Jean Salem, fils d'Henri Alleg, précise cette pensée de son père : « Dans les années 2000, c'était prématuré. Mais aujourd'hui, je ne sais pas » (*Résistances*, Éditions Delga, 2015, p. 236).

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

un marocain de ministre. Je remarque cette lourde charge. « Oui, me répond-t-il, c'est un gros sac plein de couleuvres. »

Je bois un verre, attablé au bar du journal. Survient Roland Leroy, qui plusieurs jours avant m'avait interrogé dans un couloir à savoir si j'avais des états d'âme. (J'avais dû lui répondre : « Pas plus que tout être pensant », quelque chose comme ça.) Ce matin, il me fait signe. Je m'approche. « Il paraît que tu écris », me dit-il, sur un ton neutre. « Oui, mon journal, comme une jeune fille. » « Ah, bon. » Tels sont mes rapports avec le directeur du journal. Il redoute que les journalistes de *L'Huma* écrivent des choses… incontrôlables.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Chapitre 11

De ma fenêtre

22 rue Victor Hugo, douzième au-dessus de l'entresol

Ma rue Victor Hugo n'a rien d'un pandémonium, rien de vraiment loquedu : une barre hachélém, franchement moche malgré sa façade plaquée de céramiques rouges vineux et bleu lavasse et ses vastes halls vitrés très souvent propres[1]. Je regrette son gigantisme. Un brin déglinguée, mais pas trop taguée, non franchement, pas trop. Les quatre cents appartements, un tantinet étroits, seraient corrects au prix de quelques rafistolages. On y rencontre certes des pauvres, des smicards, des chômeurs, mais surtout des petits salariés et quelques émigrés.

(« Oh ! Je suis avec vous ! j'ai cette sombre joie. Ceux qu'on accable, ceux qu'on frappe et qu'on foudroie M'attirent…[2] »)

J'habite au 22. Au douzième au-dessus de l'entresol. L'air des « hauteurs » et un calme absolu ; côté sud, une vue panoramique imprenable sur Paris, Sacré-Cœur, Tour Eiffel et même, loin à l'horizon, le Stade de France et la Bibliothèque nationale. Côté nord, les tours de la Défense et les coteaux d'Argenteuil. Un certain silence, sauf exceptions, le dimanche, venues de je ne sais quelle baffle, des pulsions de pompes ou batteries d'orchestres speeds aux rythmes orientaux. Désavantages : je suis en prise quotidienne avec des petits actes de vandalisme. Plus les tares de la société, la drogue discrète, l'oisiveté douloureuse des bandes d'adolescents, etc. Le maintien dans les normes d'une vie civilisée de la plupart des ados doit, pour l'essentiel, au travail sacerdotal du corps enseignant, au dynamisme des éducateurs et des associations et réalisations communales.

1. Ces lignes dates du siècle dernier. Aujourd'hui les façades ont été rafraîchies et les abords sont fort joliment fleuris.

2. Victor Hugo, *À ceux qu'on foule aux pieds*, 1872, in *L'Année terrible*, Michel Lévy frères, 1872, p. 253-260.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Malgré tout, cette rue garde, une tenue respectable, comme si le vénérable poète dont elle porte le nom veillait sur elle, paternellement. Les arbustes et les jardinets fleuris, tout au long, donnent une respiration. Il est recommandé au passant d'observer plutôt ses pieds, en raison des crottes de chiens.

Heureux d'y posséder un appartement silencieux, très ensoleillé et dominant le paysage, la rue Victor Hugo de grande dignité, parcelle du monde des *misérables,* ne me rebute pas.

Gyrophares du soir blafard

Gennevilliers, 5 janvier 1996,

Jean-Claude Trichet parle, en direct, de poésie chez Bernard Pivot. Des rumeurs d'agitation montent de la rue. J'aperçois de ma fenêtre, au pied de l'immeuble, trois voitures de pompiers et trois voitures de police, trois rouges et trois blanches. La drogue, très probablement. Un petit attroupement devant un hall. Au bout d'une demi-heure deux jeunes titubants, ligotés par des sangles montent dans les voitures rouges, vers des hôpitaux, sans doute.

Trichet explique les liens entre poésie et économie, à partir des premières plaques d'argile des Sumériens (plaques de comptables, à l'origine de l'alphabet, donc de la poésie. Tout est lié, n'est-ce pas ?).

Plus tard : nouveaux bruits. Arrêt brusque d'une voiture. Même scène au début de la rue. Dans la nuit mouillée et blafarde, je n'aperçois que les gyrophares bleutés. Les pompiers et le Samu sont revenus à proximité. Une jeune fille est emportée dans les bras d'un pompier. Sa longue chemise blanche flotte dans le vent glacial.

Rue Chopin – en impasse – une voiture fait marche arrière, repart, s'arrête, embarque précipitamment deux femmes, dont une peine à refermer son pébroc mauve. La tire, une berline puissante, grise, à toit ouvrant, file à l'anglaise, conduite par un homme apparemment nerveux : embardée dans le virage. Une Clio blanche démarre de la rue Victor Hugo, rejoint la rue de l'Association, s'arrête un instant à la hauteur de la première voiture et ose mettre ses feux clignotants de détresse. Signe de danger, convenu, probablement. Extraordinaire culot stupide. Les deux voitures disparaissent en direction de Paris. Des dealers ont pris le large. Au Luth, quartier voisin, dans une affaire de drogue « trafiquée », si j'ose dire, il y a eu récemment un mort, en règlement de compte.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Trichet vient de lire quelques lignes de Saint-John Perse qu'il admire. *Paris Match* a publié un reportage sur lui musardant chez les bouquinistes des quais de Seine, précise Pivot. Notre banquier national est vraiment fin lettré. Qu'on se le dise. Brigitte, ma fille pertinente, estime que Trichet triche : il ne peut être à la fois poète et banquier : « La poésie pousse entre les pavés, contre l'ordre, pas sur les lingots de la Banque de France. » Est-il possible d'être poète dans le moelleux de la prédation ? Poète des « natures mortes » ? Un poète vit hors les murs, sous le ciel infini. Sans combats il n'est qu'un précieux.

Une loi devrait contraindre à préciser en incrustation sur les écrans les montants des revenus de tout intervenant : les émissions, plus limpides, pourraient être captivantes. On apprécierait mieux les goûts et les idées de chacun ; on comprendrait qui pense quoi et pourquoi, qui fait les belles heures de cette télévision. Imaginons : tête de Poivre d'Arvor avec sous-titre : *X millions par an* ; Bernard Arnault, Jean-Claude Trichet : *X millions* ; Dupont, ouvrier de chez Peugeot : *X francs*, etc. Une télévision transparence.

Aucun topique, me dira-t-on, entre *Bouillon de culture* et cette rue agitée. Aucun, sauf la simultanéité des images, leur contraste violent, le mélange détonnant, obscène, que je perçois, de l'écran cathodique à ma fenêtre, entre ces conteurs de poésie et les victimes des trafics de came. Aucun rapport, vraiment ? Eduardo Galeano, écrivain uruguayen, parle dans *Le Monde diplomatique* de janvier de « ce venimeux cocktail de sang, de Valium et de publicité qui caractérise la télévision des États-Unis et qui conquiert l'Europe ». Les médias dominants, dit-il, montrent l'actualité comme un spectacle fugace, étranger à la réalité, vide de mémoire ; ils aident à creuser les inégalités. Dans son article, « Vers une société de l'incommunication ? », l'écrivain note que les pages porno-financières des magazines *Forbes* et *Fortune* amènent à ce constat : les cent personnes les plus riches du monde ont une fortune supérieure à tout ce que possède un milliard et demi d'habitants de la planète réunis[3]… Les médias, hauts lieux de l'incommunicabilité humaine, imposent l'adoration unanime des valeurs de la société néolibérale. Ils nous mentent, en images ou par omission… Les poètes seraient-ils autistes ? Certainement pas. Ils sont, eux aussi, marginalisés.

3. En 2015, 80 richards possèdent une fortune équivalente à celles de 3 milliards et demi d'êtres humains.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

La télé peut suivre, parfois, les victimes en réanimation. Elle ne s'attarde jamais sur les bourreaux. Je ne dis pas que Pivot fait cette télé venimeuse. Il y cohabite, sans mauvaise conscience. Les images, mêmes revisitées par les grands esprits, pourront-elles toujours faire oublier les braises des luttes passées ou récentes et faire dormir éternellement d'un sommeil artificiel les millions de spoliés ?

Ce soir, Jacques Roubault a dit :

— Je vais dire un poème.

— Dites, a dit Pivot.

— Les nuages passent.

Et la pluie fine tombe sur la ville, j'ajoute.

8 janvier,

Les deux drogués du 17 et du 19 avaient entrepris, après réanimation, de boxer les policiers. La jeune fille du 23 est une épileptique, dit-on.

Le joli palmier que ma voisine avait installé dans le hall a disparu dimanche après-midi. Le pot venait de chez moi.

Je n'ai plus de maman

Argenteuil, 8 janvier, 1983,

Cheick était ému, Françoise en larmes. Nos fleurs sont arrivées sans ruban, sans un mot, nos fleurs. Le protocole nous a invités à assister à la mise en bière. Brigitte et Irène ont déposé un ultime baiser. Mon père éperdu venait d'arriver avec Claude, mon aîné. Notre couronne a rejoint les roses rouges du journal, les fleurs de madame Josserand, la voisine, de la cellule locale, des amis de la Thomson. Tout s'est précipité quand le cercueil a été glissé dans le fourgon qui a filé sans attendre les voitures. Nous nous sommes retrouvés dans l'immense cimetière nouveau aménagé rue du Chemin-Vert. Les pompes nous ont demandé de suivre à pieds. La famille était réunie, plus deux amis inconnus. Le vent, la plaine, les trains tout proches, pas une tombe, un bourbier. Nous avons dû faire un grand détour par les pelouses. La mise en terre, à cinquante mètres d'un groupe électrogène avec marteaux piqueurs. « Manque de respect » a dit Nathalie cherchant une rose derrière la cellophane d'un bouquet. Les autres fleurs restées là-bas, de l'autre côté du bourbier. J'ai jeté un regard dans « le trou », comme elle disait. Je suis reparti quand la terre tombait d'un bruit mat sur le couvercle. La fuite du père, la

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

hâte des pompes, les voitures égarées dans la ville, tout avait dilué l'événement. Cette équipée d'une poignée d'humains sous ce ciel gris et ces fleurs éparses avaient un ton fellinien poignant et pitoyable. Tout cela n'était pas moi. Ici ne serait pas le lieu de ma peine. Je savais que je n'y reviendrai jamais. Maman tu restes près de moi.

De retour dans la maison du père, Brigitte a dit : « On dirait les trois frères Rocco. » On se retrouvait, différents, face à notre passé, notre vie passée dont l'âme essentielle si précieuse venait de nous quitter.

Dans les jours qui ont suivi, j'ai planté un gland de chêne. Arbre de vie, sur ma pelouse du Carroir. J'aime l'ombre de mon chêne.

Il y a peu, ma mère au téléphone : « Je ferme les yeux et je rêve. » Hospitalisée. Des examens. Je visite *Le Rêve d'Icare*, expo sur l'aventure aérienne pour les besoins de mon reportage sur les montgolfières. Ça devrait me décrisper. Je suis extrêmement las, hanté par la violence accumulée. J'ai perdu le goût au travail.

Aux urgences de l'hôpital d'Argenteuil. J'attends sous le néon cru d'une salle carrelée, avec tapis usé jusqu'à la trame, dégoûtant lieu de passage et de bruits venus des couloirs résonnants des pas, des portes, des crissements de rideaux, parlotes lointaines, portes de verre coulissantes, ventilateur ferraillant, démarreur d'ambulance ou de voiture sur le seuil, et téléphone… chuchoteries et tumulte hospitaliers à donner des frissons. J'attends sous une affiche pour la vaccination antitétanique. J'attends les mots qui confirmeront ma peur ou apaiseront mes craintes. « Occlusion ». Je patiente pour en savoir plus. Sans illusion. On n'opère pas à 83 ans. Mon père est rentré chez lui, très abattu. Une infirmière me demande l'âge.

Pourquoi personne ne s'est inquiété plus tôt ? J'attends… des nouvelles décisives… le pire. Mais je reste calme. Je ne suis pas pris au dépourvu. Je crois savoir.

La reverrai-je ? Si ce n'est pas l'ultime rendez-vous, la camarde doit rôder. L'année n'aurait été qu'une préparation à ça.

Ma maman est là : toute rose, à bougonner contre le tuyau de lavage d'estomac. Je lui souris. Je veux la distraire. La rassurer par une fausse insouciance. « Ah, oui, on voit bien que ce n'est pas toi ! » me réplique-t-elle. Ça me réconforte : elle est bien vivante. Elle ne peut communiquer sans efforts considérables. Se maintenir assise serait son objectif. Sa gorge est desséchée. J'ose m'imaginer à sa place, sans le vent, le soleil, les éléments. Elle/Moi.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Ils cherchent : peut-être une occlusion intestinale. Ils ne sont plus certains. Peut-être une opération dans la journée, bigre ! Elle bougonne : la soif, la chaleur…

Un jeune toubib, harponné dans un couloir, veut me rassurer : « On ne peut parler d'occlusion intestinale. Elle a une diarrhée et de l'urée d'origine infectieuse. Son ventre est ballonné. Le phénomène doit disparaître avec le reste. » Je le trouve bien calme, d'une froideur très clinique, mais sympa. Cette façon de dire ça… qui se veut rassurante.

Journée de pourrissement. J'erre vide de pensée. Je somnole, me fais courant d'air.

« Alors, on ne te voit plus, tu es sur le terrain », me lance René Andrieu, rédacteur en chef. « Non, dans les airs, je m'occupe de montgolfières. »

Mon père, bouclé chez lui, sourd, ne répond plus, même au plus grand tintamarre. Il anticipe : « Ça fait bien dix ans que je m›attendais à ça. Fallait bien que ça arrive. »

J'aurais quand même aimé la revoir avant l'opération. Je me suis hâté… pour arriver trop tard. Je l'ai entrevue dans une pénombre, bouche ouverte avec tuyauterie. J'ai fixé l'image un instant. J'ai observé son souffle régulier. On a trouvé : ulcération du colon. Six semaines pour réparer cela. Au haut des marches d'un escalier, un toubib me précise : « Vu son âge, il faut être raisonnablement optimiste. » Mots que je traduis sur le champ : vu son âge, il ne faut pas être trop optimiste, formule bien calculée pour laisser espérer tout en informant. Je ne dois pas me voiler la face : c'est l'horreur. J'attends… Mon pauvre père va paniquer, pleurer sans doute. Que ferai-je ? Il s'en vient, me semble très mobile, suractif. Il a bien compris : « Il ne faut pas se raconter d'histoire, je m'y préparais… »

Mon calme m'effraie. Je vois trop, autour de moi, des figures compatissantes. J'entends trop de « Courage ! ». Tout se déroule comme un long métrage dont je connais le dénouement. Le naufrage, c'est cette vie chaotique hors du vent et du soleil. Je ne peux pleurer et souffre de mon apparence froide. J'aime ma mère. Infiniment. On me dit qu'elle ne m'aurait pas reconnu hier. Je mets ça sur le compte des anesthésiants, de sa fatigue. Perte de la notion de durée du temps. Où est donc ma douce maman qui tant de caresses me fit ? Les feuilles de mon vieil agenda s'envolent… Tout fuit. Tristesse ! Les pages dégorgent, les téléphones se bousculent. Les noms rayés… L'ordre mue vers la déglingue. J'y trouve des notes désormais un peu narquoises :

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Toutes les mémoires ne sont que déguisement de ce qui fut (Aragon).

Quel bonheur fantastique de comprendre ce qui s'en va et ce qui vient (Nazim Hikmet).

La sécurité est la joie qui naît de l'idée d'une chose future ou passée au sujet de laquelle il n'y a plus de raison de douter (Spinoza).

La vie n'a pas d'âge. La vraie jeunesse ne s'use pas ? (Jacques Prévert)

Omnium rerus vicissitudo este (« Toutes choses connaissent le changement », adage latin).

L'encre a jauni ! Les pages sont écornées ! Ces évidences sont devenues pâlichonnes.

(Mon père, quelques jours plus tard, a écrit un doux souvenir, ces mots : « Notre vie fut un merveilleux éclat de rire. Suzanne nous quitta le 7 janvier 1982, à 83 ans. Elle avait gardé jusqu'au bout sa jeunesse et tous ses beaux cheveux noirs à peine givrés de blanc. Je l'ai embrassé sur ses yeux clos à jamais… » En se souvenant bien sûr du 7 janvier 1919, exactement (!) quand elle l'avait embrassé la première fois sur ses yeux pleurant sous une giclée d'eau de Cologne.)

Samedi, soir du 8 janvier,

Depuis le coteau d'Argenteuil, je me suis longuement éloigné du soleil : ciel vineux sur féerie de lumières bleutées et orangées. Ce jour fut son dernier. Elle n'a pas dû en avoir conscience. Sa dernière nuit fut atroce. Les médecins auraient lutté pendant des heures. Mon père est arrivé en plein drame, vers onze heures, ce matin. Maman était morte depuis deux minutes. Moi, j'étais en course. Je n'ai pas pleuré. Je n'avais plus de larmes. Je savais depuis trop longtemps.

Je suis fétu emporté par le tourbillon. Sans voix.

Je ne peux comprendre de n'avoir pas été prévenu de l'agonie. Je serais intervenu pour qu'elle nous quitte dans le plus grand calme. J'aurais dû mieux prévoir, savoir qu'à l'hôpital la mort se banalise, mieux faire face à cette réalité. Pour être franc, je ne voulais pas vraiment accepter que ce soit si brutal. Je n'ai plus de maman. Il me faut vivre cette solitude.

Je n'ai même plus la force de m'indigner contre le laxisme de médecins incapables de m'avoir alerté. Et pourtant… Ils auraient dû me prévenir, j'arrivais dans la demi-heure.

J'ai été son bébé. Elle était belle, tendre. Douleur absolue.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Cette nuit où je suis mort

Saint-Denis,
Centre cardiologique du Nord, 29 novembre 2004,

Ce n'est pas drôle de mourir. On jouait *Carmen*, à côté, au Stade de France. Horizontal, j'avais la poitrine dénudée pour l'électrocardiogramme. Le jeune toubib qui m'avait annoncé le terminus, dans la matinée, à l'issue d'une coronarographie m'avait déplu avant même qu'il ouvre la bouche. Il avait tardé à répondre à mon « Bonjour docteur ! ». Je voyais sa façon de rouler les épaules devant les « beurettes » farouches sous leurs voiles verts. Je sentais sa félinité. Je n'existais pas. Après la manipulation, il s'est tourné vers moi, pour le bilan, magistral : « Le cœur, monsieur, est irrigué par trois artères. Vos trois artères sont bouchées. Mais, comme la nature a horreur du vide, la circulation se fait chez vous par des voies secondaires. Une thérapie consiste à envoyer des bulles pour dégager les vaisseaux. Elle est impossible dans votre cas. Quant à la médicamentation, elle a atteint son maximum. Resterait la chirurgie… » À ce moment sa main papillonnante me dit *Impossible !* « En somme docteur, vous me conseillez de ranger mes outils ? » « Oui », me répondit-il dans un large sourire, en s'éloignant presto lestement, fier sans doute de ce privilège dont il venait d'user de me confirmer ma mort prochaine. Je vois encore ses petites fesses de mâle et sa coiffe bleutée s'éloigner vers les adorables biches aux yeux noirs.

Ce soir-là, sur France Inter, j'ai entendu *Carmen* jusqu'à la mise à mort.

J'étais achevé. Il me fallait accepter *sans salut la mortalité absolue, le néant, l'impensable.* Le poids de mon corps m'écœurait, comme avait imaginé le poète. Je sanglotais (intérieurement) en pensant au Soleil qui allait continuer de tourner sans moi. J'étais noyé en nostalgie. J'allais prendre mes cliques et mes claques, fuir au fond d'un bois. J'ai pleuré la vie tout en pensant à faire ci, à faire ça, dire encore ceci, dire encore cela. Dérisoire et stupide, tant et tant que j'ai pleuré encore et toujours plus (sans une larme)…

Au lever du jour, le docteur Portes, mandarin principal, est entré dans ma chambre : « J'ai revu le film de votre examen. Vous êtes en bon état physique… Une opération est possible. » Le docteur Nataf m'a ouvert *illico* la poitrine et réalisé cinq pontages en sept heures.

Je m'en sors réparé, en pleine forme. Cela survient après une cholécystectomie, avant une extraction de calcul dans le cholédoque, un

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

petit cancer (totalement vaincu…) et deux opérations de cataractes. Je n'en parle à personne. Je me porte excellemment. Vive mes sauveurs ! Vive la médecine !

Il m'arrive de revoir la scène du jeune docteur faux prophète de malheur, en blouse bleue, se penchant sur moi, son visage glabre, son regard franc et froid. Jérôme, mon sage ami, pêcheur à la ligne, collé à l'hôpital en grande urgence pour défaillance cardiaque avait fait pouffer de rire tout un pavillon d'incurables une demi-heure après son admission. « Il faut savoir vivre et savoir périr », disait-il. À lui, surtout, j'aurais dû penser et chanter comme lui :

Quand je serai mort mes chers amis,
Pas de petite tombe,
J'ai rendez-vous chez les toubibs
Prenez un saucisson, un verre de Chinon
Et faites la bombe.

L'âge de raison

France Culture m'interroge sur l'âge de raison et je me demande comment peut-on avoir l'âge de raison quand le monde vit la barbarie ? Question : « Si vous aviez un enfant aujourd'hui lui donneriez-vous l'âge de raison ? » Réponse : « Je ne suis pas un superman. L'enfant n'est pas seulement le produit de son milieu familial. Il vit comme une éponge, dans une société. Il en prend bien des caractéristiques. Je ne peux donc définir le manuel de l'homme raisonnable. L'âge de raison, l'âge de l'amour. En quoi raison et amour sont-ils compatibles ? L'âge de raison est une formule utilisée par les gouvernantes ou les parents abusifs. L'humanité ne possède pas globalement l'âge de raison. Les gens dits fous sont parfois ceux qui raisonnent le mieux. » *Homo sapiens sapiens* est un *terme prématuré.*

Plus tard, me vient l'idée que j'ai esquivé la question en oubliant la responsabilité de l'éducateur face au réel.

Marguerite n'avait *plus envie de vivre*

Tante Marguerite n'est plus. Peu avant son dernier souffle, elle avait demandé qu'on réajuste son vêtement. Elle a gardé jusqu'à la fin la distinction de la tenue et la dignité de son être. Bien qu'elle voulut mourir. Elle ne pouvait supporter la mort de son fils Noël (directeur du métro parisien, décédé en faisant du vélo un dimanche

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

matin, sans papier. Il fallut, pour ses proches, des heures pour le retrouver) et d'autres souffrances sans doute. Elle aurait pu dire exactement ces mots d'une vieille femme du XVIe siècle :

En peine ay vescu longuement
Tant que n'ay plus de vivre envie
Mais bien ie croy certainement
Meilleure la mort que la vie[4].

Nous nous estimions. J'avais pour elle une belle tendresse. Dans la chapelle de Saint-Herbot, je l'avais soutenue par le bras durant les obsèques de son fils et depuis notre lien s'était renforcé. Je suis réconforté que Brigitte lui ait rendu une ultime visite d'affection sur son lit d'hôpital.

Plus tard, peut-être, trouvera-t-on dans ce désespoir de Marguerite, mêlé à tant d'autres désespérances, un important courant pessimiste de notre époque.

Fin du rouleau : mon père

J'évite les cimetières… et cependant je suis ému devant des tombes, Van Gogh, Gérard Philippe,… ému quand je vois le film *Little Sénégal*, ce vieil africain de Dakar, partir aux États-Unis à la recherche des siens, via les cimetières.

Mon père vivait seul, volontairement solitaire, dans le chantier d'une maison qu'il avait entrepris de construire, seul ou presque, à l'âge de 80 ans. Folie ? Pas du tout. C'était tout simplement une trace de lui-même qu'il entendait nous laisser, une maison solide, en contrebas de l'autre maison où il avait vécu avec ma mère. Sans doute avec la secrète idée de rassembler sur ce même lopin de terre toute sa descendance.

Nous lui avions proposé de vivre à nos côtés, à Gennevilliers. Il avait refusé. Il désirait finir ses jours ici, sur ce coteau d'Argenteuil d'où la vue dominait toute la région parisienne.

Je lui avais rendu visite deux jours plus tôt. Ultime échange. Il me posa une terrible petite question : « Viendrez-vous habiter cette maison ? » – prédilection ? Il voulait entendre que ses efforts n›avaient pas été inutiles et conclure que les fils Rocchi habiteraient bien les maisons construites par lui-même sur ce terrain pentu garni de coquelicots et de boutons d'or, ouvert à tous les vents, dans ce bout de

4. *Les Simulacres… de la mort*, de M. et G. Trechsel, 1538.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

colline qu'Édouard Manet avait dû parcourir avec ses tubes. Je lui mentis : « Mais oui papa, oui nous viendrons y habiter. »

Ses yeux étaient rouges.

Le lendemain – veille de sa mort – il avait transporté son frigidaire de l'ancienne maison dans sa nouvelle.

J'ignore ce que furent ses dernières minutes. Un infarctus. Il eut le temps d'appeler les pompiers. Trop tard. Ils n'ont pu que constater le décès. J'ai conservé la bande de l'ultime électrocardiogramme, plat, ramassée sur sol. Avec ces mots imprimés : *fin du rouleau*.

Chagrin infini.

Souvenirs sans queue ni tête

À quelles règles secrètes de sélection mes souvenirs sont-ils donc soumis ? Souvenirs de soleil… Visages de sourires… Image de ténèbres aussi : ce jour, par exemple, des années soixante-dix, où, revêtu d'une blouse blanche, j'ai pénétré *incognito* dans la salle d'anatomie de la Salpêtrière. Les cadavres gisaient les bras en croix dans une forte odeur de formol. Une professeure de neurologie, venue de l'étage inférieur, se plaignait qu'on lui ait dérobé un cerveau. Les étudiants découvraient notre humanité à coups de bistouris délicats et moi, les identités des morts sur leurs étiquettes. L'un des carabins s'amusait de la découverte dans un corps d'une aiguille courbe, reste d'une opération de sauvetage. Une giclée de liquide m'atteint quand ils retournèrent un corps, raide comme un saucisson sec. Pendant des jours j'ai pensé porter une odeur de la mort…

Étrange ce fouillis des souvenirs. Comment les ranger, les sélectionner pour les considérer ? Et à quoi bon ? Pourquoi n'ai-je pas eu un mot pour le si aimable abbé Boulier[5], figure marquante du catholicisme ouvrier, jésuite, me semble-t-il, qui pigeait à l'UFI ? Il m'évoquait ses activités et même ses dévotions et nous trinquions à la santé du peuple. Au retour d'un Congrès de la paix de Moscou, il me dit comment les délégués de toutes les religions s'étaient réunis dans la grande ban-

5. L'abbé Jean Boulier (1894-1980) fut curé de la paroisse du Rosaire à Paris, « chrétien engagé de toute sa foi dans la lutte des classes ». Il a écrit une biographie, *J'étais prêtre rouge*, Paris, Athanor, 1977, et *Un prêtre prend position*, Paris, Minuit, 1949. Pendant la guerre, il sera chassé de la Principauté de Monaco pour avoir dénoncé dans un sermon le film raciste *Le Juif Suss*.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

lieue pour débattre de cette paix vénérée et comment il répondit à la question posée – comment trouver la paix sur Terre ? – en recommandant aux religionnaires… de prier. Ceci dit dans un sourire qui valait un discours. Cet abbé si sympathique était un ami proche du pape en exercice, Jean XXIII, qu'il avait côtoyé en Bulgarie. Pourquoi ai-je omis de parler de notre reportage chez Charles Aznavour, dans je ne sais quelle banlieue, en compagnie de l'ami Jean Heinemann, qui devait bientôt disparaître. Mon ami avait utilisé pour la première fois un petit magnétophone miniature. L'appartement était immense, clair et empli de belles choses qui me donnèrent une impression de caverne d'Ali Baba. De gros chiens noirs et blanc aux couilles roses s'y prélassaient…

Et ces adorables petits Yéménites montagnards qui m'ont chanté *Sonnez les matines, ding daing dong…*

Il ne faut pas que je touille trop dans mon cerveau, je ferais jaillir d'autres souvenirs sans queue ni tête.

Idées de fuite

Je suis souvent inquiet. Surtout en voiture quand rien de l'extérieur ne vient troubler mes pensées. Je suis alors seul avec elles qui défilent comme les tirets de bandes blanches sur le bitume et mon inquiétude tient à ce que je redoute de perdre à jamais certaines d'entre elles qui, bien que furtives, me paraissent lumineuses et je me demande, à la limite, si le mérite important d'un penseur ne tient pas surtout à sa faculté de retenir et de fixer à jamais les idées clés qui hantent ou traversent son crâne, alors que des millions d'autres crânes ne font aucun effort pour retenir des choses non moins géniales qui viennent parfois les traverser. Oui, cela peut être ça : écrire. La difficulté de piéger à jamais ses idées et de les maîtriser tient au fait qu'elles surviennent toujours quand on ne les attend pas, dans les moments hypnagogiques ou sur les routes quand on est seul au volant de sa voiture. Comme dit Sartre, *« on retrouve des lits, des tables, mais on ne retrouve pas des idées »*. C'est pourquoi il est si important quand on en possède de les bien ranger, même les plus dérangeantes. Par exemple : je roule, je roule, je roule et je pense que je fuis et je me dis : qui fuis-je ? que fuis-je ? La question. Je suis attiré d'un bout par mon Affaire, mais ça n'explique pas précisément ce que je fuis. Je crois que je dois fuir le monde des prédateurs, possesseurs, dominateurs, affairistes, combinateurs, calculateurs, contrôleurs, régulateurs, normalisateurs, uniformateurs, exploiteurs, appareils à

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

sous, parcmètres, grippe-sous, boutiquiers, traîne-savates, guichetiers, glandeurs, tire-au-cul, tricheurs, hâbleurs, menteurs, fabulateurs, voleurs, m'as-tu-vu, chapardeurs, maquereaux, valets, serviles, fats, sots, fainéants, indolents, concupiscents, jaloux, incultes, attardés, immatures, politiciens, carriéristes, pédants, importants…

Bref, la canaille, les carnassiers et les autres.

Ça fait beaucoup trop de monde.

Une petite voix me souffle alors : Tu es lâche de t'esquiver, tu es lâche… Et je me dois de lui répondre : Non, je ne suis pas celui que vous pensez : je fuis en dernier ressort. Je ne vais pas raconter ma vie pour me justifier, tout ce qu'il m'a fallu faire comme efforts pour tenter d'approcher l'horizon d'une nouvelle frontière. Je ne vais pas me défendre devant ma propre conscience ! Si je donne l'impression d'être solitaire, tel Herzen, Spartacus ou Saint-Just, qu'importe ? qu'importe mon destin personnel dans ce gigantesque chaudron de la géhenne humaine ? qu'importe, veux-je dire, l'impression de ma lâcheté présente si demain… si demain…

Demain sera ce que je le fais avec ma tête, ma rame de papier et mes crayons feutres. Suffit de jouer serré avec les vingt-six lettres. J'ai bien du temps devant moi… – même s'il m'en reste moins que j'en ai vécu. Comme disait Georges Jackson (*Les Frères de Soledad*) : « Il se peut que je fuie, mais c'est pour chercher une arme. »

Oh, je ne dis pas tout. Je fuis toutes ces mines patibulaires, ces forts en gueule, ces politico-comédiens, ces comédiens politiques, ces stipendiés, ces hommes de mains, ces nervis, ces mercenaires, ces sectaires… je n'insiste pas.

À ce moment je suis arrivé. La maison d'Olga possède ce bien qu'elle a une grande cheminée. J'oublie mes idées de fuite.

Des hommes en bois sec noir

Rêve bizarre de ma nuit : C'était à Paris, entre République et Bastille. Une réunion de parlementaires. Hémicycle. Je voyais les dos. Ils discutaient d'un budget de 45 milliards et d'un impôt sur les riches. Ces gens semblaient être d'accord. On a prononcé le nom de Ballanger[6]. Un député a demandé que les bandes perforées du débat

6. Il peut s'agir de mon camarade Robert Ballanger qui présida le groupe communiste à l'Assemblée nationale de 1964 à 1981.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

soient conservées[7]. Il y a eu accord. Quand je suis sorti, sur la fin, je n'ai plus retrouvé ma voiture. Je me suis dirigé vers la République et n'ai aperçu qu'un parc immense éclairé par la Lune. Je voyais dans l'obscurité des personnages étranges barbus vêtus de capes noires et chaussés de bottes noires. Deux d'entre eux poussaient un landau ou une chose à roulettes. C'était interminable. Je suis revenu sur mes pas. Un Russe blanc sans visage précis (ils étaient tous russes blancs) m'a indiqué mon chemin vers la porte du parc. Une rue bitumée descendait vers la Seine. J'étais donc sur une hauteur. Il ne fallait pas que j'emprunte ce chemin. J'ai couru. Je me souviens fort bien : une voie en terre battue, bosselée. J'ai franchi un pont. Je craignais de rentrer chez moi en retard. Je me suis retrouvé près de Charenton. Une rue pentue ouverte d'un côté sur le paysage. En bas, à gauche, côté maisons se tenait un spécialiste du «roulé-boulé». J'ignorais ce que c'était. Des mauvais garçons sortis d'un roman d'Eugène Sue sont apparus, en casquettes. Je les ai croisés. Sans peur. J'ai pensé que ce serait bien que Brigitte voit ça. Le petit jour pointait. Quelques cent mètres plus loin, je suis arrivé chez un grand boucher en pleine activité. Knapp et Bringuier et un autre réalisateur étaient déjà venus ici. J'ai demandé qu'on m'appelle un taxi. Un garçon boucher en a profité pour faire avec moi quelques courses. Il a placé son argent sur le sol, en deux endroits. Le chauffeur a reculé son taxi pour prendre le fric. Des fillettes, plus rapides s'en sont emparé. Lui a avancé. On a très bien vu alors deux hommes qui paraissaient être en bois sec noir. L'un d'eux a confisqué l'argent. Furieux, le chauffeur a exigé qu'il le lui rende. Il a même menacé de lui crever les yeux. L'homme est resté immobile, telle une mante religieuse. Il devait être aveugle. Le taxi est reparti. Alors les deux types – ou l'un d'eux ? – se sont agités. Ils se sont suspendus par les pliures des genoux à des poutrelles de fer peintes au minium, dans une cave. J'ai pensé à des vampires. L'un d'eux avait un visage extrêmement large, pointu aux deux extrémités. Vampire ?, ou peut-être idoles africaines en bois. Je suis reparti vers un paysage plus familier. Le jour était venu : Paris vu de l'Est, du côté de Romainville avec les collines, le parc et des fumées.

7. Au temps de ce songe, l'agence de presse utilisait une technologie basée sur des bandes de papiers perforées. Les lettres de chaque article correspondaient à des trous percés dans ces bandes. Trous différents pour chaque lettre. Ces bandes servaient à transmettre des signes électriques aux journaux qui les traduisaient en lettres. Ainsi les articles étaient conservés par ces bandes.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Que peut cacher un tel cauchemar ? Qui sont ces hommes en bois sec noir ? J'ai grand besoin de repos.

Le soir en Calabre : plage infinie de sable et de galets. J'ai longtemps observé cinq pêcheurs de poulpes. Un leurre à l'extrémité d'une ligne qu'ils tirent à eux par des gestes saccadés. Ils tâtent. Quand la bestiole se jette sur l'appât, ils se hâtent de la ramener sur le sable.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

CHAPITRE 12

Paroles de femmes

Qui enseigne le beau mieux
que des yeux de femme ?
Shakespeare

De l'union du mâle et de la femelle chez l'espèce humaine

Au troisième millénaire, sur la plage de sagesse,

Évoquant mes « tournants », alors que j'écris ces lignes, Brigitte me dit : « Tu oublies ton mariage. » Objection en partie recevable. Je n'ai pas oublié l'événement, mais je ne l'ai pas présenté comme un tournant. Il garde une allure trop d'évidence, si j'ose dire, et je pêche jusqu'à présent par l'esquive de ma vie sentimentale. Sans être écrivain de l'extrême, il me faut aborder le plus puissant de tous les liens, celui de Vénus.

Lawrence Sterne a écrit (dans *Vie et opinions de Tristam Shandy*) que le fonctionnement du gouvernement politique et civil se trouve dans l'union du mâle et de la femelle pour le maintien de l'espèce. C'est la raison qui l'a conduit insensiblement à parler de cette union. L'approuvant naturellement, et ne serait-ce que pour cette raison, je me vois obligé, par un même souci de compréhension qui exige franchise et transparence, d'évoquer ce thème, malgré toutes les liens et les baillons qu'il me faut alors déchirer en violation de ma discrétion naturelle.

Si l'on me pressait de dire pourquoi j'aime, paraphrasant Montaigne à propos de La Boétie, je répondrais *: Cela ne peut que s'exprimer ainsi : parce que c'est Elle ; parce que c'est moi.* Galipette ?

C'est histoire d'amour.

Les femmes ! Les femmes ! Je les aime, comme dit la chanson du petit Julien Clerc. Bien sûr. J'ai des élans vers elles.

C'est, ou ce fut, aussi problème.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

D'emblée, et pour résumer l'irréductible, je conviens volontiers avec une joie secrète que je n'ai éprouvé (jusqu'à ce jour) de leur part que de la bonté, de l'intérêt et des bienfaits, et que, si j'ai été en butte à la légèreté de quelques rares « méchantes », j'ai à leur opposer un certain nombres de femmes généreuses qui ont pris plaisir à mon bonheur et ont mis une partie de leur satisfaction dans l'accomplissement de la mienne. Je dois aussi, pour être franc, préciser ici que, ce disant, je ne fais que transposer le bilan positif établi par Friedrich Malchior Grimm, ce précepteur allemand très raffiné du siècle des Lumières, que l'on trouve dans sa *Correspondance littéraire*, en me bornant à remplacer le mot *homme* par le mot *femme*, et que cet état est parfaitement adapté à mon vécu et à mes goûts.

Bien sûr, un tel constat, établi par un homme marié aimant sa femme, sa fille et sa maman, pourrait surprendre si on ergotait sur le mot « satisfaction ». Je peux concéder ici volontiers que je fus longtemps imprégné de puritanisme et donc immature en amour, et cela par une conjonction de facteurs longtemps inéluctables :

On ne parlait jamais des filles dans ma famille sans fille et jamais de l'amour, même si j'en fus largement comblé. Mon père, bien qu'il soit autodidacte, ne pouvait me transmettre l'héritage d'une éducation sentimentale dont il n'avait pas bénéficié lui-même, là-haut sur sa montagne ou dans la cour d'une caserne. Cause probable de ma pruderie originelle. Ma mère (« poule ») m'aimait assez, « de trop », me dévorait. Il m'avait fallu, dit-on, une éternité (trois ans) pour me sevrer et j'avais bénéficié des câlins maternels jusqu'à un âge tardif. (voir « Tendre insouciance »). Ado, je n'avais jamais approché de fille, sauf furtivement la fillette des voisins Rosenbaum pour jouer à je ne sais plus quoi – à papa-maman, peut-être. L'interdiction des bals durant toute la guerre, c'est-à-dire de 12 à 16 ans (guerre qui révéla *a posteriori* les immenses frustrations sexuelles de l'Europe et généra sans doute des problèmes relationnels familiaux). Et l'interdiction parentale de courir les rues. La non-mixité à l'école primaire et secondaire qui me faisait paraître les filles comme les êtres étranges d'un autre monde. Les problèmes réels que doit affronter tout jeune garçon face à la femme et qui ne sont pas moins délicats pour lui que pour elle. Ma propre timidité générale qui tenait sans doute à un complexe de gaucherie injustifié. Le fait évident que j'ignorais encore Denis de Rougemont, Marivaux, Barthes et les autres.

Tout cela mêlé a fait de moi, au départ, comme des millions d'autres de cette génération élevée sous le pétainisme et le fascisme un être

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

trop longtemps bloqué. Enfant de la guerre, je dois considérer, pour être plus précis, le puritanisme dominant l'époque et surtout celui des communistes après la Libération, sous l'influence du puritanisme russe (voir Nikolaï Alexeïevitch Ostrovski). Mais la vie effervescente, les multiples rencontres dues à un travail social, le fait que les relations entre filles et garçons étaient encore libre, après la Libération, de toutes menaces sidatique ou autres, l'apparition inespérée de la pilule, viendront à bout radicalement de cette immaturité, combleront mes lacunes, me libéreront, me semble-t-il, de mes complexes. Autodidacte de la vie sentimentale, j'apprendrai vite aussi à percevoir derrière des yeux limpides *le vide morne des mers tropicales*, comme dit le poète[1]. Cela m'aidera à vivre dans la lucidité les contradictions naturelles liées à la sexualité humaine et même à réfléchir sereinement à de complexes systèmes révolutionnaires aptes à les résoudre dans l'élégance.

J'ai rêvé un temps d'un amour général et sans conflit. Je devais y croire, du moins. Je m'efforçais de penser à une forme vivable de l'amour pluriel général capable de vaincre le glauque apparent des relations femmes-hommes. J'imaginais même des contrats de relations à la carte. Plus de nécessité de mensonges. Chacun, chacune pourrait choisir son genre, de la fidélité absolue Sept sur sept ou un demi-fidèle de Trois sur sept, ou toute autre combinaison. En 2004, Jacques Derrida a imaginé un mode de vie assez proche :

> En supprimant le mot et le concept de « mariage » cette équivoque ou cette hypocrisie religieuse et sacrale, [...] on les remplacerait par une « union civile » contractuelle, une sorte de pacs généralisé, amélioré, raffiné, souple et ajusté entre des partenaires de sexe ou de nombre non imposé[2].

Ce serait en quelque sorte une organisation de la polygamie et de la polyandrie ! Mon système déstabilisait la cellule de base ancestrale de la société, la famille (né et fortifié par le capitalisme). Alors j'ajoutais une meilleure prise en charge de l'éducation des enfants par la société : j'aime mes enfants, mais aussi tous les autres. Ce qui n'aurait pas risqué d'être plus lamentable que l'éducation actuelle. Bref, je délirais joyeusement (a-t-on remarqué que les louangeurs de la liberté des corps, du plaisir, parlent rarement des enfants ? Plaisir-procréation

1. Charles Baudelaire, *Choix de maximes consolantes sur l'amour*.
2. Jacques Derrida, *Le Monde*, 19 août 2004.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

sont deux notions séparées, certes. Mais faire semblant de faire un enfant, dans une relation durable, ne peut être totalement disjoint de l'idée de procréation. Les récits des exploits des coccinelles à formes humaines masquent trop souvent la vraie liberté, celle d'aimer sans limite dans la poésie et les tempêtes de sentiments, les chants, larmes et nostalgies… l'esclavage des passions).

Sur « les femmes », donc, je n'insisterai pas, ici. Je ne vais pas me faire plus malin que je suis. Comme tant d'autres, j'ai espéré toujours plus de tendresses et de volupté, avec les atouts que je possédais. Un éventuel lecteur de la postérité se gausserait peut-être de mes liens indéfectibles ; on rit toujours d'un phénomène qu'on ne peut comprendre pour ne l'avoir pas vécu. Mais Jean-Jacques Rousseau, qui a confessé ses moindres rencontres féminines n'était pas marié, bien que père de famille. Diderot, marié clandestinement à Anne-Toinette Champion envoya 555 lettres à Sophie Volland, et il n'était pas stupide. Amadeus Mozart était à la foi libertin et conjugal, infidèle et fidèle à Constance, son épouse. Ce qui fait dire à Dominique Fernandez (dans *Le Monde*) « qu'il était quelqu'un d'autre. Peut-être est-ce là, dans cet attachement passionné [à Constance], dont tout indique qu'il a été largement réciproque, qu'est le vrai scandale ? Don Giovanni d'un côté, "un véritable et raisonnable amour, de l'autre" ? » Qui sait ? Mystérieux Mozart…

La marquise rencontrée par Fontenelle[3] avait raison de dire que « l'amour est une étrange chose. Il se sauve de tout, et il n'y a point de système qui puisse lui faire du mal ». Belle évidence, la vie amoureuse ne connaît pas de loi et n'en connaîtra sûrement jamais… même s'il est agréable d'espérer là-dessus une grande découverte. À l'heure où j'écris ces lignes, le corps marqué par le temps – malgré que j'aie fait disparaître au laser des traces de rouille sur mon visage – j'aime toujours approcher les jeunes femmes. J'aime leur parler seul à seul, d'œil à œil. Les occasions se font rares. Étant doté de quelques rudiments de philosophie, et n'étant pas du genre Hemingway, je peux n'en pas faire une maladie. J'aime d'ailleurs toutes relations avec l'autre - m'aventurer dans des âmes passantes… Une inextinguible rage et joie de vivre et une libido de belle santé m'ont empêché de décliner trop vite. J'ai donc réfléchi sérieusement aux amours, en toute sincérité et la meilleure quiétude possible, avec le postulat (plus ou moins

3. Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, 1686, Cinquième soir.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

inconscient) posé joyeusement de ne pas remettre en cause jamais mon essentiel (qui coïncide exactement à mes mots prononcés). Je n'ouvrirai pas plus, ici, la porte de mon jardin secret, style anglais. Je suis trop sensible aux courants d'air. Et de cela tout le monde s'en fout, comme a dit Jospin à propos du trotskisme.

Conclusion : je n'ai pas trouvé de solution pour améliorer d'une façon universelle les rapports de l'homme et de la femme. Ce n'est pas faute d'avoir cherché. Je lègue la prospection aux générations suivantes. Le nouveau paradigme tournera autour de la venue d'un autre humain, porteur de plus de pensée et de générosité. Bref, c'est pour après-demain. L'affrontement guerrier des sexes se résoudra dans l'unification. Tous humains. Les étincelles de nos vies, jets de flammes roses, feront tarir des torrents de larmes… Et le conflit amoureux mutant illico, ces humains « souffriront » autrement… mais tout autant. Antonio Negri a dit cela d'une autre façon, plus réfléchie :

> La définition de l'amour, c'est une définition de communautés, une construction de rapports affectifs qui s'étend à travers la générosité et qui produit des agencements sociaux. L'amour ne peut pas être quelque chose qui se referme sur le couple ou sur la famille, il doit s'ouvrir à des communautés plus vastes. Il doit construire, au cas par cas, des communautés de savoir et de désir, il doit devenir constructif de l'autre. L'amour, c'est fondamentalement aujourd'hui la destruction de toutes tentatives de s'enfermer dans la défense de quelque chose qui n'appartient qu'à soi. Je crois que l'amour est une clé essentiel pour transformer le propre en commun[4].

Un vagabond dans notre modernité

Pour préciser ma pensée sur notre genre humain bisexué, je ne peux mieux faire, ici, me semble-t-il, que citer ma préface à un de mes textes des années 2011, « Enquête d'un *Vagabond* sur l'évolution de la parole féminine à travers notre modernité » :

> Combien de mâles dominants, combien de pères de famille, combien de philosophes et tant d'autres portent encore aujourd'hui, enroulées sous leur crâne, de vieilles idées venues du fond des âges qui les justifient dans l'expression de leurs instincts « naturels » et les baignent dans une douce jouissance du quotidien ! Vieilles idées : *Il ne devrait y avoir un monde que des femmes d'intérieur, appliquées au ménage et des jeunes filles aspirant à le devenir, et que l'on formerait non à l'arrogance mais*

4. Antonio Negri, *Exil*, Édition Mille et Une Nuits, 1998.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

> *au travail et à la soumission* (Schopenhauer), etc. Depuis l'antiquité jusqu'à notre présent, la domination masculine et son argumentaire brinquebalant, s'en vont ainsi, cahin-caha. Jean-Jacques Rousseau a dit : *Toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce : voilà les devoirs des femmes dans tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dans leur enfance.* Posséder aussi des esclaves, des infirmières, des bonnes ou des robots, quelle bénédiction ! Le primate hominidé moderne, le plus « branché » soit-il, qui n'a pas encore saisi la grossièreté de ces idées, ignorant ainsi ou méprisant l'histoire, l'anthropologie ou toutes les sciences humaines est un immature, paralytique de la pensée, qui souvent s'ignore. Me semble-t-il... Ce primate existe, oui, le héros immortel de mon reportage historique – *La Révolution féminine* –, le *Vagabond*, l'a rencontré...

Si nous vivons l'amorce d'une révolution féminine – la femme impose, ici ou là dans le monde, sa volonté de décision et de liberté – il ne faut pas se leurrer : la notion de mâle dominant, séquelle tenace de notre animalité originelle, a encore une solide présence. La parade de séduction et la domination sont tellement plus aisées quand l'Autre, féminin, est soumis, niais et inculte (ce n'est pas Casanova, Rétif ou Dassoucy qui me démentiront) ! Un paon n'a pas à se casser la tête et que serait-il sans ses plumes étoilées ? L'homme « moderne » traîne des séquelles de comportements de ses ancêtres. Il a bien du mal à se défaire d'un sentiment de supériorité sexuelle, à reconnaître à l'Autre, féminin, sa volonté de savoir et d'être, dans sa différence, son égal en droit. Il suffit d'observer les inégalités salariales, les voiles, les burqas, les mariages imposés, d'écouter les femmes battues, de fréquenter les conseils d'administration et les autres lieux de pouvoir, d'observer le rôle des carnets de chèques bien garnis.

Les vies des femmes courageuses en lutte pour l'égalité et leur dignité méritent d'être mieux connues. Entendre leurs voix à travers l'époque moderne, considérer l'évolution de leurs propos, peut probablement contribuer à la chute des bastilles machistes, dans l'intérêt bien compris de toute la société et stimuler quelques mentalités en léthargie.

Des êtres nous parlent. Leurs voix sont des signes du temps. À travers la quête pugnace de mon *Vagabond* sur le féminin, nous percevons comment (en France) la parole féminine s'affirme lentement : quelle intelligence et quelle bravoure il fallut et il faut encore aux femmes émancipatrices pour défendre leur identité et leurs idées ! Combien la raison et la libre expression ont tristement besoin d'un

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

long temps pour rendre évidentes, au plus grand nombre, des idées sensées fondamentales. C'est à l'éveil de cette riche parole féminine, et son écoute pendant les quatre siècles de notre époque (dite *moderne)*, que je convie mon lecteur. Les époques antérieures, de l'Antiquité au Moyen-Âge, ont certes révélé d'éminentes figures, Hypatie, Louise Labé, Éléonore d'Aquitaine, Christine de Pisan, Marguerite de Navarre, Jeanne d'Albret ou Madame de Gournay, etc. Mais l'émergence de la parole féminine s'affirme avec l'écriture et l'ère moderne. Ce sont ces quatre derniers siècles que traverse mon *chevalier errant*.

Comment, mon infatigable *Vagabond*, a-t-il pu vivre sur plusieurs siècles ? Je n'en ai pas la moindre idée. Aurait-il cherché à prouver que *la femme est l'avenir de l'homme* ? Allez savoir… Quoi qu'il en soit les mammifères omnivores, mâles ou femelles, n'ont toujours existé que par le coït (de *coire*, cheminer ensemble). Ils cheminent tous ensemble, plus ou moins. L'Un, fait de l'Autre, ne peut être libre que dans la liberté de cet Autre, dans une obsession sexuelle noble, assumée dans le respect de cet Autre. Il est permis de penser, comme Louis Aragon, que la femme des temps modernes est née. Par l'exemple des « belles rebelles » la place se fait et se fera au véritable amour. « Celui qui n'est pas souillé par la hiérarchie de l'homme sur la femme ou de la femme sur l'homme ». Et sera mis en chansons.

Tourne manège, tourne !

Longuement, il avait marché dans les broussailles. Après avoir traversé quatre siècles, rencontré des personnages de lumière, mon *Vagabond* immortel surgit dans notre présent. Il tente alors de comprendre ce qu'il est devenu (il n'est toujours pas moi !) :

L'être humain devrait
Voir ce qu'il a envie de voir,
Dire ce qu'il a envie de dire
Et faire ce qu'il a envie de faire.

Cette recommandation de la Chartre de Mandé (Afrique) du XIIIe siècle, beau rêve, devrait devenir réalité. Tous les humains devraient pouvoir tendre vers ce but… On ajoute *De chacun selon ses capacités* et l'on arrive au communisme des origines. En mon siècle, hélas, l'humanité engendre d'extraordinaires folies de prédation que les civilisations religieuses les plus hypocritement « désexualisées » (mais extrêmement machistes) ne font qu'exacerber.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

J'ai rêvé remplacer l'institution du mariage, soutenue par la religion et le capitalisme, par un autre système. Comme le dit Jim Harrison, l'écrivain des grands espaces, « les plus vils arnaqueurs de l'histoire récente ont toujours été les apôtres des "valeurs familiales", quelles qu'elles soient ». C'est tout le système qu'il conviendrait d'abolir dans un monde où tous les êtres seraient majeurs, c'est-à-dire doués d'un hédonisme nouveau, d'un épanouissement des désirs dans le respect de l'Autre et dans l'anéantissement de la jalousie. Ce n'est pas pour demain. Je renvoie à la lecture de *L'Union libre* d'André Breton – « Ma femme à la chevelure de feu de bois/Aux pensées d'éclair de chaleur/À la taille de sablier » – et aux *Fureurs héroïques* de Giordano Bruno[5].

L'amour contient une forte dose d'animalité, variable selon les individus, que les mots et les sentiments habillent, camouflent ou tempèrent souvent. Après s'être « aimés », des êtres se séparent et pratiquent des politiques de « terre brûlée », témoignant ainsi que la consommation sexuelle était bien l'essentiel de leur relation. Les mots disparaissent, la poésie évanescente laisse place le plus souvent, quand ce n'est pas aux injures ou à la haine, à l'indifférence et à l'oubli. Pschitt… Hors sexualité, pas de sentiments, dit-on. Entre gens bien nés rien ne doit rappeler les frissons envolés. L'étiquette « vie privée », tabou, estompe les blessures des déclins et des « crimes » d'amour. Après « l'art d'aimer », il resterait à écrire *l'art du désamour*… celui d'un sentiment sans majuscule.

Il y a eu un temps lointain où l'on pouvait considérer l'amour telle une maladie qui avait son siège dans le foie ou le cerveau… Puis celui des demoiselles de Saint-Cyr, de la Princesse de Clèves, des vertugadins et de la guillotine – comme c'est proche tout cela ! L'univers féminin a-t-il vraiment changé en ce nouveau millénaire ? Je rencontre aujourd'hui des femmes capitaines de corvette, pilotes d'avions de chasse, cosmonautes, et mêmes commandant de gendarmerie, ministres ou furtivement première ministre ! (exception dans les plus hauts lieux de pouvoir). Absentes au Conseil constitutionnel ! Il est aisé d'approcher les demoiselles hors des salons, ici et là, ne

5. *Des fureurs héroïques* : Giordano Bruno laisse courir ses idées misogynes. Dans ses poèmes de Francfort, ses derniers écrits en latin, il expose comment gouvernement de la nature humaine, conception de l'amour et théorie politique sont étroitement liés. Voir aussi à ce sujet l'excellent Saverio Ansaldi, *Giordano Bruno, une philosophie de la métamorphose*, Classiques Garnier, 2010.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

serait-ce que dans le métro. Ma compatriote a obtenu un statut de citoyenne à part entière, droits de vote et d'avortement et un téléphone pour femmes battues. Trop restent condamnées à des tâches de guichetières, à des vies de chômeuses ou de mères de famille coincées entre une table et une armoire. Outre frontières : c'est le non droit absolu pour des milliards de femmes.

J'avoue une incomplétude : je méconnais ce monde traversé par Houellebecq, Mandiargues ou Apollinaire et me sens lucidement handicapé pour envisager sa frontière avec la vie sentimentale, ou simplement en parler, mais j'ai assez goûté du fruit de vie pour pouvoir apprécier les liens hommes/femmes. Dans le commerce amoureux, à l'ère de la prospérité marchande, les rapports entre les sexes continuent à afficher trop souvent des prix sans aucune vérité sur les étiquettes. L'être qui se livre se brade, se dévalue. *Qui estime n'est pas estimé,* disent des Italiens. Celui/celle qui s'esquive, résiste et se fait rare, fait monter sa cote et règne en seigneur. Robert Burton disait la même chose : « Si vous vous éloignez, elles seront derrière vous comme une ombre, fuyant quand on les suit, suivant quand on les fuit[6]. » Bref, l'amour reste – trop souvent – un grand jeu sans règle où le port du masque reste de rigueur et les victimes, sans recours. Marivaux a mis cela en scène fort élégamment. Sans doute faut-il laisser infuser l'humanité pour qu'une liberté totale de l'expression féminine corresponde à une véritable liberté masculine – *lorsque les hommes auront tous mérité le nom d'hommes libres,* comme pensait Madame Roland[7], quand tous seront sans fard et sans faute et que les êtres iront au-devant les uns des autres sans esprit de propriété ni grimage…

Françaises, brisez vos chaînes !

Interviewes imaginaires et vagabondages en modernité

Voyage dans l'espace… et dans le temps : mon grand reporter *Vagabond* veut entendre les rebelles, celles de mes recherches sur *La Révolution féminine*[8]. Un homme précise bien au

6. Robert Burton (1577-1640), *Anatomie de la mélancolie*, 1621, Troisième partition, Mélancolie amoureuse.

7. Madame Roland (1754-1793), figure de la Révolution, girondine, victime de la Terreur. Elle soutint et inspira son mari, ministre de l'Intérieur de 1791 à 1793.

8. *La Révolution féminine,* deux tomes (à paraître), reportage

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

début du XIXe siècle, une réalité encore sensible aujourd'hui, Choderlos de Laclos : *Oh ! Femmes approchez*[9]…

Milan, Ancône, Paris, 1803,

Laclos est introuvable. Au ministère de la Guerre, du côté de chez Servan, c'est le mutisme : « Il est à l'étranger… » « Secret défense »… Je retrouve Madame Laclos, heureusement, chez elle, au 6, rue du faubourg Poissonnière[10]. Son mari vient d'être nommé commandant de l'artillerie de l'armée d'Italie. Il a quitté Paris, le 13 floréal, bâton d'or. Nous sommes le 18, corbeille d'or. Pas une minute à perdre. Sur l'insistance de mes amis du faubourg Montmartre, je lui cours après.

Bella Italia, amate sponde !

Pur vi torno a riveder…

Bella ! ses violences, ses voluptés, ses enfers… la cascade de Terni, l'âpre senteur des pins dessus le palais de Tibère, le tohu-bohu napolitain… J'y fonce cueillir des pensées.

Par Chambéry, je file. Du pont de Montmélian, j'ai à peine le temps d'admirer une belle campagne, d'apercevoir, au-dessus des pivoines et lauriers roses, les alpages, le Mont-Blanc. Il me faut tenter de rejoindre Laclos avant qu'il disparaisse sur les chemins poudreux d'Outremont. J'arrive épuisé à Turin. Mon amie Mara – que je retrouverai bientôt –, me signale son passage vers Milan. Là, au Quartier général du général en chef de la République italienne : mutisme confirmé. Je m'apprête, bon gré mal gré, à descendre sur Rome. Pas avant d'avoir été à la Scala, bien sûr, où l'on donne *La Testa di Bronzo,* admirable opéra. Le nain, qui sous le porche offre des fleurs aux dames, me signale que plusieurs officiers sont déjà arrivés. Beyle, jeune diplomate distingué,

historique, interviewes de Madeleine de Lafayette, Émilie du Chatelet, Théroigne de Méricourt, Olympe de Gouge, Germaine de Staël, Rosa Luxemburg… Comment un voyageur extraordinaire et inespéré rencontre ces femmes lettrées, rebelles et révolutionnaires et Choderlos de Laclos le général en chef de l'artillerie de Bonaparte, écrivain.

9. Les propos suivants de Pierre Ambroise Choderlos de Laclos (1741-1803) sont extraits ou inspirés de ses *Œuvres complètes* et de sa *Correspondance*, Paris, La Pléiade, Gallimard, 1979 ; de Georges Poisson, *Choderlos de Laclos ou l'obstination*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1985.

10. Curiosité : hasard, ce 6 rue du Faubourg Poissonnière était aussi l'adresse du journal *L'Humanité* au siècle dernier.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

m'informe avoir rencontré Choderlos de Laclos, ici même, dans une loge, il y a deux jours. J'apprends que le commandant de l'artillerie a lancé une souscription pour l'exécution d'une série de camées par un artiste piémontais – dont un pour sa femme. Je retrouve tout ce monde au café de l'Académie, en face de la Scala. Un des souscripteurs me conseille d'aller rue degli Orefici, une centaine de boutiques d'orfèvrerie toutes mitoyennes. J'y cours. Là, un marchand me précise : Laclos vient de partir à la tête d'une brigade d'artillerie vers la côte Adriatique. Sans respirer plus, je fonce sur Pavie, dont j'apprécie les fromages aussi savoureux que ceux de Parme. Beau pays ; petites villes, par contre, fort vilaines… Les routes me paraissent bonnes et les chevaux excellents. Un tavernier m'assure : « Votre général a pris la route d'Ancône. » J'y galope. Les auberges sur cette route, pour la plupart des maisons de poste, sont détestables. Arriverai-je à rattraper mon général ? Dans un tortillon de poussière, je double la troupe, canons, prolonges et caissons à hauteur de Pesaro. Le général n'est guère éloigné, par devant. Le chemin devient lamentable. Il me faut souvent marcher à pied dans les montées. Devant Ancône, mon voiturin s'arrête et refuse de gravir une pente. Mon intuition ne me leurre pas : Laclos est en ce lieu. Je continue à pieds, mon sac sur l'épaule. Je croise des paysannes qui portent un grand-voile sur la tête, telles des madones aperçues près de Lorette. Tant d'efforts pour entrevoir un général et le faire parler des femmes… est-ce bien raisonnable, quand tout t'incite à t'adresser directement aux dames ? As-tu vu comme ici, elles ne craignent pas de te regarder droit dans les yeux ? Que sais-je de lui, hormis ses *Liaisons dangereuses* ? Et comment cet homme de guerre, nommé général par Bonaparte, peut-il respecter les femmes ? Ancône : Laclos est arrivé hier. Près du palais de la Commune, je le retrouve en uniforme, son bicorne d'officier sous le bras gauche et sa cravache qui se balance librement au poignet droit. Il ne peut me recevoir, il a du courrier à écrire, mais me propose courtoisement de faire avec lui l'étape de demain, vers Pescara. Il doit, me laisse-t-il entendre, absolument arriver rapidement dans le sud, avant la fin de messidor, où l'attend un état-major. Je devine pourquoi sa troupe a pris cette route du bord de l'Adriatique : il s'agit bien sûr de contourner Naples vers le sud. Bonaparte entend certainement confisquer le royaume. La reine napolitaine, sa monarchie à la Philippe II et son dieu Saint-Janvier doivent trop l'agacer. Laclos va donner un nouveau royaume à son maître.

Visage fin sous un reste de chevelure plate, il respire l'intelligence. On redoute cet homme dans les sphères parisiennes. Il possède trop

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

la faculté de dire sans détour ce qu'il pense. Il s'exprime clairement et avec élégance – je n'en doutais pas –, sait attaquer s'il le faut et se défendre. Il s'est permis, bien avant la chute du Roi, de démolir Vauban et ses trois cents fortifications « toutes identiques et inutiles », lors d'un hommage public au « grand homme » (*Lettre sur l'éloge de Vauban*). Dans son uniforme bleu chamarré or et parements rouges, il ne manque pas d'allure et porte allègrement sa soixantaine, malgré une canine perdue et une petite mine qui trahit une certaine fatigue.

Depuis l'aube, nous avons cheminé sur une prolonge sans dire un mot. Il vient de faire stopper sa troupe au bord d'une rivière, pour faire évaluer la solidité d'un pont. Les artilleurs mettent leurs fusils en faisceaux, alignent leurs canons. Le soleil ourle les nues d'argent. Laclos s'avance, disponible. Je lui présente l'ouvrage de Sylvain Maréchal, *Projet de loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes*, livre édité chez Massé éditeur, rue Helvétius, à Paris. Il n'en revient pas, s'en amuse et l'agite en riant au bout de son bras levé.

— Un faiseur d'almanach ! me dit-il. Au début du XIXe, comment est-ce encore possible ?

— En vente à Paris, je lui réplique.

Il évalue illico ma présence :

— La lecture, pour les femmes ? C'est votre propos ? Comme le disait un ancien, l'homme est un animal à deux pieds, sans plumes ; la femme est la femelle de cet animal-là. Je plaisante… Indispensable à tous, la lecture ! Bien sûr, les femmes doivent savoir lire !

Laclos me montre une solide cantine en cuir bosselé, ses bouquins…

— J'ai aperçu votre fille, avant de prendre la route, lui dis-je.

— Soulange, ma chérie. Vous avez vu comme elle est svelte…

— Que lui dites-vous ?

— Qu'il n'y a que deux moyens pour connaître : observer et méditer. Il est facile de juger combien nos connaissances seraient bornées si nous étions réduits à nos observations et à nos méditations personnelles, et à celles de ceux qui nous entourent… L'expérience personnelle est souvent chère et tardive. Il est donc utile de profiter de celles des autres. Les livres nous font jouir des observations et des méditations des hommes de tous les temps et de tous les lieux. Voilà ce que je lui dis.

— Vous l'éduquez…

— Ma Soulange… Je désire qu'elle ait de la raison, pour connaître le bien ; de la bonté, pour vouloir le faire ; et de l'amabilité pour en avoir les moyens. Les secours qu'elle peut tirer de la lecture, pour remplir ce triple objet, elle les trouvera chez les moralistes, les histo-

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

riens, et les littérateurs. C'est en étudiant les poètes et les orateurs, qu'elle s'apercevra que celui qui veut bien parler ne doit être étranger à aucun genre de connaissance. Puis il y a les voyages, les romans, les pièces de théâtre… Je lui rappelle aussi, bien sûr que ce n'est pas ce qu'on mange qui nourrit, mais seulement ce qu'on digère… Tu dois lire tout avec fruit… C'est l'ouvrage de la mémoire et du jugement.

— Donc pas d'équivoque, pour vous.

— En auriez-vous douté ? Je vous ai répondu. Mes *Liaisons dangereuse* déjà… la lecture est vraiment une seconde éducation qui supplée à l'insuffisance de la première.

Laclos regarde alors un « papier » que je sors de ma poche. Un texte dont je ne peux dire que deux mots : ô femmes… Il connaît la suite puisqu'il est de sa plume :

> Ô femmes ! approchez et venez m'entendre. Que votre curiosité, dirigée une fois sur des objets utiles, contemple les avantages que vous avait donnés la nature et que la société vous a ravis. Venez apprendre comment, nées compagnes de l'homme, vous êtes devenues son esclave ; comment, tombées dans cet état abject, vous êtes parvenues à vous y plaire, à le regarder comme votre état naturel ; comment enfin, dégradées de plus en plus par une longue habitude de l'esclavage, vous en avez préféré les vices avilissants mais commodes aux vertus plus pénibles d'un être libre et respectable.
>
> [...] Ne vous laissez plus abuser par de trompeuses promesses, n'attendez point les secours des hommes auteurs de vos maux : ils n'ont ni la volonté, ni la puissance de les finir, et comment pourraient-ils vouloir former des femmes devant lesquelles ils seraient forcés de rougir ? Apprenez qu'on ne sort de l'esclavage que par une grande révolution. Cette révolution est-elle possible ? C'est à vous seules à le dire puisqu'elle dépend de votre courage. Est-elle vraisemblable ? Je me tais sur cette question ; mais jusqu'à ce qu'elle soit arrivée, et tant que les hommes régleront votre sort, je serai autorisé à dire, et il me sera facile de prouver qu'il n'est aucun moyen de perfectionner l'éducation des femmes.

— J'ai apprécié. Je vous poursuis sur cette route de poussière pour cette idée. Vous confirmez : le monde étant ce qu'il est, il n'y aurait rien à faire pour l'éducation des femmes. Comment conciliez-vous votre vision douloureuse de l'humanité avec vos options personnelles ? Vous donnez malgré tout une éducation à Soulange !

— Problème. Elle aura un assez bon esprit, j'espère, pour ne jamais montrer ses connaissances qu'à ses amis les plus intimes et pour ainsi dire comme confidence. Je la préviens que dans la rivalité du

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

cercle, pour obtenir de l'indulgence, elle aura besoin de montrer plus de simplicité, à mesure qu'elle y portera plus de mérite.

— Ce que je pensais : vous lui demandez de s'adapter à ce monde boiteux. Vous acceptez donc implicitement l'idée que la femme puisse vivre comme une esclave.

— Non, cher Voyageur, puisque je les invite à faire leur révolution. Ne confondez pas tactique et stratégie. C'est aux femmes de s'exprimer. Partout où il y a esclavage, il ne peut y avoir éducation ; dans toute société, les femmes sont esclaves ; donc la femme sociale n'est pas susceptible d'éducation.

— C'est un constat de l'injustice…

— Parcourez l'univers connu, partout vous trouverez l'homme fort et tyran, la femme faible et esclave. Si quelquefois elle a l'adresse de lier les mains à son maître et de commander à son tour, ce cas est extrêmement rare. Quand on observe l'histoire des différents peuples et qu'on examine les lois et les usages promulgués et établis à l'égard des femmes, on est tenté de croire qu'elles n'ont que cédé, et non pas consenti au contrat social, qu'elles ont été primitivement subjuguées, et que l'homme a sur elles un droit de conquête dont il use rigoureusement.

— Tenté, souvent. Mais pas contraint.

— La question est de savoir si l'éducation qu'on donne aux femmes développe ou tend au moins à développer leurs facultés et à en diriger l'emploi selon les intérêts de la société, si nos lois ne s'opposent pas à ce développement et nos mœurs à cette direction, enfin si dans l'état actuel de la société une femme telle qu'on peut la concevoir formée par une bonne éducation ne sera pas très malheureuse en se tenant à sa place et très dangereuse si elle tente d'en sortir…

— Vous résumez parfaitement notre réalité : les femmes doivent-elles servir et se soumettre ou changer ce monde ?

— Oui, elle le pourrait si elles avaient conscience…

— Je vous trouve admirable, mon général. Mais votre constat cruel ne laisse-t-il pas supposer qu'il y aurait, quant aux facultés des cerveaux, des différences entre le féminin et le masculin… ?

— Je ne sais. Ce que je n'ignore pas ce sont les différences de comportements entre les deux sexes.

— Différences, différences… Naturelles ou culturelles ?

— Ah, cher Voyageur, aurais-je le temps de vous expliquer ? Il me faudrait remonter aux origines, traverser les brumes de l'histoire.

Laclos jette un coup d'œil sur sa troupe et sur sa montre de gousset. Puis revient à moi, les bras croisés, préoccupé. S'assied sur un

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

affût de canon, les jambes allongées sur le châssis. (Il me précisera bientôt que cet affût est de son invention, de l'an dernier.) Il évoque cette société primitive où les activités humaines étaient partagées entre la chasse et la cueillette des fruits. Je l'écoute : « Dans cette communauté, Voyageur, il est aisé de pressentir que le partage ne dut pas être longtemps égal ; que bientôt la loi du plus fort se fit sentir ; que les femmes, par cela même qu'elles étaient plus faibles, furent assujetties aux travaux les plus pénibles, et en recueillirent le moins de fruit. Les hommes étendirent bientôt jusqu'à elles cette même idée de propriété qui venait de les séduire et de les rassembler ; de cela seul qu'elles étaient à leur convenance et qu'ils avaient pu s'en saisir, ils en conclurent qu'elles leur appartenaient : telle fut en général l'origine du droit. Les femmes manquant de forces ne purent se défendre et conserver leur existence civile ; compagne de nom, elles devinrent bientôt esclaves de fait, et esclaves malheureuses ; leur sort ne dut guère être meilleur que celui des Noirs de nos colonies. »

Laclos me semble connaître la misère du monde entier. Il m'évoque les femmes esclaves calmouques, coréennes, libanaises, congolaises, lapones, etc., pour aborder ce constat :

— L'oppression et le mépris furent donc, et durent être généralement, le partage des femmes dans la société naissante. Cet état dura dans toute sa force jusqu'à ce que l'expérience d'une longue suite de siècles leur eût appris à substituer l'adresse à la force. Elles sentirent enfin que, puisqu'elles étaient plus faibles, leur unique ressource était de séduire ; elles connurent que si elles étaient dépendantes des hommes par la force, ils pouvaient le devenir d'elles par le plaisir. Plus malheureuses que les hommes, elles durent réfléchir plus tôt qu'eux. Elles surent les premières que le plaisir restait toujours au-dessous de l'idée qu'on s'en formait, et que l'imagination allait plus loin que la nature. Ces premières vérités connues, elles apprirent d'abord à voiler leurs appas pour éveiller la curiosité. Elles pratiquèrent l'art pénible de refuser, alors même qu'elles désiraient consentir. De ce moment elles surent allumer l'imagination des hommes. Elles surent à leur gré faire naître et diriger les désirs. Ainsi naquirent la beauté et l'amour. Alors le sort des femmes s'adoucit, non qu'elles soient parvenues à s'affranchir entièrement de l'état d'oppression où les condamnaient leur faiblesse, mais dans l'état de guerre perpétuelle qui subsiste entre elles et les hommes, on les a vues, à l'aide des caresses qu'elles ont su se créer, combattre sans cesse, vaincre quelquefois et souvent, plus adroites, tirer avantage des forces même dirigées contre elles…

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

De la beauté et de l'amour naquit la jalousie… mais c'est une autre histoire que je ne peux aborder ce matin.

— Je vous entends, mon général, vous retenez une infériorité physique de la femme, de moins en moins évidente avec les progrès des outils, mais aussi je ne sais quelles aptitudes mystérieuses des femmes qui ne proviendraient pas nettement d'un manque d'éducation, une rouerie historique… Seraient-elles « cérébralement » si différentes de nous ?

Les hirondelles volent au ras du sol. Surviennent quelques gouttes de pluie, une ondée passagère. Le général tend la main pour évaluer et appelle son aide de camp. Il lui demande de veiller à bien protéger les gargousses. Les gargousses, il m'explique, ce sont des cartouches de poudre. Sans elles pas d'artillerie. *Notre raison d'être et notre façon de nous exprimer.* Il a lui-même mis au point des charges de bronze emplies de cette poudre. Des *obus*… Cette invention récente devrait faire parler d'elle en ces temps de fortes turbulences. (Je pense : les femmes donneuses de vie, les obus semeur de mort. Comment Laclos peut-il être spécialiste du tout… ? Notre entretien sur un sujet de tendresse me semble alors être irréel). Je reprends :

— Si différentes, les femmes ?

— Ce n'est pas à moi de le dire. Prenez par exemple les comportements amoureux : Les hommes ne connaissent pas cet empressement inquiet des femmes, cette sollicitude délicate qui produit ces soins tendres et continus dont l'unique but est l'objet aimé. L'homme jouit du bonheur qu'il ressent, et la femme de celui qu'elle procure. Cette différence, si essentielle et si peu remarquée, influe pourtant, d'une manière bien sensible, sur la totalité de leurs conduites respectives. Le plaisir de l'homme est de satisfaire ses désirs, celui de la femme est surtout de les faire naître. Plaire n'est pour lui qu'un moyen du succès ; tandis que pour elle, c'est le succès lui-même. Et la coquetterie, si souvent reprochée aux femmes, n'est autre chose que l'abus de cette façon de sentir, et par là même en prouve la réalité.

— Je vous avoue, cher concitoyen écrivain, n'avoir jamais songé depuis le début de mes recherches, à ce que vous me dites là de l'amour. C'est ce qu'illustre vos *Liaisons dangereuses*, votre roman : cette contradiction entre les deux sexes, dans notre société. On retrouve un peu cela chez Marivaux. Mais… Votre Valmont et la marquise de Merteuil sont en état de guerre ! Votre Marquise est une sacrée vengeresse !

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

— C'est une guerre entre deux libertins doublée d'un conflit de ces deux avec une personne qui n'est pas libertine et qui arrive à séduire Valmont entraînant la rupture de celui-ci avec la marquise de Merteuil. Une tragédie ! Une description que j'ai voulu réaliste et critique de ce que j'ai observé à Paris : l'ignorance, l'apprentissage de la vanité, l'enfermement dans un couvent, etc. des femmes vertueuses, des retraitées, des galants, des libertins, tout ce monde…

— Corrompu.

— Je montre que ce goût exclusif, qui caractérise particulièrement l'amour, n'est dans l'homme, qu'une préférence, qui sert, au plus, à augmenter un plaisir, qu'un autre objet affaiblirait peut-être, mais ne détruirait pas ; tandis que dans les femmes, c'est un sentiment profond, qui non seulement anéantit tout désir étranger, mais qui, plus fort que la nature, et soustrait à son empire, ne leur laisse éprouver que répugnance et dégoût, là même où semble naître la volupté.

— Des femmes pas tellement « révolutionnaires ».

— Je n'ai pas écrit une anticipation, mais plutôt dessiné une fresque de notre réalité. Mes *Liaisons dangereuses*, si vous les avez bien lues, illustrent cela. Vous aurez vu que c'est avant tout un plaidoyer pour le droit de la femme à la culture.

— On vous a reproché, quand même, de faire connaître des femmes assez peu exemplaires… Ces quelques femmes monstrueuses, les avez-vous rencontrées ? Existent-elles vraiment ?

— J'ai peint, ou du moins voulu peindre, les noirceurs que les femmes dépravées s'étaient permises, en couvrant leurs vices de l'hypocrisie des mœurs. Si je combattais des monstres qui n'existent pas, pourquoi tant de rumeur ?… Si j'en ai rencontré quelques-unes, jetées en quelque sorte hors de leur sexe par la dépravation et la méchanceté, si frappé du mal qu'elles faisaient, des maux qu'elles pouvaient faire, j'ai répandu l'alarme et dévoilé leurs coupables artifices, qu'ai-je fais en cela, que servir les femmes honnêtes, et pourquoi me le reprocheraient-elles d'avoir combattu l'ennemi qui faisait leur honte, et pouvait faire leur malheur ? qui osera nier ces vérités de tous les jours ?

— Eh oui, il n'est guère aisé de traquer ces vérités.

— Hé ! Qui osera se croire le talent nécessaire pour peindre les femmes dans tous leurs avantages ! pour rendre comme on le sent, et leur force, et leurs grâces, et leur courage, et même leurs faiblesses ! Toutes les vertus embellies, jusqu'aux défauts devenus séduisants ! La raison sans raisonnements, l'esprit sans prétention ! L'abandon de la tendresse et la réserve de la modestie, la solidité de l'âge mûr et

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

l'enjouement folâtre de l'enfance ! Que sais-je… Mais surtout, comment ne pas laisser là le tableau, pour courir après le modèle ?

L'aide de camp annonce la voie libre vers le sud. Priorité au devoir. Le soleil est de retour. Le pont sur la rivière est assuré. Le général donne l'ordre du franchissement. *Avanti* ! La brigade s'ébranle. Les pièces d'artillerie de 16 et 24 livres, tirées par les chevaux de trait franchissent le pont une à une, sous l'œil des officiers. La rivière est La Rubicone ! « Oui, exactement », me dit le général, en souriant. « *Alea jacta est* ! », je lui réponds. Et il s'esbroufe. Je souhaite le retrouver à Paris et… « bonne chance à Taranto ! ». « Comment savez-vous ma destination », me demande-t-il sur un ton amusé. « Par votre itinéraire. Vous ne vouliez pas passer par Naples, vous allez donc vers le seul port, au sud du royaume… »

Passent les artilleurs, la route demeure. Le général Laclos est arrivé à Taranto, le 26 de messidor (14 juillet), épuisé. Il y est mort six semaines plus tard de dysenterie et de malaria. Je regrette beaucoup ce républicain convaincu qui n'aura pas vu la mutation de son consul à vie. Il avait une vision acide de notre monde : « La nature ne crée que des êtres libres ; la société ne fait que des tyrans et des esclaves. » Mais pourquoi un tel homme avait-il besoin de bourlinguer avec des canons sur ces routes lointaines ? Ne sentait-il pas la nature autocrate de Bonaparte ?

Fusion/désillusion

Février 2004, 2009,

Il existe des êtres assez froids comme la mère de Tristram Shandy qui demandait à son mari, pendant l'acte de conception : « Pardon, mon ami, n'avez-vous pas oublié de remonter la pendule ? » C'est triste. N'ont-ils jamais échangé des mots d'amour : *Au rivage de nos regards… Une vague en tes yeux oscille Frémissement de reflets bleus, Palpitation de vie…* Ou, je ne sais quoi d'autre ? Jamais prononcé des mots fous, irraisonnés ? *L'herbe se couche doucement sous le poids d'une solitude… Tu es si proche de moi que je n'ai jamais vraiment l'impression de te quitter… Je t'aime, je t'aime et je ne pense qu'à te retrouver demain…* Ils existent, les uns et les autres.

Sekou, mon neveu par alliance, quitte souvent des eaux douces pour affronter le grand large. Il ignore sûrement ce que pense la cousine de Madelon, ce personnage de Molière qui estime que le mariage

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures[11]. En son pays d'Afrique, il vient d'avoir une fille, ce qui lui fait cinq enfants : trois ici et deux là-bas. Plus un autre fils à New York et un autre en Australie. Il ne doit pas pouvoir s'éloigner des femmes aimantes ? Sans doute. Je l'imagine dans le soir, au bord de l'océan : *Nous allons faire tout le tour d'un étonnant navire plein de repaires secrets et de brûlants mystères…* lui aura-t-elle murmuré, probablement. *Je t'ouvrirai la porte au pays des merveilles…* Ils se seront pris la main, et le reste, dans le concert des stridulations tropicales. Les vagues battaient le rivage. Elle aura ajouté : *Je ne me sens femme que dans tes bras.* Des mots comme ça (ce fut peut-être plus simple). Certitude : Sekou fait, volontiers, des additions d'amour…

Sekou est entre deux eaux, m'a dit simplement sa gracieuse J…, très digne. Ainsi vivent des êtres, ludions, entre le froid et le chaud, l'insouciance des fusions ou la crainte des désillusions.

La vie du corps, la vie

Bordeaux, 1976,

Au cœur d'un colloque sur l'enfance, je suis invité à une dégustation à Saint-Émilion. Je ne peux ici dire toutes mes sensations pour cet interlude, notamment la richesse, la délicatesse et la suavité des grands crus que je déguste.

Dans le car de Bordeaux, je m'assieds près d'une très jolie jeune fille, assistante sociale, me dit-elle. Spontanément, je tente la conversation. La relation reste plate. On se quitte à l'arrivée, pour la dégustation.

Une autre femme m'aborde pour l'appréciation d'une bouteille extraordinaire – millésime 1949 – que j'ai récupérée dessous une table. Elle me parle de son mari. Le mot mari revient plusieurs fois dans son propos. Inconsciemment elle m'informe : sachez que j'appartiens à un homme. C'est même plus précis : « Mon mari n'apprécie pas que je parte en voyage. » Badinage, pour laisser à penser ? Je me sens toutou.

Je marche seul. Sous les arcades du Cloître où se déroule l'événement, la belle assistante sociale s'approche, me demande où je demeure, me dit qu'elle aime Paris et m'évoque sa vie. Insensiblement nous nous perdons dans les rues du village dans une promenade de sympathie. Notre car va repartir. Elle file devant. Je la perds de vue.

11. Molière, *Les Précieuses ridicules*, 1659, scène IV.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Étonnante façon prudente de me frôler. Une passante… Je ne devrais même pas m'en souvenir, sauf qu'elle était belle et très avenante… *Un éclair, puis la nuit. Fugitive beauté Ne te verrais-je plus que dans l'éternité ?*

Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais…

Dans ce même car, au retour, une autre femme, s'assied près de moi, une militante syndicale, qui attaque le politique. Du beurre, je suis de beurre. J'évoque Giordano Bruno, chevalier de l'infinité. Je l'intéresse, me semble-t-il. On descend. « Personne, me dit-elle, ne va me porter dans ses bras. » Je n'entends pas. Je la guide vers l'hôtel dans la nuit, par un raccourci que j'avais repéré. « Ah, ces journalistes… Toujours débrouillards… On les retrouve dans sa baignoire sans savoir comment ils sont rentrés… » Je ris : « Exactement ! Il m'arrive de m'étonner moi-même ! » Nous prenons nos clés. Je l'abandonne et téléphone mon article.

La sexualité domine cette escapade vigneronne. Belle découverte ! La première femme craignait d'être courtisée. Le car était presque complet. Personne n'avait osé s'asseoir à côté d'elle. Trop jolie ? Elle m'avait perçu – allez savoir… – comme celui qui avait osé… ? Elle s'était efforcée de garder ses distances, comme toute personne qui pense avoir quelque chose à perdre (ou rien à donner). Observant mon indifférence (feinte ?), elle s'était naturellement rapprochée un moment et, notant mon oreille complaisante, s'était ressaisie (par crainte de l'après…). La femme mariée avançait tranquille, cadenassée. La syndicaliste avait certainement à donner. Il suffisait de désirer. Ainsi, la sexualité se fait grande capitaine des comportements relationnels et des affinités – nulles ou enfouies, affirmées ou réprimées. Chez les deux sexes. Tout le monde est ainsi totalement conditionné par la vie du corps, la vie.

En ce temps-là, celui de la pilule et de la méconnaissance du sida, les sexes se frôlaient, dans une valse vertigineuse de rêves de désirs, ou de marivaudages qui laissaient penser vivre la meilleure page de l'histoire des femmes et des hommes.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

CHAPITRE 13

Ado flamme et fougue

La jeune garde

Paris, 1946,

Suis-je un « garde rouge », genre Mao ? Personne ne me l'a jamais dit. Non, nous ne sommes pas violents. Nous venons de lire quelques livres de notre patrimoine. Nous vivons l'époque du communisme vivant et triomphant, de tradition bien française. Le socialisme « réel » n'existe pas encore vraiment. Nous ignorons l'histoire de l'Orient rouge et chantons : *Nous sommes la jeunesse ardente qui veut escalader le ciel…* ou *Nous, les chants qui nous rassemblent sont ceux que nos héros chantaient…* Nous sommes la « jeune garde ».

J'ai 18 ans. Toujours gentil, je ne ferais de mal à une mouche, ni même à une araignée ! À la sortie du collège technique de Puteaux, chaque samedi après-midi, je vais très régulièrement au cinéma de la rue de la Pépinière, à droite en sortant de la gare Saint-Lazare. Souvent avec l'ami René Peuto.

J'emprunte le sillon ouvert par mon aîné, sans savoir bien exactement quel sera mon métier. Je n'ai pas de plan de carrière ! Je ne m'interroge pas sur mon destin. Je n'en rêve pas. Mon père désire que ses trois fils parviennent à un niveau supérieur au sien, qu'ils soient des agents techniques compétents et portent des blouses blanches et non des bleus, comme lui, dans ses premiers rôles ouvriers… Je n'aime pas mon collège technique de Puteaux. au point de fuguer parfois avec Sautereau, un bon camarade. Pourquoi me retrouvé-je dans cette sombre école installée sans doute dans la carcasse d'une ancienne usine ?

Pour Puteaux je prends le train à la gare d'Asnières, à une demi-heure de chez moi, avec les Peuto, des jumeaux bien en avance sur moi dans la connaissance des « choses de la vie » et Benoît, mes potes. René reste mon plus proche copain. Il m'a écrit un poème en quittant l'école Voltaire. Coureur de jupons, il m'explique comment il lui arrive

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

de se jeter tout fou contre une femme, irrésistiblement. J'apprendrai bientôt que c'est une pulsion naturelle, comme la succion chez le bébé.

Sautereau, mon copain fugueur a écrit très sincèrement dans son cahier d'atelier : « J'ai affronté la matière, elle m'a vaincu. » Je refuse aussi, moins consciemment, de l'affronter. Je choisis la branche du dessin industriel, qui peut mener à tout… avant d'échouer volontairement à l'examen du CAP d'ajustage. *Le singe*, chef d'atelier, m'a compris : il me fiche la paix. Je fais de la présence, c'est tout. Je redoute le prof spécialiste des fraiseuses et des tours. Mon cahier d'atelier est quasi inexistant. J'ai la frousse d'être appelé au tableau car le bonhomme pique des colères noires redoutables. Ce sont ses cours qu'il m'arrive de sécher, en toute impunité. Je suis excellent en mathématiques. En français également, un plus culturel dont personne ici n'a besoin. Un copain, admirateur de Nietzsche, a l'idée de lancer une feuille-journal, *L'Albatros* (sous-titre : *Ses ailes de géant l'empêchent de voler*) où j'écris je ne sais quoi. Je suis félicité, en première place, par le prof de math, monsieur Lagru, très solide mathématicien. Fâché avec le prof de français – j'ai oublié son nom – un jeune m'as-tu-vu, qui a hâte d'aller retrouver sa belle, boulevard Richard Wallace, et ose me reprocher, en pleine classe, la longueur de mes cheveux. Ma mère me les coupe ! Je le hais. Pour la première fois, je file directement chez le coiffeur de ma rue Basly. Candide, je porte toujours des pantalons de golf. Ma mère doit craindre que des pantalons d'hommes m'éloignent d'elle. L'infini cosmique nous captive. Le directeur du collège soutient, en classe, que l'homme ne vaincra jamais la pesanteur et ne pourra jamais quitter notre planète. Personne ne rêve donc de devenir cosmonaute (le mot n'existe pas). J'obtiens un brevet d'enseignement technique. Je sais que P = U x I. Je connais l'indice de dureté Brinell et tout sur le fonctionnement du moteur à quatre temps.

À la fin du collège, BEI[1] en poche, je ne reste pas plus de deux semaines sans travail. Mon père, agent technique à la Thomson-Houston d'Asnières, me fait entrer le 30 septembre (1944) dans « sa boîte », comme dessinateur industriel (détaillant) où je rejoins Claude dans le bureau du dénommé Pinsard. La lettre d'embauche me prévient : « Vous devrez consacrer à votre emploi tout votre temps et votre activité et exécuter à notre entière satisfaction tous les travaux qui

1. Brevet d'enseignement industriel, diplôme scolaire décerné au milieu du XXe siècle pour attester d'une formation technique.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

vous seront demandés.» Là, en blouse blanche, je suis un moment le grouillot, comme tout débutant. Première paye : 8 052 francs net.

Syndicaliste et membre de la cellule communiste d'entreprise, il me faut contribuer à la rédaction de tracts et assurer leur distribution à la porte de l'entreprise. Parfois, mais rarement, il me faudra haranguer un prolétariat en blouses blanches (à la Thomson de Gennevilliers, avenue Laurent Cély). J'ai horreur de ça (j'essaie de parler le moins possible publiquement, cette agoraphobie absolue ne m'a quittée que sur le tard, du moins je veux m'en persuader). D'autant que le personnel est composé majoritairement d'ingénieurs et de techniciens, des gens qui ne sont pas disposés précisément à l'écoute du jeune «révolutionnaire». L'un d'eux me conseille, alors que je distribue des tracts : «Jeune homme, vous feriez mieux d'étudier.» Il n'a pas parfaitement tort, «car il est long, trop long d'apprendre sans livre,» comme a dit le superbe Philip Sidney. Mais il faut des tracts. Pour dire. J'aurais dû aussi étudier. Je suis maintenant dessinateur d'exécution dans un petit bureau lié à un atelier de maquettes. Monsieur Legros, lecteur de *L'Aurore*, mon chef direct, brave homme, me laisse une paix royale et reste aveugle sur mes déplacements militants à travers l'usine. Le chef de service, l'ingénieur Carcasson, grande gueule sympathique, est un passionné de technologie. Je vadrouille souvent dans les ateliers, en blouse blanche, avec mon double décimètre, pour régler des problèmes d'organisation, en me faisant chasser parfois, ici ou là, par les contremaîtres.

Immersion profonde et totale dans le monde politique : j'adhère aux Jeunesses communistes et chante joyeusement *L'Internationale* ou *La Jeune garde* :

> *Nous sommes les enfants de Lénine par la faucille et le marteau et nous construirons sur vos ruines le communisme ordre nouveau. Demain si le peuple bouge nous descendrons sur les boulevards, la jeune garde rouge fera trembler tous les richards…*

ou :

> *Oui nous saurons vaincre ou mourir, la république universelle, empereurs et rois tous au tombeau…*

C'est jouissif de faire peur au bourgeois. Ça, dans le métro (paroles partiellement désavouées par nos dirigeants). «L'ennemi» n'entendra rien : il ne prend pas le métro.

Culturellement, nous sommes bien des «gardes rouges» occidentaux – j'insiste : ceux de Chine ne sont pas encore nés ! – détenteurs de vérités trouvées dans des textes fondamentaux : le *Manifeste communiste* ;

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Salaires, prix et profits; *La Lutte des classes en France*; *L'Impérialisme stade suprême du capitalisme* et les *Principes élémentaires de philosophie*, de Georges Politzer. Nous nous voulons marxistes.

Je suis d'accord avec ce que je lis de Marx, Engels, Lénine et Staline: il y a des exploiteurs et des impérialistes, semeurs de guerres et, de l'autre côté, une classe laborieuse porteuse de tous les espoirs – c'est simpliste et manichéen (ma lecture, pas les textes originaux) mais pas faux –, les bons et les méchants. Je me demande comment on n'a pas fait cette découverte plus tôt. D'un côté des politiciens, de l'autre, les hommes nouveaux, porteurs d'espérances, mus uniquement par leur volonté de construire cette meilleure société fraternelle, sans classe, sans guerre. Des anges. Chez nous, pas de problèmes: les meilleurs, élus dans nos congrès, deviennent nos dirigeants dépourvus de tout esprit carriériste, modèles d'abnégation généreuse. Il convient de répandre ces nouvelles vertus, ces valeurs de justice sociale, de fraternité, d'antiracisme, d'anticolonialisme. On voit dans nos cellules l'ouvrier, le paysan ou l'intellectuel se retrouver sans arrière-pensées. Oui, les cellules sont des lieux de fraternité et de brassage des catégories sociales.

Je suis vite désigné secrétaire asniérois de l'Union de la jeunesse républicaine de France et devient membre du bureau fédéral de l'organisation. Issue des Jeunesses communistes l'UJRF à vocation de rassembler tous les jeunes républicains. Pas un mince boulot. Une réunion hebdomadaire à Paris, pour le bureau fédéral. Plus une autre, pour une commission, plus maintes visites de cercles, ici où là, et parfois de l'autre côté de Paris, etc. Bref, je suis un militant pur-sang. Je m'épuise avec le doux sentiment de servir le genre humain et son avenir. À la Thomson, il m'arrive de piquer de la tête sur la planche à dessin, parfois. J'assume aussi mes réunions des «cercles» à Asnières. Elles sont très souvent d'un mortel ennui, je crois, ou dégénèrent vite en franches parties de rigolades. Je n'y maintiens aucun ordre. Il me faut faire le point de la situation politique, «contrôler les tâches», en distribuer de nouvelles: pétitions, quêtes, mise à jour des cartes, journal de cercle (c'est tout un cirque pour obtenir des articles, les faire taper sur des stencils et les imprimer sur des ronéos, ici ou là), problèmes d'affichage, organisation de goguettes dans des cafés pour récolter des sous, activités diverses aussi, chorale et sorties camping. Il m'arrive d'évoquer l'exemple de Pavel Kortchaguine[2], puritain

2. Pavel Kortchaguine, héros du roman d'inspiration autobiographique de Nicolas Ostrovski (1904-1936). Jeune communiste blessé à l'âge de

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

exemplaire (ce qui ne choque pas encore). J'apprends par cœur les poèmes d'Aragon, *celui qui croyait au ciel, celui qui n'y croyait pas…* et d'Eluard, *La nuit qui précéda sa mort, fut la plus courte de sa vie, l'idée qu'il existait encore lui brûlait le sang aux poignets…* Souvent, dans les bistros d'Asnières (nous n'avons hélas pas le choix de nos lieux de rendez-vous), je retrouve quelques jeunes que je m'efforce d'organiser et même « d'éduquer ». Je leur lis souvent quelques lettres de jeunes, fusillés par les nazis, celle de Guy Môquet entre autres : « Vous qui restez soyez dignes de nous, les vingt-sept qui allons mourir. » Guy Môquet, nous avons son portrait dans notre salle de réunion, avec celui du colonel Fabien. Je veux, nous voulons, continuer son action pour un monde meilleur[3] (j'irai porter une gerbe de fleurs à ses parents, à Paris, pour un anniversaire de sa mort). Tous les dimanches, c'est la vente de *L'Avant-Garde*, *journal de défense des jeunes travailleurs*, sur le marché de la place des Victoires et même devant l'église, à la sortie de la messe. Je retrouve là, souvent Rutili et Gentili, deux fils de l'émigration italienne antifasciste, Henri Repka, Baudet, Raymond Dumont, étudiant qui dirige parfois notre chorale, Jacqueline Dufresne, dont je suis un amoureux platonique, René Duchet, dit Poisson, joyeux boute-en-train qui fiche toujours en l'air nos réunions très sérieuses et très bien préparées et qui a mille raisons de faire rire tout le monde, sauf moi. Émile Legal, mon camarade de primaire, est un brasier ardent. Contre l'arme atomique, il clame ses poèmes dans nos fêtes (plus tard, SDF – tristesse profonde ! –, il passera me revoir à *L'Humanité*, pour me demander une aide), etc.

---

16 ans pendant la révolution, il symbolise la victoire de l'esprit sur le corps, et illustre… le puritanisme russe.

3. Je n'ignore rien de la polémique sur la qualité de résistant de Guy Môquet, arrêté à l'âge de 16 ans, sur dénonciation, au métro Gare de l'Est pour distribution de tracts, le 13 octobre 1940, fusillé par les nazis le 21 juin 1941 à Châteaubriant. Je la trouve perverse, ignominieuse ou floraison d'ignorance. Les nazis, conseillés par Pucheu, ministre d'État de Vichy, ne doutaient pas de sa nature ennemie, de son antifascisme. Les nazis fusillèrent des communistes « plutôt que des bons français ». Dès 1936, à l'heure de la non-intervention la famille Môquet – père député – arrivait à Hendaye pour aider les communistes espagnols en guerre contre Franco. Avant son arrestation, Guy Môquet avait écrit au président Herriot, pour obtenir la libération de son père, député communiste incarcéré : « Je suis français, j'aime ma patrie / J'ai un cœur de Français, qui demande et supplie / Qu'on lui rende son père, lui qui a combattu / Pour notre belle France avec tant de vertu. »

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Les réunions locales se tiennent un moment rue du Chalet, non loin de chez Jean Mérot, excellent orateur autodidacte, que je le retrouverai à la rédaction en chef de *L'Humanité*. Par lui et quelques autres de sa trempe, je ne m'interroge pas sur la « légitimité » des dirigeants. Nous sommes au lendemain d'une tuerie sans précédent. Ils ne sont certainement pas là par carriérisme. On ne se pose même pas la question. Les carriéristes et les politiciens doivent s'être éliminés d'eux-mêmes. Les arrivistes n'affrontent jamais le danger de torture et de mort. Les résistants, tous volontaires, sont une élite, par définition. La municipalité d'Asnières, dirigée par le docteur Huet, un socialiste, nous octroie un local dans une villa proche de la mairie. Nous n'aimons pas ce maire (« social-traître » !), trop distingué, avec son nœud papillon. Nous avons des luttes urgentes, impératives. Notre activisme est sans limite.

Par principe, nous apportons notre soutien à toutes les grèves ouvrières. Cela peut aller des barbouillages de nuit aux collages d'affiches (qu'il faut alors timbrer), aux tracts ou plus… Nous allons, par exemple, détruire les *Figaro* qui publient les mémoires du nazi Skorzeny. En petits commandos, nous épurons les kiosques à journaux, en soulevant des tempêtes. Ou, lors d'une grève des bus, nous semons, à proximité du dépôt de Clichy, d'énormes crèves-pneus. Sans prendre l'avis de nos directions. Dans les campagnes électorales, nous sommes au premier rang des actifs. Il nous arrive de suivre discrètement, à distance raisonnable, des colleurs d'affiches de la droite ou de l'extrême droite et de décoller systématiquement leur toute fraîche propagande. Bien sûr, ces activités nous valent plusieurs séjours au commissariat d'Asnières, sous les marches de la mairie. Dans les manifestations parisiennes, parfois tumultueuses, je suis assez téméraire, au point de m'en étonner aujourd'hui. Il m'arrive d'envoyer valdinguer, du côté de la rue Danton, le képi à feuilles de chêne d'un gradé de la police et, une minute plus tard, de m'emparer d'un autre képi que je jette sur le toit d'un bus de passage (péremption ! que défendais-je ce jour-là ?). Je participe à des manifestations antifascistes, contre Franco, par exemple. Un spectacle venu d'outre-Pyrénées et soutenu par l'ambassade franquiste est à l'affiche du Palais de Chaillot. Nous décidons de le perturber, par solidarité envers les républicains espagnols. Las, un service d'ordre très solide filtre les entrées dans la salle. Nous manifestons dans les couloirs du métro où nous sommes vite alpagués par la police. Embarqué dans un panier à salade, je proteste de mon innocence : je ne suis qu'un Parisien de passage au Trocadéro, venu

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

voir la Tour Eiffel *by night*. Pas de discussion, on va vérifier au commissariat. Là, mes camarades arrêtés avant moi me font un accueil chaleureux. Ma défense tombe à l'eau. Poisson s'amuse à relever les numéros matricules des flics. C'est courageux. Mais imprudent. Il passe un sale quart d'heure.

Je participe avec mes camarades d'Asnières à des manifestations parfois assez corsées, l'attaque surprise et réussie par exemple du stand de recrutement de la Marine nationale dans une exposition de commerce et de tourisme en bord de Seine (action contre le colonialisme). Nous faisons la politique nous-mêmes. Nous construisons le présent. Ainsi nous décidons de protester contre la soumission du pouvoir français à la domination américaine, tout simplement en attaquant… des GI dans le métro parisien. *U.S. Go home !* Je n'invente rien ! (Ô stupidité et ingratitude !) Le jour J, nous revenons tous bredouilles. Pas de « gibier ». Le lendemain – fort heureusement, pour notre honneur – nous annulons notre chasse sotte et inconsidérée.

Sûrement par cooptation[4], je suis nommé membre du Comité national, une instance empreinte de gravité. On lutte pour la paix en Indochine, pour l'appel de Stockholm contre la bombe atomique, pour la libération d'Henri Martin, contre le réarmement allemand, contre la guerre de Corée et le général américain Ridgway.

Confidence : nous préparons aussi la révolution ! Très vite, je sens, peut-être inconsciemment, qu'il y a là, malgré tout, quelques hâbleurs et des carriéristes. Je ne pense pas cela aussi nettement, mais je vois des choses désagréables : Jean Ellenstein, l'étudiant, beau parleur, qui ne peut avoir sa carte à jour de ses timbres, puisqu'il n'a pas de carte. Un dirigeant sans carte ? c'est rigolo, on n'a jamais vu ça ! Les donneurs de leçons, les critiqueurs gardent un calme infini devant les montagnes de problèmes que nous avons dans nos cercles qui ne prospèrent guère, avec nos journaux invendus ou impayés. La plupart de ces militants de niveau national ont souffert personnellement, ou dans leur famille, des cruautés fascistes. La dose d'abnégation moyenne est d'un niveau insoupçonnable et personne d'intelligent n'oserait dire que

4. Sans doute un avis de Jean Faucher, ami. Son père, qui m'avait ramené de mon évacuation de 1940 à Saint-Viâtre, fut élu conseiller municipal de Gennevilliers en même temps que mon père. Jean s'était engagé dans la Croix-Rouge pendant la guerre, avant d'adhérer au PCF à la Libération. Il fut dirigeant de l'UJRF, puis de Tourisme et travail, dont il devint président.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

nous sommes embrigadés. Disciplinés oui, sur une base de raison. Sur celle de nos rêves communs aussi. Pour beaucoup, avoir lutté contre l'occupant nazi ne donne pas automatiquement, hélas, l'aptitude à diriger une organisation de jeunesse en temps de paix[5].

Soldat/terrassier

Je veux dévorer le monde ! *L'Internationale*, et une curiosité insatiable, m'incitent à passer les frontières. En quatre ans, je rends visite, au temps des vacances, à Prague, Belgrade, Budapest, Sofia, Berlin et Bucarest. Je découvre l'Europe en ruines, exsangue, miséreuses, ravagée.

1947, premier Festival mondial de la jeunesse, à Prague : immense fête pacifiste de dizaines de milliers de jeunes venus de toute l'Europe sous le signe de la paix. Un record d'initiatives. Trois mille français. Les Praguois sont accueillants, très fiers de leur ville qu'ils entendent garder intacte dans sa propreté – on pourrait déjeuner à même les petits pavés ! Ils refusent d'entendre parler allemand. Je vends *L'Avant-Garde* sur la Vaclavské Namesti. Le comité d'organisation français me semble le cœur de la pagaille : perte de passeports, confusion dans le change, désordre dans les repas. Mais l'impétuosité – j'allais écrire *la foi* – fait oublier ces détails. En guise de vacances, je prolonge ce voyage par un engagement sur un chantier de la jeunesse, en Yougoslavie. Je vais participer bénévolement à la construction du socialisme. (Cela ne valait-il pas que je m'embrigadasse une quinzaine de jours ?)

Exaltante aventure ! Nous sommes une centaines de filles et de garçons. Le train nous mène à Budapest, ville en lambeaux : visions furtives de va-nu-pieds, gosses en guenilles accrochés derrière les trams, bourgeois attablés dans des cafés grand luxe. Le siège du parti communiste, bâtisse grise, morne, inerte. Je longe le Danube gris, le train… À trois heures du matin, une fanfare militaire me réveille à la première ville frontière yougoslave, Subotica. Nous recevons des cageots de fruits.

5. Mon propos n'étant pas de refaire ici l'histoire du siècle, je renvoie mon lecteur à ce qui a été fort bien fait par d'autres, je pense à *L'Age des extrêmes* d'Eric J. Hobsbawm (Éditions Complexe, 1994), *Voyage dans le demi-siècle* de Gérard Chaliand et Jean Lacouture (Éditions Complexe, 2001), *Résistances* de Jean Salem (Éditions Delga, 2015).

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Belgrade : un titiste va nous guider jusqu'au chantier. Nous lui posons des problèmes considérables. Il lui faut trouver notre nourriture dans ce pays chaotique où apparemment la tambouille se fait rare (1 700 000 morts expliquent tout). Le dynamique jeune homme parle un excellent français et se fait un grand plaisir de nous réciter du Louis Aragon. Il porte un revolver dans sa poche qu'il nous montre en riant. Il a foi en l'avenir. Il va suivre notre convoi ferroviaire, par la route. Le train traverse à petite vitesse les montagnes de Serbie, de vieux wagons à plateforme, tirés par une locomotive à vapeur qui nous envoie des nuées d'escarbilles et nous asphyxie dans les tunnels. Il s'arrête parfois des heures, inexplicablement, en rase campagne. Survient alors notre cicérone les bras chargés de victuailles, saucissons, pain noir et pastèques. Après trois coups de sifflet, le convoi repart.

Au long de notre chemin, les militaires en armes gardent les gares, les ponts. Les gens arborent l'étoile rouge. Malgré la misère visible, ici et là, le moral parait extraordinaire. À Belgrade, je vois des gosses en guenilles aller avec des piles de bouquins sous le bras. Dans le train, des adultes apprennent à lire. Notre convoi suit la Bosna, rivière rapide et tumultueuse dans le cadre enchanteur de montagnes verdoyantes. Au long de son lit nous allons participer à la construction du « chemin de fer de la jeunesse », entre Samac et Sarajevo. À Zenica précisément, ovation, accueil triomphal.

Au long de la voie, à flanc de montagne, s'alignent des camps, baraques neuves, peintes et décorées avec goût. Deux cent mille jeunes, dit-on, travaillent ici. Nous rencontrons les brigades d'Anglais, de Grecs, d'Australiens, de Bulgares, du monde entier, aux côtés des équipes de *stakhanovistes* yougoslaves. Je note combien sont curieux des Yougoslaves austères aux cheveux rasés ! Nous dormirons dans un baraquement, sur des paillasses disposées sur deux étages. Trois couvertures chacun. Nous travaillerons sept heures, mangerons de grosses plâtrées de riz à la tomate et morceaux de viande et pourrons fumer quelques cigarettes.

Le travail est essentiellement de terrassement, pelle, pioche et brouette. Exténuant. Il règne une forte émulation entre les diverses nationalités. Un jury procède chaque jour à une notation basée sur le nombre de brouettées, par nation. Les Anglais se la coulent douce. Ils ont une obligation : leur thé à *five o'clock*. Nous jouons la *furia* française. En rentrant du boulot, toutes les brigades se retrouvent sur un terre-plein. Les chefs de chantiers proclament les résultats

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

du jour. Avec maints hourras et quelques chants. C'est la fraternité internationale, polyglotte et sans contradiction. Nous construisons la nouvelle société, sans préoccupation de fatigue ni de fric. À l'heure du repos, les plus curieux des brigadiers français filent vers Sarajevo en s'accrochant aux wagons de marchandises de passage sur une ligne voisine. Nous rencontrons parfois des musulmans… communistes, me dit-on, et leurs femmes voilées, avec hauts talons et sacs à mains, portant des charges sur leur tête. En fin de séjour, avec quelques autres enthousiastes, je suis nommé et décoré meilleur travailleur, *oudarnik*.

Au retour, dans les wagons, nous inventons des chants sur des airs yougoslaves :

Staline c'est le grand-père
Et Tito c'est papa. Et Tito c'est papa, Vive papa ! (sic)

ou chantons yougoslave :

Chamac - Sarajevo
Toyena chameta
Isgradi ti prugou
Yot chevo galetta
Yeden dva, Yeden dva
omladine a titova
otchenarod
Zové obnova

Phonétiquement, sans trop saisir les paroles exactes. Cette Yougoslavie, naguère théâtre de conflits ethniques permanents a tourné une page. Libéré, maître de son destin, ce peuple parait désormais à l'abri de n'importe quel agresseur.

Devant mes parents, je tombe mort de fatigue et m'endors sur le tapis de la salle à manger. Je rentre à la Thomson avec quelques jours de retard. Pinsard me demande mes impressions de Yougoslavie. Je lui décris l'enthousiasme. Il retient le fait, très positif que, là-bas, les gens travaillent beaucoup. « Vous voyez, dit-il à son entourage, là-bas, ils travaillent dur. »

1948,

Remué par ce voyage en Bosnie, je reprends mon sac à dos : direction la Bulgarie, cette fois, le barrage Gueorgui Dimitrov, à Kazanlak. J'arrose mes 20 ans à Curtici, en Roumanie, dans la Vallée des roses, d'un grand verre de vodka. Grande embrassade ! À Kazanlak, ce sont encore de gros travaux de terrassement

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

avec les mêmes outils rudimentaires, pelle et pioche, dans la même ambiance exaltante et si favorable aux rencontres. Même scénario. Même médaille. L'aventure se prolonge par quinze jours de vacances à Varna, sur la mer Noire, *via* Sofia. Nous chantons en Bulgare le chant des brigadiers :

Elate, hiliadi mladeji,
Narod nacha strana,
Da vdignem ti kirki znamena
Da zachumia kato gora
Kato gora,
Za udarnik ti si precrasen
Za chumia trudov praznic
(Venez, milliers de jeunes / Espoir de notre patrie /Levons nos pioches / comme des drapeaux, etc.)

et *Nini peau de chien*, d'Aristide Bruant :

Quand alle était p'tite,
le soir, alle allait,
A Saint'-Marguerite, etc.

Sofia, nous reçoit comme des princes. Nous visitons la Banque centrale – privilège rare – et entrons dans la chambre au trésor où s'entassent des sacs de napoléons et des lingots d'or marqués de la faucille et du marteau. À la porte même du ministère, où nous sommes conviés, le camarade vice-Premier ministre nous fait savoir qu'il ne pourra nous recevoir, comme convenu. Il s'appelle Traïtcho Kostov[6]. Nous rencontrons tout de même un secrétaire, dans une antichambre. Le camarade Kostov sera pendu l'année suivante, dans la nuit du 16 au 17 décembre 1949… Kostov sera très bientôt le chef d'un « complot impérialiste » avec quelques complices. L'histoire révélera comment, brisé par les tortures morales et physiques, il réussira quand même à nier en public ses aveux de culpabilité dans un ultime sursaut de courage et de dignité. J'aurai bientôt en main le texte officiel de cet infâme procès. Je remarquerai l'acharnement de Traïtcho Kostov à nier les crimes qu'on lui reproche. Il sera le seul à se défendre si vigoureusement. Je serai remué par ce refus d'avouer et ferai lire, ici et là autour de moi, ce texte atroce. À ce point, mon lecteur attentif peut

6. Dirigeant communiste bulgare, né en 1897 et pendu en décembre 1949, réhabilité par le Parti communiste bulgare et par la République populaire de Bulgarie à la fin des années 1950.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

noter, comme moi-même, ma certaine légèreté de comportement face à un procès qui s'avérera être un montage criminel et un déni de justice. Il s'agit d'un procès bulgare, le premier d'après-guerre dans le « camp socialiste ». (Personne ne sait qu'il ouvre une suite de faux procès et parmi nous, les jeunes, aucun n'a entendu parler des procès de Moscou, d'avant-guerre.) Aucun militant de nos rangs, en France, ne mettra en doute la véracité de l'accusation. Bref, d'autres gens très compétents pensent pour moi[7].

En ce temps-là, nous vivons la venue des *lendemains qui chantent*, dans la certitude et la joie. Pour imaginer cette période, il convient d'effacer toutes les informations qui surviendront après. « Il faut, comme le conseille Louis Aragon, regarder alors avec les yeux d'alors. » Il convient de faire un effort d'effacement pour remonter ce temps passé. Plus on est jeune, aujourd'hui, plus cette approche est ardue. Que mon lecteur me comprenne : ma personne en l'occurrence est d'un intérêt second. Mes bribes mémorielles devraient permettre de mieux saisir comment un être humain lambda, pour peu qu'il possède un brin d'esprit critique, peut progresser vers plus de maturité. J'avoue volontiers qu'il m'est pénible de labourer ce passé, de décrasser, de tenter de raviver les couleurs. D'oublier d'oublier… J'ai l'impression de remuer de très vieilles choses qui se confondent avec de plus anciennes, d'avancer dans un bric-à-brac de Marché aux Puces.

Au XXIe siècle, il me faut lever toute équivoque. L'information concernant Traïtcho Kostov va rester dans un lobe de mon cerveau. Après accumulation avec d'autres du même genre, elle jouera peut-être le rôle de la goutte d'eau qui fera déborder « le vase ». Ma conception d'un cheminement communiste reste toujours hors de ces crimes, hors des pratiques barbares séquelles de mentalités attardées. Si ces dirigeants de l'Est sont des criminels – et ils le sont –, si le communisme qu'ils prétendaient instaurer est ensanglanté, s'il n'est qu'une copie tragique d'autocraties anciennes, alors je crie au voleur ! Je garde mon idéal et, tel Alexandre Herzen[8], je mène « une action de franc-tireur, à mes risques, en dehors des cadres réguliers de "l'armée révolutionnaire" tant que celle-ci ne sera pas changée de fond en comble ». Et encore plus si elle n'a de révolutionnaire que le nom.

7. Le nom de Traïtcho Kostov est cité par Jean Ferrat dans sa chanson *Le Bilan*, parmi ceux des victimes du stalinisme.

8. Écrivain et révolutionnaire russe (1812-1870).

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Au siècle dernier, il est vrai, une direction du PCF soutint longtemps un régime qui sentait la réaction à deux cents pas. C'est ce que je dirai ouvertement, plus tard, dans ma lettre à mes camarades (voir ma *lettre à Mimile*). Comme bien des amis, « je vais au fil du temps assailli par les mêmes questions », comme dit mon ami Bernard Weisz, – avec qui je ferai équipe à *L'Humanité*. « On ne peut se détacher de cet engagement[9]. » Aujourd'hui, je défends des lendemains plus doux, à défaut d'être chantants – sans illusion ni torture de repenti. D'autant plus serein que je vois les pensées de Marx ressurgir de l'indifférence circonstancielle entourées et enrichies de nouvelles belles pensées fécondes. (J'entends rester, ici, le secrétaire impartial possible de la réalité.)

J'ai donc pris goût aux aventures estivales. Les vacances, ensuite, c'est la Hongrie, simple virée à Budapest et sur les bords du lac Balaton. Vacances d'insouciance et de repos, nuage de bonheur, sans souvenirs précis, sauf des parties d'échecs[10] où j'arrive en finale et me fait écraser par un gamin de 10 ans. Un dirigeant de la Fédération mondiale de la jeunesse démocratique nous rend visite. Toute la jeunesse de la région est présente pour l'accueillir. Facile : on a rassemblé les scolaires. Images du Danube, de la capitale encore ravagée par la guerre. (Pourquoi vais-je dormir une nuit en plein air sur une terrasse d'une maison sur les hauts de Buda ?) Image mémorisée de la piscine de l'hôtel Gellèrt et sa piscine à vagues, qui fut fréquentée par les bourgeoisies d'Europe…

De mon périple de jeunesse je reviens donc doublement médaillé : as de la pelle, de la pioche et de la brouette. Catégorie sans grande estime en Occident à l'heure du bulldozer et de la pelle mécanique. C'est surtout mon élan au travail qui vient d'être reconnu. Je réfléchis au rôle de la médaille proche de la carotte qu'on agite pour faire avancer l'âne.

La médaille

J'ai rencontré jadis, je ne sais où, dans une campagne bien verte, à proximité d'un buffet, un ancien marchand de volaille, résistant, conseiller général et maire, depuis trente-huit ans,

9. Bernard Weisz, *Une voix communiste*, Éditions de L'Escampette, 2011.

10. Mon père a été mon professeur d'échecs.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

de la grande banlieue. Il portait la rosette de la Légion d'honneur à la boutonnière et quelques breloques au revers du veston et semblait heureux d'avoir un journaliste sous sa main. D'emblée, il me conta sa vie. Aviateur au début de la guerre, il était tombé à Verdun-sur-Garonne (!), une panne de moteur. « Ça fait bien d›être tombé à Verdun ? » il me demande. Il s'en est sorti par miracle. Alors ? Je pense : il ne me la fera pas et je lui parle de ses médailles, en souriant : « Oh, je n'aime pas les médailles, me dit-il, je les sors juste pour les cérémonies. [Et la rosette toute l'année, pensai-je.] Les hommes aiment bien les médailles, tu sais. Je vais en donner une demain à un administré. Il n'en dort pas depuis quinze jours. »

Nous avons bu un verre.

Aujourd'hui, pour une Légion d'honneur, il suffit de tomber sous les balles ennemies dans une embuscade lointaine… ou d'avoir de bonnes relations.

(Bien plus tard, j'ai aussi reçu une médaille, du travail, en bronze, signée Roland Leroy, des mains du directeur de *L'Humanité*. Pour mes vingt-cinq ans de journalisme. Il suffisait, pour la recevoir, de n'avoir pas cassé sa pipe, ni retourné sa veste. Aussitôt, j'ai pris la porte, avec ma petite boîte en carton, en pensant que je n'aurais pas dû me prêter à ce cinéma. J'aurais préféré une médaille en chocolat.)

De Corneille (*L'Imitation de Jésus-Christ*) :

> Où sont tous ces docteurs qu'une foule si grande
> Rendait aux yeux du monde autrefois si fameux ?
> Un autre tient leur place, un autre a leur prébende,
> Sans qu'aucun nous demande
> Un souvenir pour eux.
> Tant qu'a duré leur vie, ils semblaient quelque chose ;
> Il semble après leur mort qu'ils n'ont jamais été.
> Leur mémoire avec eux sous la tombe est enclose ;
> Avec eux y repose
> Toute leur vanité.

Chef de 88 Flak

Novembre 1948,

J'entre en caserne, à Valence, au 404e régiment d'artillerie antiaérienne. Le commandant nous fait un petit jus : « Je compte beaucoup sur vous, l'avenir du régiment et du pays… À mon âge, on prend du ventre… Vous n'êtes pas des "fayots"… Vous allez apprendre à conduire toutes sortes de véhicules, poids lourds,

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

tracteurs et chenillettes, puis connaître tout des transmissions, téléphones, etc. Plus tard, dans la vie vous saurez être des chefs, vous imposer aux foules de bourriques.»

J'affronte sans problème, en grand curieux. Je n'appréhende pas. Je ne suis pas un pacifiste bêlant. La guerre est «la continuation de la politique par d'autres moyens» (Carl von Clausewitz). On vient de m'enseigner qu'un fils de prolétaire doit prendre le fusil qu'on lui offre, «non pour tirer sur ses frères de classe, mais pour le retourner contre ses exploiteurs» (Lénine). À plus forte raison un canon. Mon «devoir» est de devenir un cadre, en défendant au mieux ma nécessaire liberté de mouvement. Je postule pour l'école des officiers. Prétention[11] ! On me concède celle des sous-offs. J'entre sous les ordres d'officiers issus de l'armée de de Lattre, braves républicains pour la plupart, ou sous-offs de l'Indochine, trop souvent alcoolos.

Je deviendrai maréchal des logis, chef de pièce pour commencer – le 88 Flak, canon allemand de récupération –, 7,2 tonnes avec train roulant et 5 tonnes en statique, créé par Krupp, l'année de ma naissance !, qui aura sans doute tué, ici ou là, puis servant de télémètre chleuh. La belle affaire !

Le soir du premier jour de caserne, je fais le mur avec un camarade, le coiffeur. Illico, après l'inspection, j'installe un polochon à ma place de dormeur, bien sûr. Ça consiste à grimper par-dessus un portail, derrière la caserne, à me glisser entre des barbelés et à sauter dans la rue. Guère facile, car un lampadaire découpe ma silhouette comme une ombre chinoise. Nous allons retrouver les adhérents de l'Union de la jeunesse du coin. Avec eux, nous rédigerons bientôt des tracts que je planquerai dessous mon matelas avant de les distribuer, ici ou là, à petites doses. Un jour de visite générale du quartier la prudence m'obligera à faire disparaître un reste substantiel de mes petites feuilles.

Il nous faut des chants de marche, bien sûr. «Qui en connaît ?» demande un officier. Je n'ose répondre. Je pense à mes chants où vibre le drapeau rouge. «Personne ne connaît de chants de marche ?» On nous apprend : *La boulangère a mis sa robe claire*, une niaiserie et *L'artilleur de Metz* : «Quand l'artilleur de Metz arrive en gar-

11. Comment pouvais-je imaginer qu'un travailleur de la Thomson, habitant Gennevilliers, communiste, qui plus est, citoyen conduit maintes fois au poste de police de sa cité, puisse être admis comme élève officier ?

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

nison toutes les femmes de Metz se mettent à leur balcon…», une vieille scie de la guerre de 14. Désuétude et tristesse ! La troupe a vite fait de substituer des paroles obscènes. Alors on nous apprend bientôt un autre chant, très martial et contemporain, celui de la *Kriegsmarine* : « Quand le lion rugit, l'armée des animaux se terre et frémit. Oui nous sommes les fameux corsaires, les rois redoutés de la mer…» Miséricorde ! ce chant a accompagné des milliers de jeunes Allemands au fond des océans… Nous sommes donc des lions maritimes. Insondable connerie.

Après quatre mois de présence, je ne comprends pas comment j'ai pu éviter encore la tôle. Ici, on en distribue à tire-larigot. Deux heures de retard après une perme : huit jours de prison ! Le tarif s'applique à la moindre peccadille. De quoi vite déchanter face à cette machine bureaucratique d'allure ophidienne.

Pointeur en gisement sur le 88, le seul poste assis sur le canon, une veine, je deviens chef de pièce et perçois alors qu'il est plus aisé d'obéir que de commander.

Je monte des gardes à la cartoucherie de Valence, près d'un tas de bois. Le vent souffle, très froid. Seul dans la nuit, mains dans les poches, le fusil sous le bras, le col relevé. Pour tuer le temps, il m'arrive de parler à haute voix, tout ce qui me passe dans la tête, comme un fou. Ma parole efface tous les bruits du silence. Quand je tends l'oreille, il m'arrive d'entendre de très loin l'arrivée des trains de Paris et leur descente vers le sud.

Je gribouille énormément de lettres à ma mère et à mes amis :

> On commence à faire de la D.C.A. Je suis au poste de commandement. Comment peut-on abattre un avion ? Faut le vouloir. Que de possibilités d'erreurs ! L'avion que l'on voit, l'avion futur, un pointeur en direction, un pointeur en site, un servant des distances actuelles, un servant des gisements, un servant des inclinaisons, un servant des distances futures, trois lecteurs de gisement, de site et d'évent ! Neuf hommes au poste de commandement. Si l'un d'eux se goure : pan, à côté ! De plus, interviennent des corrections aérolithiques et balistiques. Et celles-ci ne manquent pas ! Je ne pige pas comment on peut taper dans un avion. Faut vraiment avoir le moral ! Surtout quand on sait que les pointeurs ne font que recopier les données envoyées du télémètre P.C. Il faut, dit-on, 300 obus pour abattre un avion (ou 33 000, personne ne sait). Ça coûte cher... Enfin, je m'en balance. J'essaie de comprendre du mieux possible.
> Hier, je regardais dans la lunette des directions en tournant les manivelles. Le ciel était bleu, je n'y voyais que du bleu ! Un magnifique bleu.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Je suis responsable de la bibliothèque ; bibliothèque, un bien grand mot. On y trouve *La Vie des zouaves sous Mac Mahon* ou *La Prise de la Smala*. C'est pourquoi je demande des livres à ma mère.

Après mes classes – maniement d'armes essentiellement, sous un mistral glacé –, je dégoterai ma ficelle de sous-off. Bonne affaire ? Je dois me faire obéir par les deuxièmes classes et les antimilitaristes et obéir aux officiers. Rôle ingrat, surtout pour les corvées de pluches ou de nettoiement. Sans cesse, je dois faire face à des refus, des petites rebellions et je m'interdis de sévir. Il aurait fallu que j'envoie au trou deux ou trois récalcitrants, que je sois soupe au lait. Quand j'emmène une garde à la cartoucherie, à l'autre bout de la ville, mes artilleurs devraient marcher en file et au pas, ils se précipitent dans le premier bistro venu et j'attends… Je me ronge le sang. Bref, je joue au con. Je n'ai pas l'étoffe d'un meneur d'hommes.

J'utilise mon temps libre à courir la ville. Une fille m'entraîne dans la verdure sur le bord pentu du Rhône. Elle ne me plaît pas, me demande au poste de garde, me poursuit, etc. Je la fuis.

23 août, anniversaire,

J'ai des projets pour mon retour au civil. Travailleur tout neuf j'irai me faire réembaucher à la Thomson. Mes journées seront trop courtes. Pour mes 21 ans, j'ai rendez-vous avec une charmante jeune fille, à la porte de la caserne. Je l'accompagne sur un bout de chemin. Survient en Jeep le capitaine Brulé, un homme de fer. Huit jours d'arrêts. Motif : « A quitté le quartier pendant les heures de travail. » Ça me fait rire. Je n›ai rien à glander de la journée et j›étais seulement à deux pas du poste de garde. Brulé a peut-être changé le cours de ma vie… Allez savoir.

Quand des petits futés dévalisent le bureau de mon gros capitaine et subtilisent des kilos de bon chocolat, « mesure de justice, contre un profiteur », disent-ils, je ferme les yeux, ainsi que les deux autres margis de la batterie (Marcel, cheminot jociste et Paul, paysan jaciste). Les dissipés se feront pincer, iront en tôle et moi, et nous, les margis, récolteront quinze jours d'arrêts de rigueur. Pas plus, car alors l'affaire sortirait de la caserne pour remonter vers l'état-major. Le meneur de l'affaire, un antimilitariste acharné, affrontera la hiérarchie et sera vite embarqué manu militari à destination d'un bataillon disciplinaire.

Marcel fait des vocalises. Il a une belle voix et chante les airs du moment : *Qu'il fait bon chez vous maître Pierre…*

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Vient le temps des manœuvres.

Le régiment part pour Clermont-Ferrand. Je profite d'un peu plus de liberté. Seul dans la nature avec mon canon, mon marabout, mon camion GMC. La petite guerre quoi. Sans danger.

Récit de cette partie de campagne, à mes proches :

> Chers tous,
> Ça y est. Je suis rentré de guerre vivant. Pourquoi y suis-je allé puisque je n'ai rien vu, qu'un seul avion appelé par radio, cinq minutes. C›était donc la guerre. Je suis parti en chemin de fer lundi soir, de Valence. Nous sommes arrivés dans l'après-midi de mardi à Clermont-Ferrand que, bien sûr, je n'ai pu visiter. Je représentais le 404 auprès de l›état-major. J›ai eu le temps d'observer une bande de jean-foutre, les éternels embusqués qui avaient dû diriger la guerre de 40. Ça fait exactement quatre mois que je suis informé de cette manœuvre, eh bien… Ô incurie de ces gens ! mercredi soir, ils se sont aperçu que leurs cinq postes radio n'avaient pas les mêmes fréquences. Il a fallu modifier et réparer. C'est partout la même chose. Sur tout ça, règnent deux papes, deux lieutenants colonels, la direction suprême. Le premier a lu *Le Monde* de 14 à 17 heures et *Le Figaro* de 17 à 19 heures. Le deuxième a fait l'inverse : *Le Figaro* et *Le Monde*. Il est vrai que lorsqu'on s'appelle Vergnette de Lamotte, descendant d'une des plus anciennes familles de la noblesse languedocienne, qu'on porte monocle, on vole haut dessus de ce tintouin.
> Le départ du grand cirque a été donné le jeudi à 11 heures 30. Nous étions en guerre. J'ai déjeuné avec un lance-pierres, pain, pâté et zou !… un convoi avec d'interminables arrêts, chars, automitrailleuses, artillerie de montagne, de tout et de tout. Pour me commander : un jeune sous-lieutenant sorti de l'école, incapable. Je me serais mieux débrouillé que lui et sans mal ! Ça écœure de se faire engueuler par des foutriquets de cette espèce. Exemple : Un avion est signalé. Le convoi s'arrête. Rocchi mettez en batterie de ce côté (de ce côté, il y a un fossé à traverser, de l'autre, c'est plat, enfin passons…). Dans le champ, je veux faire cinq mètres pour trouver du plat. Non, ici, ordonne l'autre. Ici, c'est en pente. Ça ne fait rien. Exécution. En batterie ! Pour aller plus vite, il faut placer des cales sous les vérins des quatre flèches, afin de soulever les roues du sol sans avoir à descendre le canon. On ne fait ça que sur une route à l'horizontale. Eh bien, ici, il faut le faire sur une pente. Je ne peux bien sûr pas placer de cale sous la quatrième flèche. Je réunis les gars et à bras ferme ! on glisse la cale de force. On met de niveau. L'avion est loin ! Il nous aura tous éliminés. Nous sommes tous morts. C'est ainsi qu'on perd une guerre. Rocchi, votre mise en batterie était lamentable ! J'ai envie de le gifler. Obéir à des bélîtres et se faire engueuler ! Sur route, en 45 secondes exactement, je mets en batterie et en 40 je relève et j'accroche. Bon, je vous parle un peu trop de l'artillerie

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

> et, comme moi, vous devez vous en taper le derrière sur le bord du trottoir, comme disait mon prof de littérature. J'ai quand même fait une bonne ballade en Auvergne que je ne regrette pas, si ce n'est quand je pense aux millions que l'on vient d'engloutir pour balpeau. Partout les gens étaient sympathiques. On m'a offert ici un litre de gnaule, là une tasse de jus, plus loin un bon lit de plume. J'ai passé une nuit à la belle étoile à côté du canon en cherchant à tâtons mon sac, ma mitraillette, mon bidon, mes couvertures alors que « l'ennemi » était à cent mètres. Ils nous entraînent pour un casse-pipe... sans nous dire contre qui et pourquoi nous devons nous battre. Stupidité ! Un autre chef de pièce, enfant de troupe, était aussi écœuré que moi. C'est tout dire.

L'école de tir de Palavas-les-Flots (et les moustiques) près de Montpellier. Nous installons nos vieux canons sur la plage. Il s'agit maintenant de tirer sur un leurre traîné par un petit avion. Me voici soudainement chargé de tirer avec un canon de 25, servi par deux artilleurs. Je n'ai jamais vu cette arme, les deux hommes pas plus ! On me dit de poser ma main sur l'épaule du tireur quand il faut tirer. Nous tirons au commandement supérieur. Bien sûr, ça part n'importe où. L'adjudant se fait engueuler. Il m'engueule. L'aviateur a dû avoir les jetons. Stupide, suite. Heureusement ce n'est qu'un jeu.

L'armée m'incite ainsi à mieux saisir la perversité d'un pouvoir hiérarchique incontrôlé.

Encore huit jours d'arrêts : « Contrairement à l'ordre reçu, n'a pas enfermé les prisonniers à l'heure prescrite. » Vlan ! Puis ce matin, j'ai oublié de faire sonner le réveil à 6 heures. Vivement que j'en sorte ! Que personne ne me plaigne, je ne suis pas un martyr. Ils se figurent m'enfermer dans ma chambre. Je passe par le vasistas. Les copains me disent qu'ils me décoreront à la quille de « l'ordre du vasistas ».

14 juillet : Lyon est mort. Sans un bal. Juste une petite retraite aux flambeaux. J'entre à trois heures du matin dans la sale caserne de la Part-Dieu. Les matelas infestés de bestioles, je dors dans la cour, avant le beau défilé.

C'est la guerre froide. On nous organise des cours d'instruction politique ! Toujours stupidité !

Le jour de la quille chacun amène sa bouteille dans la chambrée des margis. Cela a fait un affreux mélange détonnant. Je dégobille affreusement par la fenêtre. Je me sens protégé à jamais de ce genre de sottise.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Berlin, le mur

En 1951, je me rends au Festival mondial de la Jeunesse démocratique, à Berlin. Le mur n'existe pas, exactement. Winston Churchill a pourtant dénoncé cinq ans plus tôt un rideau de fer, tombé au cœur de l'Europe – début de «la guerre froide». Ce «rideau de fer» est franchi sans problème par les premiers convois de jeunes festivaliers. Je suis «responsable» de l'un d'eux. À la frontière tchèque des militaires soviétiques montent dans les wagons. «Les Russes ! Voilà les Russes !» Nous leur faisons fête. Ils gardent des visages fermés en contrôlant nos papiers. Ça me contrarie. Je ne comprends pas leur grise mine. Nous allons vers eux, l'esprit en fête et ils ne nous voient pas.

Nous remontons vers Berlin, par le sud de la RDA. À la frontière la Freie Deutsche Jugend, filles et garçons blonds en chemises bleues, ornées d'un écusson de Soleil, nous accueillent dans une salle sombre garnie de tentures bleues. Ils nous embrassent, nous couvrent de fleurs, nous disent, les yeux dans les yeux, qu'ils condamnent les crimes du nazisme, qu'ils sont nos frères pour toujours, pour toujours. Des Allemands démocrates ! Tant de jeunes Allemands démocrates ! Ils nous ravitaillent. Le train repart. Nous sommes secoués. Nous faisons une distribution de cochonnaille, pains, bières dans les compartiments. Arrivés au dernier wagon, las, las, nous n'avons plus assez de nourriture. Las, les non servis viennent du Maghreb ! Ces amis sont furieux et parlent de discrimination et racisme. J'ai beau leur affirmer qu'on va arranger l'affaire et qu'il s'agit d'un malencontreux incident. Ils n'en croient pas un mot. Avec l'ami Émile Herlic (qui montera bientôt un numéro de clown avec mon ami Jean Wayser), nous faisons une quête dans tous les compartiments et revenons avec une montagne de subsistance. Tout s'arrange, tant bien que mal. Berlin : une clique nous attend sur le quai. *Marseillaise*. Tapis rouge. Grand apparat ! Nous devons laisser tous nos bagages après les avoir étiquetés. On nous emmène sur une place immense où je suis propulsé sur une tribune, devant un micro et une foule gigantesque. Je suis horrifié, bloqué. Je prononce seulement trois phrases sur la paix mondiale et l'amitié entre les peuples. Je suis ovationné, bien sûr, parce que Français, peut-être, parce que le monde entier sort de la pire des guerres, parce qu'il a tant besoin d'amour après un si brutal et long sevrage.

Berlin n'est que ruines. La ville a été déblayée, nettoyée. Partout on reconstruit. *Freie Deutsche Jugend bahof !* Je me retrouve, tou-

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

jours responsable, dans une école où nous allons dormir pendant le séjour. De bon matin, quand des chorales de jeunes filles de la FDJ viennent nous faire des aubades, je dois me lever en vitesse pour aller les remercier. Je n'ai rien à leur offrir, sauf mes splendides foulards de soie, *Picasso à la colombe*, qu'on m'a chargé de vendre. Je donne. Comment payerai-je ? Une jeune Allemande est mon interprète. Avec elle, je vais participer aux rencontres et voir les artistes venus du monde entier. La jeunesse allemande descend dans la rue, en uniformes bleus, avec cliques et tambours. Ça donne quelques frissons à des délégués français. Grandes discussions sur l'uniforme et les tambours. Les uniformes ne me gênent pas. Il y a dans cet apparat des aspects de l'âme germanique. Les militants communistes qui dirigent l'école où nous logeons sont des survivants de la guerre d'Espagne, anciens des brigades républicaines.

Quand même, à la porte de Brandebourg, ces flics, en noir, bottes cirées et chiens peuvent donner à penser, j'en conviens. Mais ce ne sont pas les mêmes…, n'est-ce pas ? Ceux-là sont fidèles à Staline. D'ailleurs, je peux entrer au siège central de la police populaire, sur *Unter den Linden*, où je ne rencontre que des filles et garçons de 20 ans, très cordiaux, pleins de rires et de gaieté, comme nous. C'est la joie dans une certaine insouciance. Oui, ici c'est la joie. L'Occident a vainement empêché les trains venus de chez lui d'atteindre Berlin. Plusieurs convois ont été stoppés à la frontière autrichienne. Il aura fallu toute l'énergie des jeunes festivaliers pour réussir à passer en force. En 1951, « le rideau de fer » est occidental. À Berlin-Est, on me dit : « Ne va pas de l'autre côté, tu risquerais des ennuis. » Je ne prends donc pas le métro pour les secteurs occidentaux. (Comment aurais-je pu penser que cet élan pour une société fraternelle sombrerait dans une magistrale et lamentable débandade ?)

On me demande de participer à un meeting du côté ouest, occupé par les troupes françaises. Pas de problème. Me voici dans une grande salle comble, face aux Allemands. Toujours agoraphobe tétanisé. Je prononce trois phrases, traduites au fur et à mesure. Les mots paix pour toujours, amitié, soldats français et je redescends de la tribune, mécontent de moi. Je n'ai exprimé que des banalités.

Sur le retour en France, notre convoi traverse l'Allemagne dévastée, Dresde océan de ruines, entièrement écrasée, il y a six ans, dans la nuit du 13 au 14 février, par l'aviation anglo-américaine. Nous chantons *l'Internationale* dans les ruines de Karlsruhe. En arrivant vers Paris, le train s'arrête, inexplicablement, en grande banlieue, puis il

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

prend une direction insolite, vers les voies de garage. Des centaines de CRS nous attendent sur un quai d'entrepôt. Étrange impression. Le pouvoir a peur de nous. Les flics se gaussent de notre pain noir et de nos bustes de Lénine en plâtre. Nous n'allons pas nous battre. Les paniers à salade nous disséminent ici où là, à travers la capitale. Berlin ? Ni vu, ni connu…

À la Thomson, par esprit de provocation, je porte la chemise bleue à l'écusson de Soleil. Ce qui me vaut de belles algarades, avec l'ami Trassar, l'anar, et les regards narquois de mes collègues de bureau, Sergent, Legros et les autres. Ils m'estiment, je crois, mais ne peuvent supporter ma chemise bleue.

C'est « la guerre froide ». L'Occident s'est opposé à ce que des jeunes Français passent de l'autre côté. Il n'est pas certain de son avenir. Il redoute bien le communisme, qui n'est plus un spectre (un même raisonnement motive les comportements dans les deux camps).

Le mur à venir ne me choquera pas. Pas plus, du moins, que toutes frontières d'États. Bientôt, 1961, la RDA va ériger ce mur par la nécessité affirmée de préserver son État, sa monnaie, ses réalisations. Aucun État au monde n'offre, effectivement, à l'univers un ventre mou et sans protection. Si les réalisations de la République socialiste deviennent évidentes, alors les Occidentaux voudront passer à l'Est. La République fédérale sera alors la première à estimer vitale la protection de sa frontière. Flux ou reflux de population dépendent des réussites d'ici ou de là. Certes mais…

Celui qui dresse un mur ne fait-il pas aveu d'infériorité ? Aveu pour la RDA des faiblesses de sa monnaie, de sa défense, de son économie… Sa force véritable, oublient ses dirigeants, ne devrait pas pouvoir lui échapper. Cette force est l'offre d'une vie meilleure construite par et pour tous ses citoyens, d'une meilleure assistance sociale, une meilleure solidarité, une promesse de progrès vers l'égalité des chances, un enseignement laïc, les libertés, celle de décider des priorités dans la construction du socialisme, etc.

En dressant un mur la RDA s'engage dans une voie qui ne devrait pas être sienne. Elle endosse le sombre manteau de l'absence de liberté, la pire des tares pour une nouvelle société qui se veut moderne. Comme l'a bien dit Miguel Benasayag[12], « la lutte contre les frontières et les parcages sociaux est une lutte profondément communiste – et

12. *Parcours,* Calmann-Lévy, 2001.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

seulement de surcroît anticapitaliste». Le mauvais exemple, en l'occurrence, vient du Kremlin, il est vrai. Le mur ne peut être dissocié de Moscou qui pratiquera en Allemagne une politique de règlement de compte et de récupération (des lignes de chemins de fer transférées en Russie !). Il me faudra deux décennies pour découvrir et comprendre ce que Rosa Luxemburg, la superbe révolutionnaire allemande, a si bien expliqué à Lénine et Trotski (dès 1905 !), avec cette mise en garde :

> Sans une liberté illimitée de la presse, sans une liberté absolue de réunion et d'association, la domination des larges masses populaires est inconcevable... Ce qui vaut pour le domaine politique vaut également pour le domaine économique et social. Le peuple tout entier doit y prendre part. Autrement le socialisme est décrété, octroyé, par une douzaine d'intellectuels réunis autour d'un tapis vert. La pratique du socialisme exige toute une transformation intellectuelle dans les masses dégradées par des siècles de domination bourgeoise. Instincts sociaux à la place des instincts égoïstes, initiative des masses à la place de l'inertie, idéalisme, qui fait passer par-dessus toutes les souffrances, etc. Personne ne le sait mieux, ne le montre avec plus de force, ne le répète avec plus d'obstination que Lénine. Seulement il se trompe complètement sur les moyens : décrets, puissance dictatoriale des directeurs d'usines, punitions draconiennes, règne de la terreur, autant de moyens qui empêchent cette renaissance. La seule voie qui y conduise, c'est l'école même de la vie publique, la démocratie la plus large et illimitée, l'opinion publique. C'est justement la terreur qui démoralise...[13]

Ces lignes auraient dû être méditées par tous les révolutionnaires[14]. Ils auraient compris que la démocratie authentique est la seule base solide de tout changement positif et n'auraient pas confondu les réactionnaires avec les homos, les poètes et les cheveux longs[15].

---

13. Rosa Luxemburg, *La Révolution russe* [1918], Éditions de l'Aube, 2013, chap. 5, Démocratie et dictature.

14. Le film allemand *Good Bye Lénine* (2003) illustre bien ce que fut le rêve initial des bâtisseurs de la RDA : construire une société attrayante pour tous les Allemands. Cette république aurait sans doute pu s'épanouir sans la présence soviétique. *Le Perroquet rouge*, autre film allemand (2008), montre la bureaucratie policière bête et méchante en action, mais aussi une héroïne qui refuse de quitter le navire RDA en perdition.

15. Les mêmes qui ont condamné la frontière entre les deux États allemands n'ont jamais protesté contre des murs installés sous le nom de blocus économique autours de Cuba, du Nicaragua et de la Palestine, ou sur la frontière US avec le Mexique. Dans le cas de Cuba,

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Le mur de Berlin est plus qu'une erreur. Il est bâti par une politique de repliement frileux et de répression. Dans un climat de guerre froide, je l'ignore, absolument.

Un an plus tard,

Henri Martin Lager est un très vaste camp de vacances, près de Berlin, en bordure d'un grand lac. Là, se trouve tout ce qu'un jeune peut espérer de mieux : plein air, activités sportives, canoës, restauration soignée, distractions diverses. Chaque représentation nationale est logée sous de vastes tentes. Les invités sont par définitions la crème des « combattants de la paix » de l'Europe (sauf pour la délégation française, j'en porte témoignage). Les jeunes Allemands sont studieux et sportifs. Ils revendiquent pour la République démocratique le droit de participer aux jeux Olympiques. Quelques Français, du genre chahuteur Dupont-la-joie et franchouillards, discréditent leur patrie. Certains se font une gloire d'aller déloger les délégations voisines pendant les siestes ou les heures d'études. D'où plusieurs conflits navrants. J'en suis peiné. Le camp est clos et sous surveillance. Par mesure de sécurité, me dit-on. Les journées coulent dans la douceur et la langueur. C'est une bulle de douceur : à chacun selon ses besoins. Sauf qu'on ne travaille pas. Une immense tente sert de salle à manger, ouverte en permanence. La nourriture est parfois étrange. On peut, par exemple, consommer une soupe au chocolat en entrée et enchaîner sur la cochonnaille. J'engage de sérieuses parties d'échecs. J'arrive encore en finale. Dans ces rencontres le moral joue un rôle important. Donc je joue, un peu naturellement, décontracté : le type sûr de lui. Je m'éloigne du jeu. L'adversaire s'imagine avoir affaire à un grand champion. Il se concentre, mais trop. Je le sens énervé, inquiet… Ainsi, je le pousse à la faute. Et ça marche, plusieurs fois. Jusqu'à cette finale où ma décontraction, telle un boomerang, me joue un sale tour. Je ne serai pas « champion d'Europe ».

Nous devisons parfois dans ce camp. Après la projection du film *La Chute de Berlin*, par exemple où l'on peut voir le grand Staline, brillant, superbe et vénéré, descendant d'un avion après la prise de Berlin, tout nimbé de gloire, comme le Jésus de Raphaël dans *La Pêche mira-*

---

il s'agit d'empêcher une expérience socialiste de devenir exemplaire. Le coup de force fasciste contre la République chilienne témoigne que les forces du capital font fi des frontières en fonction de leur stratégie.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

culeuse. Une jeune camarade de la FDJ, interprète, m'assure que ce film n'a aucun rapport avec la véritable bataille de Berlin. Elle me précise sa pensée : ce fut atroce, Staline n'est pas venu à Berlin… Un homme mûr (ancien des Brigades internationales en Espagne) lui murmure quelques mots en allemand. Elle cesse de me parler. Il est des choses qui ne doivent pas être dites. Plus tard, et plus loin, je retrouve la jeune fille. Elle me confirme : elle ne doit pas parler de ça. De quoi ? De ce qu'elle sait de la bataille de Berlin, de ce qu'elle a vécu. Par « décence ».

Mais la venue de Staline à Berlin dans une apothéose reste quand même une imposture.

J'enregistre. Comme un couac dans le grand concert de la fraternité internationale. Je l'oublierai, un temps. Viendra un autre temps ou cette discordance, ajoutée à d'autres – comme le sort de Kostov –, et par accumulation des critiques ouvertes venues d'ailleurs, mais pas du camp adverse, me poussera à me poser des questions valables sur la nature du pouvoir soviétique, puis sur le fonctionnement d'autres pouvoirs.

Au moment du retour, chaque pays doit présenter un spectacle artistique. La délégation française n'a rien prévu, ou pas grand-chose. Les pays socialistes ont des chorales et des danses admirables. Nous, nous avons seulement une bourrée auvergnate et une gavotte bretonne péniblement mises en scène avec des danseurs d'occasion descendus de Ménilmuch. Je suis peiné. La supériorité culturelle de l'Est est éclatante.

Une fille, me dit-on, a vainement cherché à me retrouver au moment du départ. Je ne me rappelle plus de son nom.

J'assiste au Festival de la jeunesse de Bucarest (comme journaliste de *L'Avant-Garde*). La capitale sort d'une élection et les murs sont couverts d'affiches « *Votati solarel !* ». J'occupe une belle suite, avec deux autres amis, dont Anoun, un délégué Algérien, dans un grand hôtel, là même où, m'assure-t-on, ont logé de grands dignitaires nazis, comme Ribbentrop, par exemple (idée de « revanche » ?). À l'ouverture des festivités, sur le grand stade de la capitale, les délégués algériens posent problèmes. Ils entendent défiler derrière un drapeau vert et blanc à croissant rouge. Le débat me passe par-dessus la tête. Plus tard ces Algériens prévoient une rencontre avec la délégation française. Anoun, m'y invite. À la même heure, les Français sont invités par la délégation soviétique. Ce sera notre première occasion de parler à des jeunes soviétiques. J'oublie les jeunes Algériens. Mon ami

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Algérien me dira le soir même son amertume (et il aura mille fois raison, dis-je aujourd'hui).

Cette rencontre avec les Soviétiques est une vraie déception. Les filles et les garçons ne prononcent pas un mot de français et nous ne savons pas le russe. De plus, ils nous semblent distants et froids – comme les premiers soldats soviétiques rencontrés naguère –, alors que nous aimerions les embrasser. C'est vraiment le degré zéro de la communication. On va. On vient. On frôle des visages hermétiques. Pas d'amour…

Même impossibilité d'approcher vraiment les jeunes Chinois bardés de bouquins. J'en ignore la cause. Je suis tel un bouchon à la crête des vagues…

Le 27 juillet 1953, je musarde dans les rues de Bucarest quand j'apprends une grande bonne nouvelle : un armistice est signé entre les belligérants de la guerre de Corée. C'est un immense soulagement. Le soir, je me retrouve dans je ne sais quelle réception où la vodka coule à flot. Je me réveille dans la nuit, sous les arbustes d'un jardin public, avec une gueule de bois, un vague dégoût et l'idée noire d'être un électron libre, seul au monde.

Furieux, leste et rapide

Paris, le 28 mai 1952,

Ridgway, général en chef des forces américaines en Corée rend visite à ses amis du gouvernement français qui a envoyé là-bas un corps expéditionnaire. La guerre fait rage dans la presqu'île de Corée, entre les deux blocs mondiaux. Le 11 avril de l'année dernière, le président Harry Truman a remplacé le général MacArthur, qu'il jugeait trop dangereux, par ce Ridgway. MacArthur envisageait de pousser les combats jusqu'en Mandchourie et d'utiliser au besoin l'arme atomique. Ridgway parait aussi dangereux. On dit qu'il pourrait utiliser l'arme biologique, c'est-à-dire répandre des microbes ou virus mortifères sur les forces communistes[16]. Ce 28 mai, je suis donc dans

16. En 2003, une des conséquences de l'affaire Frank Obson confirmera l'utilisation par l'U.S. Army de l'arme bactériologique dans la guerre de Corée et l'embauche des nazis expérimentateurs et tortionnaires par la CIA dans la lutte contre le camp soviétique. (Frank Obson, écœuré par ces agissements avait démissionné de la CIA. Il sera assassiné peu après à New York.)

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

la rue, contre cette guerre et contre le général Ridgway. On manifeste aux cris de *Ridgway la peste !* au carrefour Richelieu-Drouot et en d'autres quartiers de Paris. Les forces de polices chargent brutalement. Heureusement, je suis ingambe et rapide. Je cours vite et réussis à passer à travers les mailles d'une nasse policière. Il y a des blessés.

Une autre manifestation de protestation va suivre. Raymond Guyot, le secrétaire de la fédération communiste de la Seine, estime qu'il faut désorganiser la production (c'est-à-dire toucher aux profits). Cette fois, la police n'a qu'à bien se tenir. Du nord au sud et de l'est à l'ouest de la capitale des cortèges convergent vers le centre de Paris. Celui de Boulogne-Billancourt, j'en suis, arbore des pancartes revendicatives aux manches longs et solides, certaines sont mêmes soudées sur des barres de fer. Elles sont inoffensives… si on ne s'y frotte pas. Rue de Provence, il y a des collisions violentes avec les CRS, ou de la police, des cars… Moi-même, je me retrouve avec une pancarte respectable et peu maniable. Après flux et reflux, je l'abandonne lâchement dans un bistro. Le pavé est resté aux prolétaires… quelques minutes.

Alors que je prodigue mes fureurs pour faire avancer la raison (*qui tonne en son cratère* !), de sourdes batailles se livrent là-haut, dans l'appareil dirigeant du PCF, à propos de l'Union de la jeunesse, notamment. Des lettres, et des coups bas sont échangés entre dirigeants. J'ignore tout de ces turbulences. Je suis Fabrice à Waterloo. La preuve d'une « activité antirévolutionnaire » en France nous vient par André Marty et Charles Tillon.

André Marty me fusille

André Marty, ancien secrétaire de l'Internationale communiste, figure du mouvement ouvrier français, a impulsé la révolte des marins de la mer Noire en 19 et dirigé les Brigades internationales pendant la guerre d'Espagne. Il est de tous les combats ouvriers. Il hait le fascisme et le capitalisme. On l'a vu, au cours d'un débat parlementaire, retirer sa ceinture de cuir et la faire virevolter et claquer sous les nez de politiciens véreux. Sa vigilance est telle que, visitant un jour une colonie de vacances de la ville de Gennevilliers, il demande qu'on ôte du toit une girouette qui a l'allure du symbole franquiste (*dixit !*). Il a vraiment le sens du combat de classe ! Quand des travailleurs en grève, à la Snecma, sont assiégés dans l'entreprise, il utilise les égouts pour déjouer la stratégie policière et réussit à forcer le blocus.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Je l'appréciais. Je l'avais approché en tant qu'élève de l'École centrale du parti pour la jeunesse (un mois d'internat à Viroflay, 1949) – ce stage s'ajoutait aux cours du soir de l'Université nouvelle, que j'avais suivis à Paris, rue des Martyrs, économie, politique et histoire avec d'excellents universitaires, comme Jean Baby. J'approfondis les énoncés du « matérialisme dialectique » et de l'idéalisme en reprenant les écrits de Politzer, *Les Principes élémentaires de philosophie*, et *La Dialectique de la nature* de Friedrich Engels. André Marty s'était fait un plaisir de clôturer la session par un récit de *La Révolte de la mer noire*[17]. Avec exercice concret de tactique et de stratégie militaires. « Que ferais-tu dans telle situation ? » me demanda-t-il. Je réfléchis, avant de bafouiller une réponse. Marty : « Moi, je suis l'ennemi, je fais ceci et je te fusille… » Puis il me dédicaça son livre, amicalement. Il avait la gâchette facile, dit-on.

En temps de guerre, la mort est banalisée. Marty, devais-je apprendre plus tard, aurait fait fusiller des anars à Albacete, pendant la guerre d'Espagne.

Il avait des relations directes avec la direction nationale des Jeunesses communistes (l'UJRF). La direction fédérale, dont j'étais, avait ses propres relations avec Raymond Guyot, secrétaire de la fédération communiste de la région parisienne, *via* Paul Laurent. Quand Marty fut « démasqué », la direction nationale dut faire amende honorable et venir au siège de la direction fédérale, comme on va à Canossa, pour reconnaître ses erreurs : Oui, elle était sous l'influence néfaste de Marty, oui, nous, les dirigeants du département de la Seine, avions raison contre eux. Paul Laurent présida, avec une évidente jubilation, cette grande explication qui flattait son magnifique ego et expliquait, bien évidemment, les difficultés que rencontrait l'organisation. J'ai assisté à ces conclusions. Que pensais-je ?

J'étais bien malheureux. Marty m'était sympathique, comme Tillon, l'ancien chef des FTP, ancien ministre de l'Air, son incroyable « complice ». Je croisais ce dernier après sa « déchéance », dans le bus 139, à Gennevilliers. Je revois sa triste figure regardant droit devant lui, dans le vide. Ce souvenir me ravage.

17. Cet ouvrage relate le grand mouvement des mutins de 1919, qui s'étendit d'Odessa à Vladivostok, lors duquel des soldats et des marins français se révoltèrent contre la guerre que l'État français, allié aux Blancs, menaient contre la jeune république des Soviets.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Je devais bien me rendre à l'évidence : tous les communistes et leur direction étaient unanimes dans ce procès dont le réquisitoire ne laissait aucun doute : Marty et Tillon exprimaient une méfiance coupable vis à vis de l'Union soviétique. Pire, ils devaient avoir des relations secrètes avec des éléments antisoviétiques au sein même de l'URSS ! La cause était indiscutable, entendue. Les affaires Marty-Tillon furent certainement le premier acte du superbe gâchis qui allait se métastaser dans le Parti français. Des dirigeants nationaux de l'UJRF, hommes d'une belle trempe, parmi les meilleurs, tel Jean Messer ou Robert Tef, plâtrier, retournèrent volontairement à leurs occupations premières.

(Ce que je conte là est une vue de bidasse. Je prendrai conscience de la nature autocratique du PCF, dirigée par une section des cadres prenant ses ordres à 4 000 kilomètres de Paris. L'affaire Tillon-Marty fut mise en scène par Marcel Servin qui, à son tour, fut victime de la machinerie inquisitoriale.)

Charles Tillon, étranglé de chagrin

Je suivais la ligne orthodoxe, mais sur une base théorique consolidée, certain que la société bourgeoise moderne ressemble à un magicien incapable d'exorciser les puissances infernales qu'il met en branle. J'étais désormais convaincu que la pensée marxiste analyse parfaitement les guerres économiques et leur « logique ». À ceux qui m'objectaient les échecs des sociétés « marxistes », je répliquais que ces échecs intervenaient tous dans des sociétés arriérées qui, certainement, n'étaient pas en état de mener à bien les changements imaginés par Marx.

Un vieux militant respecté, Honoré Galli[18], m'avait expliqué combien notre *esprit de parti*, lié au centralisme démocratique, était notre bien très précieux. Je suivais le *centre*. Sans penser évaluer le *démocratique*. *Esprit de parti*, l'expression remonte à l'Antiquité ; je me demandais quand même ce que cette notion pouvait sous-entendre, sans avoir conscience « que les hommes, en s'unissant entre eux », comme l'a remarqué Witold Gombrowicz, « s'imposent mutuellement telle ou telle manière d'être, de parler, d'agir… Chacun déforme les autres tout en étant déformé par eux ». (Je comprendrai, plus tard, que l'esprit de parti abaisse les affections pour y substituer des liens formés seulement de

18. Honoré Galli (1912-1977), militant communiste dès 1935, résistant. Il participe à la reddition de von Choltitz à la libération de Paris.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

rapports d'opinion. « Les grandes qualités d'un homme qui n'a pas la même religion politique que vous, a dit la sublime Madame de Staël, ne peuvent être comptées par ses adversaires : les torts, les crimes mêmes de ceux qui partagent votre opinion, ne vous détachent pas d'eux. Le grand caractère de la véritable passion est d'anéantir tout ce qui n'est pas elle, et une idée dominante absorbe toutes les autres. L'esprit de parti n'a point de remords. Son premier caractère est de voir son objet tellement au-dessus de tout ce qui existe, qu'il ne peut se repentir d'aucun sacrifice quand il s'agit d'un tel but. »)

André Marty était un homme libre, plutôt anarcho-communiste – un peu de la même famille que mon père –, proche inconsciemment de Blanqui et de chefs de la Commune. Sans doute doutait-il de la justesse de la politique stalinienne. Il était fort bien placé, tout autant que Charles Tillon, pendant la guerre d'Espagne, pour être au parfum sur ce point (faire là-bas la guerre aux anarchistes sous l'assaut des fascistes fut plus que la pire des erreurs, un crime où la Guépéou tint la meilleure part). Sans doute les deux hommes avaient-ils connaissance des monstruosités des goulags. Peut-être, plus plausiblement, Marty était-il peu enclin à pratiquer le culte de la personnalité des secrétaires généraux tant il s'aimait lui-même, énormément.

Charles Tillon se dira étranglé de chagrin, pris de dégoût, dépouillé vif. Il sera exclu du PCF en 1970 et réhabilité *post-mortem*. Il condamnera l'invasion de la Tchécoslovaquie et l'accession au secrétariat du PCF d'un ex-travailleur volontaire en Allemagne pendant la guerre. Il est l'auteur de *On chantait rouge* et de *Les FTP soldats sans uniformes*. À sa mort, le 13 janvier 1993, le président de la République saluera « un homme libre, un grand et beau caractère ». Il sera enterré à Marseille, avec les honneurs militaires.

Il fallut donc profiter d'une purge exigée par Moscou pour se séparer de ces éléments combattants très populaires et sans doute peu maniables. Question de pouvoir, question de rivalité entre les résistants de l'intérieur, ceux qui n'attendaient pas des conseils de Moscou et les fidèles, liés au centre stalinien. (Aujourd'hui, André Marty et Charles Tillon, deux caractères solides, restent à mes yeux des militants éminents du mouvement ouvrier. Je passe sur les évidents « défauts » du premier – mythomane, souvent brutal… – en avouant méconnaître précisément sa biographie. Marty, Tillon jetés aux orties, auront eu « la chance » de n'avoir pas été citoyens d'un pays du « socialisme réel ».)

D'autres exclusions et condamnations de communistes vont suivre. Je ne peux les évoquer ici, mais le *Dictionnaire biographique du mou-*

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

vement ouvrier de Jean Maitron révèle ou confirme la vie tragique de ces exclus, victimes d'un stalinisme à la française.

À dégager…

L'armée m'appelle, comme réserviste, à Provins. Par deux fois. Le deuxième stage (1950), d'une quinzaine de jours, me plonge dans un chaos inouï : si une guerre survenait n'importe quel ennemi arriverait droit sur les Champs-Élysées, sans problème. J'erre dans une cours de caserne semblable au *Combat de carnaval* de Bruegel. Les officiers cafouillent. Les deuxièmes classes se meuvent tels des primates, prêts à toutes les facéties. À l'heure du rata, c'est une ruée sur les bouteillons puis, tout part à vau-l'eau, chacun pour soi, on bâfre et les récipients vides traînent partout. C'est à qui ne fera rien. Les officiers s'évertuent à regrouper leurs canonniers qui s'emploient à s'esquiver. Malgré tout, la harde prend la route pour un champ de manœuvre, dans la Somme, au bord de mer.

Le long convoi stoppe en rase campagne. Les troufions se carapatent dans les champs. Un jeune lieutenant décide de faire démonter une mitrailleuse. Puis de la faire remonter. Démonter, il peine. Remonter : c'est un refus général. Il en pleurerait le gradé. Il ordonne le rassemblement. Les artilleurs grimpés dans les arbres – des singes ! – refusent d'en descendre. « On ne veut pas faire la guerre, dit l'un d'eux, et merde à l'armée ! » Pas de guerre, c'est la pensée de tous. Ça ressemble à une rébellion.

La cohorte arrive, vaille que vaille, sur les plages de galets. On veut me confier une pièce à feu, puis on se ravise : je serai veilleur de guet, avec deux hommes. Plus de canon pour moi. Me voici au milieu d'un herbage, avec une paire de jumelle et un téléphone, comme les soldats de Saint-Viâtre, pendant « la drôle de guerre ». Sans ordre précis. Je passe des heures allongé dans les fleurs de pissenlits à observer les cumulus. J'entends le soir des récits incroyables : des artilleurs ont fait un tour en ville en empruntant la Jeep du général… L'un d'eux, frère d'une vedette du cinoche, se vante d'avoir violé une jeune paysanne sur un bord de chemin…

De retour de cette partie de campagne, la foire continue. Il me faut attendre la remise de mon livret militaire. Je patiente. D'autres ne supportent pas l'incurie et rentrent chez eux, sans leurs papiers. Que se passe-t-il dans les bureaux ? Je dégote mon livret, l'ouvre et découvre une page de cahier d'écolier insérée avec ces mots manus-

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

crits : « À dégager de tout poste de confiance, d'unité spécialisée ou susceptible de participer au maintien de l'ordre. »

En mon for intérieur, il me semble que cette décision secrète est frappée du bon sens. Je me contente de replier le papier et de le replacer dans mon dossier militaire… et de prendre la porte. (Ne tenais-je pas une preuve de l'existence d'un fichier politique clandestin ? Aujourd'hui, bien évidemment, je ferais un foin du diable. Je voudrais retrouver l'auteur de ces lignes, voir quels ont été leurs conséquences sur « ma carrière militaire ». Je poursuivrais en justice.)

Je suis prévenu. En cas de guerre, je ne resterais pas à observer le ciel et les nuages… à travers les barreaux d'une prison.

Surprenantes sont les valses de gouvernement depuis quelques années. La France serait-elle devenue ingouvernable ? Le gouvernement de Georges Bidault, le démo-chrétien a démissionné le 24 janvier de l'an 1950. Le 13 juillet, celui du vieux Queuille, qui lui a succédé, laisse la place à celui de Pleven…

Du sang dans l'acier

Juillet 1953,

Comment un fils d'ouvrier peut-il devenir journaliste… Pour intimider les protestataires, après les grandes manifestations contre la guerre de Corée, le ministre de l'Intérieur, Martineau-Desplat, fait arrêter Jacques Duclos, secrétaire du Parti communiste, sous le prétexte grotesque d'avoir utilisé des pigeons voyageurs – sans doute pour ses relations secrètes avec Moscou ! (Deux pigeons morts ont été trouvés par la police dans la voiture du leader ! Ils étaient destinés, bien sûr, à la casserole de petits pois.) Quelques dirigeants de l'UJRF sont aussi emprisonnés, d'autres vivent dans une semi-clandestinité. Sale ambiance ! C'est la guerre froide. On me conseille la prudence. Je vais dormir ici où là, chez des camarades, dans Paris. Serait-ce la lutte finale ?

On me propose de devenir militant permanent (révolutionnaire professionnel, dira-t-on plus tard). J'accepte volontiers. Ce qui ne plaît guère à ma mère, j'imagine, car ma rétribution sera problématique. Je ne lui apporterai plus une paye régulière. C'est dur. Qu'importe, la Cause est bonne ! Je ne vis pas pour le fric. Je n'attacherai jamais une quelconque importance à l'argent. À la Thomson, mon chef de service, Carcasson, tente de me retenir : « Si tu veux une augmentation, on peut voir », me dit-il. Trassar, le

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

brave anar, se fout de moi : « Tu as raison de partir. Tu vas avoir une traction-avant, ça va être la bonne vie. »

1er janvier 1953,

Me voilà parachuté directeur des Éditions de la Jeunesse (de l'UJRF). Ça ne consiste pas à éditer, mais à diffuser « la littérature », et sous ce mot il ne s'agit pas de romans mais essentiellement de brochures de propagande. Bref, je tiens les comptes des sorties de brochures dans un cahier d'écolier. Les objectifs sont fixés par les dirigeants et je ne dirige donc rien. Les paquets de brochures partent plus ou moins difficilement. Je dois faire rentrer l'argent. Et, puisque la jeunesse se fiche comme de l'an quarante de ces opuscules (notamment des textes attribués au grand Staline sur *la linguistique* !), je me retrouve simplement dans une pièce obscure sans aération, au rez-de-chaussée de l'immeuble de la rue Humblot, siège national de l'UJRF, dans l'amoncellement des brochures invendables, avec le cahier de compte et toutes les emmouscailles imaginables. Il me faut notamment tenir des tables de cette « littérature », avec Jean-Jean, mon adjoint, aux portes des réunions des instances dirigeantes ou des grands meetings. J'assure aussi en partie la sortie matérielle du périodique *Notre jeunesse*.

J'ai quitté mon boulot à la Thomson pour… ça !

« L'idéal » me soutient. Je fais quand même lire *Et l'acier fut trempé*, de Nicolaï Ostrovski (je respecte son héros), *La Dernière cartouche*, de Jean-Pierre Chabrol ou *La Place rouge*, de Pierre Courtade, et des brochures sur les héros, Fabien, Danièle Casanova, Guy Môquet, etc.

La foi sauve. Heureusement, car je suis rétribué souvent par la grâce d'un système improvisé de troc. Jean Messer, qui fait partie de la cellule des abattoirs (un *tueur du parti* !), nous propose des viandes de première qualité. D'autres camarades sont payés avec des Zeiss, appareils photo venus de RDA. L'organisation a des dettes. Lorenzi, trésorier national, joue des miracles du déguisement pour éviter les commerçants créditeurs en colère qui tentent de le débusquer en son bureau.

Heureusement, je ne resterai guère dans cette basse-fosse. Le journal a besoin d'un journaliste, juste à l'étage du dessus. Me voici, six mois après mon arrivée rue Humblot, journaliste professionnel à *L'Avant-Garde. Le journal de combat des jeunes travailleurs*[19] – où je ne rencontre aucun véritable journaliste. Cette promotion est inespérée

19. Carte de presse 14 447, que je garderai toute ma vie, même métamorphosé en « journaliste honoraire ».

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

(Dans quelques années, l'apprentissage du journalisme « sur le tas » aura disparu, même pour des militants. Il faudra, dès le départ, posséder des diplômes.)

Graphomane acharné, « écrivant », le reportage sera ma vocation : aller à travers le monde, comme un ambassadeur, noter tout ce qu'un lecteur peut souhaiter connaître, les voix des humbles et celles des moins humbles, les senteurs comme les couleurs et les bruits… La curiosité de voir et savoir ne me quittera plus. Dès le premier jour, je rédige des critiques de livres et de films. Ma première critique concerne un film italien, *La Paix sous les oliviers*. Mais je suis aussi secrétaire de rédaction.

J'apprends, seul ou presque, la mise en page, la cotation des articles, le maniement des cicéros. J'aime choisir les caractères, les illustrations, l'esthétique de la page.

Je titre « Du sang dans l'acier » mon premier reportage en France pour *L'Avant-Garde* : dans une aciérie d'Hagondange, un jeune vient d'être amputé par une lame d'acier chauffée au rouge qui a sauté d'un train de laminoir. Accident du travail, presque banal dans cette région de sidérurgie. Je rencontre le malheureux sur son lit d'hôpital et, ensuite, d'autres amputés, des vies détruites, gâchées, ici et là, autour de l'usine.

Cette première expérience, douloureuse, est suivie d'autres reportages à travers la France, de Laval à Saint-Pourçain-sur-Sioule. Le journal se fabrique à l'imprimerie du Parti de Rennes, qui publie aussi *Ouest-Matin*. Je prends donc le train tous les mardis matin et reviens les mercredis soir après une nuit à l'Hôtel de France, vieil hôtel un peu moisi.

Dans le même temps, je dois « suivre » la vie de l'UJRF des Côtes-du-Nord. Régulièrement, je me rends à Saint-Brieuc, plus rarement à Lamballe ou Guingamp ou Saint-Nicolas-du-Pélem, pour rencontrer quelques responsables de cercles qui vivotent doucettement. Je leur passe des consignes et tente de les aider tout en cherchant à récolter un peu d'argent (souvent j'arrive chez eux sans billet de retour sur Paris). Parfois, ils organisent des fêtes champêtres riquiqui. Ils me poussent alors à monter sur quelque promontoire pour porter la vertu républicaine à une poignée de jeunes paysans. Je ne sens pas la bonne façon de rassembler cette jeunesse.

Atteint par « la limite d'âge », je quitte l'UJRF. Je ne possède plus le profil. Un doctrinaire, chaudronnier, du Nord, R. Gerber, joue les purs et durs. Il parle, du haut d'une tribune, d'opportunisme à propos de la

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

couverture du premier numéro du journal nouvelle formule[20], faite d'une photo de Geneviève Kirvin, starlette filante de l'époque. Elle montre trop ses gambettes. Ô crime ! Cette photo a été choisie par la direction de l'UJRF (oui, c'est ainsi que ça fonctionnait !), mais Jeannette Vermeersch y a vu une déviation immorale (Cachez ce genou que je ne saurais voir). Le justicier explique : « Les erreurs ayant été décelées, l'ossature du personnel a été changée. » Je me sens concerné puisque je suis seul à partir. Je suis donc remercié, sans le savoir, et sans qu'on me dise un mot d'une critique venue d'où l'on sait, qui ne me concerne d'ailleurs absolument pas. J'ai bien entendu. Je laisse dire, satisfait secrètement de quitter cette nef bringuebalante de l'avenir du Parti.

Bien sûr, à ce point, un homme doté d'une plus fine capacité d'analyse aurait, tel Candide, pris la clé des champs. Mais de telles broutilles ne remettent nullement en cause mon engagement. Le parti est un outil. Les hommes passent, les principes demeurent, pensé-je.

Foi, normes et religiosité

15 août 1981,

Aujourd'hui, j'imagine, comment les meetings de Camélinat, l'étoile du Parti, devaient vibrer.

Si j'ai l'air de porter un regard vinaigré et ironique sur notre Histoire, ce n'est surtout pas pour me moquer ou regretter. Il fallait ces réunions, ces manifs, ces défilés qui ne revendiquaient pas seulement « des sous », plus de justice sociale, la paix au Vietnam, en Palestine et s'élevaient aussi contre des crimes. Aujourd'hui encore, je suis dans la rue chaque fois qu'il le faut. Mon air espiègle vise uniquement le rituel, le protocole, l'expression souvent naïve de nos rassemblements de naguère. La façon de faire. Pour être parfois railleur, mon regard ne se veut pas désinvolte. Je sais maintenant que le style prépare l'avenir. J'entends seulement brocarder l'évidente religiosité qui imprégnait notre vie – comme celle de Campanella dans son utopie – et que je retrouve, par exemple, dans nos chants de l'adolescence :

Une seule espérance nous rassemble et nous dicte sa loi.
Et sur cette espérance, nous avons établi notre foi.
Tous les pays du monde, en leurs langues répondent,

20. Il s'agit de *Nous les garçons et les filles*, substitut de *L'Avant-Garde* jusqu'en 1969

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Par la jeunesse vient la promesse d'un avenir meilleur.

Ce fut peut-être proche de la vérité d'un instant. Hélas, la jeunesse n'était pas une force unie, et elle ne détenait nul pouvoir. La loi, dictée par l'espérance, n'établit aucune foi et la promesse illusoire d'un avenir fleuri se fane aux premiers frimas de la géopolitique. Ces mots étaient pourtant repris dans toutes les langues de la Terre et clamées par des millions de poitrines. Ce qui n'empêcha nullement le spectre de la guerre froide de s'élever dans notre ciel, comme on sait. Je ne vais pas me faire un dessin.

Voilà un peu ce qui fut. On ne refait pas l'histoire. Jamais le même fleuve ne couche dans son lit, comme dit I Ching (*Le Livre des mutations*).

Vacance, à la terrasse de l'*Écritoire*

Août 1978,

Dans le reste de mon temps, je n'hésite pas à étudier les tessitures de la beauté. J'admire Vermeer au Grand-Palais, les estampes japonaises au musée Guimet, ou des photos au Palais de Tokyo. Je flâne au long des quais de Seine. J'apprécie la luminosité du ciel sur les Invalides, musarde au long de la contre-allée de la Concorde au pont de l'Alma, vire sur le bitume des grandes perspectives.

Il m'arrive aussi de m'attarder dans les parcs, au jardin du Luxembourg, au musée Galliera ou dans la roseraie de Bagatelle. Là, je peux même faire bronzette comme toutes les jeunes femmes qui dévoilent prudemment au regard fixe du soleil ce qu'elles laissent à l'ombre à longueur de jour, une épaule, une cuisse et ça dore près des dentelles.

Ce matin, je déguste un jus d'orange à la terrasse de l'*Écritoire*, place de la Sorbonne, au milieu des minettes étudiantes qui papotent et repapotent pendant que je feins lire mon journal et m'amuse de leurs propos, de leurs jeux, de leurs minauderies, de leurs façons de se bichonner le museau sans raison et de parler en adultes des débats à l'Assemblée nationale – « Vous avez entendu Frédéric Dupont et l'autre qui parle comme Marcel Dassault, embrassez-vous les uns les autres, l'utopie quoi » – et j'admire leurs minois jolis, tout frais, aux rondeurs et velouté de pèche, aux senteurs de mangues certainement, les roses cerises de leurs bouches, le khôl discret de leurs paupières et leurs jolis cous et délicats poignets garnis de fins colliers d'or, et les regards furtifs des garçons et je vois comment, quand c'est venu, les bouches

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

et les langues des couples se mélangent fougueuses comme si c'était la première ou la dernière fois, et se séparent comme si ça n'avait aucune importance, et je me regarde les observant, voir si personne ne fait attention à mon voyeurisme si naturel et finalement discret, je ne vous dis pas. (Je suis plus parisien que banlieusard, en fin de compte.)

Et leurs beaux tissus impeccables aux couleurs tendres qui doivent sentir la lavande, si on pouvait y mettre le nez et on devine les mamans aux petits soins derrière toutes ces filles et tous ces garçons et de bons papas friqués, probablement, et pas seulement, des cajoleries et de l'argent de poche, pour boire des Coca et les dernières boissons *in*.

Je commence la rédaction d'un ouvrage sur l'information pour les éditions La Farandole : *Informer, pourquoi, comment*[21] ? À partir d'une catastrophe imaginaire, pour l'exemple, la collision d'un ferry-boat et d'un pétrolier, j'entends remonter, pour de jeunes lecteurs, aux sources de l'information, suivre ses développements à travers les relations et les multiples commentaires des agences de presse, des envoyés spéciaux des journaux, des radios, des télévisions. Il ressort de mon tableau imaginaire – mais proche du réel : je mens vrai – une diversité qu'il faut savoir décoder : l'information pure n'existe pas. Elle arrive au lecteur, à l'auditeur, au téléspectateur, choisie, travaillée, conditionnée comme un produit alimentaire dans un supermarché. Comment l'informé peut-il s'y retrouver dans ces cacophonies d'opinions ? Il ne doit pas tout croire, ne pas affirmer *: C'est vrai, je l'ai lu dans le journal*, ou *C'est vrai, je l'ai vu à la télé*. Il doit réfléchir sur la source de l'information qui lui parvient.

« C'est lisible comme un roman », estime Pierre Durand dans *L'Humanité*. « L'ouvrage, dit-il, en apprendra plus à bien des maîtres que maints savants colloques. »

J'ai passé dans tes bras l'autre moitié de vivre

11 juin 1955, mairie de Pierrefitte,
(Le ciel était bleu, ce matin-là. Te souviens-tu ?…)

J'avais rencontré Monique dans l'escalier du siège national de l'UJRF, rue Humblot. Jolie, fraîche, preste et coura-

21. Ce bouquin m'entraînera vers de multiples rencontres, de Paris à Marseille et Bègles, etc., au cours de 1979. Il me vaudra le prix Jean Macé de la Ligue de l'enseignement. Tirage 25 000 exemplaires.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

geuse. Elle était une dirigeante de l'Union des jeunes filles de France, deux étages au-dessus du journal *L'Avant-Garde*. Nous nous sommes plus et aimés, sur-le-champ, pour ainsi dire. Ce matin, nous sommes à la mairie de Pierrefitte, Monique, en tailleur blanc, moi dans un costard anthracite un peu étriqué, fait sur mesures, par un camarade couturier, Maurice Mittelman[22]. On ripaille dans un resto hongrois, près du carrefour Richelieu. Il y a là Henri Martin, second maître de la marine, dégradé, libéré depuis peu, après cinq ans de réclusion pour « tentative de démoralisation de l'armée », Paul Laurent, ainsi que Lucien Germa. J'ai oublié de m'occuper de la musique. Un ami court chercher quelques disques. Tout ça à la bonne franquette. J'ai oublié – *lapsus scriptus* ? – d'inviter Jean Faucher, mon ami de la communale. Ma mère est heureuse : « Je n'ai pas de fille, tu seras ma fille », dit-elle à Monique qui n'a pas connu sa mère, décédée toute jeune de tuberculose, à Aubervilliers.

Monique est fille unique de Louis Cochennec, agriculteur pauvre des Monts d'Arrée qui a perdu une jambe pendant la guerre de 40. Sa famille entière fut combattante : sa tante Hélène, grande figure de la Résistance, arrêtée par les nazis et transférée au camp de Ravensbrück le 21 août 1944, peu avant la libération de Paris, au *Kommando* de Torgau où elle refuse de fabriquer des munitions. Soutenant une vieille dame dans une sélection, elle sera gazée le 15 mars 1945 à Buchenwald ; François, son oncle, mari d'Hélène, arrêté à la même date, évadé par deux fois, rescapé de Buchenwald – il m'a dit son intrépide traversée clandestine de l'Allemagne ! – ; ses oncles, Yves, qui rejoint Alger, et Jean, qui rejoint Londres ; son oncle Corentin, tué dans le maquis breton… Une famille qui ne peut recevoir de leçon de patriotisme. L'antifascisme ne survient pas comme un champignon après la rosée.

Et, moi, « j'ai passé dans tes bras l'autre moitié de vivre » (Louis Aragon). Ni toi sans moi, ni moi sans toi.

22. Maurice Mittelman a tiré sa révérence au début janvier 2004. Il a été enterré à la même heure que Daniel Billon, cet excellent dessinateur que j'ai connu à *L'Avant-Garde*. Départs de braves vieux amis de jeunesse perdus de vue.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Brigitte, mon bébé

4 juin 1956,

Le soir de ce jour, j'étais de permanence à l'agence. Je téléphone à la clinique des Bleuets, vers 21 heures, me semble-t-il. Mon enfant va paraître, me dit-on. Je demande l'autorisation de « participer ». Pas de problèmes. On m'accepte. Je file par le métro, changement République. Une naissance est toujours un énorme événement. Surtout quand on est le père et qu'on ignore si on va aimer une fille ou un garçon. L'heure de la grande et heureuse surprise est arrivée. Mon cœur bat la chamade.

Depuis des semaines, j'ai assisté avec Monique aux cours du docteur Hersili, gendre du docteur Lamaze qui a introduit en France la méthode dite de « l'accouchement sans douleur ». Le principe est élémentaire : si la femme se crispe, la douleur est intense, si elle est décontractée, la douleur n'est pas grand-chose. Il faut donc mettre la future mère en confiance, lui apprendre à bien respirer, à se détendre, et tout ira pour le mieux. Je résume. En fait « l'accouchement sans douleur » n'est que rarement parfait. La réalité vécue navigue toujours entre des extrêmes (douleurs aiguës, moindres douleurs). Le père est toujours… bouleversé.

Ainsi, je contribue, avec les très pauvres moyens d'un père en cet instant, à la naissance de mon bébé. C'est une fille !!! Elle chante très bien. On dira plus tard qu'elle avait le cordon autour du cou. On, qui est ce on ? (Je mesure l'immense patience du métier d'historien.)

L'important : je suis devenu père d'une fille. Encore un nouveau tournant dans cette vie. Je deviens autre. Père de famille heureux. Ça me rend tout chose. Comment dire, plus exactement ? Adulte, plus adulte. Responsable, avec une pointe d'inquiétude. Le temps de m'y faire. Une chose est de faire des guiliguilis, autre chose d'être respon-

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

sable d'un être humain. Je sais aussi que ma mère va être enchantée, elle qui n'a eu que des garçons. Mais comment oserai-je jamais manier dans mes grosses pattes cette si fragile petite créature aux yeux bleus qu'on va appeler Brigitte.

Cette naissance bouscule toutes mes habitudes, bien sûr. Elle m'oblige à une réorganisation de notre vie de couple. Il nous faut prendre une nourrice qui ira prendre notre Brigitte à la fermeture de la crèche avant que nous la récupérions chez elle. C'est une course contre la montre, infernale et permanente, surtout pour Monique et d'autant plus que la fonction de journaliste communiste est souvent, plus qu'aucune autre, sans horaire fixe. Une sacrée galère.

Brigitte, après une maîtrise de philo à Nanterre, sera institutrice pugnace et ardente des maternelles gennevilloises, rendez-vous d'enfants de toutes couleurs.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Chapitre 14

Tendre insouciance

La bonne foy, la modeftie, la cognoiffance cordiale & ferieufe de fon peu, eft un grand tefmoignage de bon & fain iugement, de droite volonté, & ainfi une belle difpofition à la fageffe.
Pierre Charron, *De la sagesse*

Après mes rages de dents

Dans mon landau, j'ai dû croiser en chemin, sans le savoir, un jeune monsieur, au souffle court, qui allait bientôt finir ses jours ici, à la villa Beau Soleil, à Bandol, face à la mer d'azur, le célèbre D.H. Lawrence…

Je me suis demandé, bien plus tard !, si ce barbu moustachu, qui voulait fonder un journal satirique intitulé *The Red Rag* (*Le Chiffon rouge*) et créer une communauté idyllique, se penchant sur moi-bébé, ne m'aurait pas soufflé dans l'oreille ses idées troublantes et ma destinée. Le 23 août 1928[1] – André Breton écrivait *Najda* – vers 23 heures, je poussais mon premier cri, à Bandol, pays d'amandiers, de vignes et

1. C'est vraiment un jour de fête ! Mickey et Pim Pam Poum naissent cette même semaine. Desnos publie son *Étoile* : « Si tu trouves sur cette terre une femme à l'amour sincère, belle comme une fleur… » Soixante États signent à Paris un pacte de renonciation à la guerre et s'engagent à résoudre tous les conflits de manière pacifique. En Allemagne, le Parti national-socialiste des ouvriers – autrement dit parti nazi – n'a fait que 2,6 % des voix aux législative de mai dernier. Le journal *L'Humanité*, de ce 23 août 1928, publie en tête de la une cette opinion de Karl Marx : « La civilisation et la justice de l'ordre bourgeois apparaissent, en une lumière sinistre, toutes les fois que les esclaves et les asservis, les accablés, les écrasés, de cet ordre-là, se soulèvent contre leurs maîtres. Alors, cette civilisation et cette justice se dévoilent : c'est la sauvagerie sans masque et la vengeance sans frein. » 1928, année de ma naissance, se tient à Stuttgart, Allemagne, un « zoo humain ».

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

mimosas. Mes parents m'appelèrent Jean, probablement en relation avec le saint du calendrier des PTT et sans penser qu'il était le frère de saint Jacques, « fils du tonnerre ». Jacques me suivra bientôt. J'étais un gros bébé, quatre kilos. J'ai tété longuement ma maman, dit-on. Après mes rages de dents, aux plus lointains de mes souvenirs – qui avancent comme des tigres, des caméléons ou des taupes –, je retrouve la terre, le ciel, le soleil de ma tendre enfance, des images et des sons : pierres et sable chauds, mer céruléenne, joueurs de boules, stridulations des cigales, pluies diluviennes… et la boutique, avant que mon père, artisan électricien fasse faillite, victime d'abus de confiance et de son absolue désinvolture envers l'argent. « Le commerce, c'est du vol ! » disait-il, souvent.

(Voyez, ami(e), comment nos réminiscences se mêlent, inextricablement, à ce que qu'on découvre plus tard, *mémoire involontaire*. Qu'est-ce qu'un souvenir, au plus profond du crâne ? Il me faut tenter une mise en ordre et prendre mon enfance par la main.)

« Hé dis donc toi », disait un homme au couteau. D'un ton bourru. « Hé dis donc petit drôle… » Il voulait sûrement dire viens me voir, ou rire en me faisant peur, ce coiffeur de Bandol avec son grand rasoir. J'avais une trouille folle chaque fois que mon papa me tirant par la main m'emmenait du côté de sa boutique ouverte sur la rue, une peur bleue de son long couteau brillant. Sur le port, un cirque avait installé ses roulottes et ses tentes. Les saltimbanques enfonçaient des pieux à grands coups de masses. Je voyais des singes, des zèbres et j'entendais des bêtes féroces rugir dans des cages, tout près. Là, j'ai aperçu pour la première fois un sauvage. Il plantait aussi des pieux. Je n'avais jamais vu d'hommes à la peau toute noire. Je l'ai approché, du côté des bêtes sauvages et j'ai eu un grand frisson. J'ai tout raconté après : « J'ai vu un sauvage, maman[2]. »

Une dame, Mistinguett[3], cliente, me faisait des câlins. Elle devait avoir la « couleur de fleur de chicorée, avec de longues jambes, un

2. La notion d'homme *sauvage* – antonyme de *civilisé* – a été répandue par les colonialistes dans les années 1880. Ainsi, dès l'âge le plus tendre, je recevais, en toute innocence, l'idée sotte et criminelle que les hommes étaient partagés entre civilisés et « sauvages ». Le petit d'homme occidental se trouvait marqué dès son b-a-ba par l'ethnocentrisme de l'idéologie ambiante. Les vrais sauvages (blancs), je ne tarderai pas à les affronter.

3. Petite histoire : Mistinguett venait de se défaire de sa fonction de directrice du Moulin Rouge et devait penser à son retour fracassant

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

gai sourire et un regard sentimental» comme a dit Colette (*Le Matin*). Je ne sais. Je tenais souvent mon aîné, Claude, Didi, par la main en le regardant, de bas en haut, dans un sentiment d'admiration. Didi avait une superbe chevelure dorée et bouclée. Tout le monde l'admirait. J'étais un brun, coiffé à la Louise Brooks, j'aimais beaucoup les bouillies sucrées à la farine de semoule ou de Maïzena et les croquettes de riz que me faisait ma maman.

La boutique existe toujours, à peine changée. On peut la voir, à deux pas du port, au 5 de la rue de la Marine, devenue rue Toesca, occupée par un antiquaire (maison Bernard Chastagnier). Ça ne me console pas d'y trouver de vieilles choses. Elle fut, en son temps, moderne, en béton, imaginée par Piollenc, l'architecte très certainement mécène de mon père, qui venait de restaurer les Folies Bergères. Mon père, «fils d'émigré corse», descendu de sa montagne sans bagages, grand sportif – rugby, natation, et roi du patin à roulettes rue de Solferino à Paris–, n'aurait pu se payer une aussi belle boutique marquée de son nom, ROCCHI, en lettres géantes ! Il en avait rêvé de son «entreprise» ! Il s'en était ouvert à son cher ami Maurice Pico l'artiste-décorateur, un soir, sur le pont des Arts. Son grand copain l'avait soutenu moralement. Ils s'étaient connus au CGE Cross-country Natation. En 1921. Pico avait écrit une lettre, ornée de jolies dessins que mon père reçut au Japon, à bord du croiseur *Montcalm* dont il nettoyait le ponts – service militaire : «Mon frangin, tu peux avoir confiance en moi… Je t'aiderai dans ton entreprise… ce projet de maison d'électricité m'intéresse énormément. Il nous faudra commencer modestement, et se faire

aux Folies Bergères, en succession à «la perle noire» Joséphine Baker (1930). Elle voulait adopter mon frère qui avait déjà plus de 3 ans. La marraine de Claude fut une Hollandaise, propriétaire d'une vaste villa proche de la plage. Il se peut que j'aie été baptisé subrepticement à la demande de ma mère qui venait de perdre son premier bébé atteint d'une diphtérie et n'était pas franchement agnostique. Renseignement pris au secrétariat de la paroisse de Bandol, mon parrain s'appelait Jean Gaymard et ma marraine Mathilde Hache, fille du docteur Hache. Deux inconnus de moi. J'ai été baptisé en février 1929, ce dont mes parents ne m'avaient jamais parlé. J'étais donc un enfant de l'Église, et son Dieu m'avait à l'œil sans que je le sache. L'événement serait lié à une soirée autour de Mistinguett : mon père installait l'électricité dans la villa de l'artiste quand le courant vînt à manquer. Elle demanda des bougies, pleins de bougies. Il y eu une petite fête entre gens du spectacle. Michel Simon avait sa demeure non loin de là, face à la plage de Renécros. La décision du baptême aurait été prise cette nuit-là.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

remarquer par une bonne propagande lancée intelligemment… les amis des sports et nos relations artistiques pourront de leurs côté nous favoriser…»

Ginette, la compagne de Piollenc, jolie femme joyeuse, de grande et bonne vie, devait aussi veiller sur nous. Elle venait d'inspirer diablement Pico dans sa création de la façade des Folies Bergère. Pico et mon père l'avait connue au journal *L'Auto* dans une fonction de secrétaire.

«L'entreprise d'électricité» fit donc naufrage ! Ce dut être tragique. Dans cette boutique un escalier menait à nos chambres. Ma mère pleurait parfois. Elle voyait bien que les rayons se vidaient et l'argent ne rentrait pas. Mon père faisait crédit à tout le monde, même à de gens de passage et se faisait voler admirablement. Il avait installé l'électricité du casino tout neuf (la première piste lumineuse par éclairage au sol, une réalisation de Piollenc[4]) avant de mettre la clé sous la porte.

Autoportrait de Pico, de son vrai nom Maurice Picaud (1900-1977), sculpteur, décorateur et peintre, dans une de ses cartes de bons vœux. Artiste des Arts Déco, formé à l'école Boulle, il travailla avec Émile-Jacques Kuhlmann à la décoration du paquebot *Normandie*, vitrine de l'art français des années trente. On lui doit notamment la façade des Folies-Bergères, classée à l'Inventaire des Monuments historiques, des décorations du Veld'Hiv (détruites), de l'hôtel de ville de Montdidier, des peintures, lithographies, caricatures de presse.

C'est assez symbolique, non ? Mon papa à marner dans les plâtres d'un lieu de jeu et de plaisir, pour installer les fils et les ampoules, et être obligé de fermer boutique, quand la *jet-set* allait bientôt jouir sur toute la côte, à proximité de Thomas Mann, Marcel Pagnol, Raimu ou Fernandel… Ce naufrage ne me touchait pas, bien sûr. Je me retrouvais souvent avec maman

4. Une autre petite histoire avance que l'architecte Piollenc, en butte à des escrocs, aurait fait détruire en une nuit tous les travaux qu'il avait entrepris.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

sur la plage de Renécros, à l'ouest de Bandol, tout au bout de la rue des Écoles. Lawrence, je l'ai su, se promenait plutôt vers la pinède de la pointe Encanet. Je ne le verrai pas ! J'ai six mois quand, avant de mourir, il monte à Paris chercher un éditeur pour son roman *L'Amant de Lady Chatterley*, que je lirai bien plus tard !

1932, ma famille s'embarquait avec valises et biberons pour Tunis, près du belvédère et des arches de Bab-el-Khadra, sur une idée de Ginette, dit-on, dans une aventure correspondant à la construction du Colisée de Tunis que venait d'entreprendre Piollenc. Mon père (travailleur émigré !) trouva là une façon de « rebondir ». Il n'avait guère d'autre choix : la faillite, la crise général du capitalisme et son troisième gosse, Jacques, encore bébé…

Sur un grand chantier, près de notre immeuble, place Bab el Khadra, une sonnette enfonçait des piliers dans le sol. Nous allions souvent nous promener à La Goulette où des rames du métro parisien terminaient leur vie dans des crissements de ferraille, parfois jusqu'aux jardins d'Hamilcar, à l'ombre du palais, au-delà des haies de jujubiers. Ces sorties, dans la douceur du soir, sous les palmiers, les luisances et les reflets des lumières dans les eaux noires étaient merveilleuses. Un soir, nous avons regardé un voleur d'oranges à l'étalage, de l'autre côté d'une rue. Nous allions aussi sur la route aux palmiers qui longe la mer, où pendant longtemps une bête crevée empuantit l'air. Là, maman vit passer un jour la voiture de Ginette qui ne s'arrêta pas au signe qu'elle lui fit. Elle en fut choquée. Ginette allait sans doute retrouver Jacques X, un autre ami, dans sa villa, à Carthage. Au belvédère, j'aimais jouer sous les poivriers et les mimosas. Nous courrions sous les ombrages. À l'entrée du parc, ma mère ne manquait jamais de nous acheter des gâteaux que vendait un Arabe (il ne proposait que des gâteaux secs, à moins que ce fût un Juif qui aurait vendu des galettes de pain azyme[5] ?). Je raffolais des pâtisseries arabes. Je n'ai jamais retrouvé la finesse et délicatesse de ces gâteaux frits, au miel, en forme de rose.

5. « La remémoration est une reconstruction imaginative […]. Ainsi, le souvenir est rarement fidèle, et peu importe qu'il en soit ainsi » (le psychologue Frederic Bartlett, *Remembering : A Study in Experimental and Social Psychology*, Cambridge University Press, 1932). « Le travail de mémoire n'a pas d'autre fin que la vérité » (Jean-Pierre Vernant, *La Traversée des frontières*, Seuil, 2004). Son écriture révèle, bien sûr, un décalage entre les actes et paroles du passé et ce que l'on pense aujourd'hui de ce que l'on pu faire et dire en ce temps, compte tenu de l'expérience. D'où, parfois, une pointe de déplaisir à se souvenir.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

J'adorais aller au marché, voir les djellabas blanches, les chéchias rouges et les montagnes multicolores de fruits et légumes, tomates, aubergines, dattes, figues, oignons, laitues, haricots, piments, citrons, abricots, oranges, grenades, dressés en pyramides, humer les fragrances des épices. Des pauvres et même des gens qui avaient perdu leurs jambes se traînaient à ras du sol et tendaient la main. Je les redoutais. Dans notre panier garni, nous ramenions du bonheur à la maison. Maman nous laissait rarement seuls. Nous avions pour consigne de n'ouvrir à personne, personne. Un jour on frappa à notre porte et nous regardâmes par le trou de la serrure. Un œil nous observait. Nous eûmes très peur. Un autre jour, alors que Didi et moi descendions de la terrasse, une inconnue voulut nous photographier. Nous fuîmes vers notre logis. La femme négocia vainement la photo avec ma maman. Nous étions beaux, disait-elle. Ça me fit énormément plaisir.

Notre demeure possédait un escalier recouvert de carreaux de faïence très colorés, très jolis, arabes. Le gardien arabe couchait dessous. Mes parents trouvaient ça révoltant. Nous allâmes rendre visite à quelqu'un dans une villa. Je jouais dans le jardin, à l'automobile. Je mangeais en faisant un tour du jardin et vroum, vroum, j'avais un moteur en moi. Je revenais faire le plein, près de l'escalier. Le soir et la nuit sont trop vite venus arrêter ce jeu passionnant.

Quand vint l'automne, Ginette regagna la France. Elle emmena Didi avec elle. Ma mère pleura d'avoir à se séparer de lui. Peut-être en pensant à son premier bébé, mort de la diphtérie, qui sait ? Plus tard, je retrouvais mon aîné à la gare Saint-Charles de Marseille, sur un quai, près d'un pilier en fer, peint en vert, avec de gros boutons (rivets).

Après Tunis, j'ai voyagé plusieurs fois en mer pour la Corse – une fois à bord du *Mustapha,* un bateau gigantesque[6]. Par un hublot, je voyais la Grande bleue moutonnante – et ce doit être la raison de mon attirance pour les ports où je ne me lasse pas, aujourd'hui encore, d'observer les paquebots et les multiples activités qui les entourent et de rêver en regardant la mer, comme Marius sur le vieux port.

Ginette devait être amoureuse de Didi.

Nous sommes allés plusieurs fois à Carticasi, le village où mon père retrouvait sa famille, une cousine surtout qui l'avait élevé et l'appelait Fanfan. J'avais une sacrée frousse des vaches, toutes énormes. Lorsqu'elles m'approchaient tête basse, je courrais me réfugier dans

6. Probablement le *Mustapha II*, de la Compagnie de navigation mixte, de 1914.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Carticasi, 990 mètres d'altitude, village d'enfance de François Rocchi.
Aquarelle d'Alain Briand.

la pièce du four, derrière mon frère, le cœur battant la chamade. Là, ça sentait bon la farine de châtaigne. Ma mère me disait que j'étais stupide, que ces bêtes à cornes étaient gentilles. J'avais quand même très peur.

Nous nous rendîmes chez Ginette, ou chez Piollenc, dans la Drôme, au Poët Laval. La campagne. Mon père travaillait chez eux, sur l'électricité. En ami. Il y avait une piscine dans le jardin, et des carreaux noirs et blancs dans le grand salon. Les trois frères mangions dans la cuisine, avec Jules, le valet. La maisonnée surnommait mon jeune frère Jacques, bébé emmailloté de blanc, *Le calamar*. Je ne sais pourquoi, mais ça a dû le marquer. Un calamar (j'ai su plus tard), c'est plein d'encre noire. Il devait empêcher Ginette de s'amuser. Un jour, Jacques tomba dans la piscine. Mon père l'aperçut au fond de l'eau et le sauva. Cela fit beaucoup d'agitation. J'aimais jouer avec Jules sous les châtaigniers pleins de gros marrons. Quand arrivait le tortillard, en bas, je courrais dans la pente pour le voir passer, sifflant, crachant, fumant. J'adorais la belle machine à vapeur et son sifflet. Un autre jour, on rapporta un gentil ânon à bord de la voiture noire des Piollenc. Ce fut une franche rigolade, malgré que la bête ait passé une patte à travers le plancher de la bagnole et se soit un peu brûlé le sabot sur le pot d'échappement. Ginette s'était éprise de ce bourricot en Tunisie et l'avait acheté. Elle

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

ne se refusait rien. Chaque fois que ma mère partait avec elle, je ne sais où – je n'aimais pas ça –, je courais à travers le champ pentu pour rejoindre la route, plus bas, et voir disparaître l'Hotchkiss décapotable au grand klaxon de vache, *tueuutt, tueuutt* ! Ginette aimait « la grande vie ». Elle chantait avec ma mère, *Quand tu reverras mon village, mon Paris, mon gai Paris…* ou *Monte là-dessus tu verras Montmartre* et aussi *J'ai une femme qu'adore les animaux, c'est sa passion, c'est sa vie…* J'ai entendu ces joyeuses chansonnettes durant toute mon enfance. Ça et le tourne-disque dérangeaient les bonnes sœurs d'un couvent voisin.

Ma tendre enfance a filé ainsi, dans l'ignorance de vivre l'avant-guerre.

Par la gare de Lyon, nous sommes arrivés à Paris avec nos valises. Quelle foule ! Une ville pleine de voitures, d'autobus à plate-forme, tout rond sur le devant. Nous avons trouvé un logement provisoire chez Germaine et René (le frère de maman, qu'avait fait 14), concierges rue de la Comète, à Asnières, avant de nous installer à Gennevilliers, *Gadouville*[7]. Mon père a travaillé d'abord chez Radialva (à Asnières) puis chez Philips.

Je sentais les tracas de mes parents. J'avais accompagné maman chez un grand toubib – le docteur Allendy[8] – et j'étais inquiet en attendant dans le salon, sur un fauteuil de velours. Je ne comprenais pas sa maladie. Mon père recherchait souvent du travail. Il se faisait virer des usines par les patrons. Il était syndicaliste CGT et souvent chômeur. Il travailla bientôt à la Radiotechnique, à Suresnes. Il s'y rendait par les quais de Seine en vélomoteur. Ma mère lui faisait sa gamelle. On disait qu'il avait un franc-parler. Nous écoutions tous les jours Radio cité, dont on apercevait l'antenne sur le coteau d'Argenteuil : Les publicités, *la Boldoflorine, tisane pour le foi, D'un coup de Timbler je fais briller mon auto*, *oui mon auto brille et scintille grâce à Timbler*, mais surtout *La famille Duraton* et *Sur le banc* avec Jeanne Sourza et Raymond Souplex. Ce qui me fait songer que nous dégustions du Banania, *Y-a-bon*, et que mes parents se faisaient des grogs au rhum Négrita en écoutant *Dédé de Montmartre, La java bleue, Was mir bic touch'em*.

7. Le doux sobriquet, gentiment péjoratif, provient peut-être de l'arrivée en 1867 des champs d'épandage pour égouts de Paris.

8. Il s'agit de René Allendy, psychanalyste réputé, fondateur, avec René Laforgue, de la Société psychanalytique de Paris (1926), auteur avec le même de *La Psychanalyse et les névroses* (1924). Et aussi *Capitalisme et sexualité* (1932) et *Journal d'un médecin malade* (1942).

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Albert Lebrun inaugurait les chrysanthèmes… Au petit matin, les charriages de primeurs – choux fleurs et poireaux – montaient vers les Halles de Paris où, plus tard, Louis Aragon les retrouvait :

Ces charrettes brinquebalantes,
Les carottes vont aux Halles
Cahotant sur le pavé
Dans cette aube mal lavée
Et l'ombre de la place Dauphine

…ce claquement des fers des chevaux, plus la sirène de Chenard et Walker.

Maman, pas toujours gaie, chantait parfois Mistinguett et *Elle me fait pouet pouet*… de Georges Milton.

J'ai cru au Père Noël, sincèrement, puis j'ai longtemps feins d'y croire… par intérêt (?). C'était toujours une vraie fête, avec le sapin, les chaussures à proximité et les lampions, les boules, les guirlandes argentées, les bougies multicolores qu'on ressortait d'une vieille boîte à godasses. Mon père pouvait entrer du travail et faire un signe de la main, bras levé, pour indiquer à ma mère la hauteur du sapin planqué sur le palier. Je faisais mine de ne rien voir. Pour ne pas troubler ma mère, pensais-je. Sur la fin de la pratique, on n'attendait plus le lever du jour. On écoutait, l'oreille tendue et, quand on devinait que les paquets avaient été déposés, impatients de savourer le miracle, nous surgissions. C'était généralement simple et modeste, des bêtes en plomb, un tracteur agricole – mon père ne voulait pas de tanks ni de soldats de plomb dans la maison ! –, du matériel pour fabriquer des avions en balsa avec des élastiques en guise de moteur (ça, c'était pour Didi), des chocolats fourrées. Nous étions heureux. Mon père pouvait aussi me fabriquer un garage pour mes petites voitures. C'était fait sans élégance et je voyais bien que c'était du bricolage. Alors ce Noël manquait de charme. Une année, mes parents m'emmenèrent au cinéma, rue de Rennes et m'abandonnèrent ainsi que mes frères, pour quelques instants. Ils allaient faire les emplettes pour Noël pendant que nous regardions Spencer Tracy dans *Capitaine courageux,* un film angoissant de Victor Fleming où les héros luttaient contre une tempête déchaînée. Le Père Noël a dû disparaître après ce cyclone.

Nous n'allions pas souvent au cinéma. Le lieu privilégié était une salle située au fond d'un hall d'exposition Citroën, derrière la gare Saint-Lazare. Quel plaisir de pénétrer dans le noir ! On y voyait, gratuitement je crois, des documentaires de voyages, notamment un film sur *La Croisière jaune,* l'expédition Citroën à travers le continent

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

asiatique. Que j'aimais ce cinéma-là ! Toujours trop court. En sortant de la salle, on retrouvait les fantastiques chenillettes, pimpantes, repeintes couleur crème, nettes et authentiques, revenues du bout du monde, celles que l'on avait admirées dans le film, triomphantes d'une nature âpre où vivaient des peuplades mystérieuses, inconnues et parfois hostiles !

En 34, j'ai entendu les sirènes d'alerte – pour la première fois. Il se passait quelque chose à Paris. Rien n'allait bien. Il y avait des bagarres place de la Concorde et les gardes mobiles à cheval intervenaient contre « des factieux ». Je ne pigeais pas grand-chose à ces événements désagréables et de grande gravité. Mes parents parlaient de trafic d'armes, de « cagoulards » et d'un sale type au nom de Stavisky, qui s'était réfugié dans un chalet de montagne avant de se suicider – « d'une balle tirée à trois mètres » avait lu mon père dans le journal *Le Canard*. Ce qui les inquiétait.

36 : mon père m'avait emmené à une manifestation du côté de la mairie d'Asnières, avec banderoles et drapeaux. Les ouvriers demandaient des sous. Quand ils sont passés devant chez Nicolas, le marchand de vin, ils ont crié : *Nicolas au poteau ! Nicolas au poteau !* (*sic* !) C'était le Front populaire, les drapeaux rouges, les défilés… Puis survint la guerre d'Éthiopie contre l'envahisseur italien. Les Italiens recevaient une châtaigne des Éthiopiens. Dans la cours de l'école, on chantait : *As-tu vu le Négus, sur la porte de Djibouti, qui grattait les puces à Mussolini*…

Tout allait pour le mieux. Ma maman – mère au foyer – me couvrait de caresses et de bises. Je mangeais bien. J'étais bon élève. Même le meilleur, pour un moment. Au CP, j'avais obtenu le prix d'honneur (CP, 1re année, 1935). À la remise du prix, dans la grande salle du Centre administratif d'Asnières, tout le monde avait bien ri quand j'avais disparu derrière ma lourde récompense : *Au pays des fourrures*, un livre énorme, rouge et doré, de Jules Verne[9].

9. Ce jour-là, les adultes ont parlé d'une nouvelle liaison aérienne, entre deux villes d'Afrique – réalisée par un monomoteur Caudron-Pélican. Toutes mes remises de prix du primaire se passeront sur un fond de tragédie dont je n'avais pas conscience. Cours élémentaire, 12 juillet 1936, prix d'excellence et de camaraderie : 50 prisonniers arrivent à Sachsenhausen, faubourg d'Oranienburg, au nord de Berlin, pour édifier un complexe SS et installer « l'inspection des camps de concentration » d'Himmler. Cours moyen première année, 10 juillet 1940, prix très bien : l'Assemblée nationale donne les pouvoirs constituants au

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

J'entrais en classe sur un cheval blanc

Comme tant d'autres, je n'avais pas de théâtre, ni Ipad, ni téléphone, ni télé, ni portable, ni podcast, ni frigo, ni carte orange ou navigo, ni métro, ni auto, ni *jean*, ni disque, ni CD, ni PC, ni vélo, ni ananas, ni kiwis, ni saumon et peu de livres à la maison – juste une *Encyclopédie Larousse* en six volumes, superbe puits de savoir et quelques bouquins de la bibliothèque de l'école, du *Sapeur Camembert* à *La Famille Fenouillard*, au *Blé en herbe*, et des manuels rares, maigres, sommaires –, l'Exposition coloniale en guise de sortie scolaire et un décor fait de soupes populaires, de vaches en stabulation, de champs d'épandage puants derrière ma rue, du crottin devant et des « gardes mobiles » au bout… J'étais nu comme Bias[10]. J'allais à « l'école des garçons ». C'était le temps des pneumothorax et des cutis… Je faisais des incursions dans Asnières, la petite bourgeoise, et vivais à l'orée de *Gadouville*, mon Gennevilliers, misérable terminus d'un tramway ferraillant.

Cette enfance ne me donne aucun privilège de lucidité. Rien ne peut remplacer les lectures précoces et abondantes. Elle explique probablement ma sensibilité aux injustices et mon âpre conscience de classe. Tout un chacun devrait soupeser ce qu'il doit à son biberon familial avant de penser balayer devant ma porte[11].

Le premier jour de maternelle (Voltaire, à Asnières), je m'étais enfui. Maman et madame Dubrec, la directrice, m'avaient couru après

---

maréchal Pétain. Cours 3, 2e division, 26 juillet 1941, prix très bien : assassinat de Max Dormoy. Cours élémentaire 1re année, 12 juillet 1936, prix de camaraderie (étonnant, non ?), *Choix de fables,* La Fontaine. Fraternité et bonté, dont il me reste sûrement quelques fragments.

10. Bias, un des sept sages de la Grèce antique, allait nu et prétendait transporter sur lui tous ses biens. Il aurait écrit un long poème pour dire comment l'Ionie pouvait vivre heureuse et florissante.

11. Je les connais ces pédants condescendants, qui n'ont jamais fait un geste politique pour mettre fin aux injustices. Après avoir jeté un regard *circum circa* sur le monde, fixé le ciel et tourné leur langue dans leur bouche, ils prétendent nous infliger leurs leçons magistrales et méprisantes sur nos conduites passées.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

et rattrapé sur le trottoir (au coin des rues Jean-Jacques Rousseau et Montaigne !). J'avais la trouille. La directrice a essuyé mes larmes et m'a conduit dans la classe de madame Cherron. Je me souviens très bien de ces dames et de l'école. Je descends dans le jardin pour voir la tortue et *cueillir du romarin. Le rossignol vient dans ma main*, Cendrillon, le Chat botté… J'aime la verdure. On me tire par la manche. C'est pas trop brutal. On apprend à lire. Le B-A-Ba. On nous fait du cinéma. Quel plaisir quand on tire les rideaux noirs dans le préau et que ronronne le projecteur ! Charlot apparaît, un moustachu frisé très drôle, qui marche comme un canard avec des chaussures trop grandes et une canne toute fine. En classe, on dessine des carottes, des poireaux, une godasse. J'adore, je suis très fort en dessin. On a des crayons de couleurs, de la pâte à modeler, un livre de lecture… qu'un inconnu me vole ! Madame Cherron donne des devoirs pour la maison, facultatifs, que j'ignore. Là, je mens – pour la première fois : je n'en parle pas à ma mère.

Je croise toujours sagement les bras.

Je rentre à la grande école. Je porte un tablier noir, obligatoire, boutonné sur le côté. Je découvre *Perette au pot au lait, légère et court vêtue… Six forts chevaux tiraient un coche, Maître corbeau sur un arbre perché,* des images de Jeanne d'Arc, Charlemagne et Vercingétorix qui se rend à Jules César au siège d'Alésia.

J'apprends à écrire : « Il faut aimer ses camarades comme des frères. Chacun son métier, les haricots de la casserole seront bien surveillés. Le chat a des griffes pour se défendre. Il les rentre parfois. On dit qu'il fait patte de velours. Il ne convient pas au rossignol de braire[12]. »

Je suis le roi de France. J'arrive en classe sur un cheval blanc, dans un costume doré. Le monde, agenouillé, m'adore et m'envie d'être un si beau roi de France. Je rêve tous les jours. La fin de la récrée sifflée, fini de manger des bonbons. Interdiction ! J'avale un rouleau de réglisse avec la petite perle de sucre rouge au milieu. Je m'étrangle. J'étouffe. Je panique. Je souffre. Personne n'en saura rien, jamais. Tout ça pour un coup de sifflet ! Oui, on m'a fait marcher au sifflet, et isolé des filles en plus ! Oui, séparé des filles ! Si je dois aller à l'infirmerie pour un bobo, il me faut traverser leur école. Je suis inquiet de pénétrer dans ce lieu interdit, propre, calme et plein de mystère. Ça

12. J'ai conservé ce premier sage manuscrit. Ces mots de la tendre enfance peuvent-ils marquer une vie ?

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

me fait tout drôle. Étrange, les filles, un autre monde, plus beau, plus clair, qui n'a pas les mêmes senteurs. Qu'est-ce qu'une fille ?

Au temps des vacances, nous allons souvent à Baillet-en-France, au château du syndicat des métaux CGT. Nous sommes châtelains ! Le parc, la nature, sont nos joies. Nous retrouvons, dans la gentillesse, des gens comme nous. Le dimanche, il y a foule. Nous allons devant une grande scène, sur la pelouse centrale, pour des galas de la chanson. Avec crochet – pas exactement comme sur Radio Cité, le fameux crochet radiophonique patronné par Monsavon, non – un véritable crochet avec une ficelle qui éloigne les candidats chanteurs dans les coulisses si le public, à mains levées, les juge trop mauvais. C'est vraiment amusant. Les habitués du concours chantent des histoires tristes comme *C'est aujourd'hui dimanche*, *tiens ma jolie maman / Voici des roses blanches. Toi qui les aimes tant*, chanson de Berthe Sylva, histoire d'un gamin qui perd sa maman, ou les chansons gaies de Maurice Chevalier, *Prosper, Ma pomme*, ou de Charles Trenet, *Y'a de la joie*… Par les belles journées d'été, un petit avion du terrain voisin de Mériel vient nous rendre visite au raz des arbres. La plupart des familles arrivent à pied de la gare de Montsoult-Maffliers. Les syndicats des métallos sont solides depuis les grèves du Front populaire et les luttes contre *les deux cents familles*. Un monde fou rapplique chaque dimanche, en train, en vélo ou en tandem. Mon père trouve une façon originale de réduire les frais de transport. Avec deux roues de vélo et une caisse, il fabrique une petite remorque pleine de nos bagages que nous récupérons à la gare de Saint-Leu-la-Forêt. De là, nous nous rendons à pied jusqu'au château à travers la forêt de Montmorency et les halliers de la verte campagne. J'aime Baillet. J'aime jouer aux agrès, corde à nœud, trapèze, anneaux, etc., courir dans le bois que je connais comme ma poche. Un jeune athlète, qui dort dans une tente-cercueil, anime souvent nos jours et nos nuits. On l'appelle Tarzan. Il peut entraîner une partie des campeurs, de nuit, avec casseroles et lampes-pigeon, pour « une chasse aux escargots ». Rigolades !

Mon père se lasse de Baillet qui évolue mal à son goût : il faut payer des entrées. Le camping, sauvage au début, est devenu peu à peu organisé en camp, policé. Il faut camper ici exactement, faire son frichti là, dans les fours en béton… Une épicerie s'est installée. Bref, la vie, trop civilisée, a perdu le charme des campings sauvages de naguère. Mon père décide d'acheter un bout de terrain, sur les hauts de Montsoult, la commune voisine, onze ares que les Bouclet, un couple de vieux paysans du coin, nous cèdent pour 1 500 francs

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

seulement. Triangulaire, planté de pommiers et de deux poiriers, ce terrain jouxte la forêt domaniale de l'Isle-Adam, pas loin du château des Bonhommes, (aujourd'hui disparu) dont parle Balzac dans un de ses romans, *lieu funeste abandonné par les hommes*. Merveilleux ! Nous allons chez nous en passant sous le pont d'Arcole et en suivant un petit chemin creux qui fut jadis, dit-on, celui des diligences. Mon père construit une superbe cabane en bûches d'acacias, comme on en voit sur les images des forêts canadiennes[13]. Il doit penser à sa Corse. Il coiffe le tout de carton bitumé et recouvre l'intérieur de contreplaqué. Nous avons un petit nid à l'orée de la forêt. Nous retrouvons nos libertés avec tous les charmes des sous-bois : cueillette des champignons (bolets, girolles, trompettes de la mort, rosés des prés…), découverte des fleurs, des herbes fraîches, de la faune… La profonde forêt, ses senteurs, son silence et sa paix ! J'en connais vite les mystères, les zones moussues, les montagnes russes (un chemin accidenté que j'aime suivre en courant), les halliers humides, les moindres clairières… et les pistes du gibier… pour le braconnage, bien sûr ! Mon père et Didi sont les rois du collet. Certains matins, ils reviennent de leur tournée avec deux, trois et même quatre lapins. J'aime aussi jouer avec les orvets… Nous avons une dizaine d'arbres fruitiers. Dans les plus fortes branches de mon pommier de prédilection j'installe mon nid d'homme des bois. Montsoult, c'est une vie agreste douce, insouciante, bucolique. Toujours moitié nus, nous y passons de belles vacances. Un gentil garde forestier en uniforme, notre concurrent pour la cueillette des champignons, vient souvent nous voir. Il nous aime bien. Quand nous l'apercevons, il nous faut faire disparaître à toute vibure les peaux de lapins que mes parents font sécher, pour je ne sais quel destin.

L'école Voltaire, d'Asnières, la plus proche de notre domicile – rue Basly – sera nôtre. Mes parents estiment qu'elle est meilleure pour notre éducation que celles de *Gadouville*. (Ils payent pour ce transfert 600 francs pour moi et Jacques, par an.)

En septième, assez bonne année, la maîtresse, madame Andréani, une Corse, nous lit les *Mémoires d'un âne* et *Le Général Dourakine* des

13. Notre cabane souffrira bientôt des militaires et des errants qui, en notre absence, la squatteront ignominieusement. Elle a dû disparaître dans des cheminées. Les arbres fruitiers sont morts. Le terrain est abandonné et peu distinct de la forêt. Pas plus que moi, mes deux frères n'ont voulu s'en occuper.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

histoires de la comtesse de Ségur et *La Chèvre de monsieur Seguin* d'Alphonse Daudet. Le prof de musique, monsieur Martini[14], arrive en boitillant, avec son guide-chant (une boîte avec un clavier et, sur le côté, une manette qu'il actionne de la main droite pour envoyer de l'air dans le système). Il nous explique une œuvre, quand il fait son cours… ça arrive. Alors il joue et nous devons battre la mesure avec notre bras droit, coude sur la table. Je me souviens surtout de la « trop célèbre » *Danse macabre* de Saint-Saëns, avec les squelettes qui sortent des tombes pour danser dans la nuit. Généralement, il passe son heure à papoter avec la maîtresse et nous donne à copier, en devoir à la maison, plusieurs pages de solfège. Certains de mes copains refusent secrètement ce travail absurde et présentent au professeur des pages déjà anciennes. Il n'y voit goutte, car il vérifie trop rapidement en passant dans les rangées de tables. Je triche de même, une seule fois. Une fois de trop : je me fais pincer. Punition. Que je suis malheureux de m'être fait prendre et de me retrouver du côté des tricheurs !

Nous avons parfois un vrai squelette dans la classe ; pour quelques leçons. Il pend, vêtu d'une toile, comme un fantôme, et porte son nom de vivant sur une plaque en cuivre. On l'appelle Oscar. Nous sommes étonnés de posséder chacun, comme lui, notre tête de mort ! Madame Andréani est assez sévère pour les notes. Un jour, elle critique durement Quiensky, un des grands de la classe, qui a utilisé les mots *in petto* dans une rédaction, expression qui est pourtant dans *Le Petit Larousse*.

Nous envoyons des colis aux enfants de Madagascar. Ils nous répondent avec des colis de riz et des cartes postales. C'est l'époque des belles années de la gloire coloniale de notre Patrie. La mappemonde entière est rose de nos luxuriantes colonies. On nous emmène visiter l'Expo coloniale à Paris, je ne sais où. Ça sent bon l'exotisme, (même si je ne connais pas ce mot, pas plus que le mot colonialisme). C'est une fête d'aller voir comment la France possède des terres à travers tous les continents et porte loin là-bas tous les savoirs et les avantages de la civilisation. Des femmes noires nous offrent des bananes au stand des Antilles (à moins que ce soit à celui de l'Afrique occidentale française). Des gens de couleur de toutes races nous sourient et nous distribuent des images pleines de soleil, des jeux de l'oie, des photos

14. Louis Martini, fondateur de la chorale des Jeunesses musicales de France.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

avec des chameaux, des palmiers. Le soir, je raconte cette sortie merveilleuse à maman.

À la maison nous lisons *Le Livre de la jungle* de Rudyard Kipling, la folle équipée de Moogli, l'enfant sauvage. La forêt africaine et les tam-tam me fascinent. Chez monsieur Perguet, au premier étage du groupe Voltaire, c'est une année toute en douceur. Perguet est un gentil monsieur en blouse grise, pas loin de la retraite dont je n'ai jamais à me plaindre. Il doit aimer les enfants. En cinquième, madame Devienne, au même étage, je ne la note pas. Elle ne m'a pas laissé de bons souvenirs. On m'avait appris très tôt que j'étais un maladroit et un timide. Je l'ai longtemps cru. Ça devait venir de mon père, un jour que j'avais raté un ballon : « Ah, celui-là, il sera toujours pareil ! » me dit-il. Des mots comme ça. Je dois chaque matin saluer la maîtresse. Ça me bloque. Imaginez : le seul à dire *Bonjour madame* devant toute la classe ! C'est mon père qui a goupillé l'affaire avec la maîtresse. Des grands stratèges de la pédagogie ! La mère Devienne n'est pas une fine psychologue. Par exemple, quand il lui arrive de s'absenter pour une raison inconnue – peut-être pour aller voir son mari, instit en troisième, au bout du couloir –, elle confie la surveillance de la classe à un élève du premier rang. C'est souvent Dunoyer, de la rue Trarieux, qui officie (il a une très jolie sœur que j'aime regarder). Un jour, il me dénonce comme trublion. J'ai fait rire mes voisins – car je suis drôle parfois. Je peux, par exemple, distraire mes parents en jouant à singer le petit vieux courbé par les ans avec une canne. On dit que je suis espiègle. Ma revanche ne tarde pas et le jour où la fonction de gardien de la classe me revient, je dénonce à mon tour Dunoyer. Sans pitié et sans raison, pour ma justice. Il faut dire qu'il est un fils de patron et ça ne me plaît pas du tout parce qu'il le fait trop sentir que son papa est important (aujourd'hui, honte ! je demande, ici, pardon à Dunoyer). Je ne suis plus le premier de la classe, mais toujours dans le peloton de tête. Avec des moments de grand dérapage. En histoire, on nous demande d'expliquer la guerre de 14. Je ne peux écrire un mot. Que dalle, que couic. Alors j'écris que la France est venue au secours des serfs révoltés. Aïe aïe aïe ! Aurait fallu répondre : attentat de Sarajevo, au secours des Serbes, bien sûr, l'explication officielle. Émile Legal, qui sera plus tard un poète maudit, et Baudet font des cochonneries au fond de la classe avec leurs zizis. C'est pas drôle du tout.

Je collectionne les images des chocolats Cémoi et Nestlé qui trouvent leurs places dans deux albums spéciaux, où elles sont rangées par catégories : montagnes, merveilles de la nature, fleurs, poissons, etc.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

J'admire ces images que je connais par cœur. J'aime en découvrir de nouvelles derrière le papier argent des tablettes. Je dévore aussi des piles entières de Petits Belges (vendus dans des grandes boites en fer carrées et protégées soigneusement par du papier ondulé blanc). Ils sont moins chers que les véritables Petits beurres Lu, bien sûr.

J'allais oublier un prof important, le prof de gym. Monsieur Carpentier. Il s'est pris d'amitié pour les frères Rocchi, parce qu'il nous trouve sportifs – nous sommes des campeurs – et nous faisons de la gym à la maison, sur le tapis pur laine de la salle à manger. Monsieur Carpentier voudrait aider mon frère aîné à entreprendre des études. Mon père refuse ce soutien.

À Voltaire, on ne me parle jamais de Candide, ni du docteur Pangloss, pas plus que de Voltaire. Je n'ai lu que fort tard Montaigne, Mallarmé, Shakespeare et, à plus forte raison, Karl Marx, Casanova, Victor Serge, André Breton, Rosa Luxemburg ou Giordano Bruno, etc.

En ce temps-là, nous habitons donc rue Basly, au 3, puis au 6 et au 21, ce dernier déménagement imposé par l'installation des gardes mobiles en caserne. Mon père ne les aime pas. Ils sont là pour nous surveiller.

Les boches arrivent ! Alerte aux gaz !

J'ai 11 ans, le 23 août 1939, quand Hitler et Staline signent un pacte de non-agression… Aucun souvenir de ce jour (nous ne fêtons pas les anniversaires !). Une guerre est engagée du côté de la Finlande, entre les Russes et les Finlandais. Débat de cours d'école : j'affirme que les Russes vont gagner facilement. Mon papa en est sûr. Mes copains ne sont pas d'accord : pour eux c'est le maréchal Mannerheim, le Finlandais, soutenu par la France et l'Angleterre, qui va l'emporter. Nous ne sommes pas des stratèges. Inconscient de son ignorance, chacun défend sa petite idée – ou celle de son papa. Hitler occupe l'Autriche. La France mobilise. C'est une grande peur ! Des affiches disent : *La mobilisation n'est pas la guerre*. La Pologne est envahie. C'est la guerre ! J'en suis très affecté. Mon journal bien-aimé cesse de paraître : oui, le grand bastringue me supprime brutalement mon *Journal de Mickey*[15] avec toutes les histoires que je dévorais tous les jeudis matin : *Luc bras de fer*.

15. Journal du groupe américain Wincler.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Pim Pam Poum

Pim Pam Poum, *Mandrake le magicien*, etc. Que va devenir Mandrake face à ce roi fou et méchant qui fait peindre toute la nature en rouge parce qu'il abhorre le vert chlorophylle ? La guerre ! C'est cette fin subite de toutes mes histoires, la mort soudaine du *Journal de Mickey*, mon proche ami (16 juin 1940).

Je redoute les Allemands. J'ai eu connaissance de bien des horreurs de la Première Guerre mondiale. Mon oncle René ancien combattant, en parle souvent. On entend Hitler à la TSF, sa voix rauque et gutturale et les bruits de bottes de ses soldats… Ça fait peur. On nous apprend le *God save the king,* pour la visite parisienne de la reine d'Angleterre (qui doit se ficher de notre école Voltaire comme de l'an 40, non ?).

1940 : évacuation, par le train, sac au dos. Je suis inquiet. Je prends le chemin de la campagne avec ma classe de l'école Voltaire. Nous n'allons pas très loin, dans le Loir-et-Cher, à Saint-Viâtre près de Lamotte-Beuvron. Nous nous retrouvons dans les locaux de l'école communale aménagés en dortoirs. Une grippe me cloue au lit. Je fais semblant de dormir quand des femmes de service se penchent sur moi pour m'observer. « Comme il est beau ! Il a aussi deux frères. Ils sont vraiment adorables. » Ça me fait plaisir. Je ne suis guère malade, juste un peu de fièvre. On m'expédie dans un centre médical religieux. Deux, trois jours, pas plus. Une jeune nonne peine beaucoup pour me prendre la température. Là, tous les gosses font leur prière avant le repas. Je suis très gêné de ne rien dire. Je reviens vite à Saint-Viâtre. Nous allons tous les après-midi en promenade à l'orée d'une pinède. Sur les quatre heures, je me porte volontaire pour chercher les goûters à l'école. Ce bénévolat me donne droit, chaque jour, à une barre de chocolat en rabe. Messieurs Bac et Poncet, nos instits, prennent leurs repas avec nous. Un jour, ils se disputent à savoir s'il convient de boire entre les repas ou à table. Didi, mon aîné, aime travailler dans une ferme voisine. J'ai un petit copain, Fossat, toujours collé à moi et d'une jalousie maladive quand je décide de jouer avec un autre que lui, Seigneur, bien plus sympa.

J'aime fréquenter les soldats qui tiennent un poste de guet près du lavoir. Ils surveillent le ciel avec des jumelles et possèdent un tableau de tous les avions, ennemis et français. Ils aiment nous parler. Ils attendent de voir. C'est – on a dit plus tard – *la drôle de guerre.* Comme elle ne vient pas, la vraie, mes parents surviennent dans la Traction-

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

avant de monsieur Faucher (le père de mon copain Jean), sans crier gare, pour nous récupérer et rentrer sur Gennevilliers. Des affiches nous disent partout que « les oreilles ennemies nous écoutent ». On chante à la radio *Nous irons pendre notre linge sur la ligne Siegfried*.

Rue Basly, un drame attendu survient : les gaz ! Comme en 14 ! Les gaz sur tout le quartier ! Panique ! Nous sommes incapables d'utiliser nos masques, ces trucs caoutchoutés trop étroits ou mal foutus. Nous les ajustons quand même, bien ou mal, et nous retrouvons tous sur le palier, avec nos gueules de scaphandriers. L'alerte et notre trouille n'étaient pas justifiées. Les gaz n'étaient qu'une chose étrange, inodore et sans danger, une forte brume peut-être. Nous ne saurons jamais. Un vrai gaz ennemi nous aurait fait crever dix fois. À l'école nous faisons des exercices d'alerte, semblables, mais plus tranquilles. Il ne faut jamais oublier son masque, *made in Tchecoslovakia,* enfermé dans une boîte cylindrique grise que nous portons toujours en bandoulière.

Les « boches » attaquent dans le nord (le 10 mai). C'est sérieux. Mon père, *affecté spécial*, doit suivre son usine « vers l'arrière ». Je fuis une nouvelle fois, avec mes frères et parents, près de Condé-sur-Noireau, en Normandie. J'obtiens mon certificat d'études du côté de Flers, le 10 juin 1940[16]. Sur fond de canonnades (les boches arrivent ! ?). Pour l'épreuve de chant, on me fait chanter *En passant par la Lorraine, avec mes sabots*. L'institutrice qui m'évalue appelle ses collègues et me demande de chanter une nouvelle fois. Elle a envie de m'embrasser, je crois.

Ils sont passés par la Lorraine… avec leurs bottes.

Sauve-qui-peut ! C'est la descente vers le sud à bord d'une petite camionnette de l'usine, pour nous réfugier sur les berges de l'Orb, à Maraussan, près de Béziers. Une ruée, une débandade, un sauve-qui-peut, une longue file de véhicules en tous genres, farcis de matelas, de baluchons, et garnis de pépés, de mémés, d'enfants. On dort sur la paille, dans les granges. Les paysans sont sympathiques. En Normandie, ils distribuent pour rien leurs belles mottes de beurre, *toujours ça que les boches n'auront pas*. Nous mangeons très bien dans les fermes. Nous sommes tous dans la même galère. Par manque de place dans la camionnette, mon père et Didi ont pris la route, à vélo[17] !

16. Ce même jour le gouvernement français quitte Paris. L'Italie mussolinienne attaque la France déjà vacillante, mais j'ignore tout de la tragédie.

17. Ce dut être dur pour mon aîné. Évoquant cette épreuve, il lui arrivait d'en pleurer.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Ma mère n'en mène pas large : le chauffeur lui fait du gringue – elle n'est pas habituée à ça – et elle redoute que la Wehrmacht file plus vite que les vélos. Les boches arrivent pour prendre leur revanche ! Quelle peur bleue ! Dans la camionnette, une autre maman donne le sein à un bébé déjà assez âgé, ça agace ma mère et moi, je ne sais pourquoi, ça me gène. À Cholet, sur la place de la gare, le chauffeur met un temps fou à réparer le klaxon. Ce qui nous donne le temps d'observer les wagons à bestiaux – 6 chevaux, 40 hommes – pleins de recrues qui montent au *casse-pipe,* comme disent les gens, *c'est pas malheureux* ! Radio Stuttgart tente de démoraliser les Français, en diffusant des informations perverses et très précises sur la vie de tous les jours – grâce à la *cinquième colonne –,* et surtout pleines de mensonges. « Faudrait couper les couilles à Hitler », dit une jeune femme. Plus loin, du côté de Niort, on entend parler d'armistice. Je vois des avions allemands avec leurs croix noires juste au-dessus de nos têtes. Quelqu'un dit : « Maintenant on va les voir plus souvent. » Nous ne sommes pas rassurés. On dit que le maréchal Pétain a pris le pouvoir, mais que le gouvernement de Paul Reynaud va embarquer à Bordeaux pour continuer la guerre en Afrique. C'est obscur, mais possible. Après l'invasion de la Norvège, ce Paul Reynaud a déclaré : « Nous avons perdu une bataille, nous n'avons pas perdu la guerre. » Des convois de véhicules militaires, des chenillettes, se replient à l'arrière, avec nous. À l'arrivée, à Maraussan, la famille Rocchi reconstituée campe sur une berge de la rivière Orb. Mon père et mon frère ont eu les chleuhs aux fesses. Ils sont très fatigués.

Séjour magnifique : j'aime la pêche aux goujons, les glissades sur le déversoir d'un barrage. J'aime nager, plonger sous l'eau claire, tel un poisson. Le soleil brille. Ma mère me oint souvent. Je suis entièrement bronzé. Mon père serre ma mère dans ses bras et des soldats de passage lui disent qu'il ne connaît pas son bonheur. Les pêcheurs de barbeaux, au chènevis, se disputent avec les nageurs. On apprend que l'armistice vient d'être signé par Pétain. C'est la fin de la guerre. On a perdu. Il faut que tout le monde rende les armes. Oui, même les revolvers personnels. C'est dangereux de garder ça par-devers soi. On a perdu la guerre. Faut s'y faire. Rendre les armes à feu. Plusieurs ouvriers ont un flingue dans leur valise. Normal en temps de guerre. Faut-il s'en séparer ? Ils discutent. Il y a les pour et les contre. C'est la fin des haricots. On est des vaincus, à notre tour. Et personne pour nous dire ce qu'il convient de faire !

Nous rentrons à Paris.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Ligne de démarcation, du côté de Chalon, je crois. J'aperçois les premiers soldats verts sur le quai. Un officier en uniforme gris[18]. Ils sont là, les vainqueurs !

À Paris, les camions boches, bien propres, avec des immatriculations de chez eux, des W et des Z me font un effet étrange. Les panneaux de signalisation en allemand, partout. Nous sommes des occupés. C'est irréel. Mon père, prudent, visse des disques noirs compromettants sur un fond de tiroir du meuble de notre « salle commune ». Ce sont des chants choraux des Jeunes (Jeunes équipes unies pour une nouvelle économie sociale) que dirige l'ami Jean Encontre (la théorie de Jacques Duboin[19]). Ma mère dit : « Si les Allemands venaient à la maison, ils seraient surpris parce qu'on a un aspirateur Siemens et une machine à coudre Pfaff. »

Dans notre rue Basly, dès leur arrivée dans l'usine d'en face[20], Air Équipement, les Allemands entament une opération sourire. Ils organisent une grande fête ouvrière pour le 1er Mai, très pétainiste. Avec plantes vertes, tapis rouges et glou-glou. On trouve *La France socialiste,* dans les kiosques. Papa achète quelques exemplaires, pour voir, sans doute, ainsi que *L'Œuvre*, le journal de Déat. Ils promettent l'« ordre nouveau ». Ils vont épurer la société et cette guerre sera bien la der des ders. L'essentiel est de vaincre, une bonne fois pour toutes, tous les judéo-capitalistes… et les communistes. Une voisine devient femme de ménage du commandant, directeur de l'usine.

---

18. C'est l'ennemi ! Qu'aurais-je dit, en ce moment, à savoir que de hauts officiers de cette armée pouvaient exécrer cette guerre, ou que des filles d'un de ses plus hauts gradés, Kurt von Hammerstein, chef d'état-major général de la Reichswehr, avaient des activités communistes ? L'approche des vérités historiques demandent toujours une grande pugnacité. (À lire : Hans Magnus Enzensberger, *Hammerstein ou l'intransigeance. Une histoire allemande*, Folio.)

19. Jacques Duboin (1878-1976), banquier et industriel, a fondé le Mouvement français pour une nouvelle économie distributive, nommé aussi Mouvement de l'abondance. Demain, imagine-t-il, nous allons tellement produire que tout le monde consommera, dans le bonheur, En 1932 il envisage de sortir de la crise par la technique et par la science et publie *La Grande relève des hommes par la machine.*

20. Il s'agit de vastes bâtiments qui viennent d'être utilisés, avant-guerre, à la dénaturation de céréales « excédentaires ». Sans doute pour réguler le marché. Le pouvoir n'a rien trouvé de mieux que de gazer ces milliers de tonnes de blé. Ce qui fait fulminer mon père contre le capitalisme.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Juillet 40. Mers el-Kébir : notre flotte magnifique est attaquée par les Anglais et se saborde. 1 500 morts. Il n'est plus question de continuer la guerre outre-mer. Je joue avec mes petites voitures. À la guerre. J'ai collé des croix gammées sur une ou deux, les autres sont des voitures de résistants. Madame Rosembaum, qui porte l'étoile jaune, n'aime pas mon jeu. Dans la ville, je ne vois jamais de résistants. Ils sont dans les campagnes, les forêts, je ne sais où.

Mon école Voltaire

Je suis revenu de l'exode, mon certificat en poche, auréolé de mon succès, bras toujours croisés de bon élève sage et studieux et cheveux toujours bien lissés. Chez monsieur Fraval, la dernière classe de l'école Voltaire, c'est ardu. Il me place sur le premier rang. Je dois lui plaire. Il entrevoit, dès la première dictée, mes insondables faiblesses. Vaille que vaille, j'apprends encore, chez lui, pas mal de choses. Il est rigoureux, exigeant, strict. Defricour, le dernier de la classe et premier à faire des bêtises peut en témoigner. Fraval le calme, un premier avril, en lui passant la tête sous le robinet des lavabos, dans le préau. Il lui avait accroché un poisson dans le dos. On ne rigole pas avec le maître.

Nous devons posséder un langage sans gros mots. Un jour, un escogriffe blond est sermonné pour avoir prononcé un mot interdit. Le directeur vient dans la classe pour nous rappeler l'obligation de ne pas prononcer des mots que la morale réprouve (comme on dit aujourd'hui). Bien sûr, à la récréation nous voulons tous connaître le mot interdit. Toutes les classes s'interrogent. On sait assez vite que le mot osé est le mot *bordel*. Naturellement, à nous tous, nous trouvons sa définition. Cela éveille en nous un appétit de connaissance. Nous commençons à éplucher les dictionnaires à la recherche des « gros mots » ou des mots inconnus. Nous échangeons nos découvertes à la récré. C'est à qui trouvera des nouveautés dans les dictionnaires : *boxon, lupanar, scrotum, vagin, bite, gidouille*, etc.

Dans la rue, personne ne parle de politique ou des événements militaires. Du moins, je n'entends rien. Monsieur Batti au septième, engagé de la Légion des volontaires français (contre le bolchevisme), vient parfois en permission voir sa femme et ses enfants. On le craint. Il se fera occire du côté de Smolensk. Avec l'aîné du roi des Thiols, peut-être, une famille qui prétend avoir du « sang bleu » dans les veines. On voit celui-là, l'horrible aîné des Thiols, pendant ses permissions – il revient

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

du front de l'Est –, assis sur le rebord de son balcon, au sixième étage, les jambes dans le vide, pour nous faire voir qu'il n'a peur de rien. Les Rosenbaum, nos voisins de palier, à l'étoile jaune, paraissent très inquiets, mais ne se plaignent jamais. Ils viennent souvent à la maison. Madame Rosenbaum me badigeonne la gorge au bleu de méthylène quand j'ai une angine. J'ai horreur de ça, parce qu'elle est brusque et me fait mal avec la tige ouatée. Le jour d'une grande rafle, au Vel'd'hiv, elle vient nous informer. Je crois bien qu'on ne comprend pas. Elle a très peur, sans pouvoir nous dire exactement. Elle sait que le Vel'd'hiv est plein. La police et les boches arrêtent tous les Juifs dans Paris. Pourquoi cette rafle ? Vont-ils les relâcher ? Nous ignorons les raisons de ces arrestations de familles entières. Au rez-de-chaussée, Madame Juto, une forte femme, germanophone, reçoit les soldats verts chez elle. Ils jouent sur son piano. On les voit souvent, assis dans son jardinet à écouter des sonates. On saura, bien plus tard, qu'elle était de la Résistance, et même communiste, et qu'elle faisait pleurer ces enfants du Grand Reich. Son mari sera fusillé quelques jours avant la Libération, avec le docteur Dervaux, un autre communiste, malgré toutes ses démarches.

Face à l'ennemi !

Un jour d'été, en Normandie, la propriétaire de la maison que nous avions louée, nous demanda si nous voulions cueillir des cerises. Quelle question ! Nous en avions récoltées joyeusement plusieurs paniers, de belles, bien en chair et sucrées, des bigarreaux, quand la branche sur laquelle j'étais grimpé cassa. Je chutai, me brisant le péroné. On me plâtra la jambe à Mortagne.

Allongé dans une charrette, derrière un âne, j'attendais mes parents. Ils réglaient, chez le docteur, la note pour le plâtrage. Survint un Germain botté. J'avoue ne pas savoir ce que j'ai dit ou fait – un geste de rage ? un grognement ? un mot d'hostilité ? Le soldat s'est immobilisé devant moi. Longtemps. J'ai tourné la tête, paniqué. Il a repris sa route. J'ai retrouvé ma respiration. Je n'ai jamais rien dit à mes parents, ni à personne de cette rencontre. Je n'étais pas fier de mon « acte de résistance », si mou. Le seul ennemi que j'ai « affronté » au cours de cette guerre fut ce soldat chleuh.

Je suis un enfant de la guerre.

Sur la route, au retour, nous croisâmes un blindé avec de jeunes soldats boches joyeux. Plus loin, l'âne voulut rendre visite à une de ses congénères qui broutaient dans un champ et nous faillîmes verser

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

dans le fossé. Le lendemain, son propriétaire lui coupa les couilles. J'en fut peiné.

Avançant à grands pas sur la route de Mauves, il m'arrivait d'imaginer que j'étais le moteur du monde. Je faisais tourner et défiler la terre avec mes pieds.

Un matin, en arrivant à l'école (au cours complémentaire, face à la mairie d'Asnières), monsieur Bori, mon professeur d'atelier de menuiserie, fut absent : mort dans la nuit sous les bombes. Nous l'apprécions beaucoup pour sa gentillesse et son savoir-faire. Ce fut une forte peine.

Les fridolins de l'usine Air Équipement n'étaient pas fanfarons. Ils avaient leurs abris souterrains en zigzags. L'officier directeur vert de gris disposait d'un abri personnel bétonné en forme de cloche capable de résister aux plus durs chambardements. Il menait une vie pépère, celui-là. Dans le terrain attenant à l'usine, vers l'avenue de Paris (aujourd'hui avenue Gabriel Péri), il s'était fait aménager toute une basse-cour avec poules, canards et lapins. De mon balcon, je le voyais souvent, dans son potager, arracher ses salades.

Les montagnes de rutabagas

Sur Radio-Paris, Philippe Henriot, le violent propagandiste de Pierre Laval, éructait contre les Juifs et les communistes. Jean Hérold-Paquis criait tous les jours dans les micros que «l'Angleterre comme Carthage sera détruite» et d'autres mots comme ça, une haine immense que nous sentions proche, très proche de nous, mais pas sur nous exactement. Un matin, quand, après un attentat à l'explosif dans un camion d'Air Équipement, les soldats verts casqués condamnèrent toutes les portes des immeubles de notre rue Basly, nous fûmes inquiets, mais pas franchement affolés. Ils restèrent des heures, aux portes des halls d'entrée, le fusil en bandoulière à interdire toute circulation à l'ensemble des habitants. Nous étions consignés. Bien des massacres, nous le sûmes après la Libération, avaient commencé ainsi.

Pendant toute cette guerre, nous avions le docteur Zucmann pour médecin de famille. Un homme très compétent, très serviable et bon. Il portait l'étoile jaune au revers de son veston et ça nous offusquait, me semble-t-il[21].

21. Je tente d'être au plus près de mon vécu historique. Je n'avais aucune idée du génocide et une appréciation imprécise du sens abject de l'étoile jaune.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Souvent, nous avions faim. En ce temps-là, j'ai vu maman pleurer. Sustenter quatre mâles avec pas grand-chose dans le porte-monnaie et rien sur les marchés était son problème journalier. Le marché des Grésillons ne proposait que des montagnes de rutabagas… Nous en mangions midi et soir, comme des vaches. Nos tickets de rationnement – des J3 pour moi et Claude et J2 pour Jacques – ne suffisaient pas à accéder à l'essentiel. Heureusement, il y avait parfois les faux tickets, pour le pain notamment, faux qu'on pouvait acheter ici ou là. S'ils n'étaient pas trop mal imités notre boulangère les acceptait.

Au mur, vers 43, après Stalingrad, nous avions affiché une carte de l'Europe. Chaque jour, aux informations, nous mettions à jour la ligne du front russe, par de simples épingles reliées par un bout de laine rouge. Nous étions informés surtout par Londres, l'émission *Les Français parlent aux Français,* avec la voix de Maurice Schuman, et les éditos de Pierre Dac… On visualisait ainsi la déconfiture allemande. *La tactique hérisson*, disaient-ils. *Ah ah ah ah ! c'est la défense élastique !* chantait Pierre Dac. Oui, maintenant les chleuhs expliquaient préférer s'enfermer dans les villes plutôt que de battre en retraite, pour mieux contre-attaquer au retour du printemps. À Kharkov, Zythomyr ou Rovno, ils prenaient bel et bien des piquettes. (Plus loin, plus tard, après notre Libération, les troupes de Mao progressaient à travers la Chine… Le monde se libérerait des forces du mal qui avaient entraîné le monde dans une catastrophe inouïe et avait failli nous emporter.) Les forces du bien et du socialisme allaient vaincre !

À Paris, en 1944, un commando de résistants travestis en miliciens, se faisant passer pour une relève de la garde, fit justice en flinguant Henriot.

Nous allions moins souvent à Montsoult. J'en rapportais toujours des tracts et de longues bandes de papier argenté destinées à brouiller les défenses de la Wehrmacht (nous n'avions aucune idée de l'existence des radars) répandus par les avions alliés. On jouait avec ça dans la cours de l'école, et aussi avec des éclats d'obus.

L'été – fameuse idée ! –, nous passions nos vacances dans une demeure abandonnée au cœur d'un hameau, au sud de Mortagne, La Pigeardière[22], Courgeon, près de Mauves-sur-Huisne, pays idéal pour

22. Juillet 2007, soixante ans après, j'ai musardé du côté La Pigeardière dans une campagne ordonnée et policée, moins verte, me semble-t-il. Ses vieilles maisons jadis abandonnées sont des résidences cachées derrière des arbres et des clôtures. À Mortagne : j'ai retrouvé le lieu

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

se faire une santé : fruits, laitages, beurre et légumes à volonté. Je découvrais la vie bucolique, les troupeaux de vaches que la bouvière (madame Gaudin) appelait pour la traite : *Coo ! Coo ! Coo !*, les chevaux percherons musclés, mon ami Dick, le chien, la pêche aux vairons dans L'Huisne, les fenaisons, mille trouvailles dans une nature si riche, les perdrix et leurs petits, les cavalcades dans les champs, les pommiers en fleurs, les maisons à colombages, la centrifugeuse que je tournais à la main, la bonne crème liquide que je buvais à volonté, la vache qu'on menait au taureau… que je n'osais regarder. Dans le grenier de la vieille maison quasi abandonnée, *la bouverie*, comme on disait, j'avais découvert une collection extraordinaire d'*Illustration* et le récit en feuilleton de l'épopée des camisards. J'aimais lire des heures durant ces aventures héroïques. Il m'arrivait de passer des nuits sur des meules de foins ou de paille, sous la Voie lactée et les millions d'étoiles à penser l'infinité de l'univers.

Quand le ravitaillement devenait vraiment trop défaillant à Gennevilliers, maman n'hésitait pas à prendre le train pour aller chercher de la nourriture à La Cours (la ferme propriétaire de *la bouverie*). Là, elle pouvait remplir une valise de beurre frais, de viandes, d'œufs et de fromages. Elle partait le matin par la gare Montparnasse pour Mauves, via Nogent-Le-Rotrou et revenait le lendemain. Le plus dur pour elle était ce retour par Montparnasse. Les « doryphores » contrôlaient parfois les voyageurs. Ils faisaient ouvrir toutes les valises sur le quai et confisquaient tout ou partie des bons produits. Le retour à la maison était une fête. On se précipitait sur la valise pour humer le trésor. Mon père avait imaginé un astucieux système de troc pour faciliter ces emplettes clandestines : il proposait aux paysans des socs de charrue, dégotés je ne sais comment dans Paris, contre leurs produits. Et ça marchait : l'acier était devenu une matière très rare. Tout le monde fonctionnait comme ça, au système D.

Les dimanches, nos parents nous emmenaient parfois à Bagatelle. On prenait le tram 75, place Voltaire à Asnières, direction Saint-Cloud. D'autres fois, c'était la terrasse de Saint-Germain ou le Salon des arts ménagers à Paris, où nous découvrions de nouveaux appareils, de nettoyage, appelés aspirateurs : une boule circulait sans cesse en boucle dans un tube en verre et on la voyait monter verticalement.

---

où j'avais rencontré mon soldat chleuh. Mon histoire prend du relief, le temps parcouru devient une évidence troublante.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Je dois énormément aux enseignants du cours complémentaire d'Asnières – près de la mairie – où j'obtins, en deux années, mon Brevet élémentaire, particulièrement à Messieurs Maitron[23] (français), Daillet (mathématiques), Baron (histoire), Leyde (sciences), qui nous comblèrent de savoir. Mon prof de français avait 33 ans et moi 14. C'était un homme au crâne large et un peu luisant, qui ne riait jamais et intimidait toute la classe. On redoutait ses colères, quand l'un d'entre nous avait une défaillance de mémoire. Il exigeait du « par cœur ». Boileau, Molière, Racine, tous les textes par cœur, et les biographies en plus. Si tu bafouillais : pas de récré, le préau, pour apprendre et réciter, au coup de sifflet, avant de remonter en classe. L'essentiel de ce que j'ai appris, par cœur, date de ce cours complémentaire : « C'est à vous que je parle, ma sœur… Sitôt que de ce jour la trompette sacrée annonçait le retour… Rien n'est beau que le Vrai, le Vrai seul est aimable, Il doit régner partout, et même dans la fable », etc. Les autres enseignants avaient une même volonté, sans doute renforcée par une intention patriotique. Monsieur Baron, en histoire, devait être marxiste, car il nous expliqua précisément une conception matérialiste de l'histoire. Lui aussi était pète-sec. Il exigeait notamment que nous calculions mentalement aussi bien que lui : addition, multiplication, division (pourquoi lui, monsieur Baron prof d'histoire ? Oui, pourquoi ? Je ne me souviens plus. Peut-être était-ce aux cours qu'il donnait au Centre administratif et que je suivais pendant les week-ends ?).

En ce temps-là, pour quelques picaillons, mon père fabriquait des antennes antibrouillages afin de capter les radios alliées. C'était

23. Jean Maitron est l'historien de l'anarchisme et du mouvement ouvrier. Il ne pouvait sourire. J'ai appris, bien plus tard, qu'il avait compris la déviation du « communisme » soviétique dès 1933 – vingt-huit ans avant moi –, lors d'un voyage de trois semaines ! Il avait découvert l'Allemagne nazie de décembre 1933 à juin 1934. Il avait été membre du PCF jusqu'au pacte germano-soviétique. Un de ses amis, un jeune communiste, n'était jamais revenu de Moscou. Ce qui explique probablement cette colère sourde qui émanait de toute sa personne, cette volonté de nous marquer pour la vie, son acharnement à gorger de culture « les petits bourgeois » d'Asnières et moi dans le lot. Pouvait-il se comporter autrement, sachant ce qu'il savait ? Ma sensibilité aux démarches anarchistes, ma tendresse sincère pour des personnages comme Blanqui, Vallès, Louise Michel doivent sans doute pour une part aux leçons de Jean Maitron (que j'ai croisé, bien plus tard, dans l'ascenseur de *L'Humanité* et aux obsèques de mon ami Paul Gillet. Je regrette de ne l'avoir jamais remercié).

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

simplement une bobine de fil de cuivre, sur un cadre de bois, qu'il s'agissait de bien orienter pour capter les ondes de la meilleure qualité. Maitron et Baron furent de ses clients, sans doute à l'occasion d'une relation parents-enseignants. Baron me demanda de reprendre le système contre remboursement, geste sans doute légitime, qui m'indisposa.

Une de mes meilleures réussites en cette école fut un devoir sur la libellule, appelée *demoiselle*, classé premier par monsieur Leyde, *alias* Bitos (à cause de son chapeau). Leyde était adorable, trop. Des garnements lui faisaient d'hypocrites misères, tel Pierre Boennec, pratiquant du patronage des curés qui, un jour, lui envoya dans son dos, sur sa blouse blanche, une giclée d'encre violette. La classe fut consignée. Boennec dut se dénoncer. Il fut puni et sa mère dut nettoyer la blouse. Sacré Boennec… (qui adhéra plus tard au Parti communiste).

C'est sûrement à cette époque qu'on se posa sérieusement la question cruciale de la reproduction de l'espèce humaine. Le gros Dupuy affirmait que le sperme venait du cerveau, *via* la colonne vertébrale. Notre ignorance là-dessus était phénoménale, encyclopédique. Je donnais à ce Dupuy mes biscuits vitaminés en disant que je ne les aimais pas. Ma mémoire n'a jamais pu éclaircir ce mystère où je sens comme une soumission inexplicable.

En ce temps-là, je savais donc écrire, lire, compter et nager. Pas encore bien réfléchir, hélas. Je m'aperçus que j'étais myope, très myope. Mais je n'en disais rien : je ne voulais pas porter de lunettes. En classe, je ne voyais rien des écritures du tableau noir. Lorsqu'un jour je fus interrogé sur un texte en anglais, je restais près du bureau de la prof, muet comme une carpe, effondré. Dans les jours qui suivirent j'eus un tel mal de crâne que je dus capituler en vitesse et filer chez l'ophtalmo.

C'est à gauche, en sortant du parc Joffre – aujourd'hui rue Pierre Brossolette, en face du garage Peugeot – que j'ai vu la grande *Affiche rouge*. Elle annonçait que sur l'ordre de Stülpnagel, des communistes et des Juifs étrangers avaient été fusillés en représailles par la Wehrmacht. J'ai longuement regardé cette affiche que j'allais retrouver, ici et là. Rouge, comme le sang versé, avec des visages d'hommes dans des cercles, pas rasés et (faussement) patibulaires, aux noms impossibles à lire. Ces mots : « La libération par l'armée du crime ». Elle m'a remué, comme les autres affiches de mort, plus petites, les vertes et noires, toujours signées Militärbefehlshaber von Stülpnagel, général de l'infanterie, avec des listes de fusillés, toujours juifs/communistes, mais sans photos. J'avais lu les noms de Jean-Pierre Timbaud, un

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

dirigeant des métallos CGT, de Guy Môquet, jeune communiste et de Jean Grandel, notre maire de Gennevilliers… Dès le premier attentat, contre un officier allemand à Nantes, en octobre 41, et la première liste de fusillés, la première affiche, les gens discutaient, profil bas. Certains pensaient que c'était de la folie d'attaquer des boches, parce qu'ils fusillaient cinquante otages pour un des leurs tués (opinion soutenue par Albert Camus[24]). D'autres chuchotaient que ce n'était pas une raison. Nous avions de la sympathie pour les résistants, malgré toute la propagande des « collabos ». Nous avions des informations sur leurs activités par les radios de Londres ou de Moscou qu'on entendait à travers mille brouillages et parasites. Le carillon du Kremlin suivi de l'*Internationale* : *Debout les damnés de la terre*… L'air, sans les paroles. « Ici radio Moscou… Mort aux envahisseurs allemands ! » Nous ignorions tout des actes de résistance dans la région parisienne. Au cinéma, les courts métrages de la propagande nazie s'efforçaient de salir les maquisards. À Asnières, il devait bien y avoir des francs-tireurs. J'avais assisté à une arrestation brutale sur le pont de Clichy, comme un rapt, et à la poursuite d'une Traction-avant par un car bleu de la police, du côté de la mairie. Nous ne savions rien des sévices et des tortures. Rien, sur la destinée des Juifs. Rien des horreurs des camps. Rien des crimes perpétrés par les nazis dans toute l'Europe. Aucune radio n'évoquait les camps d'extermination ! Nous ne doutions même pas. Nous entendions seulement les déchaînements de haine, les tueries des champs de bataille[25]. Les cinémas jouaient *Le Juif Suss* et *Le Corbeau*, d'Henri-Georges Clouzot, *Les Visiteurs du soir* et *Les Enfants du paradis*, de Marcel Carné, ou *Goupi mains rouges*, de Jacques Becker et maints films à l'eau de rose de Tino Rossi, Fernandel ou Maurice Chevalier, que l'on projetait à l'Alcazar, L'Alhambra ou l'Eden, les trois salles d'Asnières avec, en permanence, une lampe allumée dans notre dos. À la radio, Léo Marjane, une belle voix chaude, chantait *J'ai vendu*

24. On ne prend une vie que si l'on est sûr qu'on ne condamne pas des innocents à mort et qu'on risque ou donne sa propre vie en échange. Tel était le raisonnement d'Albert Camus. Belle loyauté qui laisse la place libre à l'envahisseur, assassin sans scrupule. Les résistants risquaient leur peau ! (Voir Lou Marin, *Camus et sa critique libertaire de la violence*, Éditions Indigène, 2010).

25. Mon cher ami Francis Grimberg, fils d'un cardiologue et lui-même cardiologue (président de Rencontres progressistes juives), qui portait alors l'étoile jaune, me confirmera comment lui-même avait ignoré l'horreur des camps de la mort.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

mon âme au Diable/Mon pouvoir est formidable/Je n'ai plus qu'à faire un vœu/Et j'ai tout ce que je veux.

J'ai vécu la Libération au cours de ma dernière année de complémentaire. Radio-Paris ironisait sur le débarquement qui ne venait jamais. Des affiches montraient les armées alliées sous forme d'un escargot immobile au pied de la botte italienne. Nous étions devenus sceptiques sur la réalisation de ce débarquement attendu depuis deux ans. Les Allemands annonçaient pour bientôt des armes nouvelles terribles. Le 6 juin 1944, les sirènes hurlèrent six fois dans la journée et nous descendîmes chaque fois, avec Jean Maitron, dans les caves d'un immeuble cossu, voisin de l'école, face à la mairie d'Asnières. C'était le grand jour[26] ! Les dernières patrouilles allemandes dans Gennevilliers, côté cité jardin, m'inquiétèrent. Leur camion à plate-forme roulait lentement dans les ruelles pavillonnaires et les soldats avaient les mains sur les gâchettes. Rien ne changea dans notre vie, sinon que nous devinions des signes de fébrilité ici et là. Le dernier convoi allemand en partance de la rue Basly fut un méli-mélo de véhicules mal en point, de toutes natures guidés à l'avant par un vieux chleuh arborant un disque vert ou rouge pour filer à droite, avenue de Paris, vers le pays natal… ou le casse-pipe final. Nous avions du mal à retenir notre joie. Puis, il y eu les barricades sur les ponts de Clichy et d'Asnières, pour interdire le passage aux blindés de la Wehrmacht vers notre presqu'île de Gennevilliers. Voulaient-ils vraiment traverser ? Ils tirèrent quelques obus du côté d'Asnières. On entendit de fortes explosions. Paris se libérait. Fin de l'occupation. Dans Gennevilliers, les résistants se montraient maintenant à visages découverts, bras ceints de brassards tricolores. À Asnières, du côté de la place du marché, des miliciens faisaient encore le coup de feu, depuis les toits. On devait faire gaffe. Mes parents m'interdirent de sortir pendant quelques jours. J'aperçus les femmes rasées au pied de l'escalier de la mairie. Très entourées. On disait qu'elles avaient « couché avec l'ennemi ».

La guerre m'avait frôlé. Elle m'inspira ce pastiche d'un grand poète :

Un papillon blanc nargue
Alli Allo

26. Des hommes par milliers moururent ce jour-là, pour nous. Les libérateurs rejoignirent la résistance parisienne le 19 août 1944. Parmi eux, René de Naurois, auteur admirable de *Aumônier de la France libre* (Perrin, 2004), un homme jamais rencontré, que m'a fait découvrir Gisèle Venet.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Les soldats verts chantant dans la plaine
aux poireaux
La rue Basly de briques fragiles
Guette inquiète les forteresses du ciel
Tablier noir je file à Voltaire
C'est la faute aux Allemands
Dites la racine carrée de trois cent soixante cinq
à la minute près
Mon enfance Gadouville sirène
masque à gaz
je suis passé à travers changez le décor
Ôtez-moi le crottin et les rails du tramway
Manifestez. Acte un.

C'est l'entracte.

Drapeaux au vent et pain blanc

Libération ! L'U.S. Army avait installé ses canons 40 Bofors, à quatre tubes, sur le pont d'Asnières. Mes parents décidèrent d'honorer les vainqueurs en arborant notre balcon des quatre drapeaux alliés. Pour le soviétique, tout rouge, pas de problèmes, pour le tricolore français aussi. Tout se compliqua avec les drapeaux anglais et américains. Maman devait coudre les bandes rouges et les étoiles. Bien des fenêtres de la rue Basly et dans toute la ville pavoisaient. Immense fête ! On devinait déjà les pensées politiques de chacun quand, ici et là, le drapeau rouge était absent.

Jour et nuit, les convois américains filaient sur les berges de la Seine. On entendait le vrombissement sourd, régulier des GMC. Soudainement, par un bel après-midi, ils se détournèrent étrangement par notre rue Basly, sous nos applaudissements.

Rue de Prony, le boulanger proche de l'école Voltaire vendit un superbe pain blanc ! Je n'avais jamais rien vu d'aussi blanc. De la brioche ! Ce fut une grande fête à la maison. Nous découvrîmes aussi le corned-beef venu d'Argentine, le vrai pâté de porc, les bananes séchées et bien d'autres merveilles. Le 8 mai, jour de la Victoire, il fut distribué un litre de vin de consommation courante aux catégories J3 et V avec le coupon n° 18 de la feuille semestrielle. Plus des coupons de fromage gras : 40 grammes avec les tickets 3 et 4 de la feuille des denrées diverses de mai. Vers la fin d'août, par la gare d'Asnières, je montais sur Paris, avec les frères Peuto, René et Joseph, et des filles.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Moi, toujours en culotte de golf. Je rencontrai mes premiers Ricains sur un char, place de l'Étoile ; la foule s'agglutinait autour pour les saluer, serrer des mains, faire des bisous et obtenir quelques chewing-gums. Je gardais la distance, comme j'étais resté (hypocritement) distant devant les pâtisseries avec la tante Acquaviva. Je savais qu'il n'était pas digne de quémander ces petites friandises. Nous étions Français, nom d'une pipe !

Les forteresses de l'air américaines, celles qu'on avait observées minuscules, en escadrilles, à 10 000 mètres d'altitude, tournaient maintenant à ras des toits sur la région parisienne, pour nous faire savoir la puissance américaine.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Postface

Je prends les devants[1]

Gennevilliers, 2013,

Il est toujours plus aisé de conter le passé que de prendre les devants. Mais… Je vais écorcher l'anguille par la queue et achever ma rétrospective en anticipant…

L'époque pleine de fureurs, qui précéda le tsunami écolo-politique du XXIe siècle sur l'Europe, et marqua le déclin du libéralisme mondial – *Victoire des anges* ? – me remémore les veilles des grands chambardements passés, sous les règnes des Médicis, Louis XVI ou Napoléon III ou cette « avant-guerre », que maints de mes compatriotes et moi-même n'avions pas vue venir exactement.

Le troisième millénaire n'avait pas trente ans.

L'incroyable avenir, était couvert d'un voile impénétrable, comme disait Madame de Genlis avant la prise de la Bastille.

Incapable d'imaginer ce raz de marée qui allait faire trembler la planète, la belle société de la « France d'en haut » – celle de haute finance – se délectait dans les plaisirs des dieux et souriait aux anges. J'avais abandonné, las, vraiment las, mes reportages la concernant. Je n'avais plus rien à apprendre de notre gratin national – bling-bling, cravates de soie, pochettes assorties, parures en or blanc, ambre clair, gilets et armes de séduction massive. Leurs lustres coruscants, senteurs de roses, splendeurs de zinnias, baccarat et cliquetis de couverts d'argent, tout ce grand tralala là, je ne vous dis pas, dispensateur d'une douceur de vivre comme les câlins font le bonheur simple, m'insupportait. Le temps passant avait mis un terme à mes études sur ce monde des privilèges dont on pouvait voir

1. Prendre les devants : anticiper. Exercice délicat, surtout dans le domaine sociétal. J'invite mes lecteurs à compléter la suite, après ses points de suspension. Ces « devants » datent de 2013, en ce temps où les gilets jaunes restaient dans les coffres des voitures. Depuis, la réalité d'une tyrannie de la finance impose, avant tout, de faire face.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

les luxueux débordements publics, faits de chromes, bolides décapotés, cuirs, visons, ivoires et dentelles. Les secrets de cette gente des agioteurs and Co étaient devenus, pour moi, de polichinelle.

J'admettais qu'il ne puisse y avoir le même jour pour tous du homard au parfum de verveine ou du perdreau en feuille d'arbrisseau rafraîchis de Moët et Chandon grand vintage. Je désirais que tous les humains observent les nantis attendris sur le «*must have*» de leurs clébards.

Comme les escargots à la saison sèche, les plus petites gens vivaient dans leurs coquilles. La «France d'en bas», laminée au seuil de pauvreté, avait lentement perdu le moral. Les Restos du cœur faisaient des infarctus… les maîtres du CAC 40 et du Loto, des fortunes. La délinquance devenait florissante. Chacun pour soi semblait une formule gagnante.

(Aux Galeries, j'avais aperçu un Pétrus 1990 à 31 000 euros la bouteille, racé, me dit-on – oui, je le jure, j'ai bien vu ! – aux arômes de champignon, violette, réglisse, café, poivron !) *Liberté, égalité, fraternité*, fallait en rire !

Les médias nébulisaient en permanence une anesthésie doucereuse faite de bulletins de désinformation, de niaiseries pernicieuses, de gaudrioles, de secrets d'alcôves, de sang versé, de compétitions, de pépites de caniveaux glauques, de scandales nauséabonds… Comme jamais ! Une presse, dite «*people*» (anglicisme dominateur !), faisait ses choux gras des fientes de l'actualité, confidences, mimiques et chuchotements. Les paparazzis virevoltaient autour des vedettes. Le mollet d'un footballeur valait des millions d'euros. La «première dame de France», devenue sujet de prédilection, chouchoutait encore. La médiocrité sucrée exhalait du moisi.

Je gardais la mémoire des foules ouvrières dignes et admirables, peinant pour gagner leurs vies ou manifestant poings levés, ouvriers, techniciens épuisés, femmes de ménage éreintées, employés exténués… Depuis des siècles la sève humaine avait été refoulée. Les sons et les images, les lois, les polices, les ceintures, les règlements, les éthylotests, les radars, les interdictions, les dettes et les traites avaient jugulé l'esprit, le désir et l'imaginaire… étouffé l'énergie et la vitalité des êtres. Les jeux du stade exutoires et les balivernes des *reality-shows* télévisés, la «société du spectacle» disait-on pour résumer, avaient assoupi les sens. Les pouvoirs cultivaient les zizanies, les faux débats enfumaient les pensées. Les pubs saturaient les

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

crânes. TF1 and Co vendaient des cerveaux disponibles à Coca-Cola et à tous les publicitaires.

Avec mes valises de lexiques rapportés de la communale, je faisais des efforts pour traduire au jour le jour les mots nouveaux venus à moi (il n'est pas facile de digérer toutes les mutations d'une langue !). On ne parlait plus de luttes des classes, ni de classes, ni de profits, mots pourtant explicites. Les figures des penseurs, philosophes, créateurs, évanescentes, semblaient disparues à jamais. On évoquait surtout des plans sociaux pour des licenciements, trop souvent les forces de l'ordre pour celles du désordre, des personnes de vie modeste pour des pauvres, des techniciens de plateau ou de surface pour des balayeurs, des réformes pour des sacrifices, le coût du travail pour son prix, etc. On disait, comme Bossuet, que les riches ont été créés en vue d'être « les serviteurs des pauvres ». Le mot capitalisme avait disparu comme un crapaud sous la fontaine. Le marché était l'intouchable nouveau système économique mondial. Il me fallait, pour « être à la page », dire *up to date*, m'adapter, utiliser les mots des puissants, parler franglais, dire *planning* pour programme, *ticketing* pour billetterie, *tanker* pour pétrolier, *bulldozer* pour bouteur… et zut ! clap, je ferme mon *e-mail, wait and see et go ahead, all right,* ouaouh !

Une course effrénée à l'accumulation des richesses, par la spéculation, la prédation et l'exploitation générait des tourbillons dépressionnaires sur la planète entière qu'on disait inévitables et imprévisibles. La corruption creusait ses galeries comme une taupe. Les sébiles, telles des fleurs de misère, se multipliaient dans le métro et aux coins des rues. Les SDF s'allongeaient sur les trottoirs et dans les couloirs. Le pouvoir d'achat des travailleurs fondait comme neige au soleil. On entendait : *Ainsi va la vie… On n'y peut rien… Il n'y a rien à faire…* Le capitalisme, générateur d'inévitables cyclones, se prétendait phénomène naturel. La vie allait à vau-l'eau, tels les nuages, je dis pour résumer.

En outre, les nuages cachaient de plus en plus le soleil.

Un président de la République des conservateurs régna sur ce bourbier national en camelot de la politique, baratineur tels ces marchands de cravates ou de moulins à légumes que l'on voit à la porte d'un grand magasin, ou cet avocat d'affaire si bien croqué jadis par Honoré Daumier : escamoteur de foire, petit notable assisté de l'état-major de la phynance, comme dit le père Ubu. Il avait pour lui l'argent, l'agio, la banque, la bourse, le comptoir, le coffre-fort, et

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

tous ces hommes qui passent si facilement d'un bord à l'autre quand il n'y a qu'à enjamber que la honte, si bien vus par Victor Hugo pour la cour du petit Napoléon. Faquin, maroufle, croquefedouille, jean-foutre, fesse-mathieu, pendard, moins que rien, grippeminaud, disait-on de lui…

Alors, à ce triste temps-là, succéda celui de quelques chefaillons Diafoirus. Des marionnettes Le Pen, à gaines, à tringles et à fils tentèrent de faire oublier au pays l'austérité et la cure médicamenteuse d'anesthésie générale : leurs speechs, prêches et boniments voulurent étouffer les chants du lendemain. De ce magma surgit malgré tout une conscience. Une cristallisation des intelligences proposa une nouvelle République en alternative au régime de la Méduse. Les manipulateurs, ces jouisseurs qui prétendaient donner des cornes aux chats, mis enfin à nus, un dégel populaire suivit. Héritiers des Révolutions et des Lumières, les citoyens que l'on croyait absents à jamais, s'éveillèrent comme les crocus et les perce-neige sortent de l'hiver. Ils se regroupèrent pour penser et construire un autre futur, humain.

I awakened to the cry that the people have the power (Patti Smith).

Survint ce tsunami politique du siècle, un craquement de neuf sur l'échelle de Richter… Ce qu'avaient cru prématurément le Poète et des millions d'êtres humains. Ce fut la fin des antalgiques médiatiques. Le pays redécouvrit le bleu ciel et les horizons infinis dans la joie du convalescent sorti d'une longue maladie. (L'humanité avait aussi entrepris de combattre le réchauffement de la planète et de respecter la nature !) Tant libéré, que l'on vit des goinfrés apeurés et des gens de forfaiture prendre route, dans des réflexes de poltrons, vers les frontières, sans meuble ni matelas comme nous dans la déroute de l'an 40 dernier… Tels les fuyards vers Coblence, tels Louis XVI et les aristos, ils pensaient rejoindre leurs coffres à l'étranger. On leur dit au revoir ! Les fruits de leur prédation sans freins furent restitués à la nation. Un Comité national contre les inégalités prit ses fonctions. Il essaima bientôt à travers la France, aux confins de l'Europe et même vers l'océan Pacifique. Ce fut un tourbillon citoyen sans barricades, sans saignement, sans grand soir. Les bouches s'ouvrirent : personne n'acceptait plus de déléguer sa volonté sans contrôle permanent. Les citoyens exigeaient la démocratie directe. Il fallut inventer un autre pouvoir, imaginer l'impensé : un état pour tous, dirigé par tous. Comme il fallait bien des cochers pour le char de l'État, on élabora le moyen de contrôler ces cochers. Le gouvernement sous un strict

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

contrôle populaire mit fin au carriérisme politique – et les fonctions des ministres furent rémunérées aux tarifs de la fonction publique…

On appela cette nouvelle Révolution française, la Sixième République. Elle secoua toute l'Europe et l'on vit alors…

Cela ressemblait à une victoire. Une brise légère apporta une douce musique. Notre France recommença à sourire… pour « dix mille années » comme disent les Chinois. L'utopie se fit oublier à la façon du comédien assis derrière le rideau, à l'entracte.

Faut-il y croire ? Certes, d'avoir tant pataugé, comme dans une sorte d'immense asile d'aliénés, j'espère toujours, avec des milliards de mes congénères, ce « lever de soleil » sur notre planète. Sans illusion, sachant tout aussi possible une longue nuit profonde sous le talon de fer d'un capitalisme crocodiliens égrotant. Après le naufrage des lendemains qui chantent, notre avenir meilleur reste à imaginer selon des voies toujours insoupçonnées. Et ce n'est pas une question de croyance ! Une ère de convulsions, d'affrontements et de bouleversements s'en vient, assurément. Devant les grandes forces invisibles imprévisibles et plutoniennes des peuples, l'individu – moi, nous, vous lecteurs – peuvent s'opposer à un fatalisme qui voudrait masquer nos impuissances. Soyons résolus de ne plus baisser la tête et nous serons libres. Les pages pour des lendemains sont toujours blanches.

« J'ai l'impression que l'humanité est en train de retenir son souffle », me dit un artiste[2], « comme au cinéma ; quand on sent que quelque chose d'énorme va se passer. » Comme lui, je tends l'oreille. J'entends mille voix inconnues. : « Il n'y a plus de justice, il n'y a plus de loi, il n'y a plus d'honneur, ils tiennent le monde ces gangsters ! » (Pascale sur le blog de Jean-Luc Mélenchon) et cette question de Jean d'Ormesson : « Est-ce normal que des gens gagnent tellement d'argent quand il y en a d'autres qui meurent de faim ? » J'entends la voix d'un poète : « Nous sommes faits pour être libres Nous sommes faits Nous sommes faits Nous sommes faits pour être heureux[3]. »

Ne sentez-vous pas l'air vibrer ?

2. Enki Bilal, *Ciels d'orage,* Flammarion, 2011.

3. Louis Aragon, *Tu rêves les yeux grands ouverts*, in *Œuvres poétiques complètes*, II, La Pléiade, 2007, p. 293.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Suzanne Rocchi

Je l'entends rire,

Ma mère, dans sa jeunesse, avait une belle tête brune coiffée comme Lulu, un corps à la Mistinguett et une tendresse infinie pour ses fils. Je n'ai pas connu la branche maternelle de la famille (sauf ce frère René, oncle généreux et joyeux bout en train que j'aimais bien. Le frère aîné était mort à la guerre de 14). Elle était née rue du Poteau, dans le 18e arrondissement. Une vraie Parisienne. Son père, chauffeur de taxi, et sa famille venus de l'Aveyron, près de Rodez, des bougnats, tenaient une boutique de vins et charbons, je ne sais où, dans Paris. Il devint aveugle et mourut chez mes parents, boulevard Diderot, je crois, avant que ceux-ci descendent sur Bandol.

Ma mère était jolie. Dans son adolescence, sa grande douceur lui donnait un air d'ingénue romantique, m'a dit une de ses amies. Henri, artiste peintre inconnu, a dressé d'elle un superbe portrait au fusain que je garde toujours près de moi (et elle, sur son lit de l'hôpital d'Argenteuil, dans ses derniers instants, aurait demandé après un Henri… et Monique). Ce fut une merveilleuse mère, un peu trop possessive et exclusive, très certainement. Elle adorait ses trois garçons d'un même cœur… moi en particulier. Elle me couvrait de baisers. Me dévorait, m'appelait son « gros pipi », parce qu'un jour je n'avais pu me retenir ; il y a une photo où l'on voit un de mes premiers rires espiègles.

Elle aurait tout donné pour que nous vivions heureux. J'étais bien sûr amoureux d'elle. Je disais que je me marierai avec elle quand je serai grand. Elle riait alors d'un grand éclat.

Plus tard, je lui demandai si tout le monde allait mourir. Même elle ? Je fus horrifié. Mais c'était tellement éloigné cette fin… Elle devait être secrètement croyante, en quelque chose, car elle pouvait dire en évitant d'être entendue par mon père : « Quand je serai morte, je ne voudrais pas qu'on me brûle : on ne sait jamais. »

Sa vie fut dure. Un premier bébé décédé… Ces pleurs… Dès notre arrivée à Paris, cette visite chez le docteur René Allendy, psy…

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Neurasthénie, dira-t-on. Nous attendions dans un coin du salon, en ignorant sa maladie. J'étais inquiet (ce devait être un stress, par manque de fric, les restrictions… Mon père, trop souvent chômeur parce que bon syndicaliste). Je voudrais écrire plus sur ma mère. En serais-je capable ? Elle est si proche de moi. Tout le monde affirme que je tiens beaucoup d'elle… Je l'entends rire. Je lui parle. Mes yeux sont ses yeux, mes oreilles ses oreilles…

Ô L'amour d'une mère ! amour que nul n'oublie ! (V.H.)

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

François Rocchi

«Le plus intelligent de sa classe»

Fils d'un adjudant de 38 ans, préposé des lits militaires (casernier), qui avait fait les colonies (médaille militaire), et d'une enseignante, Lucie Marguerite Eugénie, née Acquaviva, il devait être dans son enfance une sorte de sauvageon, tout en étant enfant de chœur dans son village montagnard. Il avait perdu sa mère à l'âge de 2 ans. Né avec le siècle (le 1er octobre 1900, dans la citadelle de Corte, le «Nid d'aigle» pour les enfants du pays[1]), le petit Fanfan Rocchi, avait quitté son pays très tôt, vers 10 ans, pour suivre son père dans sa vie de garnison, notamment à l'abbaye du Bec-Hellouin en Normandie[2] (fin 1910), puis à la caserne Panthemont, rue de Bellechasse[3] à Paris. Cet adjudant de grand-père moustachu, décoré pour sa participation au colonialisme, était royaliste[4]. Un «bon adjudant» d'après ce qu'on disait. Sur ce point, il convient de citer exactement mon père parce que l'anecdote semble assez importante pour lui, donc pour moi : *«Mon père, a-t-il écrit, était la bonté même. Il avait des conversations avec des réservistes de passage. Un jour, j'écoutais : ils parlaient des Corses. L'un d'eux disait : "Dans mon régiment, les juteux étaient tous des Corses peaux de vaches. Nous en n'aimions qu'un seul, un nommé Rocchi." Quel régiment ? quelle compagnie ? quelle date ?… C'était moi, dit mon père. L'autre répliqua : "Dommage qu'vous soyez royaliste, moi je suis anarchiste." Mon père ajouta : "À la première occasion, je vous ferai fusiller." Ils se serrèrent la main.»*

1. Fortification construite en 1420, elle devint caserne sous Louis XVI et fut convertie en prison centrale pour les détenus politiques.

2. Fondée au XIe siècle à l'initiative d'un simple chevalier, Herluin, cette abbaye eut un grand rayonnement dans les siècles qui suivirent.

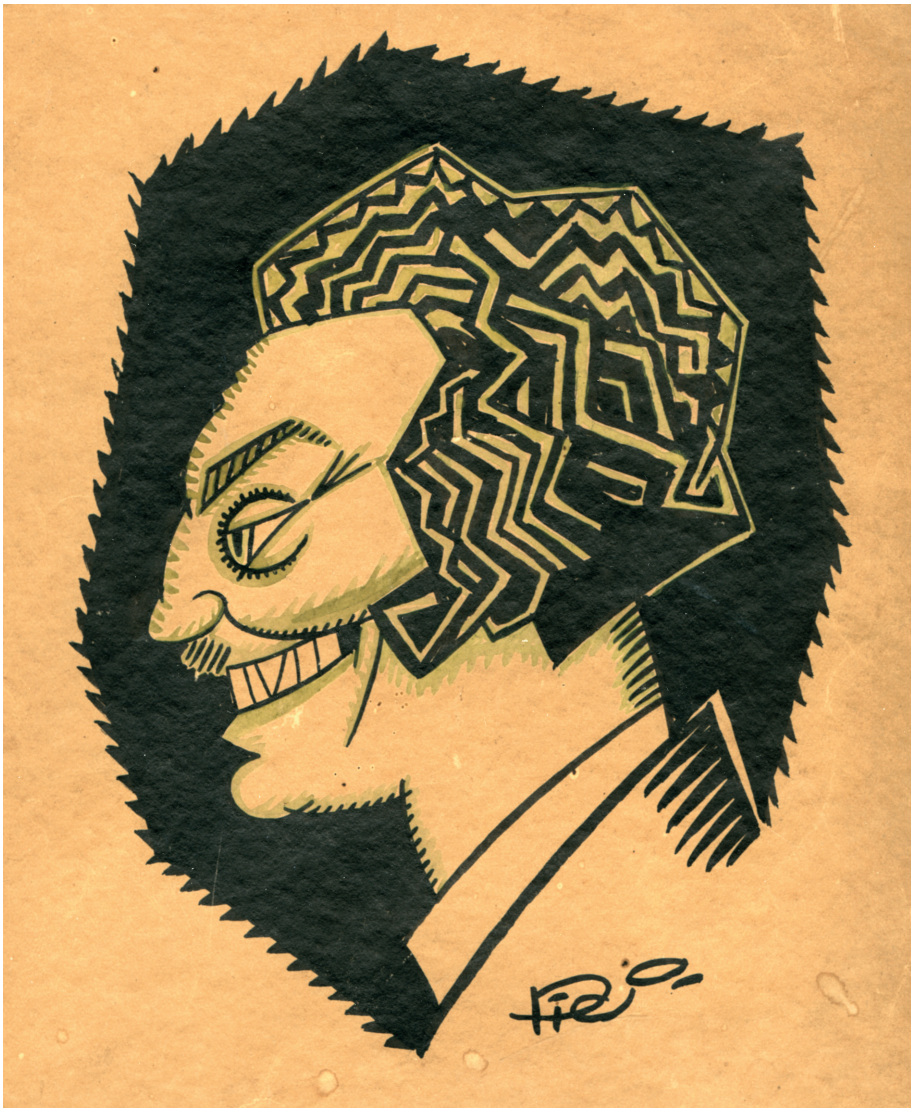
3. Ici, il me faut rapporter deux souvenirs de mon père qui situent bien le garçon qu'il était à cette date : «Mon premier souvenir fut cette voiture à cheval qui ne cessa de passer toute la nuit et la journée suivante sous ma fenêtre. Je fus surpris d'apprendre que tous les fiacres se ressemblaient et leurs cochers aussi. Mon deuxième fut la mort de notre corneille apprivoisée que j'avais trimballée pendant tout le voyage dans une petite cage et j'eus un gros chagrin pour cette perte irréparable.»

4. Ce grand-père serait décédé en 1926 et enterré au cimetière de Bagneux.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Mon père rompit très vite ses rapports avec sa famille paternelle. Il eut un comportement anar précoce.

Dans ses souvenirs se place un épisode assez dur où les rats de la caserne Panthemont tiennent les premiers rôles. La chasse aux rats, mensuelle, plus précisément. Un bâtiment au fond de la cour était destiné au foin pour les chevaux. Juste derrière se trouvaient les



Mon père, vu par Maurice Pico.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

ordures, les restes des cuisines, le royaume des rats. Une escouade intervenait régulièrement, armée de balais, carabines et revolvers. Elle vidait le bâtiment de son foin, botte après botte. Des pétarades éclataient accompagnées de cris et de jurons. Fanfan était de la partie. Il avait trouvé un truc pour accueillir les rats qui venaient se réfugier dans les écuries voisines. Il se postait à l'entrée avec une petite planchette et, à ras de terre, toc, d'un coup sec sur le museau, toc ! ils finissaient tous les pattes en l'air. Il n'en ratait pas un. Quand le foin était presque entièrement évacué, les derniers rats grimpaient au long des poutres et toute la caserne entrait dans la chasse, y compris le détachement d'*Iglanderien* (surnom de la mission française auprès des forces britanniques). Le chef de la mission y allait de l'épée et le cuisinier ironisait : « Qu'est-ce qui se perd comme gibier ! » C'était comme la fête au village. Après ça, on pouvait recevoir un seau d'eau sur le crâne en passant sous une fenêtre. Le capitaine arrivait pour faire sonner le cessez le feu. Ce capitaine fut tué au front (ce devait être après 14) par une balle dans le dos. Mon grand-père l'avait prévenu : il était vraiment trop vache avec les hommes.

Cet épisode d'une chasse aux rats n'est pas essentiel dans la vie d'un homme. Il montre quand même l'inégalité des êtres dans leur vécu, inégalité qui se prolonge souvent sur bien des générations. Des hommes aussi illustres que François Mauriac, Philippe Sollers ou Charles de Gaulle chassaient les mots pendant que le petit François courrait les rats. Tous les discours sur l'égalité des chances – objectif de programmes – devraient exposer la façon de combler les fossés qui séparent les enfants dès leur plus jeune âge selon leurs milieux d'origine.

« À 11 ans, expliquera-t-il plus tard, je ne pensais jamais en Français, mais en Corse et c'était un désastre en orthographe. » Son instituteur disait de lui, à son père : « Il n'est pas bête. C'est peut-être le plus intelligent de la classe, mais aussi le plus inattentif et le plus fainéant. » Mon père reconnaissait avoir été nul en orthographe et en rédaction. Un jour, dans une dictée, il écrivit *misère et corde* en place du mot *miséricorde*. Sa copie fit le tour de l'école. Le petit François Rocchi faisait du patin à roulette rue de Bellechasse, sur les terrasses de la gare des Invalides, rue Vanneau et le dimanche matin au Vel'd'hiv. Il allait à la pêche au pont de Solferino. Il passa son certif à 13 ans (ma mère affirmait, dans son dos, qu'il ne l'avait pas !?). À 14 ans, il était apprenti électricien, après avoir été groom au Petit Saint-Thomas, rue du Bac, puis garçon couvreur. Il fut ensuite électricien

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

chez Galley frère, rue de Grenelle. Ce fut un tournant. Il gagnait un sou de l'heure, dix sous par jour. Sa belle-mère lui laissait dix sous par semaine qui lui permettaient de se payer le cinéma le dimanche. Un ami l'emmenait au Parc des Princes regarder courir les grands champions cyclistes. L'un d'eux, un Breton, le ramenait assis sur le cadre jusqu'au ministère de la Marine, où il était planton cycliste.

C'est au stade de la porte Gentilly qu'il fit connaissance de Pico et de quelques amis, « les orphelins », et devint pratiquant du cross-country, de l'athlétisme, et même de la boxe. Chaque soir, il allait s'entraîner au gymnase Vandame (lutte et boxe) avec réunion du club à la Taverne parisienne, juste en face du journal *L'Auto*.

Régulièrement, il passait les communiqués du dimanche à la rédaction de *L'Auto* et à *L'Écho des sports* dont le rédacteur en chef, Marcel Delarbre, présidait son club. Ces papiers se terminaient toujours par ces mots : « On a remarqué à l'entraînement Pico et Rocchi, puis les champions Pozzi, Brossard », etc. En 1919, ce fut le rugby à Bagatelle, comme talonneur. Carpentier, le boxeur, était trois-quarts aile. Mon père organisa aussi la natation. Il apprit le crawl et l'enseigna à la piscine Deligny où il rencontra Johnny Weissmuller, qui allait devenir Tarzan. Celui-ci lui apprit à faire les virages rapides en poussant des pieds sur le bord de la piscine.

Mon père fit son service militaire à l'école des mécaniciens de la marine de Brest. Il connut ma mère au Cirque d'Hiver où Gémier avait monté une pièce à grand spectacle, *Œdipe roi de Thèbes*, avec, en intermède, des jeux olympiques auxquels participaient des champions sportifs de l'époque. Mon père était figurant hallebardier. Suzanne, qui sera ma mère, venait chaque soir au spectacle pour accompagner une jeune danseuse de 15 ans, la nièce de sa patronne boulangère-pâtissière. Ce fut (me dit-on) le coup de foudre. François tomba amoureux de Suzanne. Mais Henri, un ami du club sportif, artiste dessinateur, le supplanta. François revoyait Henri tous les dimanches, sur le stade, et lui demandait des nouvelles de Suzanne. « Je l'ai laissée tomber, lui répondit-il un jour. Avec elle, pas moyen de coucher. » À ce moment mon (futur) père partait faire son service à Brest… Une correspondance s'engagea entre Suzanne et le matelot, « le plus beau » de ses prétendants. Au jour de Noël 1919, lors d'une permission, il se rendit rue Damrémont, chez la patronne. Suzanne était seule. Ils restèrent un long moment sans dire un mot. Puis, elle éclata de rire.

Mon père nous a laissé ce « doux souvenir » ému : « Elle me prit par la main et m'entraîna dans la salle de bain et se mit en tête de me

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

toiletter. Je fus peigné, parfumé à loisir et reloisir. Elle me versa des parfums plein la tête en riant aux larmes. Elle se fit un plaisir de me frictionner. Je levais la tête et reçus dans les yeux une giclée d'eau de Cologne qui me fit pleurer. Des amis survinrent. Au moment de se quitter on proposa de couper une mèche de cheveux de Suzanne que j'emporterai. Maurice [Pico] se servit d'une lime à ongles pour couper. Suzanne cessa de rire. Je sentis ses lèvres sur mes yeux en pleur et les ouvrant je vis Suzanne pleurer.»

C'était le 7 janvier 1920.

Mon père partit le lendemain pour une expédition à bord du *Montcalm*, vieux croiseur qui le mena en Extrême-Orient (au Japon et en Chine). Il avait quitté sa famille (père et belle-mère et ses demi-sœurs) de bonne heure. De toute façon, parce qu'il travaillait dix heures par jour, il ne les voyait guère.

Il ne me parla jamais de ses parents, ni de sa famille. Je ne sais par quel miracle il ne croyait pas en Dieu. Il avait une conviction radicale là-dessus : si Dieu existe, il me donnera le Paradis. S'il n'existe pas, pourquoi le craindre ? Père avait décidé très tôt de ne pas se préoccuper d'un jugement divin. La foi l'avait totalement quitté dès son enfance. Il a précisé un jour que c'était en relation avec le fait d'avoir vu pisser le curé de son village et que cet homme n'était pas différent des autres. Je n'ai jamais compris. Mais j'ai bien sûr hérité de son athéisme du calme et, très tôt, je me suis interrogé à savoir comment les gens pouvaient croire en un dieu, en un bon dieu.

Libre expression d'abord. Au Parti communiste, auquel il avait adhéré à la Libération, un an avant moi, il ne fut jamais conformiste. Quand le parti voulut lui interdire de lire des écrits titistes, il demanda : «De quel droit les dirigeants pourraient monopoliser le droit de lecture ?» Ce qui lui valut des ennuis. Plus tard Laurent Salini, chef de la rubrique politique de *L'Humanité*, me dit là-dessus : «Ton père avait raison.»

Père pouvait avoir tort aussi, parfois, ce qui ne l'empêchait pas d'oser parler. À une remise de prix, salle des fêtes d'Asnières, par exemple, où je me fis tout petit sur mon banc en attendant l'orage (injustifié et injustifiable). Les meilleurs élèves devaient monter sur la scène pour recevoir leurs prix. L'institutrice, madame Andréani, n'aurait pas, soi-disant, été juste dans l'attribution de ces prix (en fait, je soupçonne fort une jalousie entre quelques mères poules), mais c'est monsieur Paillou, le directeur, qui était visé. Il avait fait cadeau d'un livre à un premier de la classe dont la mère était au mieux avec lui,

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

disait-on. Blabla. Il était soupçonné d'avoir influencé le classement final. Pour faire contre-feu à une colère de mes parents, le directeur avait offert un livre à Didi avec cette dédicace : « Le plus bel officier du monde ne peut donner que ce qu'il a. » Mon frère se fit sonner les cloches d'avoir accepté ce cadeau, qu'il dut rendre au donateur. Celui-ci refusa ce retour, bien sûr. Quel pastis ! Le jour des prix, donc, quand le tour de ma classe arriva, mon père, du balcon de la salle, cria au scandale, à l'injustice ! Les flics l'emmenèrent bien vite méditer au commissariat, juste en face, sous les marches de la mairie voisine. Tout ça parce que je n'avais eu droit qu'à un prix avec mention « Très bien », moi qui avait habitué mes parents à des prix d'honneur ou d'excellence. Ça marque un gosse un tel événement. Au fond, mon père pouvait être profondément injuste. (J'y pense : l'institutrice, madame Andréani, lui avait donné une mauvaise note la seule fois – je dis bien l'unique fois – où il avait osé tenir ma plume dans une rédaction à la maison. Ma mère était éloignée de toute notion d'impartialité quand il s'agissait de ses petits poussins.)

Il avait son quant-à-soi, mon père. Du haut d'une estrade, à la Thomson, je l'ai entendu répliquer à un contradicteur qui lui demandait ce qu'il avait fait pendant la guerre : « Moi, je pissais dans les émetteurs ! », mettant le personnel de son côté dans un éclat de rire général. Et ça devait être vrai le coup de pisser dedans…

Sentant la mort venir, il a écrit quelques pages de souvenirs. Pour laisser une trace, réflexe humain. Il entendait démontrer aux siens, notamment, qu'il avait aimé ma mère et qu'il lui avait été fidèle toute sa vie. Je le crois très sincèrement. Cette fidélité a eu, je crois, son prix d'aliénations. Le couple ne devait pas connaître une harmonie complète. J'en suis même persuadé. Mais il s'agit là de choses intimes, imaginables mais inabordables ici (inspirées par les confidences indiscrètes de Ginette, la vieille amie de ma mère, entendues sur le tard, alors qu'elle m'avait invité au restaurant du grand hôtel Vernet****, près de l'Étoile, où elle tutoyait le maître d'hôtel).

Mon père possédait donc une certaine rusticité héritée de sa prime enfance à Carticasi. Ainsi, je l'ai vu manger des camemberts garnis d'asticots, qu'ils enlevaient délicatement au couteau en disant que ce n'était pas grave… Libre, comme j'ai dit, il pouvait casser la croûte sur un banc avec un litron de rouge[5], aux Floralies où ailleurs, sans

5. Père n'était pas porté sur l'alcool. Ma mère pouvait lui verser de l'eau dans son verre sans qu'il s'en aperçoive.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

se soucier du qu'en-dira-t-on. Ce qui froissa un jour ma Brigitte et sa cousine Martine et leur valut un sermon : « Pour qui vous prenez vous, mes petites filles ? »

Je n'ai jamais compris le fait qu'il ait pratiquement rompu toute relation avec sa famille corse et n'ait jamais prononcé devant moi un seul mot en corse.

Grand bricoleur, bûcheur, bâtisseur et autodidacte, il construisit lui-même les meubles de sa salle de séjour de la rue Basly. Dans tout ce qu'il faisait on détectait toujours une absence de finition, un je-m'en-foutisme de l'apparence et même un franc mépris de l'esthétisme. Son travail était d'amateur. Il commença aussi à vouloir se construire lui-même une auto (il en avait dessiné les plans), et rêva même de réaliser aussi un Pou du ciel, ce petit avion qui faisait fureur. Avant la déclaration de guerre, il entreprit la fabrication d'un lot de radios que lui avait commandé un ami, Jean Encontre, et commença de s'intéresser à la télévision (qui était encore dans les limbes des laboratoires). Il s'était procuré ce tube cathodique, « œil magique », et nous parlait de ses potentialités. Claude, mon aîné, avait compris cette technologie nouvelle qui me passait par-dessus la tête. Notre père ne possédait guère de bouquins, mais lisait tout ce qui arrivait à sa portée, le journal du docteur Allendy, *L'Impérialisme stade suprême du capitalisme* de Lénine, *Le Chasseur français* (j'adorais les récits de chasse !), *Rustica*, *Le système D.*, les manuels de maths, *La Radio mais c'est très simple*, etc. Autodidacte acharné, il me lèguera, sans doute, ce goût de la découverte et aussi son refus de l'exploitation de l'homme. Je ne me souviens pas de toutes ses lectures. Il lisait surtout la nuit, dans son lit, les San Antonio, Jean-Pierre Chabrol et je ne sais quels autres romans, après avoir regardé la télévision jusqu'au bout. Assez pour gueuler contre Jacques, mon petit frère, qui avait commencé la lecture de *L'Amant de Lady Chatterley,* un livre « dégoûtant », à ne pas lire[6] (que je m'empressais de lire). Il s'interdisait donc quelques domaines tels, peut-être, les classiques ou l'érotisme. La culture, comme les études, ne furent jamais des domaines envisagés pour ses enfants, sauf les écoles primaire et secondaire, objectifs premiers. Les romanciers, artistes peintres, musiciens restaient hors de son horizon. Un autre monde dont on ne parlait jamais. Sans doute parce que jugé inaccessible ou comme un secteur de luxe ? Quoique la

6. Je comprends aujourd'hui cette colère du père : ce livre ouvert sur les libres désirs dérangeait sa vie de rigueur et sa pudeur.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

rencontre d'un artiste vrai, Maurice Pico, dans sa jeunesse, lui ait entrouvert momentanément une fenêtre vers ce monde étrange. Comme si la culture était réservée aux riches. Je me souviens qu'il me tança un jour parce que je lisais *Œdipe roi* de Sophocle. Ce n'était pas pour nous. Un comble, cette remarque, après avoir été lui-même figurant dans la pièce spectacle du Cirque d'Hiver !… Il regretta plus tard de m'avoir freiné. J'étais fait, concéda-t-il, *pour les études*.

Pendant la guerre il fut « attentiste ». Si on voulait que les ouvriers se battent, on aurait distribué les armes, disait-il. Qu'on nous envoie des armes… Méfiant donc. Il avait certes tort, là-dessus, mais pas entièrement. (Les armes : le seul problème était de les prendre. La première mesure de de Gaulle à la Libération sera de désarmer les FFI.) À la Libération, il adhère au Parti communiste (diffuseur, de presse, colleur d'affiches, etc.). Il est élu conseiller municipal de Gennevilliers. Syndicaliste CGT, métallo, avec un engagement dans les activités sportives, il organise des compétitions au parc de Baillet, une course à pied avec traversée de piscine, notamment. Mon père a acheté des kilos de bonbons chez un grossiste et nous avons le plaisir de les répartir dans des petits sacs en papier. Nous contribuons à cette manifestation en aidant à la confection de petits drapeaux pour les supporters et de ces sacs de bonbons à l'orange et au citron pour les enfants. Quand on parla de la guerre d'Espagne, après l'attaque de Franco, en juillet 36, mes parents décidèrent d'accueillir pour les vacances deux petits Espagnols, des frères, fils de républicains. Ce fut un bon moment. Après la Libération, du Congrès mondial des partisans de la paix (avril 1949), où il fut membre du service d'ordre, il rapporta une carte à la colombe signée de Picasso, de l'écrivain russe Boris Polevoï (« Un homme véritable ») et de quelques autres sommités. Il y tenait beaucoup et je ne sais ce qu'elle est devenue.

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Table des matières

Principaux intervenants, protagonistes, figurants de cette aventure ou en exergues (page 5)

Avant-propos (page 7). **Tel un chiffonnier du temps**

Prologue (page 9). **Des anges, gardiens**

Chapitre 1 (page 11). **Le monde sortait de l'enfer**

- Bulldozers pour des cadavres humains
- Bêtes féroces et sots
- Le grillon des ruines d'Oradour
- Le parachutiste blessé à mort

Chapitre 2 (page 23). **Les fellaghas, le Général et moi**

- Colère dans une cave de commissariat
- Couscous chez les «fellaghas»
- Quand les sirènes mugiront
- Crime d'État dans Paris
- Le bruit mat des *bidules*
- Évian, la paix
- Le sous-préfet du Djebel Amour et son «pot au lait»
- De Gaulle : hélicos, cliques et cloches
- Incorrect à Moscou
- Tempête en mer Baltique

Chapitre 3 (page 47). **Reporter à *L'Humanité***

- Chariot à la sept !
- 68 derrière les volets clos
- Présence de Laurent Salini

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Mon *habitus*
Dieu, qu'advient-il quand nous ne sommes plus là ?
Écrire en français
«Je» aime Aragon
Les merles dansaient sur le gazon
Sceptique profond
La révolution citoyenne
«Rencontrés dans la foule»
Comment meurt un journal
Isabelle Adjani, de tant d'attraits pourvue

CHAPITRE 4 (page 81). **Ma télé jouvencelle !**

Un intense bonheur
Jean-Christophe Averty, le Méliès de la télé
Marcel Bluwal, la beauté des grands classiques
La géographie magique de Pierre MacOrlan
Invité de la Princesse
La machine à décerveler
Le Steinway de Jean Wiener
Prague : le panzer-communisme
Le squelette de Brejnev
Des becs de gaz au néon

CHAPITRE 5 (page 101). **Des bas-fonds aux étoiles**

Jean Roux égoutier de Paris
En plein vol, la voix du Nolain
Saint-Ange, chaudron du diable

CHAPITRE 6 (page 115). **T'affrontes ou tu fais l'autruche ?**

Ce *halo lumineux* qui nous distingue
Imperfections d'un «discours parfait»
La Place rouge
Houellebecq et les herbes agitées par le vent
Le touriste des désastres

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Un déclin de la mémoire
Ego, bobos, fiasco et à quoi bon…
Un peu de terre ferme
Ma noble incohérence
Penser que l'on pense
Tuerie à Bagdad
Avez-vous lu *Le Monde* du 11 septembre ?
Obama et la force poétique

CHAPITRE 7 (page 157). **Ô jolie planète bleue !**

Cet œil noir, jeune et pur
Le beau désir
Béatrice-petit-printemps et les deux systèmes
Coca-Cola : « Heureux de revenir au Vietnam » (pub)
La belle Indienne du Missouri
Utoya et le soleil de minuit
Le bergers farouches du Gennargentu
Lettre à Vladimir
Aimé Césaire, de tout cœur
Cocotiers, sable fin et néocolonialisme
Sur la route de Ghardaïa
Yannis, gentil Crétois aux doigts rongés
Chez les pêcheurs d'éponges
Une journée à Rome
Les rats dans Palerme !
Lesbos, bout du monde
Le tunnel obscur d'Eupalinos
Mamma Rosa des Pouilles
La *Belle Époque*
Vous vivez mal
Brave toutou de sa Majesté
La passante nu-pieds et le béton fil de fer
Côtelette de porc

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Chenille au fond d'un bol ?

CHAPITRE 8 (page 201). **Que sont mes amis devenus ?**

Le brin de muguet de Jean-Noël
Christine Fersen, actrice de l'extrême
Émile Sellon, peseur-juré
Jeudi 7 octobre 82
Jérôme, sage *petit dissipé*
Les archives de Francis

CHAPITRE 9 (page 217). **Sur les routes de France**

Chuchoteries
L'émigré hongrois
Petites pommes de terre sautées
Vernet à Beaucaire
Trouver un bon vin
La citadelle de Corte
Mes brochets
Ligne numéro 13
Étoile, petite chienne trop joyeuse
Le temps des cerises
Nous marchions jusqu'au bout de la jetée

CHAPITRE 10 (page 233). **Métamorphose**

Pour une nouvelle lisibilité majeure
Convulsions de l'inexprimé
Odeur de paille chaude
L'homme assis sur le bord du chemin
Godefroid et ses *Quodlibets*
Effroyable gâchis

CHAPITRE 11 (page 245). **De ma fenêtre**

22, rue Victor Hugo, douzième au-dessus de l'entresol
Gyrophares du soir blafard
Je n'ai plus de maman

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Cette nuit où je suis mort
L'âge de raison
Marguerite n'avait *plus envie de vivre*
Fin du rouleau : mon père
Souvenirs sans queue ni tête
Idées de fuite
Des hommes en bois sec noir

Chapitre 12 (page 261). **Paroles de femmes**

De l'union du mâle et de la femelle chez l'espèce humaine
Un vagabond dans notre modernité
Tourne manège, tourne !
Françaises, brisez vos chaînes !
Fusion/ désillusion
La vie du corps, la vie

Chapitre 13 (page 281). **Ado, flamme et fougue**

La jeune garde
Soldat/terrassier
La médaille
Chef de 88 Flak
Berlin, le mur
Furieux, leste et rapide
André Marty me fusille
Charles Tillon, étranglé de chagrin
À dégager…
Du sang dans l'acier
Foi, normes et religiosité
Vacance, à la terrasse de l'*Écritoire*
J'ai passé dans tes bras l'autre moitié de vivre
Brigitte, mon bébé

Chapitre 14 (page 321). **Tendre insouciance**

Après mes rages de dents

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

J'entrais en classe sur un cheval blanc
Les boches arrivent ! Alerte aux gaz !
Pim Pam Poum
Mon école Voltaire
Face à l'ennemi !
Les montagnes de rutabagas
Drapeaux au vent et pain blanc

POSTFACE (page 353). **Je prends les devants**

ANNEXES (page 359).

Suzanne Rocchi
François Rocchi

Ebook offert par les Editions Matériologiques, 23 mars 2020.

Serait-il raisonnable de ne plus entendre, de ne plus voir ce qui nous a fait, de refuser les étincelles du passé, d'avancer sans rétrovision ? Jean Rocchi, journaliste et écrivain, veut comprendre l'évolution au long cours de notre monde à partir de ses errances, erreurs et succès ; relire le passé : « J'ai ratissé des feuilles de ma vie pour en faire un tas, mêlés à mon bouillon de culture, espérant que mon histoire vagabonde présente simplement, peut-être à la manière des pointillistes, une approche de ces années 1930-2000 et des poussières, vécues ou perçues par un fils d'ouvrier. » Une vie ajustée à des convictions. Il relie les événements (les guerres, la Libération, la fin de l'empire, les heurts de la République…) à la mise en scène de l'intime, sans exhibition d'ego : l'enfance, l'amour, les voyages, le métier de journalisme, l'interrogation politique, l'oiseau Phoenix du communisme, etc., grande affaire du roman contemporain.

Ce kaléidoscope-aventure de l'histoire du XXe siècle fait exister des hommes et des femmes le plus souvent inconnus, héros, déjà oubliés, les donne à entendre, dit leur générosité et leur volonté de justice, leur respect des peuples. On comprend mieux leur courage en notre temps de crainte.

Grappillant les menus faits du quotidien, ne laissant pas s'enliser dans l'oubli les figures parentales, candide sachant saisir sans jamais se lamenter la tragédie du communisme, Jean Rocchi redécouvre aussi le bonheur lors des voyages à travers le monde, savourant les conversations, la *libido sciendi*, heureux d'apprendre et de transmettre, séducteur paisible, happé délicieusement par les femmes, leur marivaudage et le charme de leurs corps. Cette histoire se partage dans les plis de l'Histoire.

Indignation devant la misère et volonté de justice, souci de mieux partager les richesses ne faisant pas de la propriété et de l'agréable la fin ultime de l'existence, vivant avec ce peuple de Gennevilliers – son épicentre –, prompt à penser à des solutions, tels sont, entre mille, les réflexions et les constats qui émaillent ce récit coruscant et virevoltant d'un globe-trotter nous livrant le journal intime de ses tribulations dans un monde à la fois abasourdi par sa propre déraison et capable, somme toute, de se donner une nouvelle voie…

Jean Rocchi est l'auteur notamment de *L'Errance et l'hérésie* (1989) première biographie du philosophe/artiste publiée en France, de *Giordano Bruno. Précurseur des Lumières* (2018) et de *Béatrice Cenci, telle une fleur coupée*, roman (2002).

materiologiques.com
Collection « Essais »
17,99 €

ISBN 978-2-37361-207-3
9 782373 612073